

REVUE

BRITANNIQUE.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARANCIÈRE, N. 5.

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

PAR MM. LÉON GALIBERT, DIRECTEUR; BERTON, AVOCAT A LA COUR ROYALE; PHILARÈTE CHASLES; AMÉDÉE PICHOT; GÉRUZEZ; LARENAUDIÈRE; LESOURD; CH. COQUEREL; J. COHEN; GENEST, DOCTEUR EN MÉDECINE, ETC.

TOME SEPTIÈME.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE DES BONS-ENFANS, 21.

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N. 6.

CHEZ MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE VIVIENNE, N. 2.

1837.

REVUE BRITANNIQUE.

DE L'ORGANISATION MUNICIPALE,

ANCIENNE ET MODERNE

EN ANGLETERRE.[1]

A mesure que la réforme étend son niveau sur nos institutions, celles-ci semblent se dépouiller, au profit du pouvoir central, de la force et de la cohésion dont elles jouissaient dans leur isolement. Les corporations sont mortes, les

[1] NOTE DU TRAD. La discussion de la nouvelle loi sur les attributions municipales pourra donner à l'article que nous publions aujourd'hui, un intérêt d'actualité; mais il en acquerra un bien plus grand et plus réel, lorsque nous présenterons le tableau comparé de l'administration des villes en France et en Angleterre; travail important pour lequel nous avons déjà réuni de nombreux matériaux, et qui offrira des rapprochemens curieux et profitables. Nos lecteurs auront ainsi un aperçu complet du système municipal de l'Angleterre, de ses variations et de ses résultats économiques. A mesure que nous avançons dans l'étude d'une question, nous avons soin de descendre de la spéculation théorique au point de vue pratique et d'application. C'est ainsi que nous avons toujours procédé, et c'est ainsi que nous continuerons pour tout ce qui concerne la Réforme.

communes n'existent plus. Tout cela, ainsi que l'aristocratie et le trône; tout cela est cendre et fantôme. Ne nous plaignons pas si cette faiblesse progressive des extrémités concourt du moins à former une tête puissante et forte. Plaignons-nous seulement de ce que la centralisation et la réforme, en effaçant les anciens souvenirs, en détruisant les prérogatives inhérentes à chaque localité, affaiblissent aussi l'esprit national, relâchent les liens et les affections qui attachent l'homme au pays. On conçoit bien la patrie avec sa majesté, sa puissance, sa gloire, et ses monumens; mais la commune, dans une pensée plus restreinte, n'est pas l'objet d'un sentiment moins vif; c'est là plus particulièrement ce que chacun appelle son pays; c'est là qu'on est réellement chez soi. Si vous détruisez tout ce qui faisait l'ornement spécial de ces localités; si vous rompez la chaîne des traditions; si l'habitant de la commune voit disparaître l'éclat et les prérogatives dont ses magistrats étaient entourés; oh! alors craignez de voir éteindre cette pure étincelle de patriotisme qui toujours anima les habitans de la Grande-Bretagne. Il faut se souvenir, avant tout, que ces coutumes bizarres et contradictoires; que ces privilèges, que ces immunités, dont s'enorgueillissent tant de villes, furent le prix de nobles sacrifices, de généreux dévoûmens, alors que la liberté s'achetait. En les abrogeant, vous rendrez, sans doute, plus faciles les rapports du centre à la circonférence; l'exercice des lois générales ne sera plus entravé; mais vous aurez effacé la religion du passé, et les nobles élans qu'elle inspire seront étouffés. Voyez l'Espagne à deux époques différentes. En 1808, Napoléon veut en faire un second empire français; il veut abolir les franchises municipales de ses villes, et administrer ses quatorze royaumes comme de simples départemens; les Espagnols se révoltent à cette idée, se soulèvent en masse, et renversent le conquérant. Vingt années d'un gouvernement stupide et tracassier ont fini cependant par user ce grand caractère; l'*Estatuto Real* a trouvé la nation engourdie; les ministres d'Isabelle en ont

profité pour porter atteinte aux *fueros* des communes; Don Carlos, au contraire, s'en proclame le défenseur, et malgré l'infériorité de sa position, le gouvernement établi est impuissant à l'écarter. C'est surtout dans les momens de crise que cet amour du foyer se révèle et sert les causes nationales; si la France n'eût pas fait table rase de ses institutions, elle aurait trouvé, en 1814, de nouvelles ressources dans l'insurrection de ses communes. A Dieu ne plaise que la Grande-Bretagne soit jamais réduite à une pareille extrémité; qu'elle soit jamais obligée de mettre en jeu toute l'exertion de ses forces; mais il est de la prudence et de la sagesse des gouvernemens de prévoir ces cas extrêmes, de ménager les ressources nationales, de ne point sacrifier l'avenir au présent. Jusqu'ici, la réforme s'est bornée à détruire les abus; à élever au rang de cités des bourgs devenus importans; à élargir la base du système électoral; à rendre plus facile et plus uniforme l'obtention du droit de bourgeoisie. Il y aurait eu de l'imprudence à aller plus loin; les législateurs l'ont bien senti, en exceptant de la loi générale la corporation de la métropole, et en respectant, comme l'avaient déjà fait Jacques II et Guillaume III, toutes les prérogatives du lord-maire, sans contredit l'une des plus nobles personnifications de la liberté bourgeoise.

La prééminence du lord-maire est fondée sur une indépendance absolue; nulle variation dans le gouvernement, nulle interruption dans l'occupation du trône, ne peuvent altérer ses droits, ni intervertir ses pouvoirs. Le roi vient-il à mourir? c'est lui qui prend la première place dans le conseil privé. Son autorité acquiert même une plus grande étendue, et ne rentre dans ses limites ordinaires que lorsqu'un nouveau souverain a pris en main les rênes de l'état. Comme gouverneur civil de la cité de Londres, le lord-maire est l'arbitre suprême, sans le concours duquel aucun acte de la corporation ne saurait être valide. Perpétuel coroner, premier juge de toutes les cours et dans toutes les commissions, président de l'élection des aldermen, conser-

vateur de la Tamise, il cumule une multitude de droits, de privilèges et de juridictions; enfin, sous le rapport de l'autorité militaire, il est investi des mêmes pouvoirs que les lords-lieutenans des comtés. La magnificence de son costume répond à sa haute dignité. Comme insignes habituels de sa charge, il porte constamment à son cou une double chaîne d'or, ou un riche collier de pierreries. Dans les circonstances solennelles, il est vêtu d'une robe de velours cramoisi, à-peu-près semblable à celle du lord-chancelier. Son costume ordinaire est, en hiver, une robe d'un drap fin écarlate avec un capuchon de velours; en été, une robe de soie bleue mazarin, toutes deux richement fourrées. Dans toutes les processions où sa présence est officiellement requise, on porte devant lui l'épée et la masse d'armes. S'il est à pied, un page soutient la queue de sa longue robe; s'il va en voiture, c'est dans un carrosse d'apparat relevé d'or en bosse, orné de reliefs et de peintures emblématiques, et traîné par quatre chevaux splendidement caparaçonnés. Il suffit de voir le cortège du lord-maire pour reconnaître aussitôt que c'est là le premier citoyen et le premier magistrat d'une grande cité.

Mais parcourons les principales phases qu'a subies l'organisation municipale de l'Angleterre, depuis son origine jusqu'à la nouvelle loi de la réforme.

Le mot de *borough* (bourg), ordinairement employé dans la Grande-Bretagne, pour indiquer une ville ayant le droit d'envoyer un ou plusieurs représentans à la Chambre des Communes, a toutefois une signification beaucoup plus étendue, et qui répond, à quelques égards, à celle de *commune* en France. Chez les Anglo-Saxons, le mot *byrig, byrg, burh*, etc. (car il s'écrivait de différentes façons), était le terme générique dont on se servait pour désigner tout endroit fortifié par des remparts de pierre ou de terre. L'organisation municipale des Anglo-Saxons ne se bornait pas à leurs villes; elle pénétrait dans toutes les parties du territoire. La distinction

moderne entre la liberté individuelle et la liberté politique était alors inconnue; le droit de porter des armes pour se défendre et celui de donner sa voix dans les affaires de sa propre ville ou de son district, étaient regardés comme le droit inaliénable de tout homme libre. Aussi, les bourgs des Anglo-Saxons n'étaient point, comme ceux des temps modernes, des municipalités isolées, placées au milieu d'une vaste étendue de pays, soumises en matière de justice et de finance, à des magistrats nommés par le gouvernement central de l'état; ces municipalités faisaient au contraire partie d'un vaste système uniforme, qui s'étendait sur tout le territoire. Les principaux bourgs existant à l'époque de la conquête des Normands, étaient encore ces mêmes villes ceintes de remparts et de tours élevés par les Romains; mais, dans le sens politique, on entendait par bourgs toutes les villes qui jouissaient du droit d'élire un officier municipal, appelé *burgh-reve* ou *port-reve,* exerçant des fonctions analogues à celles du magistrat du comté, également électif, et qui portait le nom de *shire-reve.* La seule assemblée législative de ces villes municipales était le *folkmote* ou l'assemblée de toute la commune, que dans beaucoup d'endroits on appelait aussi la *centurie* (*hundred*), ou, quand elle se tenait dans l'intérieur d'une maison, le *hus-ting* ou le *common-hall.* Cette assemblée était convoquée pour prendre des résolutions générales, lever les impôts, vendre ou donner à bail les propriétés communales, ou nommer des officiers municipaux.

L'invasion des Normands, et l'intérêt que les conquérans avaient nécessairement à effacer toutes les traces du système qu'ils cherchaient à renverser, a empêché de reconnaître avec exactitude le mode d'après lequel les législatures locales, les assemblées des bourgs et des *shires* agissaient sur la composition ou sur les actes de la législature générale. Cependant, d'après ce que l'on a pu découvrir, il est certain que l'organisation locale n'avait point été formée par une autorité centrale, mais que l'autorité centrale avait au contraire été, en

quelque sorte, construite sur la large base d'une libre organisation municipale. En un mot, le royaume Anglo-Saxon se composait des divers états libres de l'heptarchie, et ressemblait beaucoup plus à une république fédérative gouvernée par un président à vie, qu'à aucune des monarchies de l'Europe moderne. Mais, pour se former une juste idée de l'histoire politique des villes municipales de l'Angleterre, il faut d'abord connaître le véritable caractère de la grande révolution qui fut effectuée par un conquérant étranger vers la fin du onzième siècle.

Avant d'entreprendre son expédition, Guillaume avait nécessairement dû promettre, tant à ses sujets normands qu'aux bandes de troupes mercenaires qu'il avait rassemblées de tous les pays de l'Europe, que les terres, les biens et les personnes mêmes des Anglais deviendraient leur proie. Le registre cadastral, dit *domesday book,* montre clairement combien fut complète l'expropriation des possesseurs anglo-saxons et l'introduction des vassaux militaires étrangers. Conservant dans sa possession immédiate toutes les grandes villes et les gros bourgs, avec environ quinze cents manoirs, il distribua le reste des terres et des villes à près de sept cents vassaux directs, et leur imposa la condition féodale de rendre le service militaire immédiatement à lui. C'est de cette époque que date la maxime adoptée dans la loi anglaise, que toute possession territoriale a son origine dans un don royal. Les vassaux immédiats subdivisèrent ensuite de la même manière leurs terres, dont ils conservèrent une partie pour leur usage propre, et distribuèrent le reste aux principaux officiers militaires; de sorte que le territoire entier se trouva partagé, d'après un système régulier d'organisation militaire, en à-peu-près soixante mille lots ou fiefs de chevaliers, fiefs qui devaient être assez considérables pour fournir au besoin un homme et un cheval complètement équipés.

En attendant, tout titre de propriété, soit par héritage ou autrement, dont la date était antérieure à l'invasion normande,

fut déclaré nul et sans valeur. Fort peu d'Anglo-Saxons furent admis au nombre des vassaux immédiats ou des arrière-vassaux de Guillaume. En perdant la propriété du sol, le peuple vaincu, qui formait la grande majorité des sujets de Guillaume en Angleterre, tomba dans une nullité complète; les hôtels de ville même furent donnés comme faisant partie des dépouilles nationales. La condition la plus élevée des Anglais dans les districts ruraux fut dès-lors celle de fermier ou de laboureur, et tous étaient confondus par leurs maîtres normands sous la dénomination commune de *vilains*. Dans les villes municipales, les habitans, cessant d'être propriétaires, furent placés au même rang social que les vilains; non qu'ils fussent réduits à l'état de serfs ou d'esclaves proprement dits, mais ils étaient privés de tous droits politiques, et sujets par conséquent, d'après les maximes féodales des Normands, non-seulement au paiement du loyer de leurs propriétés respectives, ainsi qu'à celui des loyers et services dus par l'ancienne coutume anglaise, mais encore à des contributions levées arbitrairement par la couronne, et que les Normands appelaient *taillages* ou *tallages*.

Sous le gouvernement anglo-saxon, le revenu du roi ou pour mieux dire celui de l'état, avait été perçu dans chaque comté ou shire par le *shire-reve,* et dans chaque ville municipale par le *borough-reve,* ou par le *port-reve,* si c'était un port de mer. Mais, dans un cas comme dans l'autre, cet officier n'était que le chef électif de la municipalité, car le shire n'était qu'une étendue de territoire municipalement organisé. Plus tard, à la place du *reve* électif des Saxons, on plaça en tête de chaque shire un *vicomte* normand, et en tête de chaque ville municipale un *bailli,* l'un et l'autre nommés par le roi. On jugera facilement combien cette nouvelle organisation dut paraître insupportable aux Anglais, surtout lorsque les premiers rois normands y eurent ajouté la pratique générale d'*affermer* ces places de baillis au plus haut enchérisseur, ce qui devenait pour les malheureux habitans une

source toujours renaissante d'avanies et de concussions.

Cependant, il paraît que les bourgeois (*burgesses*) reprirent courage et songèrent à recouvrer leur liberté municipale. Il eût été inutile d'en appeler à la miséricorde d'un roi normand; ils le savaient et ils préférèrent s'adresser à sa cupidité. Ils lui offrirent de percevoir eux-mêmes et de transmettre directement à son trésor une somme plus forte que celle qu'il aurait pu obtenir en affermant leur ville à un particulier. Le roi, convaincu que cette offre, qui provenait de leur desir de se délivrer de la présence du bailli royal, qu'ils regardaient comme le plus grand fléau de leur commune, serait ponctuellement exécutée, et ayant d'ailleurs intérêt à l'accepter, consentit à leur proposition. De là l'origine de ces nombreuses chartes qui concédaient les cités aux bourgeois en *fief de ferme* (*fee farm*), c'est-à-dire en possession permanente, tant qu'ils continueraient à payer avec ponctualité à la couronne le loyer dont le montant était stipulé dans la charte. L'intervention du prévôt royal dans les affaires intérieures des villes ayant ainsi cessé, elles revinrent naturellement à leur ancienne organisation municipale libre. Elles eurent de nouveau un administrateur de leur choix, mais n'obtinrent que rarement la permission de lui donner son ancien titre de *borough-reve* ou de *port-reve*.

Toutefois, tant que les communes demeurèrent privées de toute existence politique, leur liberté nouvellement recouvrée fut souvent violée par les successeurs du conquérant, selon qu'ils étaient poussés par le besoin d'argent ou par un simple caprice. De là, les fréquentes confiscations de cette espèce de chartes et les restitutions des mêmes libertés à la même ville, moyennant le paiement d'une nouvelle amende. Londres elle-même, quoique plus favorisée que toutes les villes municipales, ne fut pas exempte de ces avanies; aussi la vit-on prendre, avec les autres grandes villes, une part active aux efforts que firent les barons pour obtenir la concession de la Grande Charte, dans laquelle il est spécialement déclaré que toutes les

cités, tous les bourgs et les ports jouiront de leurs *franchises et libres coutumes*, formule adoptée pour indiquer la restauration, par charte, de leur ancienne liberté municipale.

Cependant, le besoin que les barons avaient du secours des villes dans leurs longues et sanglantes luttes avec les rois, porta les citoyens à imposer des conditions aux secours qu'ils accordaient. Ce fut ainsi que s'établit la première tendance à une coopération politique entre les propriétaires territoriaux, dont les titres dérivaient de la conquête, et la politique commerçante qui aspirait à recouvrer une existence politique avouée. Cette tendance s'accrut rapidement. On trouve la première trace de la coopération des villes aux affaires générales du pays sous Henri III, alors que ce prince était prisonnier de Simon de Montfort, le grand comte d Leicester. Le monarque, en convoquant un parlement qui devait s'assembler l'an 1265, ordonna aux *sheriffs* (corruption des mots *shire-reves*) des comtés d'y envoyer deux *chevaliers* pour représenter le comté qu'ils administraient, deux *citoyens* pour chaque ville et deux *bourgeois* (*burgesses*) pour chaque bourg. La défaite de Montfort par le prince Édouard (plus tard Édouard Ier), qui eut lieu peu de temps après, empêcha que ce plan de représentation des communes ne s'effectuât immédiatement; mais Édouard, devenu roi, l'adopta ensuite lui-même comme une amélioration dictée par une saine politique. Jusque-là, les rois d'Angleterre s'étaient fort peu occupés des réglemens intérieurs de la municipalité, du bonheur et de la prospérité des bourgeois; il leur suffisait que chaque localité eût assez de paix et d'ordre intérieur pour se trouver en état de payer, avec exactitude, ses redevances. Du reste, les citoyens étaient les maîtres, soit d'adopter les anciens usages tels qu'ils existaient avant la conquête, ou d'en établir de nouveaux, conformément à la loi du pays. Les chartes étaient constamment adressées aux *citoyens*, aux *bourgeois* ou aux *hommes* de telle ou telle ville ou bourg, et nous lisons dans la *Firmaburgi* de Madox,

que ceux-là étaient considérés citoyens ou bourgeois « qui « avaient une demeure fixe dans le lieu, qui y commer- « çaient, qui faisaient partie des *hanses* ou maîtrises, qui « partageaient le fardeau des dépenses (*were in lot and « scot*) et qui usaient et jouissaient des franchises et libres « coutumes de la ville. » Les étrangers qui ne séjournaient que passagèrement dans une ville n'avaient pas voix délibérative dans les affaires et ne payaient point leur part des contributions. Le droit exclusif de faire le commerce dont les citoyens jouissaient était, à quelques égards, fondé en justice, puisque seuls ils supportaient les charges. Les lois d'Édouard III sur le droit d'étape, autorisaient les personnes non citoyennes à résider dans les villes à qui ce droit avait été accordé, mais donnaient en même temps à la commune réunie le pouvoir de les forcer à contribuer aux charges publiques.

Les progrès des richesses, de la population et des arts utiles produisirent dans plusieurs villes la subdivision de la communauté générale en *guildes* ou corps de métiers, appelés aussi par les Normands *compagnies,* lesquelles devinrent des acheminemens pour l'admission à la franchise générale de la municipalité. Dans leur plus grande prospérité, ces compagnies furent, surtout dans la capitale, des corps importans dans lesquels la communauté tout entière se faisait enrôler. Chaque corps d'état avait un hôtel pour ses assemblées, faisait des lois particulières pour son commerce ou son industrie, et possédait des biens en commun, tandis que les droits des individus et leur qualité de membres de la grande communauté générale restaient les mêmes. Examinons maintenant comment l'accroissement de la population et l'extension du commerce dans les grandes villes, amenèrent naturellement l'introduction du principe représentatif dans l'administration locale, et la tendance non moins naturelle de ce principe à produire une organisation aristocratique. Nous allons suivre succinctement l'histoire de la munici-

palité de Londres, qui, par son importance, a offert le champ le plus vaste au développement de ces tendances.

Nous avons vu comment Guillaume-le-Conquérant, en renversant toutes les anciennes libertés anglo-saxonnes, établit sur leurs ruines un pouvoir despotique et arbitraire. Toutefois ses successeurs ne tardèrent pas à sentir la nécessité de se relâcher un peu dans l'exercice de ce pouvoir, par rapport aux villes importantes et aux grands ports de mer. Ce fut ainsi que Londres et les ports de la côte sud-est, indispensables aux monarques normands, pour maintenir la libre communication avec leurs états du continent, et recevoir les approvisionnemens dont ils avaient besoin pour leur flotte, devinrent de bonne heure l'objet de la faveur royale. Quoique la grande majorité des habitans, même dans ces villes privilégiées, fût nécessairement de sang anglo-saxon, on ne tarda pas d'en trouver un certain nombre d'origine étrangère (normands, angevins ou français), dont les ancêtres s'étaient établis en Angleterre à l'époque de la conquête, et qui s'étaient livrés à diverses branches de commerce. Il était naturel que ces individus devinssent des objets particuliers de la faveur du gouvernement, d'autant plus qu'ils servaient de médiateurs entre le gouvernement et la grande masse de leurs concitoyens. Ces deux circonstances réunies eurent pour effet d'établir dans la grande municipalité de la capitale, un parti *normand* très inférieur en nombre au parti anglais, mais dominant par sa position. Voilà ce qui explique une foule de particularités de l'histoire municipale de Londres, qui, sans cette donnée, resteraient inintelligibles.

A mesure que la distinction des races se perdait par la fusion du sang et par la formation de la langue anglaise, d'autres circonstances concouraient à établir une ligne de démarcation plus prononcée entre les différentes classes de citoyens. L'augmentation de la richesse individuelle, qui fut le résultat de la sécurité plus grande dont on commençait à jouir, et le développement des ressources commerciales du

pays, furent les causes les plus puissantes de cette tendance. Dès la fin du règne de Henri III, on vit à Londres les aldermen et ceux qui se disaient les hommes les plus prudens de la cité, faire une tentative pour élire un maire, en opposition avec le vœu du peuple; mais ce vœu triompha dans un *folkmote* général tenu à Saint-Paul's cross.

Pendant les règnes des trois premiers Édouard, il paraît que l'élection du premier magistrat se faisait par les aldermen et un certain nombre de citoyens élus dans chaque arrondissement (*ward*). Le corps des aldermen, d'après sa constitution primitive, n'était qu'un conseil adjoint au maire, pour l'aider dans l'administration de la justice et dans ses autres fonctions. Ils étaient élus annuellement par les citoyens des divers arrondissemens, et le maire pouvait en appeler de leur avis à celui d'une assemblée générale de la commune. Cependant à une époque déjà fort reculée, le grand nombre de citoyens et l'étendue des affaires qu'ils avaient à traiter, leur avaient fait sentir la nécessité d'avoir un comité permanent, pris dans leur sein, qui pût être consulté par le maire et les aldermen, et qui pût exercer le pouvoir appartenant à l'assemblée générale, en faisant les lois locales et en administrant les affaires générales de la commune. Ce corps à-la-fois législatif et administratif, était choisi tous les ans dans une assemblée générale des citoyens, et était directement responsable envers ses commettans. Le nombre des membres dont il se composait, et les détails de sa constitution varièrent à différentes époques; mais dans la 7e année du règne de Richard II (1383), le conseil de la commune fut placé sur le pied où il se trouve actuellement par un acte passé en assemblée générale, en présence de *l'immense communauté*. Dans cet acte il est dit que, dans des assemblées aussi nombreuses, les affaires se décident souvent par la clameur plutôt que par la raison. Les aldermen, lors de leur élection pour l'année suivante, le jour de Saint-Grégoire, recevaient l'injonction de convoquer à quinzaine leurs arrondissemens respectifs, et de leur ordonner de choisir,

par bonne délibération, quatre personnes des plus convenables d'entre eux, pour faire partie du conseil de la commune, en prenant soin toutefois qu'il n'y eût pas dans le conseil plus de huit personnes de la même maîtrise. En conséquence, tous les pouvoirs administratifs qui, auparavant, appartenaient à l'assemblée générale des citoyens, furent transmis au corps législatif, composé du maire, des aldermen et des membres du conseil de la commune, tous assujétis à une élection annuelle, et l'ancienne cour des *hustings* tomba en désuétude.

Telle a été l'origine de la constitution actuelle des autorités municipales de Londres; et des documens parvenus jusqu'à nous, prouvent que cette marche a été, à peu de chose près, celle suivie dans les autres villes.

Lorsque la totalité des citoyens ou bourgeois était inscrite dans les diverses compagnies industrielles, celles-ci formaient quelquefois la base du gouvernement intérieur de la commune, et l'élection des magistrats et des membres du conseil leur était confiée. Dans la plupart des bourgs, la base des maîtrises remplaça complètement celle de la franchise des imposés (*scot and lot*), et dans les changemens qui ont par degrés fait perdre aux maîtrises leur ancienne position, cette substitution complète devint une cause toujours croissante d'injustes exclusions. D'un autre côté, les personnes les plus riches et les plus influentes, étant généralement choisies pour remplir les places les plus considérables dans les conseils municipaux, s'efforçaient souvent de se perpétuer dans leurs fonctions, sans avoir recours à de fréquentes réélections, et usurpaient même des pouvoirs qui ne leur avaient pas été délégués. Ces usurpations éprouvaient généralement une vigoureuse résistance de la part de la masse des citoyens, et donnèrent même lieu à des luttes sanglantes. Mais enfin la commune trouva des prétextes suffisans pour encourager les efforts des partis qui tendaient à former dans l'intérieur des villes, des corps indépendans. De son côté, la couronne, ayant intérêt à exercer une grande influence sur la composi-

tion de la Chambre des Communes, mit en usage tous les moyens possibles pour contrebalancer, dans les villes, la puissance des corps municipaux par l'intermédiaire des shériffs.

Nous avons vu que lors de la convocation du parlement de 1265, les shériffs avaient reçu l'ordre d'y envoyer, outre deux chevaliers pour représenter le comté qu'ils administraient, deux citoyens pour chaque ville, et deux bourgeois pour chaque bourg. Mais l'ordonnance royale qui était adressée, ne désignant pas nominativement les villes et les bourgs qui devaient envoyer des députés au Parlement, une sorte de pouvoir discrétionnaire paraissait être remis au shériff pour déterminer quels seraient ceux qui nommeraient des représentans. Aussi trouve-t-on souvent que les procès-verbaux des shériffs se terminent tantôt par ces mots : « Il n'y a point « d'autres cités ou bourgs dans mon bailliage ; » ou bien par ceux-ci : « Il n'y a point d'autres cités ou bourgs dans le « comté, desquels des citoyens ou bourgeois puissent être « ou aient coutume d'être délégués audit Parlement, en rai- « son de leur délabrement et de leur pauvreté. » Mais la Chambre des Communes ne tarda pas à établir sa puissance assez fermement pour qu'il fût impossible aux shériffs de commettre à cet égard de fraude grossière, et dans la cinquième année du règne de Richard II (1381), il fut déclaré que tout shériff qui n'obéirait pas *littéralement* à l'ordonnance de convocation, serait condamné à une amende.

Cependant, à l'époque des querelles religieuses, on chercha à mettre en vigueur le pouvoir discrétionnaire des shériffs que l'on soutenait leur appartenir par droit de prescription. Ils n'auraient pas, à cette époque, osé omettre des villes considérables, ni même des bourgs dont le droit fût bien établi ; mais ils faisaient usage de leur droit en rendant, de leur propre autorité, la franchise électorale à des bourgs qui n'en jouissaient plus depuis long-temps. Ainsi, sous les règnes d'Édouard VI, de Marie et d'Élisabeth, indépendamment

de 17 bourgs à qui une existence parlementaire fut *rendue*, on en trouve 46 qui commencèrent pour la première fois à en jouir, et qui déléguèrent ensemble 123 membres au Parlement. Mais le trait le plus important de la politique de la couronne à cette époque, celui qui contribua le plus à lui faire atteindre le but auquel elle tendait, ce fut le droit qu'elle s'arrogea de remanier par des chartes la constitution municipale de ces bourgs parlementaires nouveaux ou ressuscités. Par la plupart de ces chartes, le gouvernement local et souvent même l'élection immédiate des représentans au Parlement, étaient confiés à de petits conseils, nommés dans l'origine par la couronne, et qui, par la suite, devaient, à perpétuité, se compléter eux-mêmes.

Ce fut là le premier coup porté par la couronne à l'indépendance politique des municipalités anglaises. Son résultat encouragea les Stuart, non-seulement à continuer le système de création de bourgs fermés, mais encore à tenter un pas bien plus hardi, en attaquant même les constitutions des municipalités parlementaires par prescription. Déjà, sous la reine Elisabeth, en 1597, les juges avaient déclaré que partout où la totalité des citoyens avaient confié au conseil de la commune le droit d'élire les magistrats, ce droit lui était acquis à jamais, sans que l'assemblée générale pût jamais le recouvrer; et ils avaient ajouté que partout où le conseil de la commune en jouissait sans titre positif, il devait y être maintenu, attendu qu'il était probable que, dans l'origine, ce droit lui avait été conféré par l'assemblée. Il n'est certainement pas nécessaire de démontrer l'iniquité d'un pareil arrêt. Les Stuart, dès leur avènement, allèrent plus loin encore. Jacques I[er], en 1614, fit déclarer que le roi pouvait, par une charte, incorporer les habitans d'une ville en classes privilégiées et en communauté, et investir la corporation tout entière du droit d'envoyer des membres au Parlement, *en restreignant toutefois l'exercice du droit d'élection aux classes privilégiées;* ce fut là désormais la forme de toutes

les corporations créées ou remaniées par des chartes royales. Ainsi, dix-sept bourgs parlementaires furent ressuscités sous Jacques Ier et Charles Ier, et quatre furent créés par Jacques, mesure qui augmenta de quarante-et-un membres la composition de la Chambre des Communes, indépendamment des quatre membres pour les deux universités qui y furent introduits par Jacques Ier.

Cromwell s'efforce vainement de créer une Chambre des Communes qui pût à-la-fois seconder ses vues politiques et posséder la confiance du peuple : rien ne lui réussit. Charles II, par son *acte de corporation,* n'obtient pas de meilleurs résultats. Les catholiques et les dissidens furent exclus des charges municipales; la cour prodigua de l'argent et des faveurs; mais, pour parvenir à composer un Parlement tel qu'elle le desirait, il fallut recourir à ces enquêtes illégales de *quo warranto*, qui dépouillèrent une grande partie des communes de leurs franchises. Quoique la plupart des anciens bourgs eussent reçu leurs premières chartes de franchise anglo-normande des successeurs des chefs militaires à qui le conquérant avait distribué la majeure partie des dépouilles nationales, toutefois il arriva que le plus grand nombre d'entre eux ne purent plus compter, pour le maintien de leurs privilèges, que sur des chartes *royales.* Des juges spéciaux étaient chargés de s'enquérir *sur quel titre* (*quo warranto*) toute personne ou corporation qui prétendait jouir de certains privilèges, au détriment de la couronne, appuyait son droit, et après la déclaration, ce droit était reconnu ou annulé par arrêt judiciaire.

Ce mode de procédure était tombé depuis long-temps en désuétude, à l'époque où les avocats de la couronne, sous Charles II, voulurent le renouveler sur une vaste échelle. La cité de Londres, qui avait presque toujours donné l'exemple aux autres villes, quand il s'agissait de défendre l'indépendance politique des municipalités, fut la première soumise à cette insultante mesure. Elle était tombée alors dans la

disgrâce de la cour; et le roi, voulant priver le Parlement de l'appui qu'il recevait du voisinage de cette grande et indépendante cité, l'avait convoqué à Oxford. Londres réélut non-seulement les membres qui avaient siégé dans le Parlement précédent, mais leur vota encore des remercîmens pour la conduite courageuse qu'ils y avaient tenue. L'enquête est entamée, les plus savans avocats sont entendus pour et contre, et la charte de la municipalité de Londres fut déclarée nulle pour cause de forfaiture. Cet acte de violence répandit la consternation dans le royaume, et presque toutes les autres municipalités se laissèrent condamner par défaut.

La mort de Charles II, survenue dans cet intervalle, ne permit pas à la cour de profiter du plan que ce prince avait conçu. Néanmoins, le premier Parlement convoqué par Jacques II, fit voir combien ce plan avait été adroitement imaginé. Le dévoûment de la Chambre des Communes fut aussi complet que la cour pouvait le desirer. Mais d'autres circonstances ne permettant pas à Jacques de profiter de sa position, il abandonna tout ce qu'avait fait son frère, et publia une proclamation pour rétablir les corporations dans leur état primitif.

Quelques-unes profitèrent de cet avantage et d'un règne plus constitutionnel; mais, parmi les corporations nouvellement formées, il y en eut qui refusèrent d'abandonner l'influence que leur avaient donnée les constitutions de Charles. Elles conservèrent dans leurs mains le pouvoir municipal, et empêchèrent le rétablissement des élections populaires. En sorte que, même aujourd'hui, il y a beaucoup de corporations qui se ressentent des effets de ces mesures tyranniques.

Depuis l'abdication du roi Jacques, le gouvernement s'est abstenu d'intervenir ouvertement dans les franchises des corporations; mais elles ont été constamment troublées par des cabales qui se formaient dans leur sein, protégées et soutenues par des personnages influens. Quoique aucune tentative n'ait été faite pour revenir aux mesures des Stuart, cependant

il faut remarquer que les chartes qui ont été accordées depuis la révolution, sont rédigées, à peu de chose près, sur le modèle de celles du siècle précédent. Les chartes de Georges III diffèrent peu de celles qui furent octroyées durant l'époque la plus malheureuse de l'histoire de ces bourgs.

La dernière modification apportée aux franchises parlementaires des cités et des bourgs, fut l'acte de la neuvième année du règne de la reine Anne, par lequel il fut stipulé qu'à l'avenir, aucune personne, à moins qu'elle ne fût fils de pair ou qu'elle ne possédât les qualifications requises pour être élue chevalier d'un comté, ne pourrait être élue député d'une ville, d'un bourg ou d'un port, si elle ne possédait un bien territorial de 300 £ de revenu, libre de toute hypothèque. La révolution de 1688 donna une constitution populaire à quelques municipalités qui en avaient été dépouillées par les lois de la reine Anne. Les communes commencèrent dès-lors à prendre une part plus active aux élections parlementaires, et toutes les nouvelles modifications qui sont venues depuis n'ont eu pour objet principal que de restreindre ou d'étendre les facultés électorales des villes. Au milieu de ces luttes, de ces conflits, personne ne se rendait compte du véritable but pour lequel les corporations avaient été établies. Dans une infinité de cas, les magistrats nommés par les corporations ne se croyaient nullement obligés de veiller à la sûreté, à la propreté, à la bonne administration des villes à la tête desquelles ils se trouvaient. Ils se regardaient comme les mandataires exclusifs du petit nombre de privilégiés composant la corporation; ils géraient les biens communaux comme étant la propriété individuelle de ces privilégiés. Le plus souvent ils laissaient les habitans s'imposer extraordinairement pour pourvoir aux besoins les plus urgens de leur ville, et quand, par hasard, il leur arrivait de consacrer une partie des revenus communaux aux dépenses générales, ils prétendaient faire considérer cette condescendance, non comme un devoir mais comme un acte de munificence de leur

part. Un tel désordre était intolérable; les meilleurs publicistes en avaient signalé les abus; de toutes parts on récriminait; mais aucun remède n'était indiqué. Enfin, en juillet 1833, une commission royale d'enquête est nommée, et vint révéler les monstruosités sans nombre dont les corporations municipales étaient le prétexte. Nous aurons l'occasion d'en signaler plusieurs.

En analysant les changemens introduits par la nouvelle loi dans la constitution intérieure des bourgs, on trouve que ces changemens peuvent se rapporter à trois chefs différens : le premier et le plus important se compose de l'organisation du corps électoral; le second regarde la législation et l'administration locale; le troisième contient tout ce qui concerne la justice locale.

Pour rendre plus compréhensibles les changemens apportés par la nouvelle loi à l'ancien état de choses, nous allons en offrir ici le tableau comparé.

1° *Organisation municipale.* Les détails que nous venons de donner ont fait connaître quelle était autrefois l'organisation de la plupart des municipalités d'Angleterre. Presque toutes les chartes disaient que la corporation se composait de tous les hommes et habitans du lieu; mais la coutume avait, presque partout, réduit l'exercice effectif des droits de cité à un petit nombre d'individus privilégiés. Cette restriction avait été portée à un tel point que les citoyens, jouissant réellement des droits politiques (*freemen*), ne se regardaient souvent pas comme faisant partie de la *corporation.* Dans bien des villes, il y avait des citoyens qui possédaient ce titre par droit personnel, et d'autres qui ne l'avaient obtenu que par élection du corps gouvernant, ces derniers étaient seuls censés appartenir à la corporation. Dans les bourgs où le nombre des membres de la corporation était le plus restreint, la manière la plus commune d'y être admis était par nomination du corps gouvernant. On exigeait quelquefois de la part de l'élu certaines conditions, dont la plus ordinaire

était la résidence, mais souvent aussi, on n'en imposait aucune. Dans les bourgs où le nombre des *freemen* était illimité, on obtenait le droit de citoyen par la naissance, le mariage et l'apprentissage. Dans un petit nombre de lieux, l'acquisition d'une propriété le donnait. Presque partout le corps gouvernant conférait le titre de citoyen, soit gratuitement, soit contre finance. Dans beaucoup de villes, comme aujourd'hui encore à Londres, il était nécessaire, pour rendre ce titre complet, de se faire d'abord admettre comme membre d'un corps de métier d'ancienne institution dans le bourg, et qui était en rapports de liaison et de subordination avec la corporation municipale.

Le principal défaut de cette ancienne organisation était de rendre les corporations indépendantes des communes dans lesquelles elles se trouvaient, et de détruire toute identité d'intérêt entre les corporations et les habitans. Ainsi, par exemple, à Ipswich, ville de 20,000 âmes, les citoyens résidans ne formaient que la cinquante-cinquième partie des habitans. Plus d'un tiers des citoyens ne payaient point la taxe des pauvres; un neuvième environ étaient eux-mêmes des indigens; et plus des onze douzièmes des biens imposés dans la ville, appartenaient à des individus qui n'étaient point citoyens. Il est évident qu'un tel système faussait le vrai but de l'institution du gouvernement municipal. On avait fini, en effet, par se persuader que les corporations n'avaient été établies que dans un but purement politique; que leurs seules fonctions étaient d'élire les membres du Parlement, et que l'administration intérieure de la commune dont elles faisaient partie ne les regardait en aucune façon.

La nouvelle loi déclare, au contraire, que le corps électoral doit comprendre tous ceux, et ceux-là seulement qui contribuent aux charges locales; que tout homme majeur, anglais, qui, le 31 août, occupe depuis deux ans une maison, magasin, bureau ou boutique, situé dans un bourg ou dans un rayon de sept milles, doit être considéré comme bourgeois, pourvu

qu'il se soit fait enregistrer dans le cours de l'année, et qu'il ait payé pendant deux ans toutes les impositions locales et la taxe des pauvres. Dans le cas où une propriété de l'espèce ci-dessus arriverait à une personne, par héritage, mariage, legs ou promotion, elle aura le droit de compter la jouissance du précédent propriétaire, comme faisant partie de la sienne. Ne peuvent être portés sur les registres aucun individu qui, dans le cours de l'année, finissant au 31 août, aura reçu des secours comme indigent, soit de la paroisse, soit d'une fondation pieuse quelconque. Les listes devront être publiées tous les ans au 5 septembre, et rester ouvertes jusqu'au 15 pour les réclamations; après quoi les rectifications devront être faites au plus tard le 22 octobre, et les listes définitivement closes et publiées le 1er novembre.

2° *Organisation du gouvernement local.* Sous l'ancien système, le corps législatif se composait généralement d'une seule assemblée, appelée le *Conseil de la Commune,* présidée par le magistrat exécutif de la municipalité. Toutefois, dans quelques bourgs tels qu'Ipswich, Carmathon et Berwick, il se composait de l'ensemble des citoyens. Souvent le conseil se partageait en deux classes : les *aldermen* et les simples membres du conseil. Tantôt les aldermen avaient des pouvoirs municipaux réellement supérieurs à ceux des autres membres; tantôt la distinction n'était qu'honorifique. Dans un petit nombre de bourgs, il y en avait deux classes; dans presque tous, il fallait la présence de la majorité de chacune des classes, pour que l'assemblée pût délibérer, car les cas étaient rares où les deux classes délibéraient séparément. A Hull et à Pontefrac, l'assemblée ne se composait que du magistrat exécutif et des aldermen. Le *recorder* était parfois, de droit, membre du conseil, ce qui avait lieu aussi à l'égard de quelques autres fonctionnaires municipaux. Dans le plus grand nombre de cas, les membres du conseil étaient élus par le conseil lui-même ou par la classe des aldermen; quelquefois par le maire : l'élection était commu-

nément à vie, et la résidence n'était pas toujours d'obligation.

Le magistrat exécutif, que l'on désignait communément comme chef de la corporation, était, partout, élu pour un an. Dans un très petit nombre de corporations, telles que Berwick et Ipswich, les citoyens avaient, sans restriction, le droit de choisir l'un d'entre eux pour remplir cette place; dans quelques-uns, ils le choisissaient parmi les aldermen et les membres du conseil; dans d'autres, ils le prenaient sur une liste de candidats présentés par le corps gouvernant. Le plus ordinairement, les aldermen et le conseil le choisissaient dans leur sein. En beaucoup de lieux, il n'était rééligible qu'après un certain intervalle fixé. Son titre était généralement celui de *maire,* parfois celui de *bailli;* dans un très petit nombre de cas, il portait le titre saxon de *portreve.* Un petit nombre de chartes lui donnaient le droit de se choisir un adjoint.

Le chef de la corporation, indépendamment des fonctions du président du conseil gouvernant dont il était l'organe exécutif, remplissait aussi celles de chef de la justice locale. Il recevait, d'ordinaire, un traitement; dans quelques petits bourgs, il percevait tous les revenus de la corporation, sans en rendre compte; mais, le plus souvent, on lui payait une somme fixe, et il percevait en son nom divers droits de barrière. Mais comme il était obligé de traiter et de recevoir les autres membres de la corporation, ainsi que les étrangers de distinction qui visitaient la ville, il dépensait en général plus que sa charge ne lui rapportait. Il arrivait souvent que les devoirs du maire étaient négligés, soit par incapacité, soit par mauvaise volonté, soit par absence. A la vérité, les chartes ne permettaient aux maires de nommer un suppléant que dans les cas de maladie ou d'absence forcée; mais l'usage de s'absenter sans motif et même pour l'année entière, était devenu général.

D'après la nouvelle loi, les conseillers sont élus par les bourgeois, et dans les bourgs divisés par arrondissement, les

conseillers représentant chaque arrondissement, doivent l'être par les bourgeois de leur arrondissement. Les conseillers élus dans plusieurs arrondissemens sont obligés de choisir, dans les trois jours, celui qu'ils veulent représenter, faute de quoi le maire leur en désigne un. Le conseil se renouvelle par tiers tous les ans. Le nombre des aldermen dans chaque bourg est le tiers de celui des membres du conseil. Ceux-ci sont élus par les conseillers et renouvelés par moitié tous les trois ans, de sorte qu'ils restent six ans en place. Le maire est élu tous les ans par les aldermen et les conseillers. Le cens requis pour être maire, alderman ou conseiller, est le même, dans les bourgs divisés en quatre arrondissemens au moins; les candidats doivent posséder une fortune en immeubles ou en meubles de 1000 £ net, ou payer une taxe des pauvres, calculée sur le pied d'un revenu de 30 £. Dans les bourgs ayant moins de quatre arrondissemens, le cens est réduit de moitié.

Nul ne peut être élu membre du conseil, s'il est dans les ordres sacrés, pasteur d'une communauté dissidente ou pourvu d'une place lucrative quelconque (autre que celle de maire), qui lui aura été accordée par le conseil. Toute personne qui aura été élue maire, alderman ou conseiller sera tenue d'en remplir les fonctions ou de payer à la corporation une amende qui ne pourra excéder 100 £ pour un maire, ou 50 £ pour un alderman ou un conseiller, à moins, toutefois, que ladite personne n'ait déjà exercé les fonctions ou payé l'amende dans le cours des cinq dernières années, ou qu'elle ne soit âgée de 65 ans accomplis. Les officiers de terre et de mer, et les employés attachés aux arsenaux ne pourront pas non plus être forcés d'accepter. Une amende de 50 £ sera prononcée contre toute personne qui tenterait de corrompre des électeurs à prix d'argent.

Les attributions du conseil de la commune telles qu'elles sont fixées par la nouvelle loi, consistent à nommer les fonctionnaires municipaux, à faire des réglemens locaux et à lever des

taxes locales. Il peut imposer des amendes jusqu'à concurrence de 5 £ pour violation des lois locales; mais ces lois devront être rendues aux deux tiers des voix et ne seront obligatoires que quarante jours après qu'elles auront été promulguées, et que copie authentique en aura été transmise au ministre de l'intérieur. Dans l'intervalle, le roi en son conseil pourra désapprouver ces lois en tout ou en partie, ou bien fixer une époque plus éloignée pour qu'elles deviennent obligatoires.

Nous avons déjà fait remarquer que la partie des devoirs du corps municipal, qui, sous l'ancien système était la plus négligée, était celle qui avait rapport à la police intérieure de la ville, au maintien de la sûreté publique et à tout ce qui concerne le pavage et l'éclairage, etc. Nous avons dit que la principale cause de cette négligence était la jalousie qui, dans la plupart des bourgs, régnait entre les habitans et le corps gouvernant. Cet abus était parvenu à un tel point que tous ces soins étaient confiés à des commissaires spéciaux entièrement indépendans des districts du corps municipal : la nouvelle loi s'est occupée de corriger ce défaut grave. Désormais la police locale sera partout confiée au conseil, qui, étant élu par la masse des citoyens, ne pourra manquer d'obtenir leur confiance.

Plusieurs des anciennes corporations avaient des revenus considérables qu'elles tiraient de diverses sources. Ces revenus suffisaient chez quelques-unes pour subvenir à tous les besoins de la municipalité, mais ils n'étaient appliqués qu'en partie à ces dépenses. Dans la plupart, ils auraient été fort au-dessous des besoins, quand même on ne les aurait destinés qu'à cet usage. Il y avait bien des exemples de bourgs parlementaires où les revenus se trouvant tout-à-fait insuffisans pour fournir aux dépenses même les plus urgentes, le déficit était comblé soit par le patron politique, soit par les députés du bourg au Parlement. Dans quelques-uns, avant la réforme de 1832, le patron payait seul toutes les dépenses municipales; mais ces contributions ayant cessé depuis lors,

ces bourgs se sont vus tout-à-coup dans l'impossibilité de soutenir leurs institutions municipales. L'inconvénient le plus grave résultant de l'ancien ordre de choses, était le mauvais emploi que l'on faisait de la propriété des corporations. Certaines villes dépensaient des sommes énormes en corruption et en pratiques illégales à l'occasion des élections pour le Parlement. Ainsi, par exemple, la corporation de Leicester dépensa en 1826, 10,000 £ pour assurer l'élection d'un homme de parti, et hypothéqua ses propriétés pour en couvrir les frais. L'emploi le moins coupable qui se faisait des fonds communaux, consistait à donner des repas et des fêtes, et à payer les traitemens de places inutiles. Celui du maire était souvent très considérable; mais il était bien entendu qu'il devait le dépenser tout entier en divertissemens publics. L'opinion publique aurait pu mettre quelque frein à ces abus, si les comptes de la corporation avaient été régulièrement tenus et soumis à l'inspection des habitans; mais cela n'était pas. En bien des lieux, on ne tenait pas de comptabilité; dans d'autres, on la tenait fort irrégulièrement; il y en avait bien peu où les comptes fussent soumis à un contrôle véritable, et moins encore où ils arrivassent à la connaissance du public.

La nouvelle loi s'est efforcée de remédier à tous ces abus. Désormais tous les revenus quelconques des communes devront être versés dans les mains du trésorier, fonctionnaire responsable et qui devra fournir un cautionnement. Les registres des recettes et des dépenses devront être tenus avec exactitude, contrôlés et publiés. La nouvelle loi règle aussi l'aliénation des propriétés communales, la durée des baux, l'emploi des revenus existans, la manière dont on devra se procurer les fonds additionnels. Parmi les anciennes corporations, il y en avait beaucoup qui possédaient le droit de présentation ou de collation à divers droits ecclésiastiques. On a senti que sous l'empire de la nouvelle loi, cet état de choses ne pouvait pas continuer, attendu qu'un grand nombre

de dissidens pénétreraient, selon toute apparence, dans les conseils de commune. En conséquence, il a été ordonné que ces droits de présentation ou de collation seraient vendus à l'encan, et le produit placé en fonds sur l'état, portant intérêt au nom de la commune.

3° *Organisation de la justice locale.* Dans presque tous les principaux bourgs, il y avait des magistrats municipaux dont l'autorité, comme juges-de-paix, s'étendait sur tout le bourg. Quelquefois les magistrats du comté exerçaient concurremment avec eux la justice dans les bourgs; mais le plus souvent la juridiction des magistrats municipaux était exclusive. Le maire était toujours le principal magistrat nommé dans les chartes. Dans plusieurs grandes villes, tous les aldermen étaient magistrats; en d'autres, ceux seulement qui avaient été maires. Les usages variaient sous ce rapport. Le *Recorder* était ordinairement aussi au nombre des juges.

Le principal reproche qu'il y ait à faire à l'ancienne organisation, c'est que les magistrats étaient pris parmi les aldermen et que les aldermen étaient des hommes de parti. Il en résultait que quand même leurs jugemens n'étaient pas empreints de l'esprit dont ils étaient eux-mêmes animés, on les en soupçonnait du moins, et la confiance était détruite entre les juges et leurs justiciables. D'après la nouvelle loi, le maire sera désormais le seul juge-de-paix du bourg en vertu de sa place, sauf le maire de l'année précédente, qui conservera sa juridiction pendant un an. Il sera aussi seul juge électif. Partout où il sera nécessaire d'en choisir un plus grand nombre, ceux-ci seront nommés par le roi. Les magistrats de police seront également désormais à la nomination exclusive de la couronne.

Presque toutes les municipalités avaient au nombre de leurs principaux magistrats un *recorder,* qui portait quelquefois le nom d'intendant (*steward*). Il était le conseil judiciaire de la corporation, et exerçait ordinairement les fonctions de juge. Il était élu tantôt par le conseil, tantôt par les aldermen,

quelquefois par les citoyens. La plupart des chartes exigeaient qu'il fût versé dans les lois. On croyait parfois remplir cette condition en y nommant un pair du royaume, parce que la Chambre des lords est investie de fonctions judiciaires. D'autres fois, cette place était occupée par le *patron* du bourg : mais dans ces cas, ou bien il n'y avait pas réellement de fonctions à remplir, ou bien il avait le droit de se choisir un suppléant. La loi nouvelle remet à la couronne la nomination du *recorder*.

Les fonctions les plus incompatibles se réunissaient autrefois dans la personne du greffier de la commune. On en a vu qui étaient en même temps maire et *recorder*, c'est-à-dire juge et accusateur public ; il était en outre chargé du choix des jurés, et souvent il était associé à l'étude d'un procureur de la ville. Il est inutile de faire remarquer toute la confusion qui devait résulter d'un pareil état de choses, et combien de jugemens iniques en devaient être la suite. Les stipulations de la nouvelle loi mettent un terme à ces anomalies.

Il y a en Angleterre vingt-et-une villes qui, étant considérées comme des comtés distincts du comté même dans lequel elles sont situées, ont en cette qualité le droit d'avoir deux shériffs, dont les fonctions sont exactement analogues à celles des shériffs provinciaux. Leur charge est élective. La nouvelle loi n'a fait que peu de changemens au mode de cette élection. Une irrégularité extrême existait dans la compétence des tribunaux locaux. Beaucoup de bourgs et c'est même le plus grand nombre n'en avaient point du tout ; d'autres possédaient des tribunaux criminels et d'autres encore avaient des tribunaux civils et criminels. Chez ceux-ci, les tribunaux civils ne pouvaient juger que des affaires sommaires et d'une très faible importance ; chez ceux-là, on pouvait y porter des affaires majeures, mais qui étaient sujettes à une évocation immédiate, soit aux assises du comté, soit aux cours souveraines siégeant à Westminster. Nous n'en finirions pas si nous voulions citer tous les usages différens qui existaient en divers

lieux. Nous nous bornerons donc à dire que la loi de réforme municipale a introduit en cette matière autant d'uniformité que les circonstances le lui ont permis, sauf à compléter peu-à-peu ces institutions par l'établissement général de juridictions locales, qui enlèvent aux cours d'assises la connaissance des affaires trop peu importantes, lesquelles, pour l'administration d'une bonne justice, ont besoin d'être décidées avec promptitude.

Il ne nous reste plus qu'une observation à faire. On aura remarqué que la législation nouvelle ne s'applique qu'aux corporations existantes. Mais il se trouve en Angleterre plusieurs grandes villes qui, avant la loi de réforme parlementaire, n'envoyaient point de députés à la Chambre des Communes et qui n'avaient même jamais obtenu de charte d'incorporation. Une des clauses de la loi de réforme municipale porte que si les habitans, chefs de famille d'une de ces villes, demandent au roi de leur accorder une charte d'incorporation, le roi pourra, s'il le juge convenable et de l'avis de son conseil privé, étendre à ladite ville les provisions de ladite loi.

Tels sont les grands changemens qui ont été introduits dans l'organisation municipale de la Grande-Bretagne : il nous reste maintenant à faire connaître quels en ont été les résultats, et comment sous l'empire de là nouvelle loi, fonctionnent les divers rouages dont se compose cette institution.

(*Monthly and Quarterly-Review.*)

Littérature.

—

POÉSIE POPULAIRE

DES NATIONS SLAVES.[1]

Que cinquante années s'écoulent; je ne sais si la vieille Europe et la jeune Amérique conserveront la trace d'un seul chant populaire. Tout concourt à effacer cette poésie naïve des affections premières et des sociétés qui se forment. Ce sont des fleurs ingénues qui passent vite et que le souffle de la civilisation emporte : filles charmantes et peu durables des émotions de l'enfance. Leur candeur les recommande à l'admiration des peuples avancés; mais quand la société vieillit, le sol devient impuissant à rien produire qui leur ressemble. On ne s'étonnera pas que nous attachions quelque prix à ces accens lointains, échos de sentimens, d'idées et de mœurs qui ne renaîtront pas; bruits vagues et mélancoliques qui ont quelque chose de religieux comme le passé, et de mystérieux comme la mort; singulier héritage qui, pour certaines peuplades, constitue le seul titre de famille, la seule charte vraiment nationale.

Les chansons populaires des Slaves, chants répandus à

(1) Voyez les deux articles que nous avons consacrés à *Poésie populaire des races teutoniques*, dans les livraisons de juin et août 1836.

travers les divers pays que cette race habite, constituent, par l'homogénéité de leur caractère et leur couleur spéciale, un point central, un mot d'ordre, un moyen de ralliement pour ces nations diverses qui n'ont jamais pu, contrariées par les évènemens, atteindre cette unité forte sans laquelle il n'y a ni énergie ni gloire. Les Russes, le seul peuple slave qui ait traversé les siècles en s'élevant à la puissance, ont perdu en grande partie leur caractère primitif. La Grèce et l'Asie les ont influencés; l'Europe les a transformés. Quant à la Pologne, on sait comment sa lutte inutile s'est terminée par une agonie affreuse. On ne peut s'empêcher d'être ému en étudiant les compositions poétiques de tant de diverses peuplades, et en y trouvant l'expression du même héroïsme pastoral, de la même tendresse de cœur, des mêmes affections pures. Le sort n'a pas voulu que toutes ces qualités rares, cette vigueur, cette poésie, cette grandeur, devinssent utiles; la race slave s'est divisée en mille fragmens : au lieu de réunir ses vagues dans un seul bassin et de former une mer redoutable, elle a laissé les flots qui la composent s'arrêter dans toutes les cavités du chemin; elle s'est éparse en Orient et en Europe, au nord et au midi, en Allemagne et en Dalmatie; elle a perdu sa puissance en perdant sa cohésion. Le dernier représentant de sa grandeur n'est qu'une ombre; c'est l'héroïsme polonais. Une autre expression dégénérée, mais puissante du génie slave, c'est le colosse russe qui, déguisé sous un travestissement européen, appuyé sur la Grèce, écrasant la Perse, envahissant la Valachie, marche vers Constantinople.

Race flexible et douce, née pour la vie pastorale, susceptible de toutes les impressions, héroïque et généreuse, mais sans mélange d'énergie sauvage, les Slaves semblent apparaître dans l'histoire uniquement pour aimer et pour chanter. Aujourd'hui, au moment où l'Europe entière ne connaît qu'une poésie factice et d'imitation, le Slave chante encore; il oublie, en répétant ses vieilles romances populaires, ce qu'il y a de

cruel dans le néant d'un peuple fait pour de hautes destinées maintenant détruites. Procope assure que le camp des Slaves fut surpris, et les Slaves mis en pièces par les Grecs, parce que les Slaves avaient chanté jusqu'à minuit et s'étaient endormis. Selon les auteurs de l'histoire byzantine, cités par l'historien Karamzin, les Avares se trouvant en guerre avec la Grèce, on fit prisonniers trois guerriers slaves. Ces derniers furent envoyés comme ambassadeurs auprès du khan des Avares; ils emportèrent, pour remplir leur mission, non des épées ou des lances, mais une guitare nationale, la *guzla*. On leur demanda pourquoi ils choisissaient cet instrument d'ambassade; et ils répondirent que telle était la coutume; que leur pays ne produisait ni fer ni cuivre, et qu'ils ne se livraient pas aux habitudes guerrières; enfin, qu'ils ne savaient pas manier une épée ou une lance, et que toutes leurs occupations étaient pastorales. La même douceur de génie se retrouve dans les annales des diverses branches de la grande famille dont nous parlons. Il lui faut, pour s'émouvoir, de fortes passions ou de grandes injustices; le fond de son caractère, sans être faible, est gracieux. Chez les Russes, il s'est transformé trop souvent en une voluptueuse mollesse; et chez les Polonais, il s'est opposé au développement de cette énergie soutenue, tranchons le mot, de cet égoïsme ardent sans lequel les peuples ne parviennent guère à repousser les hostilités de leurs voisins, et à triompher des chances du sort.

« Partout où se trouve une femme slave, dit Schaffarick, vous êtes sûr d'entendre chanter. Montagnes et vallées, fermes et pâturages, jardins et vignobles, tout retentit des accens de sa voix ; elle chante ses peines, elle chante ses plaisirs, et la naissance de son enfant et les souffrances de son cœur. Souvent la fille du peuple, après une pénible journée, allège, par des chansons, le poids de ses fatigues; elle revient lentement à sa chaumière, sous les lueurs du crépuscule, et elle chante pendant la route. Ce ne sont pas des traditions confuses ou des légendes mythologiques qu'elle répète, mais

de véritables poèmes; des poèmes différens de ceux de toutes les autres nations européennes. La délicatesse, la tendresse, la pureté, le pathétique, sont les caractères spéciaux de cette Muse; rien ne lui est semblable parmi nous. Elle s'éloigne spécialement du génie teutonique. »

Déjà nous avons vu se développer dans les ballades populaires des Germains, la sève originelle du génie teutonique. Là règne l'amour de la vie active et aventureuse : tout y est tragique, même la piété. Les hommes de guerre luttent contre ceux qui apportent la croix; les pensées sont graves et les crimes même s'imprègnent d'une austérité forte : le dénoûment a quelque chose d'âpre et de violent. Mais les chants des Slaves portent témoignage d'une douceur patriarcale, souvent d'une innocence presque enfantine. On n'y trouve pas ce mouvement hardi, redoutable et fécond, premier germe du roman chevaleresque, premier mobile de cette civilisation aventureuse, mère de la féodalité, et par conséquent de notre organisation moderne. On peut dire qu'il manquait aux Slaves des passions fertiles et des vices pleins d'avenir. Sédentaires comme tous les peuples qui se trouvent heureux, les Slaves, mal servis d'ailleurs par la destinée qui les entoura de nations conquérantes, remuantes, inexorables; les Slaves, civilisés de bonne heure par un christianisme monacal qui ne trouva pas en eux le contrepoids et la résistance de l'esprit guerrier, s'imprégnèrent de bonne heure d'idées ascétiques, qui, se mêlant aux coutumes pastorales et à l'amour du foyer domestique, laissèrent chez ce peuple un stigmate indélébile. Sans manquer de courage (comme l'ont assez prouvé, dans tous les temps, les fils de la Pologne), on vit les Slaves ne prendre l'épée que pour punir une injustice, frapper un oppresseur, venger l'innocence; puis, retomber dans leur paisible et facile quiétude, dans leur vie occupée, mais simple; poétique, mais paisible. Chevalerie, romans, vie de hasards, amour du péril pour le péril, de la gloire pour la gloire; rien de tout cela ne se

trouve chez les Slaves. Les héros de leurs chants populaires ne sont que les héros de la force physique et du courage naturel. L'expression de leur passion est naïve jusqu'à l'ingénuité. De là, peu de variété dans les impressions, peu de nuances dans les produits de l'esprit. Gœthe a très bien remarqué que Marco Kraljewich est le type complet du héros naturel. Il ne redoute personne; il renverserait le monde; sa force le rassure; mais se trouve-t-il en face d'un homme plus vigoureux que lui, il fuit sans honte, sans scrupule; il cède à l'inspiration de la nature; il ne connaît ni le point d'honneur chevaleresque, ni l'ignominie que les peuples germaniques ont attachée à l'appréciation exacte de notre force, et à la reconnaissance de son infériorité.

Rien n'est plus curieux que de chercher dans les poésies de ce peuple, l'élan naïf des facultés humaines. Toutes les impressions étrangères et factices que la discipline romaine, l'organisation grecque et la féodalité germanique ont fait subir au caractère humain, manquent à ces œuvres. Si vous voulez goûter les poésies slaves, détachez-vous de tous les souvenirs d'une civilisation artificielle, écoutez cette langue sauvage comme vous prêtez l'oreille au chant de l'oiseau dans les bois; c'est le cri d'une passion ou d'un besoin, d'un regret ou d'un desir, rien de plus.

Ce penchant inné pour la poésie populaire, dont nous venons de parler, distingue et les Russes et les Polonais, et les Serbes et les Moldaves, et les Lithuaniens et les Valaques; la poésie lyrique est dans le sang slave. Toute la race est poète. Remontez à la plus haute antiquité; les chants héroïques slaves sont répétés par de grossiers rhapsodes; les bardes rustiques entonnent l'hymne de fête et de noce. Odes plaintives, élégies d'amour s'exhalent de tous les bocages et de toutes les clairières des bois. Ames toutes lyriques, dont l'émotion se trahit par une ballade ou par une ode, et qui, au milieu de toutes les révolutions, de tous les malheurs, de toutes les modifications de l'histoire ne se sont pas démenties. L'oppression ta-

tare, la lutte contre l'islamisme, l'esclavage, la misère, un retour fébrile vers une ancienne liberté perdue, rien n'a changé les races slavonnes, toujours malheureuses, toujours mélodieuses et poétiques.

Les Slaves de la Germanie ont subi le joug allemand; ceux de la Hongrie se sont confondus avec les Turcs envahisseurs; ceux de la Grèce ont plié sous les empereurs grecs, puis sous les Ottomans; ceux de la Russie ont cédé à l'invasion tatare et mongole. Les Polonais, ardens à maintenir l'indépendance nationale du nom slave, viennent de succomber après de longs combats et une douloureuse expérience. Aucune de ces révolutions n'a pu altérer le caractère national.

Pas de commerce qui ait enrichi les Slaves. Novogorod s'élève; mais cette ville reçoit l'influence germanique bien plutôt que l'influence slavonne. Le type primitif de la race se refuse à toute autre civilisation qu'à une demi-civilisation patriarcale : aussi ne prend-elle pied nulle part d'une manière durable et absolue. Quelques chroniques, sans autre caractère que celui d'une naïveté douce, composent toute la bibliothèque originaire des muses slaves; enfin, je le répète, elles n'ont pour organe et pour expression que leur poésie populaire, seul monument du génie national; encore sont-elles imprégnées, ici d'une teinte allemande, là d'une teinte grecque ou asiatique : nuances diverses au milieu desquelles serpente et glisse comme un filon d'argent, la trace de la vie slavonne, moins amie des évènemens et du drame que des sentimens et de la rêverie. Là respire une délicatesse douce, attachée au foyer domestique, fidèle à la famille : une grâce pastorale et candide.

Lorsque tombe l'empire gothique d'Ermanaric, après le démembrement de l'empire d'Attila, les Slaves apparaissent dans l'orient de l'Europe; on ne sait d'où ils viennent. Leurs mœurs sont paisibles, leur caractère est soumis; on peut croire que l'obéissance est pour eux une habitude, que la culture des terres les a toujours occupés, et que leurs anciens do-

maines se sont étendus vers les côtes de la mer Baltique et dans la Germanie orientale, où les Huns et les Goths les tenaient en leur pouvoir. Ils émigrent, mais paisiblement. Point d'aventures, point d'entreprises. Ils cultivent eux-mêmes le sol et n'emploient jamais de mains esclaves. Des tribus si complètement inoffensives ont dû se briser comme le verre en face des rudes hommes d'armes de la Germanie!

La mythologie slavonne est gracieuse comme les mœurs et les idées de ce peuple. Quand leurs odes sonnent le combat, l'héroïsme même de ces chants n'est pas agresseur. En Pologne, une vieille influence gothique est venue donner au caractère national une légère teinte de violence ardente. En Russie, la nationalité scandinave a mêlé son instinct farouche et dominateur à l'humble et plaintive souplesse du génie slave. L'aptitude à la sociabilité et à la civilisation s'est maintenue au milieu de toutes ces nuances.

Les Slaves possèdent beaucoup de chants de famille, hymnes naïfs répétés dans les festins et les noces. La Grèce héroïque et primitive avait connu ce genre de poésie, mais en y mêlant une majesté presque divine; chez les Slaves, vous diriez qu'une gaîté vive déborde. Rien de plus animé et de plus tendre que les chants d'amour slaves. Même dans les temps modernes, quand les Russes ont imité tour-à-tour l'Angleterre, l'Allemagne et la France, ils n'ont pu s'empêcher de conserver dans leur poésie une certaine suavité d'expression amoureuse et de grâce simple, qui trahissait leur origine.

Tous les dialectes slaves répondent aux indications précédentes. Si l'œil s'effraie de la multitude de consonnes qui se heurtent dans les mots de la langue polonaise, de la langue russe, de la lange serbe, *écrites;* l'oreille est doucement caressée par la prononciation des mêmes mots. Ce phénomène est facile à expliquer. Les accouplemens de consonnes les plus rudes en apparence ne sont destinés qu'à reproduire des inflexions suaves en elles-mêmes, et qui manquent à nos races. Les idiomes des peuples d'origine slavonne sont remplis de

ces nuances. L'accentuation énergique, mais pauvre, des dialectes nés du mélange du latin avec le langage germanique, ne peut atteindre les modulations variées des langues slaves, modulations fugitives d'ailleurs, et qui semblent plutôt faites pour être saisies par l'ouïe que fixées par des caractères écrits.

Parmi les races slaves, les Serbes, selon nous, emploient le langage le plus sonore, le plus mélodieux, le plus énergique. Il se plie à tous les accens de la passion; fort et plein, jamais trivial, il se distingue par une délicatesse qui a cela de spécial qu'elle est à-la-fois populaire et exquise. Très riche grammaticalement, elle admet un mélange de mots germaniques, albanais, hongrois, turcs, qui ne l'ont pas altérée. On l'emploie dans le sud-est de la Croatie; en Dalmatie; dans la Slavonie, petite région située entre la Croatie, la Bosnie et la Serbie; en Bosnie; dans la Serbie proprement dite, y compris la Sirmie et le Banat. Un savant Serbe, Wouk Stephanowitsch Karadgitsch, a publié une grammaire, un dictionnaire serbe et une collection de poésies nationales. L'Allemand Jacob Grimm a donné un extrait de cette grammaire; enfin, une dame polonaise a publié, sous le pseudonyme de Talvy, la traduction d'un certain nombre de chants dont nous avons parlé. Avant eux, le franciscain Katschitch les avait défigurés en voulant les embellir; mais personne n'a jeté sur cette poésie un regard plus philosophique que le baron d'Eckstein, dans ses publications périodiques.

En général, ce sont les femmes serbes qui inventent les chants d'amour, surtout dans la Sirmie et le Banat. Elles récitent, en s'accompagnant d'une petite mandoline, ces idylles touchantes et chastes, dont la grâce est exquise ou la gaîté folâtre. Tour-à-tour la cantatrice s'élève jusqu'aux accens de la passion exaltée, verse des torrens de jalouses imprécations sur un perfide, et passe de l'extase du bonheur à l'expression tragique du désespoir et de la mort. Naturellement enclin à

l'éloquence pathétique, le Serbe, quand la colère l'anime, trouve des mots et des images admirables. Les chants même des bergères présentent ce caractère de noblesse douce et d'exaltation intime. Les pâtres armés des montagnes, les vieux militaires en retraite, sauvages rhapsodes, s'accompagnent d'un petit instrument à cordes, nommé *la guzla*. Accords qui ne retentissent plus dans cette partie du pays, depuis long-temps soumise à une civilisation semi-allemande, semi-italienne, mais seulement dans la Bosnie, l'Herzegovine, et le Montenegro.

Il est difficile d'établir une distinction bien nette entre les poèmes lyriques et les poèmes épiques des Serbes. Leurs épopées ou plutôt leurs longs fragmens de narrations épiques tiennent de l'ode bien plus que du drame : quant aux ballades, elles ont quelque chose d'épique. Partout, comme chez Homère, vous y trouvez les mêmes épithètes invariablement appliquées dans un sens d'éloge ou de blâme. Si les Grecs des chants de l'Iliade, même après un combat long et acharné, étaient toujours *bien chaussés*, εὐκνήμιδες; jamais un objet louable, beau ou aimable, ne se présente dans un poème servien, sans être *bjeloï*, blanc. On s'étonne d'y trouver Dieu *blanc*, le tzar *blanc*. Il semble que, dans les imaginations slaves, l'idée d'éclat et de pureté soit confondue avec l'idée de blancheur et de candeur. Vous diriez que, dans le dialecte de ces muses primitives, le substantif et l'épithète forment un seul hiéroglyphe renfermé dans un seul cartouche, et dont toutes les parties sont inséparables. La mer est toujours *bleue;* le cœur toujours *joyeux;* le pigeon toujours *gris;* un poète serbe qui donne le portrait le plus détaillé des beautés d'une jeune fille, parle de sa poitrine, qui, selon lui, ressemble à deux *pigeons gris*.

Parmi les nombreux exemples de poésie populaire que les Serbes nous ont transmis, nous choisirons le morceau suivant comme modèle de grâce et de simplicité, de paix domestique et de sentimens tendres, naïvement exprimés :

JOVO ET MARIE.

Une brise souffla, qui traversa les plaines et porta le parfum des roses, au loin, jusque dans la tente de Jovo. Là, étaient assis Jovo et Marie : Jovo écrivait; Marie brodait. Déjà l'encre et le papier s'étaient épuisés sous la main de Jovo; déjà Marie avait achevé de dérouler le peloton de fil d'or qui se mêlait à sa trame. Alors ils s'arrêtèrent dans leur travail, et Jovo dit à Marie : Oh! est-il bien vrai, doux amour, que mon âme plaise à ton âme, et que ce soit sur cette main que tu aimes à t'appuyer?

— Oui, répondit Marie, de la voix la plus douce, oui, sur ma foi et mon honneur, c'est ton âme, ô le plus cher des hommes, que je préfère à chacun de mes quatre frères et même à tous quatre ensemble! C'est ta main guerrière qui est douce à ma main de femme; plus douce que les coussins moelleux brodés par les fées!

Tel est le caractère de douceur humble qui distingue, comme nous l'avons dit, les poésies de cette race; le sentiment fraternel et surtout l'affection de frère à sœur et de sœur à frère, ont quelque chose de sacré pour les Serbes : n'avoir pas de frère est une calamité. Dans la poésie serbe, le coucou est le symbole de la souffrance, et la légende de ce pays affirme qu'une jeune fille, ayant perdu son frère, fut métamorphosée en cet oiseau. Une chanson souvent répétée par les enfans serbes et surtout par les petites filles, nous montre deux filles de dix ans qui n'ont pas de frère, et qui fabriquent une poupée représentant un jeune héros avec deux pierres noires pour lui servir d'yeux et deux rangées de perles à la place des dents. Elles finissent par lui dire : « Mange donc et tu seras notre frère. »

Les Serbes donnent à *l'amour conjugal,* et même à l'amour hors du mariage, la troisième place; seulement la jeune femme aime d'abord son frère, ensuite son *paranymphe,* ou garçon de noces, que la coutume lui assigne pour sigisbé, enfin son époux. « Elle perdit à-la-fois (dit une chanson

populaire) son mari, son garçon de noce et son frère. Pour l'amour du premier, elle arracha ses cheveux; pour l'amour du second, elle déchira son visage; pour l'amour du troisième, elle s'arracha les yeux. Les cheveux repousseront, les plaies du visage seront effacées par le temps; mais les yeux arrachés ne brilleront jamais; le cœur qui saigne pour le frère saignera toujours. »

Pour bien comprendre de telles poésies, il faut plonger un regard attentif dans l'intimité de ces mœurs domestiques peu connues, que Wouk Stephanowitsch a décrites avec beaucoup de charme et qui distinguent spécialement les Serbes.

Parmi eux, les nœuds de l'amitié sont religieux et inviolables; toutes les passions terrestres s'effacent devant le serment mutuel des amis de choix. Choisir un frère d'armes, c'est *se marier en Dieu* avec lui : tels sont les termes dont ils se servent. Le sang scelle de semblables liens, et nul n'y est infidèle. Le guerrier élit un frère d'adoption; la jeune fille, une de ses compagnes; souvent même, dans ses jours de peine, elle invoque un *frère en Dieu*, sans que l'amour profane vienne troubler la pureté de sa prière. Le jour des noces, la fiancée est conduite vers son époux futur avec une grande solennité, et confiée aux soins d'un proche parent du mari, à défaut de l'ami intime de ce dernier. Le paranymphe qui répond sur sa tête du dépôt remis à sa foi; le guide de la jeune mariée repose sous le même toit qu'elle; il la veille sous sa tente, habite ses appartemens; et ne la quitte qu'au moment où elle va reposer dans la couche nuptiale. C'est chose curieuse et imposante que le cortège qui s'avance sous les auspices d'un personnage marquant, choisi pour parrain, invoqué aux noms de Dieu et de saint Jean, et qui ne peut se refuser aux honneurs dont il devient l'objet. On marche en rang, avec une pompe toute militaire : le patriarche bénit les assistans et surveille la régularité de la cérémonie; un des proches tient l'étendard; les instrumens de musique retentissent. Enfin le bouffon de la fête amuse les assistans et

les tourmente, parodie et critique leurs actions et leurs gestes.

La piété d'un peuple si naïvement poétique a quelque chose d'infiniment touchant; un parfum d'innocence ascétique s'en exhale. Souvent aussi des images empruntées à la mythologie y apparaissent, mais revêtues d'un coloris pastoral. Les colombes sont les messagères de l'amour; elles portent les écrits des saints, des patriarches, des prophètes, de la Vierge; les faucons se réjouissent en traversant les airs, de voir les hécatombes que leur préparent les guerriers; les rossignols s'entretiennent des mystères des amans. Les coursiers dont les flancs saignent sous l'éperon des héros ne souffrent point le contact d'une main grossière. Leur adresse, leur intelligence, les rendent dignes de leurs maîtres: comme ces derniers, ils pressentent et aspirent la victoire; ils s'y élancent en hennissant. Tout s'anime: les arbres sympathisent avec l'homme, ils comprennent ses douleurs, compatissent à ses souffrances et donnent au malheureux des avertissemens salutaires. Les ondes murmurent des sons plaintifs, ou se précipitent sur les pierres aiguës; bondissant avec joie quand elles entendent les nouvelles de désastre ou de plaisir qui retentissent sur le rivage; les rochers eux-mêmes s'émeuvent; rien d'insensible et d'inanimé au sein de la vaste nature. Les villes lèvent un front orgueilleux, répondent quand on les interroge, insultent à l'assiégeant, gémissent sur le sort des citoyens désolés par la famine ou la guerre civile. Forteresses, palais, humbles cabanes, interrogent et répondent, gardent le souvenir des crimes passés et des vertus anciennes. La *Wila* aux longs cheveux, déesse dont la robe de nuages flotte au loin dans les airs, y verse son *sourire de roses* (comme disent les Serbes); tantôt terrible, tantôt bienfaisante; capricieuse comme la fantaisie, elle sème la foudre, amasse les nuages, ramène le soleil, fait pleuvoir le sang sur les lieux où doit se donner la bataille, épouvante un lâche, menace un traître, encourage un héros, le provoque aux grandes actions, et lui

montre la postérité reconnaissante assise sur le cercueil qui va s'ouvrir pour lui; puis, abaissant son vol, favorable ou funeste aux amans, elle parle aux jeunes filles, les conseille, les aide, les poursuit, et, dans ses rapides métamorphoses, semble aussi fugitive que le vol des nuées, que leurs reflets et leurs ombres, ou le cours même de la vie et les variations de notre destinée incertaine.

Avant de nous occuper des récits épiques dont les Serbes tirent vanité et qui composent une partie si importante de leur richesse littéraire, donnons quelques détails sur leurs ballades et leurs romances, *Chenské Pjesné* (Chants des Femmes). La gaîté, la simplicité, la cordialité, y respirent. Vous diriez ce profond azur du ciel qui sourit à l'homme dans les contrées méridionales. Si quelques nuages viennent en altérer la sérénité, ce sont les inévitables douleurs de la vie domestique, les angoisses d'une femme jalouse, la crainte inspirée par un mariage avec un vieillard, ou par la présence d'une belle-mère. Mais le poète serbe aime mieux reposer sa pensée sur d'heureuses espérances ou des souvenirs gracieux : la volupté même n'a rien pour lui de cette puissance impétueuse et âpre qui la rapproche de la douleur.

« Viens, douce amie, dit une de ces chansons; le rendez-vous nous appelle; l'heure des baisers charmans nous invite. Quel sera le lieu choisi par nous? ton verger ou le mien? l'ombre de mes rosiers ou des tiens? Ici ou là, chacun te prendra pour la rose! on me prendra pour l'insecte ailé qui voltige près d'elle; et personne ne se doutera qu'une belle jeune fille est à moi! »

Citons encore une naïve petite chanson, répétée souvent par les jeunes filles serbes :

LA SAINT-GEORGES.

Voici comment la jeune fille priait Dieu pour que la Saint-Georges revînt. — « O fête de Saint-Georges, fête de Saint-Georges, reviens

et retrouve-moi mariée; ou je mourrai. Mais j'aimerais mieux que tu revinsses et que je pusse te saluer encore, mariée et non morte! »

Les *Chants héroïques*, les épopées des Serbes, *Natchké Pjesné*, offrent un phénomène remarquable. Des fragmens de ces épopées retentissent encore dans les sentiers affreux des montagnes méridionales de la Serbie, dans ces régions sauvages que le brigandage des habitans rend inaccessibles. Là, les mœurs sont simples, fortes et féroces; là se conservent ces chants épiques qui semblent inviter un autre Homère à les réunir en un faisceau. Quelques-uns de ces poèmes comptent quinze cents vers; la plupart redisent les exploits des héros populaires, autour desquels se groupent ses amis, ses ennemis, ses compagnons, ses maîtresses. On y voit toute l'existence de la société dans les époques patriarcales; les poètes qui les ont créés sont inconnus. Quiconque a ressenti l'inspiration, l'a répandue à son tour: acceptant une histoire donnée par les traditions, déjà revêtue de formes poétiques et enrichie de circonstances merveilleuses: il l'a communiquée à ses auditeurs, ou léguée à ses descendans. Ceux-ci ont fait de même, et, de poète en poète, le chant national s'est perpétué, se chargeant d'ornemens nouveaux, de variantes et même de contradictions. Une verve féconde anime ces œuvres que tout un peuple et des générations nombreuses ont composées à frais communs. Mille épisodes sont venus s'adapter au récit principal et en diversifier l'unité. Souvent ces divers rameaux s'enlacent et forment comme une forêt de poésie, pleine de fraîcheur et de charme. Variété de création, unité de sujet, de mœurs, d'institutions, de coutumes, de croyances; à ces poésies d'un peuple sauvage et doux, il a manqué un Homère. Par le style, elles se rapprochent des chants primitifs des Hellènes, quoique les évènemens racontés aient moins de mouvement dramatique. Leur guerrier le plus célèbre, *Marco Kraljewitsch*, rappelle l'Hercule antique, grossière et naïve sculpture d'un héros

sauvage, qui n'a rien de chevaleresque. On ne peut attribuer une antiquité très reculée aux poèmes épiques des Serbes: Aucun d'entre eux ne remonte plus haut que le quatorzième siècle. Mais, avant la rédaction de ces poèmes, tels que nous les possédons, il en existait d'autres, aujourd'hui perdus et entraînés par le cours des âges. Déjà de nouveaux héros sont devenus populaires en vie. Le *Noir Georges* et d'autres vaillans guerriers, nos contemporains, sont devenus célèbres dans la poésie populaire : le Noir Georges aura le même sort que Marco Kraljewitsch, héros du quatorzième siècle; il sera chanté sous leurs traits; il deviendra poétique d'après la même combinaison d'idées; et sans doute, il aurait quelque jour effacé et englouti ses prédécesseurs, si la publication des vieux chants serbes ne l'avait fait vivre à jamais.

Les évènemens de ces récits se dessinent avec netteté comme dans les œuvres des poètes helléniques. Mais il a manqué aux chanteurs serbes ce sentiment dont les Grecs étaient doués : l'idéal. Jamais la beauté des formes, la grâce des proportions, la noblesse des contours, l'unité de la composition, éternelle gloire des compatriotes de Sophocle et de Pindare, n'a caractérisé les œuvres naïves de cette nation agricole. Certaines tournures et certaines images fréquemment répétées rappellent la poésie des Grecs modernes. En Grèce et spécialement en Morée, les races grecque et slavonne se sont confondues pendant le moyen âge. On doit aussi porter en ligne de compte l'identité du culte entre les Serbes de l'Eglise grecque et les Hellènes modernes; à l'exception de la Bosnie, presque entièrement mahométane, et de plusieurs contrées illyriennes où domine le rite catholique; la majorité du peuple serbe professe la croyance chère à la majorité des Hellènes.

Souvent les chants épiques des Serbes débutent, comme les chants grecs, par une allégorie ou par une interrogation dramatique.

« Quel est, s'écrie le chantre d'une de ces épopées, le cri de douleur qui part des rochers du Montenegro? Est-ce la déesse Wila qui fend les airs? Non, elle plane au sommet de la montagne. Est-ce le serpent qui siffle? Non, le serpent se cache dans les profondes cavernes. Qu'est-ce donc?

« C'est le cri d'angoisse de Petrovitch Batrich! Osman fils de Tschovoofl, l'a fait prisonnier. »

— « Quelle est, demande un autre poète, cette multitude de points blancs qui apparaissent au milieu de la forêt verdoyante! Est-ce de la neige ou une troupe de cygnes? Non, ce n'est pas de la neige; la neige fond sous le soleil. Non, ce ne sont pas des cygnes; les cygnes portent des ailes et fuient. Les tentes blanches d'Aga, d'Hassan Aga nous apparaissent. »

Voici le portrait d'une des héroïnes de ces épopées: nous le traduisons avec une fidélité littérale.

Jamais, depuis que le monde a commencé, jamais fleur plus délicate ne s'épanouit et ne brilla aussi rayonnante que la fleur du siècle où nous sommes. Haikouna était gracieuse et belle! ah! personne ne l'était plus qu'elle! Svelte et mince comme la tige flexible du sapin; les joues blanches, mais teintes de rose comme si le soleil, en passant, y eût jeté son reflet pourpre. Deux pierres précieuses brillaient sous l'arc léger de ses sourcils. Les cils de ses paupières s'allongeaient et protégeaient ses prunelles comme les ailes de l'hirondelle noire; ses cheveux noirs ressemblaient à des cordons de soie tressée; et sa bouche à une petite boîte de parfums. Rien de plus symétriquement rangé que les perles de cette bouche disposées comme dans l'écrin du joaillier habile. Sa voix murmurante était douce, plus douce que le chant de la tourterelle. Son sourire brillait comme le premier rayon du matin, et la gloire de sa beauté se répandait à travers la Bosnie, le Montenegro et l'Herzegovine.

Quand la rime se présente aux Serbes, ils l'acceptent: ordinairement c'est la mesure seule et le rhythme qui les guident. Il serait curieux de traduire d'une manière complète quelques-unes de ces narrations pittoresques, grandioses, poétiquement sauvages, douces et mélodieuses; cantilènes où

l'héroïsme se montre non comme une nécessité première, mais comme accident brillant de la vie. On y entend les chants du rossignol, les cris aigus des faucons, le bruit des cascades jaillissantes, les hurlemens de l'ours sauvage, la clameur guerrière, le choc des armes et les gémissemens de l'amour plaintif, mais surtout les accens d'un culte voué à la nature agreste. Nous quittons à regret cette race intéressante qui, s'il faut en croire les voyageurs, est aujourd'hui une des plus simples et des plus vertueuses de la terre. Les autres fractions de la race slavone appellent notre examen.

Les Polonais, si attachés à tous leurs souvenirs nationaux, ont négligé de recueillir leurs ballades; cependant, leurs paysans chantent beaucoup de petites romances. En général, concises et rapides, elles renferment en quatre ou cinq vers un souvenir pathétique ou un sentiment vif. En voici un exemple :

« Sous un bosquet verdoyant, deux amoureux étaient assis; une branche se brise, quitte le tronc, les frappe : ils tombent morts. Heureux amans! ils sont morts ensemble. L'amant ne pleurera donc pas son amante! L'amie ne pleurera pas son ami! »

La population russe-polonaise de la Gallicie et de la Lithuanie possède beaucoup de chansons, dont l'extrême simplicité dépasse même cette naïveté extrême. Elles se confondent avec les productions populaires et poétiques de la Petite-Russie et de la Russie-Blanche. Malgré la diversité des dialectes, on y retrouve le même caractère de simplicité enfantine, dont nous avons parlé, et qui ne se montre nulle part aussi complètement inoffensive et timide que chez les Lithuaniens ou Lettoniens, dont les *daïnos* ou chants populaires érotiques ont été publiés par Rheza.

Les ancêtres des Lithuaniens actuels avaient des chants de guerre destinés à célébrer les hauts faits de leurs héros, surtout des héros morts sur le champ de bataille. Kojalowicz, dans son histoire de Lithuanie, raconte que les hommes de la

campagne exaltaient, dans des poèmes rustiques, la gloire de trois mille de leurs nobles, qui, plutôt que de capituler, en 1362, dans la citadelle de Kowino qu'ils défendaient, la brûlèrent et périrent dans les flammes, dont ils avaient eux-mêmes allumé l'incendie.

Les vestiges de la poésie nationale russe (sous forme populaire) offrent un intérêt réel et puissant : ces débris simples d'une poésie antique doivent nous occuper à leur tour. Les Russes sont Slaves avant tout. L'héroïsme des Scandinaves envahisseurs a été effacé par la nationalité patriarcale de ces derniers. Ce grand mouvement, connu sous le nom de migration des peuples, ce déluge qui a ébranlé l'Europe et l'a reconstruite sur de nouvelles bases, n'ont pu entraîner les tribus slaves. Ils n'ont porté que de faibles coups à l'Europe germanique, même à l'empire d'Orient. Facilement assujétis, peu disposés à conquérir et à dominer, ils se sont portés du nord au midi de l'Europe, sans imprimer au milieu des nationalités étrangères leurs traces victorieuses. Les Russes, après s'être soumis à Rurik et aux Scandinaves, succombèrent aux invasions successives des Petshenègues, des Khazars, des Slomans, d'une foule de hordes tatares; la grande invasion mongole finit par les dompter. A proprement parler, l'ère des Slaves date de Pierre-le-Grand.

Il nous reste un chant national et antique sur le héros moscovite Igor, engagé dans une expédition contre les Polovtses, de race tatare : chant écrit par quelque ecclésiastique de la *Petite-Russie,* qui paraît avoir vécu au quatorzième siècle. Sans doute quelque vieux chant se reproduisit dans sa mémoire : son poème, rude et inachevé, ne manque pas d'une certaine poésie; les habitudes claustrales se mêlent étrangement à sa verve sauvage. C'est le seul fragment de poésie épique russe qui remonte à une certaine antiquité. En Bohême, le nombre de ces fragmens est plus considérable.

Kirscha-Danilow, Cosaque de nation, et contemporain de Pierre-le-Grand, a publié de vieilles poésies moscovites :

traditions épiques sur le czar Wladimir, et les guerriers qui formaient sa cour. Pour le sujet, les pensées et les expressions, ces vieux poèmes coïncident fréquemment avec les contes et les fables qui ont cours parmi le peuple russe, et que des ecclésiastiques ont écrits sous sa dictée. Plusieurs de ces chants se rapportent aux évènemens survenus en Sibérie, quand l'Hetman Jermak eut envahi cette contrée.

Dans la compilation de Danilow brillent surtout le Grand Knjase Wladimir, et les guerriers *sublimes*, les Knjades et Bojars, qui se groupent autour de lui. Une victoire est-elle remportée? une noce se fait-elle? un ambassadeur arrive-t-il? aussitôt « Wladimir, le Knjase bienveillant, le prince cordial, ordonne un grand repas dans sa capitale de Kiew; festin d'honneur, digne des hôtes et de celui qui les accueille. Au repas assistent beaucoup de Knjases, de Bojars et des héros puissans. »

Le plus grand nombre de ces héros sont des êtres d'invention idéale, excepté Dobryna Nikititsch, contemporain de Wladimir, et frère d'une femme « gardienne des clefs, » et attachée à la célèbre Olga, régente de Kiew, mère de Wladimir lui-même. Dobryna Nikititsch devint Possadnick, ou gardien de la ville de Novogorod. Un autre héros, Aljoskha (*Alexandre*) Possowitsch assaillit pendant la nuit, vers l'an 1000 de Jésus-Christ, s'il faut en croire la chronique de Nikon, le traître Wolodar, Russe de naissance, qui avait conduit devant la ville de Kiew les Petshénègues : il dispersa les Barbares et tua le traître. Wladimir lui donna une chaîne d'or, qu'il attacha de sa propre main au cou du héros; il le nomma Welmosch des chefs préposés à la garde de sa demeure. Enfin, un troisième héros, Ilja Murometz, de la cité de Murom, est célèbre comme vainqueur d'un brigand, surnommé *le Rossignol*. Ce prétendu brigand n'est que le prêtre païen Bogomil, qui, par ses prédications, arma le peuple contre la foi chrétienne; Murometz le combattit et resta vainqueur. De là, mille contes populaires sur *le Rossignol*

et sa défaite. Ilja Murometz converti au christianisme devient un saint. Le 19 décembre de chaque année, on offre à la vénération des fidèles ses ossemens, conservés dans les cryptes de la ville de Kiew.

Ilja quitte le village de Korotsheffa, situé dans le pays de Murom, et rencontre le Rossignol, assis sur neuf chênes gigantesques. Le brigand attire les voyageurs et les égorge. Le vaillant Bojar s'approche, lance contre le Rossignol une flèche qui lui perce l'œil droit; puis, l'attachant avec des câbles, il le pose sur son coursier et le mène à Kiew. — « Allons! lui dit alors Murometz, fais entendre ta voix devant Wladimir et les Bojars qui l'entourent. Le brigand parle : un bruit horrible et confus, des sifflemens, des cris d'animaux, des hurlemens, des rugissemens épouvantables, frappent les oreilles du Knjas, de sa femme et de ses Bojars.

« Sous l'épaisse forêt de Murom, dans le village de Karatsheff Ilja-le-Bojar est assis; immobile comme un enfant nouveau-né, il resta tre te ans sur son siège sans changer de place. Son père lui reprocha long-temps sa paresse; il lui disait en vain : « Lève-toi, apprends à travailler. » Ses bras, ses pieds restaient oisifs. Mais le ciel voulait que ce grand guerrier recueillît et concentrât toutes ses forces dans un profond et redoutable silence; un courage dont l'avenir devait s'étonner se préparait dans le repos.

« Trente ans s'écoulent. Ilja se lève de son siège; il est debout, Bojar gigantesque, la joie et l'étonnement de ses parens. « Donne-moi un cheval, mon père, dit-il; voici assez long-temps que je reste assis; je veux voir le pays.

— Mon fils, je n'ai point de cheval à te donner; celui que j'ai est mauvais et vieux. Reste à la maison, apprends à travailler. Pourquoi courir? »

« Le jeune Bojar demande le vieux cheval : ce sera son coursier de bataille. Pendant trois nuits, il le monte, le baigne dans la rosée matinale, et le frotte avec l'herbe humide. Le cheval caduc reprend des forces. Ilja se présente alors devant ses parens, qu'il supplie de lui accorder leur bénédiction. Cette bénédiction sera son glaive : *elle ceindra ses reins.* Il prend congé d'eux avec tendresse, se

tourne vers les quatre points cardinaux, s'incline humblement et prie; puis il s'élance gaîment sur le coursier et part.

Ilja fouette le cheval à grands coups de *kantshug* enrichi d'or; le premier élan du coursier franchit cinq werstes; le second est plus merveilleux encore. A travers les sombres forêts de Brinsk et le marais profond de Smolensk, il arrive à Kiew.

« Depuis trente années, un brigand hardi, terreur des voyageurs, se plaçait sur le sommet des arbres, d'où il poussait de longs sifflemens : on le nommait le Rossignol. Ilja poursuit gaîment sa route, ces sifflemens frappent son oreille. Bientôt ce qui ressemblait à un seul coup de sifflet se change en une multitude de sifflemens affreux, lancés par mille serpens; puis ces bruits se transforment en longs hurlemens, comme ceux que cent loups feraient entendre. Le cheval s'effraie et se cabre; le Bojar reste immobile et réprimande sa monture.

« Vieille rosse! ne reconnais-tu pas le sifflement des oiseaux? Le sifflement des serpens t'effraie-t-il? les hurlemens du loup te font-ils trembler? Où est-il ce brigand? où le vois-tu?

« Il veut avancer; du haut de neuf cimes de vieux chênes enlacés, le Rossignol roule, tombe et s'oppose au passage du guerrier.

— « D'où viens-tu, jeune homme? où vas-tu à travers ces bois? Voici trente ans que cette route est fermée par moi. Je te défends d'y entrer!

— Si tu m'avais adressé des questions bienveillantes, réplique le Bojar, je te répondrais de même; mais ton insolence ne mérite pas de réponse. Range-toi!

« Le Rossignol, aussi leste que le jeune oiseau, remonte sur la cime des arbres; et de là, lançant sa flèche, il poursuit de ce dard impuissant le guerrier de Murom. Le Bojar saisit son arc; la flèche vole et ne manque pas son but; elle traverse neuf rameaux de chêne, et va s'enfoncer dans l'œil droit du brigand, qui tombe. Ilja lui passe un lacet autour du cou, l'attache à sa selle et l'entraîne.

« Plus loin, dans les ténébreuses profondeurs de la forêt, au sein d'un fort qui résiste à l'attaque, habitent la femme du Rossignol et ses fils. Du haut de cette forteresse, elle voit la défaite de son époux; elle court vers ses enfans et pleure.

« Mes fils, armez-vous, secourez votre père! un étranger l'a vaincu; un Bojar!

« Et les neuf fils, tous vaillans guerriers, saisissent l'épée, revêtent l'armure noire, couvrent leur chevelure d'un bonnet qui ressemble à une tête de corbeau au bec menaçant. Ils volent à travers les bois; oiseaux qui s'élancent à la délivrance de leur père. La menace sur les lèvres, ils réclament sa liberté. La mère s'approche aussi, mais suppliante. Voici l'or et des pierres précieuses pour le rachat de son époux.

« Il a dit: « Vos menaces, j'en fais autant de cas que du croassement des corbeaux; votre or, je n'en ai pas besoin, et il appartient de droit au vainqueur. Quant au Rossignol, je le mène à Kiew, où le bon roi Wladimir le jugera.

« Il dit, pousse son cheval, qui vole comme le faucon, et disparaît comme l'éclair.

« Ilja fait arrêter son beau coursier dans la large cour du Knjas; il l'attache aux piliers de chêne, s'avance vers la salle joyeuse et splendide, fait sa prière devant l'image du Sauveur, et salue ensuite le Knjas et sa femme. Wladimir, le Knjas, est à table, entouré de ses puissans Bojars : il ordonne; les serviteurs apportent une coupe pleine de vin et la présentent au guerrier étranger. Cette coupe a la forme et la profondeur d'une outre. Ilja la saisit d'une main et la vide d'un coup. »

Quant aux chants populaires russes qui ont aujourd'hui cours parmi le peuple, la plupart datent d'une époque peu éloignée, et n'offrent pas le même intérêt qui s'attache aux vieux chants épiques ou aux contes des fées en prose, dont les nourrices de ce pays amusent leurs nourrissons. La plupart disent les espérances et les peines amoureuses, plus souvent encore les desirs sensuels du paysan russe. Pendant le règne de Pierre-le-Grand, on a créé quelques chansons militaires qui sont encore répétées; l'invasion française de 1812 a fait éclore plusieurs chants lyriques, œuvres, pour la plupart, de simples soldats ou de villageois, et qui sont connues dans les villages et dans les hameaux. Fidèle au génie des Slaves, cette nation chanteuse a ses romances de nais-

sance et de funérailles, de mariage et de baptême : elle enlace toute la vie, le berceau et le tombeau, d'une longue guirlande de chants naïfs. Souvent les allusions que ces ballades contiennent se rapportent à des circonstances religieuses de l'ancien paganisme, qui ont cessé d'être intelligibles. Souvent aussi, mutilées et altérées à travers les âges, elles offrent un mélange de toutes les époques, mélange fait pour déconcerter l'historien et l'observateur.

Il y a dans toutes ces compositions populaires, un caractère de grâce caressante, une multitude d'épithètes et de diminutifs de tendresse qui ne se retrouvent chez aucun peuple. Les mots *matouchka, batouchska, starinka* (mon petit père, ma petite mère, mon petit vieillard), sont souvent appliqués même à des objets inanimés. Nous citerons, dans ce genre, la chanson du postillon, empreinte d'une gaîté d'âme assez frivole sans doute, mais douce et bizarrement caractéristique.

LA CHANSON DU POSTILLON.

« Petite taverne, qui portes le Czar pour enseigne, ma bonne petite mère, tu es là, sur la route, qui invites si gracieusement le passant ! Sur la grande route qui mène à Saint-Pétersbourg ; pas un garçon tel que moi ne passe sans céder à ton sourire et sans s'arrêter un peu.

« Voilà le brillant soleil rouge qui s'élève derrière la montagne, qui brille sur la girouette, et qui colore les chênes de la forêt. Qu'il réchauffe mon cœur, qu'il le ranime ainsi que le cœur ami de la petite fille que j'ai choisie !

« Ah ! c'est toi, petite fille chérie, dont les sourcils sont noirs et les petits yeux noirs. C'est toi dont la face ronde est charmante, et toute blanche et toute rose, sans fard et sans céruse. Ta voix est douce et ta causerie gentille, et sur ta ceinture on voit retomber tes beaux grands cheveux nattés !

Le dictionnaire des amans russes est d'une grande opulence, quant à ces termes de caresses naïves, de tendresses

enfantines, et de délicatesse érotique. « Ma petite lune, ma lune brillante, mon petit soleil, » sont des expressions très vulgaires. Le paysan appelle sa jeune maîtresse *yagodka,* ma petite groseille. *Douchynka* et *machynka,* ma petite âme, « mon petit trésor, » sont très employés; et souvent aussi, *ma lumière, mon espérance, mon cygne blanc,* etc., etc.

A ces expressions caressantes se joint une mélancolie secrète et sans amertume qui s'accorde très bien avec les mélodies rêveuses des chants nationaux, et qui se mêle à la sensualité dont nous avons parlé. Les airs primitifs des autres nations se composent d'une ou deux notes. Les Russes ont des mélodies tout entières, pensives et élégiaques, mais toujours agréables. Voici une des plus jolies chansons adaptées à ces airs populaires.

L'AMANT INFIDÈLE.

« Rossignol, ô rossignol! rossignol, fertile en douces chansons, dis-moi où tu t'enfuis; dis-moi où tu vas chanter pendant la nuit. Vas-tu charmer les oreilles d'une autre jeune fille que moi? vas-tu endormir des yeux comme les miens, des yeux sans sommeil, sans repos, sans bonheur? vas-tu traverser cent régions? Ah! tu me diras, quand tu reviendras, si, dans les villes et les villages, dans les vallées et sur les collines, tu as trouvé une amante aussi malheureuse que je le suis?

« J'ai porté un collier de pierres précieuses, brillantes comme des perles, et une bague ornée d'une belle pierre; tout cela m'avait été donné par l'objet de mon amour, car je portais dans mon cœur une affection profonde et ardente. L'automne vint; le collier se détacha; l'anneau tomba et se perdit : ainsi disparurent les joies passagères de mon amour. »

Dans un grand nombre de ballades, on voit dominer la vénération pour le czar, sentiment qui se mêle aux émotions profondes de la piété populaire, et qui va jusqu'au dévoûment le plus complet, le plus asiastique. Si le czar ordonne la mort,

la mort est sacrée, elle est bénie; on trouvera un exemple singulier de ce dévoûment dans la ballade suivante :

L'EXÉCUTION DU BOJAR.

« O ma tête, ma tête, tu m'as servi long-temps, tu m'as bien servi. Voici trente-trois étés que tu commandes à ma vie; toujours à cheval sur mon beau coursier, toujours le pied sur l'étrier, toujours en selle, qu'ai-je gagné? O ma tête, ma tête, quel plaisir m'as-tu valu? quelle jouissance te dois-je? Ainsi parlait le Bojar, pendant qu'on le menait à l'exécution fatale; il passait par la porte des Bouchers; il traversait la rue qui porte ce nom sanglant.

« Devant lui marchent les prêtres et les doyens; ils portent un grand livre ouvert; puis vient une troupe de soldats dont les sabres étincellent. A la droite du Bojar, est le bourreau avec sa hache étincelante; à sa gauche, se trouve sa sœur, dont les larmes coulent comme tombe l'eau du torrent. Ses longs sanglots affligent tout le monde, et elle essaie en vain de parler à son frère.

« Ne pleure pas, lui dit-il, ô chère sœur, ne laisse pas tes yeux se ternir dans la douleur, ni tes joues maigrir sous les larmes. Dis-moi pourquoi pleurer? sont-ce mes richesses? sont-ce mes domaines que tu pleures? la famille les retrouve. Est-ce mon or, je te le donne, ô chère sœur; est-ce ma vie seule que tu regrettes? la vie est peu de chose.

— O mon frère, mon frère, ce ne sont pas tes trésors ni tes domaines; c'est ta vie, ô ma lumière, c'est la vie de mon frère!

— Elle est perdue, elle est éteinte, ô ma sœur; tes prières seraient vaines, tes pleurs seraient inutiles; le czar ne t'écouterait pas; Dieu l'a voulu, Dieu est miséricordieux pour moi! Envers moi miséricordieux est le czar, qui a dit : « La tête de ce traître tombera de ses épaules robustes. »

« Le prince monte sur l'échafaud; calme, il s'avance vers la mort, il prie dévotement le Rédempteur, il remercie le czar, il salue humblement la foule. « Adieu! ô monde, s'écrie-t-il, adieu! peuple de Dieu, priez pour mes péchés et obtenez mon pardon. »

« Il dit : à peine osait-on regarder cette tète d'un traître qui tombait de ses épaules robustes.

Parmi les nations slaves, il en est encore quelques-unes dont nous examinerons plus tard le génie poétique, et dont les compositions populaires offrent un intérêt vif à l'historien et à l'observateur.

(*North American Review.*)

Physionomies parlementaires.

—

N° I.

LE PARTI LIBÉRAL

A LA CHAMBRE DES LORDS.[1]

LE DUC DE SUSSEX, FRÈRE DU ROI. — LORD MELBOURNE, PREMIER LORD DE LA TRÉSORERIE. — LORD HOLLAND, CHANCELIER DU DUCHÉ DE LANCASTRE. — LE MARQUIS DE LANSDOWNE, PRÉSIDENT DU CONSEIL. — LORD DUNCANNON, GARDE DU SCEAU PRIVÉ. — LORD BROUGHAM. — LORD GREY. — LORD DURHAM. — LORD RADNOR. — LE MARQUIS DE WESTMINSTER. — LE MARQUIS DE CLARINCARDE. — LE MARQUIS DE CUNNINGHAM. — LE COMTE DE CAERNARVON. — LORD FIFE. — LORD MILTON. — LORD PLUNKETT. — LORD DENMAN. — LE DUC DE HEINSTER. — LORD SUNDERLAND. — LORD TEYNHAM. — LORD COTTENHAM. — LORD HATHERTON.

Ne croyez pas que ce vénérable sénat représente encore la vieille aristocratie de la conquête et les diverses assimilations dont le temps a enrichi le Torysme. Le parti libéral est puissant à la Chambre des Lords. Il constitue son élément de

(1) Note du trad. Dans les livraisons de janvier et de mars 1836, nous avons publié une appréciation du caractère et du talent des principaux membres de la Chambre des Communes. Ce tableau vrai et largement esquissé avait nécessairement besoin d'un pendant. Nous l'offrons aujourd'hui. La position spéciale de la Chambre des Lords; les attaques dont elle est menacée chaque jour; la réforme qu'elle est à la veille de subir; tout concourt à jeter un grand intérêt sur cette assemblée. Nous avons déjà inséré en novembre 1836, un

vie. Il sert d'équilibre à sa calme gravité, à son amour de la conservation et de l'ordre. Il le préserve de la léthargie, situation mortelle du mouvement qui emporte l'Europe entière.

Le caractère propre de cette assemblée, c'est le sérieux. Tout y apparaît sous des formes graves. On n'y voit pas éclore, comme à la Chambre des Communes, du sein d'un débat unique, quatre ou cinq scènes violentes, injurieuses, suivies quelquefois de duels. La Chambre des Lords n'a plus ces passions de la jeunesse. Les émotions tragi-comiques y sont rares. Dans le cours d'une session, vous comptez à peine cinq ou six petits drames : encore sont-ils l'ouvrage de deux membres : lord Brougham et le marquis de Londonderry; en leur absence, silence profond. Ces boute-en-train de la pairie déchaînent de temps à autres les Eurus renfermés dans les cavernes d'Éole. Seuls ils rompent l'uniformité de l'étiquette et le calme des débats.

Je me souviens cependant d'une occasion où la Chambre des lords subit une impulsion tout entière de courroux universel. C'était en avril 1831, lorsque le roi vint dissoudre le Parlement. Depuis le commencement de la séance jusqu'à l'entrée du roi, la violence fut extrême, et les mutuels outrages dont les nobles lords s'accablèrent furent dignes de nos places publiques. Jour de bonheur pour lord Brougham qui n'est heureux que dans la bourrasque.—« Parbleu, dit-il alors au duc de Buckingham, les tavernes que vous fréquentez ne sont pas les miennes, et nous ne buvons pas dans le même pot. »

Les mœurs aristocratiques contre de telles sorties se révoltent presque toujours. Quelque membre prend la parole,

article de la *Revue d'Édimbourg*, sur la nécessité et les moyens de réformer l'institution de la Pairie. Avant que cette importante question soit décidée, nous aurons soin d'emprunter aux *Revues tories*, une défense apologétique de la Haute Chambre, et de ses prérogatives; car notre mission, avant tout, est d'éclairer les questions et non de servir l'esprit de parti.

invoque l'honneur et la dignité de la Chambre haute, et ramène à la raison le collègue réfractaire : l'onde qui bouillonnait en écumant, se renferme dans son lit. Les libéraux, soutenus par l'opinion extérieure, sont peut-être plus disposés que les Tories ou Conservateurs, à prendre les paroles de leurs adversaires en plaisanterie ou en patience. A leur tête se trouve un membre de la famille royale, âgé de soixante-trois ans, encore vigoureux et bien conservé, homme instruit, affable, cordial et que l'on ne prendrait guère pour le frère de Georges IV et de Guillaume IV. C'est le duc de Sussex, prince populaire et aimé; son exemple a puissamment servi la cause libérale; plus d'un noble a suivi sa trace. On n'a pas craint d'être whig sous un tel drapeau, et de professer, à son instar, malgré l'écusson des ancêtres et les préjugés de la famille, des prédilections favorables à la réforme.

Comme capacité, le duc de Sussex s'élève au-dessus de la médiocrité : il sait beaucoup; il a beaucoup lu. Sa pensée est nette, et il comprend les questions dont il déduit bien les conséquences. Une simplicité naïve anime ses discours. On ne peut lui attribuer d'éloquence. Sa parole est assez heureuse, mais sans élévation. La passion, l'ambition, tout ce qui fournit des inspirations ardentes, lui manque absolument. Mais il résume bien; ses vues sont justes; il parle avec facilité; c'est un honnête homme. Imaginez un Hercule qui a pris du ventre; une figure grasse et joviale; point de rides, l'embonpoint le plus satisfaisant, un visage rond, accompagné de deux joues énormes, qui attestent l'excellence de la santé; un sourire franc qui invite et qui accueille; des cheveux bruns sur un front assez élevé; quelques traces de dignité naturelle et campagnarde; mais pas l'apparence d'une vie de palais, pas le plus léger souvenir des cours : voilà le duc de Sussex. Il a toujours vécu à la campagne, et n'a ni les manières, ni le costume de son rang. Son habit bleu à grands pans, son gilet blanc de piqué, sa culotte courte de nankin

jaune, n'annoncent ni l'homme élégant, ni l'homme riche ou le prince. Dans ces derniers temps, on l'a vu rarement paraître à la Chambre. Il vieillit, l'état critique de sa santé, le retient au lit; déjà, d'ailleurs, la partie importante de son rôle est jouée : on a vu le frère des rois devenir le champion de la Réforme.

Cette simplicité du bon sens est aussi l'apanage du roi actuel, qui ressemble à un marin de bonne humeur. La nonchalance et la brusquerie se font lire sur sa figure. Ces traits petits, ce nez court, ce front creux quoique élevé, ces yeux gris et animés, appartiennent à un honnête matelot. Oh! quand il peut rejeter le souvenir du trône, abdiquer le roi, et se faire bourgeois à son aise, c'est un bonheur pour Guillaume IV.

Jamais il ne fut plus amusant que pendant la séance d'ouverture de la Chambre des Lords, en 1835. Le jour était sombre; le trône placé de manière à rendre difficile la lecture du Discours. Les hésitations du roi, ses ânonnemens, ses impatiences, son interruption inattendue quand il dit à lord Melbourne, en lui montrant le parchemin : « *Que diable peut-il y avoir là?* » sa manière brusque et bourrue de reconstruire les mots et de raccommoder les syllabes : tout cela composait la scène la moins royale que l'on puisse imaginer. Lord Melbourne, après avoir tiré d'embarras sa majesté, fit apporter deux bougies que l'on plaça sur la table et entre lesquelles on vit s'élever cette bonne et naïve tête du monarque, dont la couronne rayonnait sous l'éclat des bougies. Alors il se mit à prononcer, d'un ton qui ne manquait pas de solennité, les paroles que nous reproduisons exactement :

« Mylords et Messieurs,

« Je n'ai pu, jusqu'à ce moment, faute de lumière, vous
« lire ce discours ainsi que son importance le méritait; mais
« voilà qu'on m'apporte des bougies. Je vais vous le relire

« exactement, d'un bout à l'autre, de manière à ce que vous « n'ayez rien à dire. »

Ce qui fut dit fut fait : jamais séance d'ouverture ne montra un roi aussi parfaitement sans façon ; jamais monarque constitutionnel n'avait, par ses manières, son langage et ses habitudes, mérité davantage le titre de chef du parti libéral. Après avoir parlé du maître, examinons les membres de ce cabinet, si odieux au parti conservateur : pairs et réformistes, serviteurs du roi et presque radicaux, placés dans une position exceptionnelle et singulière, sans obtenir toute la confiance du peuple, ils ont mérité la haine de beaucoup de leurs confrères.

Lord Melbourne, long-temps ignoré et presque obscur, s'est élevé rapidement à la première place du royaume. Sous le nom de l'honorable Guillaume Lamb, à peine se doutait-on qu'il existât. C'est lui maintenant qui, premier ministre, représente ce compromis embarrassant que l'on veut accomplir entre les intérêts aristocratiques qui se défendent, et les intérêts démocratiques si ardens à l'attaque. Autrefois tory déterminé, il répond à ceux qui lui reprochent son apostasie, qu'il est homme politique avant tout ; que le siècle a marché, qu'il a suivi le siècle, et que cette souplesse de mouvemens, nécessaire au maniement des affaires, ne peut se confondre avec la versatilité ou la perfidie. Aujourd'hui on le classe parmi les membres les plus libéraux du ministère. Il a cinquante-sept ans. Ferme, décidé, d'un accueil affable et naïf, l'homme de cour s'efface chez lui ; et sa physionomie ne manque ni de bienveillance, ni d'une expression intellectuelle et même noble. Ne lui attribuez pas une supériorité de génie très originale, une philosophie élevée, une éloquence entraînante ; c'est un homme probe qui a du bon sens et de la clarté dans l'esprit, qui s'exprime nettement ; qui sait choisir et élucider les points épineux d'une question, et les placer en relief et en saillie. Le raffinement, la recherche, l'habileté in-

génieuse de la parole lui sont étrangers : il dit toujours ce qu'il pense. La conviction généralement répandue de sa probité personnelle augmente l'autorité dont il jouit. Beaucoup de personnes croient qu'il se trompe ; nul ne l'accuse de mauvaise foi. Il parle peu, ne répond que lorsque la circonstance l'exige ; se montre avare de discours et n'écoute pas sa propre éloquence avec ce plaisir orgueilleux, fort ridicule chez les orateurs politiques. Doué d'un organe peu agréable, il n'a cherché ni à le vaincre, ni à le corriger ; sa modestie naturelle lui rend même pénible le rôle public et orageux qu'il est forcé de remplir. Ennemi de la période, du style fleuri, de la cadence, de la citation, de tout ce qui trahit l'étude et le travail ; il ne connaît ni les précautions oratoires, ni la lenteur des circonlocutions rhétoriques ; il voit le fond d'une affaire, dédaigne les accessoires, déclare sa pensée d'un mot, va droit au but et ne s'embarrasse pas du reste. La première phrase de ses discours donne d'avance l'expression nue de sa pensée. Esprit tout d'une pièce, qui a peu de séduction, de versatilité, d'entraînement, mais qui mérite la confiance et force l'estime.

Ajoutez aux qualités de lord Melbourne un courage moral vraiment admirable et qui double son action politique. Toutes les fois qu'il faut attaquer, oser, combattre, il est là, sur la brèche. Plus il voit d'inimitiés, de dédains, de résistances, plus il s'arme d'audace. Il se lance hardiment au fort de la mêlée ; on le souffre et même on l'admire ; on ne le regarde pas comme un charlatan, mais comme un guerrier. L'opinion qu'il jette comme une bombe au milieu de la noble assemblée est bien son opinion propre, la seule qu'il juge utile au salut de l'état. Point de détours, aucune timidité ; il mesure de l'œil l'obstacle, il y court.

Cet homme timide, que vous voyiez tout-à-l'heure si nonchalamment étendu sur son banc, le chapeau blanc renversé sur le sinciput, de manière à vous faire craindre que ce chapeau si négligemment posé ne se renversât par derrière ; il se

lève : sa figure pâle se colore, ses lèvres tremblent et frémissent; il balbutie; la violence de la sensation le domine; le desir et la difficulté de la victoire l'agitent et l'absorbent. C'est bien de la vraie passion, de l'émotion réelle, et non le besoin de l'effet. La simplicité ordinaire de ses manières est vaincue et dominée par l'intérêt qu'il prend à ce qu'il va dire. Il s'échauffe, et, s'avançant vers la table qui le sépare des bancs de l'opposition, il la frappe de coups si énergiques et si bruyans, que toutes les voûtes retentissent. Souvent il s'appuie et se penche tout entier sur cette table. Si elle ne lui faisait obstacle, certes, il marcherait sur ses adversaires. Malgré cette excitation violente à laquelle les membres de la Chambre sont accoutumés, jamais personnalité injurieuse ne dépare les discours les plus véhémens de lord Melbourne. Il ne s'occupe que des choses. D'ailleurs, il est laconique; répudiant l'injure et le sarcasme, il parle des individus avec honneur et des corporations avec respect. Ce mélange de convenances et de probité atteint des résultats souvent refusés au talent, à l'éloquence, au génie : c'est beaucoup de se montrer sincère et dénué de prétention.

Près de lui, voici un grand front dont le développement révèle une capacité intellectuelle peu ordinaire; un homme d'une taille haute; assez gros, sans embonpoint: une chevelure blanche et dégarnie sur le sommet de la tête; une physionomie animée et riante : c'est lord Holland, célèbre dans toute l'Europe. Long-temps collaborateur de la *Revue d'Édimbourg*, très versé dans l'étude des poètes espagnols, son érudition vaste et bien digérée eût suffi à la réputation de plus d'un littérateur.

Observez-le : la trace brûlante de la vie politique ne se fait pas plus reconnaître sur ses traits épanouis que sur la figure pâle de lord Melbourne. Il est, comme lui, sans peur et sans reproche, et son libéralisme date de plus loin. En 1794, il vint s'asseoir pour la première fois parmi les membres de la Chambre des pairs, et professer dès-lors les opinions qu'il n'a

jamais abandonnées. Ses débuts d'orateur, brillans et téméraires, n'eurent lieu que deux années plus tard : il proclama la réforme de la Constitution anglaise et de nos antiques traditions : « Oui, s'écria-t-il, l'honorable membre « qui parle en faveur des anciennes vertus de notre constitu-«ti on me rappelle Arlequin louant son cheval, cheval admi-« rable, cheval excellent, mais qui n'avait qu'un défaut, celui « d'être mort! » Avec quelle terreur et quel dédain ses collègues ont-ils dû l'entendre! Mais combien les choses ont changé depuis ce temps! que de sacrifices a-t-il dû faire à sa cause! Combien de fois, jusqu'en 1817, ne l'a-t-on pas vu soutenir seul les opinions libérales! que de force d'âme, pour ne pas se laisser abattre, pour résister au torrent et braver le mépris de ses pairs? Neveu de Charles Fox, élevé par lui, héritier d'une partie de son talent, il ne le dément ni pour l'intrépide obstination, ni pour l'énergie de l'éloquence.

Le laps des ans a couronné ce dévoûment à une seule idée : Lord Holland a vu triompher sa réforme chérie. Long-temps sa maison avait été le centre des espérances libérales, le lieu de rendez-vous de tous les partisans secrets ou avoués de la réforme : là se tramaient les plans de campagne; là se concertaient les moyens d'attaque ou de défense. La vieillesse a augmenté ce zèle au lieu de l'abattre; victorieux, il ne s'est pas reposé. Beaucoup plus attaché à lord Melbourne qu'à lord Grey, dont les mœurs personnelles lui semblaient trop altières, on l'a vu, lorsque ses infirmités physiques le retenaient chez lui, se faire traîner à la Chambre, et s'appuyer sur une béquille pour parler une demi-heure entière et appuyer avec autant d'énergie que de talent la réforme municipale. Cette passion du vieillard, passion que l'on peut nommer héroïque par sa durée, sa persévérance et son désintéressement, s'est quelquefois revêtue de nuances assez burlesques. Je me souviendrai toujours de l'étrange scène dont il fut le principal acteur, le jour où lord Melbourne réclama l'admission des dissidens dans le sein des universités.

Lord Melbourne se lève; le profond silence de la Chambre indique une hostilité sourde. Lord Holland quitte aussitôt sa place, va s'asseoir précisément en face de l'orateur, comme pour mieux savourer le libéralisme de ses paroles, et le dos appuyé contre l'une des balles de laine qui constituent l'ornement historique de la Chambre des lords, la figure riante, les lèvres entr'ouvertes, il écoute. Les premières phrases de son collègue lui paraissent si libérales, si populaires, si admirables, que son admiration éclate par une explosion subite. « Bravo! bravo! » s'écrie-t-il.....

Ces bravos se perdent dans le silence improbateur de la Chambre. Lord Melbourne s'anime; lord Holland fait écho à chaque phrase de son collègue par de nouvelles acclamations qui redoublent d'intensité; l'applaudisseur étourdit l'applaudi. Ce dernier continue; la Chambre reste muette pendant que deux personnages font vibrer alternativement leur éloquence; et enfin, lord Melbourne, fatigué de cette approbation trop bruyante, fixe sur son ami un long regard pour l'avertir et pour l'implorer.

La position spéciale de lord Holland, sa situation constamment agressive et son isolement imprimaient un caractère dramatique à tout ce qu'il prononçait; poussaient sa témérité jusqu'à l'extravagance; l'audace de sa verve oratoire jusqu'à une violence extraordinaire, et l'impétuosité de ses gestes jusqu'à la déclamation de l'acteur. On le respectait cependant; la vertu privée commande l'estime de tous. Avant que la vieillesse et les infirmités l'eussent abattu, il dépassait tous ses rivaux par la facilité de l'élocution, et l'intuition rapide qui lui révélait les sophismes de ses adversaires, l'aidait à frapper l'ennemi au défaut de la cuirasse. Une voix forte et pleine, une impétuosité entraînante, une vigueur de diction et une élégance d'expression rarement réunies, lui donnaient une grande autorité sur la Chambre. Ses défauts, une véhémence exagérée, une fougue à laquelle il ne pouvait mettre un frein, s'expliquaient par la

spécialité de son attitude militante; sa voix devenait criarde, son geste ridicule; il s'embarrassait et s'embrouillait dans ses argumens; bientôt, lorsque l'orage intérieur s'était apaisé, il reparaissait puissant, brillant, le digne neveu du grand Fox.

Si lord Holland représente la teinte la plus libérale du cabinet, le marquis de Lansdowne offre le symbole de sa nuance la plus affaiblie. Quelle que soit son ambition, la nature ne l'a pas fait pour devenir chef et meneur; il en a le desir, non la force. Sa parole est facile, mais souvent commune; chez lui, les mots remplacent les idées; la phrase prend la place de l'argument. Bon membre d'une administration, il la soutient et ne pourrait la conduire. La nuance même de ses opinions appartient à un whiggisme affaibli; ce qui ne lui permettrait pas de servir de directeur aux torys, qu'il déteste, ou aux whigs, qui ne le regardent pas comme assez prononcé dans ses opinions. Sans originalité, sans génie, il parle toujours bien et ne parle jamais mieux; sa présence d'esprit et sa facilité d'élocution le rendent excellent dans la défense; son défaut d'énergie le rend faible et impuissant dans l'attaque.

S'agit-il d'une mesure nouvelle à faire passer? vous ne reconnaissez pas l'homme de talent; il s'évanouit sous un amas de verbiage, sous un flux inouï de paroles. S'agit-il d'une réplique, il retrouve sa puissance, il devient souple, habile, ingénieux; il invente mille moyens, il enlace l'adversaire : c'est là son triomphe. Parmi les membres de la Chambre haute, peu sont capables de lui disputer ce genre de victoire. L'audace imprévue de l'attaque est toujours d'un grand secours pour l'assaillant : sur la défensive, on se sent faible. Comme le marquis de Lansdowne manque de chaleur et qu'il ne se déconcerte pas facilement, il a tout l'avantage dans ces circonstances; genre de supériorité qui le rend utile aux cabinets dont il fait partie.

D'ailleurs, il a trompé les brillantes espérances que sa jeu-

nesse avait fait concevoir. Le développement précoce de son intelligence, cette faconde élégante, ce bonheur toujours présent d'une improvisation qui ne tarissait pas, ce calme de l'attitude et cet à-propos du langage, avaient généralement fait croire que le rival de Brougham venait d'apparaître. Hélas! on ne tarda guère à s'apercevoir du vide profond que recouvrait cette abondance de paroles harmonieuses. On mesura trop tard la véritable capacité du marquis : exemple trop commun de ces illusions sur lesquelles reposent les réputations prématurées. Il nous est impossible de croire que le marquis puisse jamais s'élever au premier rang. Il touche à sa cinquante-septième année; ses longs cils qui projettent leur ombre sur ses joues; ses sourcils épais et touffus donnent un peu de caractère à sa physionomie d'ailleurs commune, et qui exprime bien cette médiocrité utile et ornée qui le caractérise et que nous avons essayé d'analyser.

Lord Duncannon, homme de cinquante-cinq ans, intègre, bienveillant et estimé, se place quelques degrés plus bas encore sur l'échelle des capacités : nous ne parlons que pour mémoire des deux lords Glenelg et Minto, qui ont peu de poids dans la Chambre, et qui, d'ailleurs, y sont tout nouveaux. Quant à lord Duncannon, on l'estime; son caractère d'homme privé, sa fidélité pour ses amis, lui assurent une considération à laquelle il n'a pas droit comme orateur et comme homme politique : la Chambre fait preuve de patience quand elle l'écoute. Debout, immobile, murmurant quelques paroles qu'il semble adresser aux membres qui se trouvent en face de lui, il balbutie, et se reprend de phrase en phrase ou plutôt de mot en mot. Mais il faut bien que le ministère, comme les assemblées, comme la société elle-même, aient leurs comparses à côté de leurs acteurs; et les zéros font valoir les chiffres.

La supériorité de talent ne domine pas dans le cabinet; il se soutient par la probité, par le sentiment d'estime secrète qu'ont inspiré sa modération et son intégrité. Si vous cherchez l'éléva-

tion de l'intelligence, portez vos regards sur lord Grey, sur lord Durham, sur lord Mulgrave, sur lord Brougham. Nous commencerons par ce dernier dont les antécédens n'ont rien d'aristocratique, mais qui sans aucun doute est le plus puissant, le plus énergique, le plus extraordinaire des personnages que renferme, je ne dis pas la Chambre des Lords, mais la société anglaise. On l'a souvent dépeint, mais en caricature. C'est un homme de cinquante-sept ans, encore très vert, d'une santé vigoureuse; aimant l'orage, le combat et la fatigue. Boxeur de la parole, accoutumé à la domination, exigeant les hommages de tout ce qui l'approche; heureux surtout quand il y a lutte, quand on se serre de près, quand on s'accable d'anathèmes et d'exécrations; véritable athlète; ses ennemis le font vivre; le repos serait sa mort. La plus légère allusion, le moindre prétexte lui suffisent. Il se lève et tonne, car sa parole est un foudre. Lui qui ne ménage jamais les autres, lui dont la causticité va jusqu'à la fureur, dont l'ironie dégénère souvent en injure; il se montre tellement sensible à l'apparence même d'une attaque, à l'ombre d'une épigramme, que deux heures de déclamation et d'invectives ne lui suffisent pas à venger l'offense contenue dans un mot qui l'a blessé.

Vous le voyez calme! Il écoute! Mais vous pouvez reconnaître à des symptômes irrécusables, que lord Brougham va se lever et parler : il tourne le dos au président, croise les jambes, laisse sa bizarre tête tomber sur sa poitrine, a l'air de ne rien préparer; se remue sur son banc, porte brusquement sa main vers le derrière de sa tête et la frotte par un mouvement rapide. L'orage gronde sourdement dans son sein, il va éclater. Bientôt il se lève, il est sur ses jambes, comme on le dit dans le dialecte parlementaire; et votre attention se porte tout entière sur son étrange physionomie. A peine écoutez-vous ce qu'il dit.

Ce qui vous frappe d'abord, c'est qu'il est parfaitement laid; vous ne savez que penser de cet être hors de ligne : une peau noire, un nez proéminent, une profusion de che-

veux gris qui se hérissent en désordre, un chaos de traits dont la dureté pointue exprime à-la-fois, l'âpre violence, l'obstination diabolique et la singularité du caractère. Mais ce front qui s'élève à pic, mais l'œil qui étincelle sur cette peau noire, vous apprennent que ce personnage, assez triste à voir, sera excellent à écouter; prêtez l'oreille, et choisissez, si vous voulez le connaître tout entier, un de ces grands combats qui éveillent toute la tempête de ses passions. Ne s'agit-il que d'une discussion légale, judiciaire, parlementaire, vous le trouvez au niveau de son sujet, mais non au dessus. Faut-il répondre à une attaque personnelle! Oh! alors, c'est autre chose. Voici le gladiateur. Point de quartier. L'adversaire sera *puni*, comme disent les boxeurs, puni avec une sauvage cruauté. Le regard flamboie, le sourcil s'abaisse, le dédain enfle ces narines et relève les coins de cette bouche arrogante; personnalités, souvenirs blessans, outrages féroces, épigrammes acérées, traits enfiellés, il n'oublie rien, ne ménage rien; il englobe tous ses adversaires dans la même proscription; leur nombre et leur masse lui fait plaisir; sa parole est un tomahawk. On a pitié de tant de victimes dont il jonche le sol de la discussion; jamais de délicatesse ou de retenue dans la satire; jamais de grâce dans l'ironie; il va devant lui, souvent rappelé à l'ordre, écrasant ce qui se trouve sur son passage, grossier, insultant, redoublant de violence, à mesure que la répugnance de ses auditeurs se manifeste d'une manière plus éclatante, heureux de ces interruptions qui lui permettent d'accroître la dose de sa colère; répondant par un sarcasme brutal à quiconque veut le calmer; puis, lorsque le cri général suspend sa course, s'arrêtant tout-à-coup, se taisant pendant quelques minutes, et ne reprenant la parole que pour revenir à l'assaut. Alors sa catapulte bondit et frappe l'opposition tout entière, lutte avec toute la masse et la couvre de ses anathèmes. Ce courroux est réel, ce n'est pas un jeu ni un rôle : jamais homme du peuple, vengeant une querelle par-

ticulière, n'effraya son ennemi par une voix plus tonnante, des regards plus enflammés et de plus furieuses imprécations.

Quelquefois, mais rarement, le sarcasme de Brougham s'abaisse, descend, s'adoucit jusqu'à l'ironie; Jupiter tonne, Hercule n'est heureux qu'en frappant les monstres. Un jour toute la Chambre le rappela à l'ordre, et il s'écria : « Vous faites de l'émeute, c'est le plaisir de la canaille! » Ce mot *canaille* est assurément une des plus étranges qualifications que les pairs d'Angleterre aient jamais reçue. Il y a dans l'esprit de lord Brougham deux choses qui le rendent particulièrement remarquable : la force de concentration et le savoir. Il réunit et embrasse toutes les ramifications les plus éloignées d'un sujet; son érudition presque immense ne l'embarrasse jamais. Ses déductions, quelque lointaines qu'elles puissent être, sont toujours heureuses. Va-t-il traiter une question spéciale : il pose d'abord des principes généraux dont l'utilité applicable ne vous apparaît que sous des voiles obscurs; mais le développement du discours soulève un à un tous ces voiles. Bientôt le sillon lumineux s'élargit, les principes généraux se spécialisent. Ce qui vous paraissait vague et sans portée devient clair et irrésistible. Vous vous étonnez de n'avoir pas deviné plus tôt le but de l'orateur; vous vous émerveillez de la force de pensée qu'il a fallu pour partir de si loin et obtenir des résultats aussi puissans.

Bientôt il touche au cœur même de son sujet; le philosophe a disparu; l'homme de parti se montre. Il s'anime, il foudroie. Le voilà lancé dans une digression fort capricieuse; où va-t-il? il se représente bientôt plus puissant, chargé d'argumens nouveaux et péremptoires. La science, les mathématiques, la poésie, les classiques, l'histoire, tout lui est bon. Souvent, et comme par hasard, il frappe à droite et à gauche deux ou trois de ses adversaires qui lui déplaisent; de toutes les paroles qu'il a prononcées, pas une qui n'ait porté coup. Vivante encyclopédie, je l'ai vu, pendant trois heures d'éloquence improvisée, parcourir le cercle des connaissances

humaines : chaque pas de sa route était une conquête, chaque mot une victoire. Ce n'est pas qu'il parle bien, dans le sens classique du mot : point d'élégance, point de recherche, rien de moelleux ni de cadencé. Il ne balance point ses phrases, il ne s'applique pas à les faire tour-à-tour longues et courtes, harmonieuses pour l'oreille, ou agréables pour l'esprit. L'agencement de ses périodes singulièrement complexes encadre les parenthèses dans les parenthèses, les incises dans les incises, et donne quelquefois à chacune une minute entière de durée. Mais cette construction extraordinaire ne nuit pas à la clarté du sens, et vous êtes à-la-fois charmés et surpris de voir que cette longue draperie de paroles ou plutôt de pensées, n'a rien qui vous embarrasse; une impétuosité ardente, contraire à toute idée de recherche, d'afféterie ou de pompe solennelle, précipite cette masse de mots, d'images, d'idées et d'argumentations, qui tombe comme un torrent. Rien ne lui résiste. Il ne prétend pas à la séduction, et vous attaque dans votre citadelle, ne s'arrête jamais à parlementer, vous prend de vive force, n'essaie pas de vous plaire, renverse tout, et vous entraîne effrayés de sa violence.

C'est quelque chose de gigantesque que cette intelligence, son activité, son éternel labeur, l'aisance avec laquelle elle soulève et remue toutes les questions, la rapidité de son action, la jouissance qu'elle trouve à vaincre, son ardeur qui a besoin d'alimens, ses connaissances infinies qui sont pour elle une armure et non un fardeau; cette ubiquité qui lui permet de tout embrasser; cette force qui déborde et ne peut être satisfaite que par un emploi de tous les momens; enfin l'usage extraordinaire qu'il fait du temps; sachant tripler les heures et les jours, anéantir le repos, effacer le plaisir et transformer le loisir en travail. Existence vraiment merveilleuse et unique! servie par une puissance physique sans égale! Je l'ai vu de dix heures à quatre, siéger comme juge, absorbé par les affaires les plus épineuses, venir à cinq heures s'asseoir sur la balle de laine des lords, prendre part

à tous les débats jusqu'à onze heures, demander la parole, terminer la journée par une improvisation de deux heures, se retrouver le lendemain matin à dix heures précises sur son siège de juge, et reparaître à la Chambre aussi frais, aussi dispos, aussi énergique et aussi brillant que la veille.

La colère est son inspiration féconde. L'imprudente ardeur des paroles est son écueil. S'il a, dans sa vie politique, suivi une route honorablement conséquente, la violence de ses passions a entraîné sa parole dans des contradictions nombreuses. Esclave de sa fougue, tout ce qui peut le servir lui est bon; sa véhémence le jette dans les plus étranges démentis. La sensation le domine. Dût-il se blesser à mort, il éclate; il dit tout ce qui lui vient à l'esprit : et ce sont là ses plus beaux momens. Le respect humain lui est odieux : il s'abandonne sans réserve. Au dernier paroxysme de sa fureur, tout ce qu'il y a de clarté, d'ardeur, d'éclat, de force dans son esprit, se développe et s'agrandit. Jamais il ne fut plus extraordinaire dans ce genre, que le jour où une majorité nombreuse rejeta le bill qu'il avait proposé sur les juridictions locales. Il se retira pendant dix minutes pour se rafraîchir, puis il revint d'un pas pressé, promenant ou plutôt lançant sur le banc de l'opposition des regards étincelans. Il éclata ensuite si terrible, si imprévu, si accablant dans ses attaques, que lord Wynford, qui les avait supportées quelque temps avec patience, finit par se lever tout pâle, et demanda que l'on mît en vigueur le quinzième article du réglement, d'après lequel des réprimandes publiques sont adressées aux membres coupables d'offenses graves envers la Chambre.

Ce puissant *discuteur* (debater), ami de la lutte, non pour la victoire seulement, mais pour son plaisir, a beaucoup perdu de ses jouissances en quittant la Chambre des Communes. Cette scène d'orages est fermée pour lui. Son orgueil, souvent blessé par les aristocrates de naissance, cherche une vengeance et la trouve trop rarement. Moins on

l'interrompt, moins il se sent heureux : il interprète un geste, et part de là pour ouvrir les écluses de ses invectives.

« Écoutez, écoutez! s'écrie-t-on!

— Oui, écoutez, écoutez, au lieu de m'interrompre, vous « qui n'avez point à cœur le salut du peuple, vous dont les « suppositions absurdes entraînent notre ruine, écoutez!

— « Je le nie, dit un autre orateur, qui ne regardait pas « les assertions de lord Brougham comme prouvées. »

Lord Brougham se tourne vers celui qui nie : — « *Non,* « peut dire la sottise, dit-il, et moi je réponds *oui,* » et il le prouve.

« Vous avez bien raison de sourire » (s'écrie-t-il en s'adressant à un autre membre qui ose se permettre cette marque d'improbation innocente), et le commentaire du sourire est un nouveau point de départ pour l'orateur sans pitié. Avec tant d'amertume et d'amour-propre, si peu de scrupule, une fierté si âpre, lord Brougham n'est pas aimé, et peu lui importe. Cette hostilité est son élément vital. Il nage en pleine eau; il se sent fort. La haine avive et augmente la conscience de sa supériorité. Il en triomphe et il l'accepte; car elle lui prouve tout ce qu'il vaut.

Rien n'égale l'importance qu'il s'est donnée lorsqu'il fut nommé chancelier et garde-des-sceaux. Brougham soutenait-il le poids du monde entier? Était-il l'atlas de toutes les couronnes? On l'aurait pensé . Divinité à ses propres yeux, méprisant pour tous, le sourcil haut, la tète renversée, il recevait avec une grandeur, une majesté et un dédain dignes des princes de l'Orient, les députations qui lui étaient adressées, celles même de la Chambre des Communes. Dans cette exagération de sa propre importance, l'égoïsme entrait pour peu de chose. Lord Brougham ne s'adorait pas lui-même : lord Brougham n'existait plus, il estimait en lui le symbole de la justice; il voulait que ce symbole fût vénérable à tous. On l'a vu comique à force de solennité, sous sa vaste perruque, avec sa laideur inouïe, sa physionomie aiguë, que rien

ne déridait, et sa longue robe flottante. Un jour, en recevant des mains du fameux O'Connell un bill relatif à l'Irlande, il a souri : évènement mémorable, qui tenait à des causes singulières, appréciables par lord Brougham seul. Il y avait trois jours, qu'à la Chambre des pairs, lord Brougham avait lancé à la tête d'O'Connell ce titre insultant de *Grand mendiant* qui lui est resté. Se retrouver face à face d'un personnage qu'on a flétri, le revoir gai, riant, jouissant d'une santé parfaite, sous le coup de l'invective qu'on lui a décochée; n'y avait-il pas là de quoi faire éclore le rire sur les lèvres d'un homme politique? A peine une semaine fut-elle écoulée, nos deux adversaires se rencontrant de nouveau dans une taverne de Londres : lord Brougham porta en riant, à ses lèvres son verre rempli d'eau pure, et provoqua l'Irlandais à boire avec lui, comme disent les Anglais, *le vin de notre père Adam.* O'Connell ne se fit pas prier, et la bonne humeur éclaira de nouveau ces deux mâles visages, souvent animés de passions hostiles. La vie constitutionnelle renferme plus d'une mystification plaisante.

Lord Brougham improvise ordinairement : personne ne l'égale pour la fertilité des ressources, la vivacité des moyens oratoires, l'abondance des effets, l'art de tout dire et de ne jamais rester court, la rapidité ardente d'une diction qui coule de source : c'est un prodige. Dans les occasions les plus graves, il a soin d'écrire quelques passages de son discours, mais alors c'est un labeur infini. La péroraison de son discours en faveur de la reine Caroline fut quatorze fois récrite de sa main. Nous citerons ce fragment : « Voilà, messeigneurs, l'affaire que vous avez à juger. Tels sont les faits qui appuient l'accusation; pas de preuves réelles; rien d'assez puissant pour priver d'un droit civil le dernier des sujets du royaume, pas un tort prouvé, partout impuissance ridicule, scandale, monstruosité! Et c'est ainsi que l'on soutient l'accusation la plus grave! C'est ainsi qu'on veut ruiner l'honneur de la reine! Par quelle iniquité flagrante vient-on donner un effet

rétroactif à un acte de la législature? Messeigneurs, arrêtez-vous! Réfléchissez! Vous êtes sur le bord d'un abîme. La sentence dont vous voudriez frapper votre reine serait un acte contraire à votre but, un acte qui retomberait sur vos têtes. Songez au salut du pays, messeigneurs, et à votre salut propre; songez au salut du peuple qui s'honore de votre éclat! Songez que vous ne pouvez pas plus vous passer de lui que la fleur ne peut vivre détachée du rameau qui la nourrit. Le pays vous demande son salut, afin de pouvoir encore briller par vous! La couronne vous demande le sien, elle qu'on menace d'une irréparable injure; l'aristocratie, que des périls environnent; l'autel, qui s'ébranle toutes les fois que le trône est ébranlé; vous, solliciteur! vous l'avez vu, au moment même où l'Église et le trône refusaient à notre reine l'hommage des prières publiques, une prière ardente, émanée du cœur de chacun, s'élevait jusqu'au ciel pour la protéger. Quant à moi, je prie pour elle; je demande avec ferveur, au père de toutes les miséricordes, qu'il verse sur le peuple d'Angleterre plus de bénédictions que n'en méritent ceux qui le gouvernent; surtout, messeigneurs, je le prie d'incliner vos cœurs à la justice. »

Des gestes sans grâce, une voix qui, dans le haut, retentit comme un clairon, une extrême variété d'attitudes, composent ce que l'on appelle l'action de cet orateur, doué de beaucoup de puissance et de peu d'agrémens. S'échauffe-t-il, ses gestes acquièrent une véhémence inaccoutumée; et je ne conseillerai à personne de se trouver à la portée de son bras qu'il agite. La force physique entre pour beaucoup dans son talent et son influence; c'est une nature sans repos, et que le repos fatigue. On a souvent essayé de décrire les effets de son éloquence, et l'on n'a jamais réussi : elle tient à cette activité presque effrayante qui se relève plus redoutable, alors que celle d'un autre serait épuisée. On se souvient de l'avoir entendu envahir la discussion pendant sept heures consécutives : immense avantage; la plupart des hommes sont ca-

pables d'un élan rapide, d'un coup de collier donné à propos, mais non de cette lutte soutenue qui demande un tempérament de bronze et des nerfs d'acier.

Pour dernière contradiction, il est obstiné quoique violent; persévérant autant qu'emporté, et patient malgré sa fougue. C'est le membre le plus assidu de la Chambre des Pairs : il est toujours là, fidèle à ses anciennes habitudes d'assiduité et de régularité; parfaitement malheureux lorsque la discussion prend une tournure calme; saisissant au vol le plus mince prétexte pour rappeler l'orage, et ne vivant, comme certains oiseaux, que de bourrasque, au milieu des vents contraires et des flots agités. Ajouterons-nous que les articles écrits par lui pour la *Revue d'Édimbourg*, formeraient douze volumes, si on les réunissait, et qu'il en a écrit au moins autant pour d'autres ouvrages périodiques?

La fraction libérale de la Chambre des Pairs suit avec attention, mais avec un peu d'effroi, la trace éclatante de cet homme extraordinaire. L'ardeur impétueuse de son caractère, les caprices violens qui en résultent, les fureurs auxquelles il se livre, les anathèmes qu'il sème sur sa route, ont quelque chose d'alarmant pour un parti. Lord Grey jouit d'une considération beaucoup plus complète. On se fie à lui. Toujours conséquent dans sa conduite, attaché à la modération des principes, à la fidélité dans les liaisons, à l'invariable fermeté dans les doctrines, il est le modèle de l'homme d'état qui sait ce qu'il veut et qui marche droit à son but. Long-temps avant de jouer un rôle, il avait médité celui qu'il voulait jouer. Le silence du cabinet l'avait instruit sur les mouvemens nécessaires de la politique européenne, sur les tendances des peuples nouveaux, sur les inévitables crises qui les attendent. Ses idées étaient arrêtées, son plan fait, sa politique tracée; il n'a jamais dévié. Debout au milieu des orages, en vain les variations de l'opinion publique insultaient à son inflexible immobilité. Homme d'état, digne de ce nom, jamais il n'a trahi ses premières idées et ses premiers prin-

cipes. Il n'a proposé quelques mesures contraires à sa conviction, mais dictées par la majorité du cabinet, qu'après mille efforts pour triompher des résistances. Ses concessions se sont arrêtées devant la limite précise qu'il n'aurait pu franchir sans blesser sa conscience. Le problème de sa vie politique est celui-ci : Comment seconder le mouvement de la réforme sans témérité et sans périls? Sur quel point faut-il céder? Quelle partie du champ de bataille peut-on abandonner? Quelle question secondaire faut-il sacrifier? Comment assurer enfin le triomphe des principes vitaux? Accommodant et facile pour les petites choses, inébranlable pour les grandes; un bon sens solide, sa principale qualité lui apprend à ne jamais agir sans avoir mesuré d'avance les conséquences de l'action. Il sait toujours quel degré d'opposition il doit rencontrer, voit d'un coup-d'œil l'obstacle à franchir. Le danger qui s'offre, il le pèse; rejette les hypothèses; voit, avec un admirable sang-froid, le pour et le contre, les chances et les hasards. Une fois le calcul arrêté, il se redresse et il marche; hasardant beaucoup, mais sans étourderie; calme, résolu, sévère.

Voilà comment il a réussi dans la grande affaire de la réforme; admirable dans l'art de céder beaucoup à la nécessité quant aux détails, sans compromettre le fond de ses mesures; plein de ménagemens et de facilités apparentes, voilées d'une inflexibilité réelle; on l'a vu en face de la plus formidable opposition, proposer et faire triompher des mesures odieuses à la majorité. Lord Melbourne, au contraire, avec sa probité et sa douceur, a le dessous dans toutes les questions importantes.

Le cabinet de lord Melbourne est plus libéral que celui de lord Grey. Mais nous pensons que ce dernier se serait prudemment arrêté devant certains obstacles que lord Melbourne a tenté de franchir. Une prévision plus exacte, une mesure plus juste, une réserve plus utile, un coup-d'œil plus étendu, plus pénétrant, une audace plus circonspecte,

se joignant au poids et à la considération personnelle de lord Grey, à son crédit, à ses relations, à l'influence de ses liens de famille et de société, ont assuré à sa carrière politique les succès que lord Melbourne n'a pu conquérir.

Le véritable embarras de lord Grey dans la vie politique, c'est sa rectitude et son intégrité. Plus d'une fois, le fardeau de ses scrupules a pesé sur ses triomphes ou les a entravés. Guidé par un noble orgueil, et respectant sa propre dignité comme celle du gouvernement qu'il représente et qu'il dirige, il lui est arrivé d'affaiblir ses ressources plutôt que de plier sa tête sous des exigences peu honorables. A l'époque où il avait le plus grand besoin du secours d'O'Connell et de sa phalange irlandaise, on lui offrit l'adjonction de cette importante armée, s'il voulait retirer ou seulement adoucir les lois coërcitives de l'Irlande : cette proposition fut repoussée avec dédain. Plus tard, lorsqu'il fut question à la Chambre des Communes de ces négociations avec O'Connell, lord Grey s'écria : « Nul membre du cabinet n'aurait dû entretenir de relations avec *cet homme.* »

Sa physionomie, comme sa conduite, a pour type la gravité : gravité sévère, mêlée de résolution et de mélancolie. Il veut réussir, se fie peu aux hommes, se résigne à tout, et marche droit; ce n'est pas un orateur éloquent, mais un orateur convaincu. Sa parole est d'abord très faible, presque timide ou plutôt recueillie; il a l'air de descendre en lui-même et de consulter l'intimité de sa conscience avant de s'adresser à la Chambre. Animé par sa propre parole, il se remue, il marche, s'avance, recule, se retourne, s'agite, et, au milieu de tout ce mouvement, ses mains n'affectent que trois positions régulières et alternatives : il les croise sur sa poitrine, les laisse retomber le long de ses hanches, et les croise ensuite derrière son dos : manœuvres successives, qui occupent chacune environ cinq minutes; les a-t-il épuisées, il recommence. Avec son sang-froid, son habitude de méditation, son à-propos de réparties, sa vigueur et sa pénétration

d'esprit, il sape jusqu'à la racine chacun des argumens adverses. Avant la séance, il est prêt à tout, armé de toutes pièces; sa réfutation, toujours brève, tranche au vif les questions; nul ne possède mieux que lui le secret de ce que Montaigne appelle *un arrêt court, net et ferme.*

Dans la conversation, cette sécheresse peut lui nuire; on ne cause point par axiomes; mais au Parlement elle ferme la bouche à ses ennemis. Rien de superflu, clarté parfaite, beaucoup de preuves, rien de vague, de recherché, de faux. La chaleur, l'entraînement, la beauté du style, lui manquent, et il n'en est peut-être que plus fort. Il s'agit pour lui, non pas de briller, de plaire, mais de vaincre.

Comme il ne s'adresse jamais aux passions, qu'il ignore les manœuvres; qu'il a de l'horreur pour les intrigues; que ses penchans aristocratiques l'éloignent de tout desir de popularité; qu'il ne sait pas capter, séduire, envelopper une question, tourner autour d'une mesure, on le craint en l'estimant. Intelligence réfléchie, homme droit, il ne peut se comparer à Chatham, Canning ou Peel; il sait mal jouer aux échecs avec les hommes, leurs passions et leurs intérêts. Fierté, habitudes rigides, obstination du caractère, tout en lui répugne à la tactique des ministres ordinaires. Parmi les membres de son cabinet, c'est à lord Althorp qu'il a donné le plus de confiance, comme au plus loyal d'eux tous. Il y a de la délicatesse, de la simplicité et de la sensibilité au fond de l'âme hautaine de lord Grey; quelque chose qui rappelle les Russell et les Sidney, un mélange de la dignité personnelle des preux, du stoïcisme des républicains, de la fermeté opiniâtre des calvinistes et du raffinement intellectuel qui naît d'une civilisation avancée. Quand il prononça à la Chambre des Communes son discours d'adieu, comme ministre de la couronne, on vit des larmes humecter les yeux de cet homme sévère, un léger tremblement agiter ses membres. Son sang-froid est chose acquise; il ne veut pas prêter le flanc à ses ennemis, ni laisser paraître

une sensibilité irritable. Il est donc devenu de marbre: vivement blessé par des personnalités nombreuses, il s'est tu; il bat en brèche les choses et non les hommes. Quand une irritation involontaire l'a emporté, elle s'est attaquée aux mesures, non aux personnes. Au milieu de la crise qui remuait la société, en face de celle qu'il prévoyait plus effrayante; tiraillé par une révolution qu'il abhorrait, et par la cour et ses partisans, dont l'absolutisme lui était odieux: deux mouvemens contraires ont harcelé toute sa politique. A droite, les intrigues d'une noblesse influente et riche; à gauche, l'impulsion de la masse populaire; son ministère n'a cependant pas été détruit par la force des choses, mais par des dissensions intestines. Ceux qui l'ont vu de près savent combien le délabrement de sa santé, sa fatigue physique et sa prédilection pour la vie de famille, lui ont fait desirer la fin d'un pouvoir auquel on le supposait si attaché.

Cet homme qui a provoqué la réforme parlementaire, ce grand athlète des libertés, marche à la tête du bataillon des nobles. Ces quatre à cinq cents hommes, dont il a concouru à détruire le pouvoir, n'ont pas de plus dévoué défenseur. Fier de sa race, fier de son rang; il n'a pas craint de dire en pleine Chambre des Communes: « *Je vivrai avec l'ordre de* « *la noblesse ou je périrai avec elle!* »

Il subit les coteries sans se mêler aux intrigues; l'isolement lui plaît; et même au parlement il s'assied de manière à ne pouvoir lier conversation avec ses collègues, réserve qui a ses avantages, mais aussi ses inconvéniens. Absorbé par l'observation ou plutôt par l'étude des mouvemens de la Chambre, et de la discussion commencée, il se renferme dans le plus absolu silence et l'attention la plus soutenue. Point de légèreté, point d'inconséquence, mais aussi nul laisser-aller, aucun abandon. Ce n'est pas seulement envers ses concitoyens et les vivans qu'il sent le poids de sa responsabilité: il est engagé envers l'avenir, et jamais ce lourd fardeau n'a pesé sur

un ministre qui en ait mieux compris l'importance; l'étourderie ou la violence des actes ne lui fut jamais imputée. On peut ne pas admettre la vérité des principes qui lui servent de point de départ; mais, ces principes acceptés, il faut admirer la fermeté de sa conduite et la rigoureuse sévérité de ses déductions. La physionomie de cet homme d'état est pensive et mélancolique; ses traits réguliers, dessinés avec finesse, semblent indiquer cette délicatesse d'âme et cette fermeté d'intelligence qu'on lui reconnaît. Une étincelle vive et rapide émane de ses yeux, d'ailleurs petits. Tant de soucis, d'anxiétés, de travaux et d'années ont tracé peu de rides sur son front vieilli: il serait impossible de dire quelle a été la couleur primitive de ses cheveux, devenus gris; il marche courbé; sa santé est très affaiblie, et il n'est pas probable que jamais il prenne aucune part aux affaires publiques, si longtemps dirigées par lui.

Le gendre de lord Grey, fort estimé de son beau-père et l'un des plus jeunes membres de la Chambre des lords, fixe aujourd'hui les regards pleins d'espérance du parti qui a écrit sur sa bannière: *mouvement;* c'est lord Durham. Il n'a que quarante-quatre ans. Trop violent peut-être dans ses actes plus emporté que lord Grey, il rachète ce défaut par une énergie dont aucun de ses collègues n'offre l'exemple. Lord Grey lui a confié naguère la rédaction du premier *bill de réforme,* plus libéral que celui qui a été adopté depuis, et dont lord Durham soutient encore les principes. Ennemi des compromis, des concessions, de tout ce qu'il appelle *lâches faiblesses,* il demande le parlement annuel, le suffrage par famille (*household suffrage*) et les votes par ballottage. Il se contenterait cependant de parlemens triennaux avec les deux autres conditions. Les libéraux de la nuance la plus prononcée professent le plus grand respect pour ce lord, qui joue dans son parti le même rôle que le duc de Newcastle dans le sien, et ne veut renoncer à aucun de ses principes, rien changer à ses doctrines, admettre aucun moyen terme.

Jetez cependant les yeux sur ce pair radical; écoutez sa voix féminine : rien en lui ne s'accorde avec la brutalité, le sans-façon, le sans-gêne, la violence populaire. Sa taille est bien prise, sa physionomie a de la douceur et de la grâce, ses yeux d'un azur foncé sont à demi voilés par de longues paupières noires. On le croirait timide: c'est un athlète redoutable. S'il n'est pas maître de cette éloquence ardente qui vous emporte, malgré vous, sur ses ailes de feu, il possède une argumentation serrée, servie par une facilité d'improvisation remarquable. Ainsi que lord Grey et lord Melbourne, il paraît convaincu de ce qu'il dit. Comme eux, il s'adresse au jugement de ses auditeurs. A travers la douceur élégante d'une voix agréable et d'une accentuation trop moelleuse peut-être pour un homme d'état, on découvre cette fermeté opiniâtre qui ne l'a pas quitté depuis le jour où il parut pour la première fois à la Chambre des Communes, sous le nom de Jean-Georges Lambton. On ne citerait pas de lui un seul discours ennuyeux ou mauvais. Jamais, en revanche, il ne s'élève à cette puissance de colère, à ces éclats qui échappent si souvent à lord Brougham. La clarté qui le distingue prête de la force à la dialectique dont il dispose en maître. Des phrases bien faites, mais naturelles, et qui coulent de source; une grande facilité à bien disposer les parties d'un discours; une extrême netteté dans les idées; une mémoire qui lui permet de retenir les points principaux sur lesquels ses adversaires s'appuient; l'art de découvrir le ridicule ou l'inconséquence de ses adversaires, assurent sa puissance d'orateur. Jamais on ne l'a vu rester court: comme il raisonne bien, et qu'il ne cherche pas l'effet, que la rhétorique seule lui semble digne de mépris, et que le charlatanisme ou l'apprêt d'une éloquence factice lui paraît indigne de l'homme politique; comme il ne court ni après les images étourdissantes, ni après les mots sonores; on ne le voit pas s'exposer à ces chutes honteuses qui couronnent malheureusement les succès de quelques hommes mieux doués. Pas de gestes, des intona-

tions peu variées, point de recherche dans sa tenue et dans son style; mais aussi quelque monotonie, et souvent dans les grandes occasions un défaut d'enthousiasme trop marqué. Sa conduite politique a quelquefois manqué de retenue. Il a essayé de tirer vengeance d'ennemis qu'il était impossible de vaincre. Les ordres de son souverain et le mauvais état de sa santé l'ont éloigné depuis quelque temps d'une carrière pénible qu'il parcourait avec éclat. Plus tard sans doute, sa mission accomplie à l'étranger, on le verra reparaître à la Chambre.

Lord Radnor, homme de cinquante-sept ans, ultra-libéral, jeune encore par les manières et les affections, admirateur de Cobbett et son ami personnel, est fort opposé aux intérêts de sa caste. Cobbett le préférait à lord Brougham pour l'éloquence, et à lord Grey pour la logique. En 1828, lord Radnor souscrivit pour la somme de 50 £ aux frais de l'élection de Cobbett, élection qui manqua. Le favori de Cobbett ne s'élève cependant que d'un degré au-dessus de la médiocrité. L'énergie de sa conviction le sauve; ses discours ne sont jamais longs : ils vont au fait. Sa taille imposante, sa mâle figure, produisent de l'impression. Point de traits ingénieux, brillans, originaux; mais il dessine nettement la position du parti auquel il est attaché, ne divague jamais, ne sort point de la question, et prononce avec une lenteur assez accentuée, pour faire comprendre chacune de ses paroles. Sa tenue imposante force l'attention; il réclame surtout les réformes ecclésiastiques, et le banc des évêques ne le voit jamais se lever sans un effroi qui se manifeste par des regards foudroyans. Mais il les brave; les catholiques, les dissidens n'ont pas d'ami plus dévoué : c'est sur lui que lord Winchelsea, lord Roden et tous les défenseurs ardens du protestantisme anglican se plaisent à faire tomber leurs imprécations.

Les célébrités importantes ont été passées en revue par nous; examinons rapidement le reste de l'armée aristocratique qui adopte les idées libérales. Voici le marquis de West-

minster, à-peu-près radical, bien qu'il possède plus de 350,000 £ de revenu, c'est-à-dire exactement 1000 £ par jour; fortune immense, qui, grâce à l'augmentation de valeur qui attend ses nombreuses propriétés de Pimlico, excédera, dans quelques années, le gigantesque total de 500,000 £ par an, et dépassera le revenu royal. Il a soixante ans, beaucoup plus de jugement que d'esprit, une timidité singulière, de la conséquence dans sa conduite, et de l'intégrité dans sa vie politique. L'extrême simplicité d'un costume toujours négligé ne ferait guère deviner un des plus riches particuliers de l'Europe. Cet autre lord, à la jambe de bois, à l'aspect militaire, à la figure pâle, souvent contractée par les angoisses de la maladie aristocratique, la goutte, c'est le marquis d'Anglesea, naguère vice-roi de l'Irlande, orateur médiocre, mais fort estimé de ses collègues. On sait qu'il entretient avec lord Brougham une correspondance philologique. A côté de ce vieillard vénérable, vous apercevez un dandy qui pourrait s'épargner la coûteuse élégance et l'excessive recherche de son costume, et se fier à la noblesse naturelle de ses traits et de son port. C'est le jeune marquis de Clanricarde, l'un des plus beaux hommes de la Chambre et gendre de Canning. Son sang-froid dans la discussion, la correction de son style, correction quelquefois un peu diffuse, laissent espérer à peine un talent qu'il n'a pas encore développé tout entier. Son rival, quant aux soins du costume, à la régularité des traits et à la recherche de la toilette, le marquis de Cuningham, l'un des *beaux* de l'époque, s'est fait libéral par prudence. C'est un de ces hommes qui ne parlent guère, ne s'imposent pas de rôle politique, mais jouent assez habilement leur jeu. Tory autrefois, devenu libéral après la seconde lecture du bill de réforme, il se glissa, on ne sait trop comment, à la Direction des postes, que le duc de Richmond avait occupée. On se demanda, comme M. Bulwer : *Qu'est-ce donc que le marquis de Cuningham ?* Bientôt le cabinet se trouva embarrassé d'un tel appui, et le poste de chambellan servit

d'issue au marquis, heureux de trouver cette honorable retraite. Il s'adresse rarement à la Chambre : autant qu'il faut précisément pour ne pas se laisser oublier et compter parmi les lords.

Le comte de Caërnarvon a subi une variation contraire à celle du marquis de Cuningham : après avoir débuté par faire profession de libéralisme, il attaque aujourd'hui les whigs, sans abandonner leurs rangs. Le type de son visage est israélite; la nature lui a prodigué les désavantages physiques : la maigreur, la myopie, une taille petite, un nez proéminent et une physionomie peu attrayante. C'est cependant un homme de talent, dont le premier discours, on s'en souvient encore, électrisa toute l'assemblée, et qui n'a pas trahi les espérances qu'il faisait naître. Il n'est pas diffus; l'idée lui semble préférable aux mots; la puissance à l'effet; et des images heureuses éclairent toujours ce qu'il veut dire ; enfin, il tient plus qu'il ne promet : chose rare. Lord Mulgrave, gouverneur général de l'Irlande, homme de trente-neuf ans, qui a l'air d'en avoir quarante-cinq ou cinquante, protecteur des catholiques, qui professent pour lui la vénération la plus haute; intelligence pénétrante et fine; auteur, comme l'on sait, de plusieurs romans agréables, tels que *Mathilde*, *le Oui et le Non*, s'est montré assez rarement à la Chambre, et peut-être, malgré la séduction de ses manières et de son langage, a-t-il le tort de semer dans l'arène politique les fleurs et les ornemens du roman et de la poésie. Il plaît sans doute, et on l'écoute volontiers; mais cet agrément qu'on aime à lui reconnaître a quelque chose de factice et de peu parlementaire. Lord Burlington, homme politique tout nouveau, n'a fait que préluder encore : on a les yeux sur lui. L'influence qu'il ne manquera pas d'acquérir, s'il succède aux titres et aux domaines du duc de Devonshire, doit faire de lui un des personnages les plus marquans de l'époque. Son discours vierge (*maiden speech*) portait beaucoup trop de traces des habitudes académiques du collège, et d'une préparation labo-

rieuse : aussi, n'essayons-nous pas une appréciation prématurée de son talent et de ses ressources.

Quant à lord Fife, qui entre dans sa soixante-sixième année et qui, pendant la guerre de la Péninsule, a fait un pénible service, c'est un personnage fort connu, quoiqu'il parle peu et rarement; il s'est créé une position spéciale à la Chambre. Toujours assis sur le coin du banc le plus éloigné du banc ministériel; ne causant avec personne, plongé dans ses méditations; espèce de Robinson Crusoé qui jouit de sa solitude, il fait acte de présence par son vote, quelquefois par ses observations; il entre et sort toujours seul, traversant les rues d'un air grave et préoccupé, comme si ses collègues n'existaient pas. Lorsqu'il était membre de la chambre des Communes et gentilhomme de la chambre du Roi, il vota avec l'opposition, et lord Castlereagh le destitua. Un calembourg, popularisé par une enseigne d'auberge, augmenta le bruit de son nom. *Fife* signifie fifre, et *fifer* signifie joueur de fifre : un maître d'auberge fit exécuter grossièrement par son peintre une espèce de portrait de lord Fife, qu'il suspendit au-dessus de sa porte avec ces mots : (*The disbanded fifer*) « *Le joueur de fifre à la retraite* » : ainsi se gagne la popularité. Pour son éloquence, c'est la plus curieuse chose du monde : il en a donné peu d'échantillons, et c'est dommage : jamais on n'a rien entendu de tel. Homme d'esprit, versé dans les mathématiques, passablement érudit, c'est le plus incroyable des orateurs ; je ne parle ni de sa voix âpre, ni de ses gestes aigus, saccadés, multipliés, ni de ses intonations sauvages et gutturales, mais du carnaval perpétuel d'images et d'idées qui danse le galop à travers sa phrase incohérente. Jamais ce qu'il dit n'a de commencement, de milieu, ni de fin. Il se moquera d'abord de quelques-uns de ses collègues occupés à chasser dans les forêts de l'Ecosse ou à pêcher dans ses lacs ; puis d'un seul bond, d'un seul élan, il ira tomber sur la perruque du président, dans les boucles de laquelle il se jouera un quart d'heure. Une transition qui ne vient de rien et ne

mène à rien, le lance au milieu de la guerre de la Péninsule, et il vous raconte ses campagnes. Vous le croyez assis sur les Alpujarras; il revient à cette malheureuse perruque, qu'il défrise plus ardemment que jamais. Cela le conduit à une digression sur les philosophes de l'antiquité, d'où il passe aux marbres d'Elgin, pour s'arrêter enfin devant les beautés naïves des bergères écossaises et leurs yeux bleus comme le ciel. Ces belles choses ne prouvent rien, ne disent rien, n'ont pas de but, et cependant on ne peut disconvenir que cette variété ne soit très amusante, que cette bizarrerie ne soutienne l'attention, et que lord Fife, en un mot, ne soit un des plus drôles orateurs du monde; je ne connais pas d'homme qui sache mieux que lui abuser d'un esprit distingué, varié, oiginal.

Lord Milton, aujourd'hui comte de Fitz-William, l'orateur de la Chambre qui fait le plus de gestes et qui rappelle le plus exactement les orateurs évangéliques et les improvisateurs de la chaire, s'est spécialement occupé des lois relatives au commerce des grains. Pas une année ne se passe sans qu'il propose sa loi favorite sur ce qu'il appelle le monopole des grains; il est monomane à cet égard, comme M. Thomas Attwood, quant au papier monnaie, qui, selon lui, ne devrait consister qu'en billets d'une livre sterling (1). Pamphlets, discours, démarches, efforts, il n'oublie rien pour en venir à son honneur. Sans originalité, sans imagination, homme très positif, dédaigneux de la popularité comme de l'impopularité, son bon sens et son courage moral compensent les qualités qu'il n'a pas; son obstination égale son audace. Il a contre lui les libéraux et les tories, les radicaux et les whigs. Dix-neuf sur vingt de ses collègues regardent ses propositions comme ten-

(1) Dans notre article sur le parti radical à la Chambre des Communes, on a vu que M. Attwood, qui professe des opinions très avancées, n'a jamais traité de question parlementaire, eût-elle rapport aux Hurons ou aux Samoïèdes, sans introduire dans sa harangue la nécessité d'un *papier monnaie*.

dant à un pillage sans pudeur, comme équivalant à un vol commis sur la grande route, peu lui importe. Il va toujours, quelque peu de faveur qu'il attende de la part de ceux qui l'écoutent. Il dit ce qu'il pense, loyalement et sans crainte. Un jour, il s'attira l'anathème de tous les lords attachés à l'Église protestante, en appelant la communion anglicane *une secte*.

« Non, jamais, s'écria l'archevêque de Cantorbéry, jamais lord qui a été membre du gouvernement n'employa un pareil langage : j'ose le dire, ces paroles sont aussi inconstitutionnelles qu'irrespectueuses envers la Chambre.

— Le très révérend prélat, répondit lord Fitz-William, me permettra de lui répondre en le renvoyant à sa grammaire latine et à son dictionnaire ; le très révérend prélat n'a pas l'air de comprendre la signification du mot *secte*. Qu'est-ce qu'une *secte?* c'est la subdivision d'une religion en plusieurs communions différentes ; je regarde les Églises romaine, anabaptiste, presbytérienne, unitaire, comme autant de *sectes différentes*.

— Non, non, s'écria-t-on de toutes parts.

— J'ai le droit, reprit lord Fitz-William, d'expliquer le sens que j'attache à mes paroles ; et je le ferai. »

En effet, il continua son explication au milieu du tumulte, et força ses adversaires les plus acharnés de l'entendre.

Les membres de la Chambre des lords, dont la physionomie et l'extérieur offrent le moins d'agrémens naturels sont ceux qui développent le plus de talent dans la discussion. Je citerai pour exemple lord Plunkett, dont le front bas, les yeux enfoncés, les sourcils touffus, les traits mal caractérisés, la tête presque toujours penchée, ne semblent annoncer aucune activité d'intelligence. C'est cependant un des hommes les plus remarquables de cette assemblée : pas une de ses phrases qui ne renferme une idée ou un raisonnement ; nerveux, concis, énergique, il triomphe des désavantages que lui offrent une voix dure, une élocution confuse et un bégaiement naturel. Absolument dénué de grâce, il trouve moyen d'enchaîner

l'attention et d'arrêter sur lui les regards de tous ses collègues ; tant il y a de fond, de vigueur et de force réelle dans ce qu'il dit. L'exorde lui semble inutile à l'éloquence; à peine a-t-il prononcé deux ou trois mots en forme d'apologie sur son audace et sur le temps qu'il va dérober à ses confrères, il pénètre dans le cœur du sujet qu'il va traiter, et déploie tout-à-coup une supériorité d'intelligence dont il est impossible de ne pas être frappé. Il dédaigne le lieu commun, donne une réplique toujours juste, et est doué d'un talent rare, celui de l'originalité dans l'argumentation. Un sujet semble épuisé : il le renouvelle ; dix ou douze personnes l'ont déjà traité, il trouve des motifs originaux. Habitué à l'escrime des avocats, il l'emploie avec art dans son métier d'homme politique; le sophisme même est si beau sous les ornemens dont il le pare, qu'on ne peut s'empêcher de l'admettre. Il lui a fallu bien du talent en ce genre pour faire excuser les variations de sa vie. En vain oppose-t-on les discours d'une époque où il disait blanc, à ceux d'une époque où il dit noir : il trouve moyen de prouver que c'est absolument la même chose. Quand il a parlé, vous jureriez qu'il a raison et que sa vie a été dirigée par les principes les plus uniformes et les plus constans.

Depuis que lord Denman, le président de fondation de la Chambre des Communes, a été promu à la pairie, il garde un silence profond (1). Autrefois plein de confiance en lui-même et dans son éloquence, il se tait aujourd'hui ; le but de son ambition est atteint. Sans génie, indolent, honnête, doué d'un jugement net, mais non d'un esprit supérieur ; son caractère égal, son ton conciliant, sa modération naturelle, lui font des amis, mais n'assurent pas sa gloire. En politique, il faut avoir des

(1) Lord Denman est aujourd'hui président de la cour du Banc du Roi (*aula Regia*). C'est le tribunal dont l'autorité est la plus étendue. Il a la surintendance sur toutes les diverses corporations, et sert à maintenir les autres juridictions dans leurs bornes respectives.

ennemis et les vaincre. Il eût marché dans sa carrière d'un pas beaucoup plus rapide, si Georges IV, qu'il avait vivement attaqué dans le procès de la reine Caroline, avait jamais pu lui pardonner son offense. Il n'a prononcé que deux ou trois discours brefs, insignifians et remarquables surtout par l'honnêteté de leur intention.

Que dire des autres pairs? du duc de Cleveland, qui parle peu, dont tous les discours sont empreints d'une médiocrit uniforme, et qui a quelque chose d'élégant et de gêné à-la-fois dans sa manière; du duc de Leinster, qui ne parle jamais? auquel personne ne pense, et qui, ayant envoyé à lord Wellington une pétition des catholiques d'Irlande, reçut la réponse suivante :

« Mylord, j'ai eu l'honneur de recevoir la pétition que « vous m'avez adressée, ainsi que la boîte de ferblanc qui la « renfermait. J'ai l'honneur d'être, Mylord, votre très humble « et très obéissant serviteur,

« WELLINGTON. »

Lord Sunderland n'est pas plus éloquent que ceux que nous venons de nommer. Comme eux, fort inexact aux séances de la Chambre, il a cependant beaucoup plus de poids dans son parti; cette haute importance, il la doit surtout à ses 300,000 livres sterling de rente, à la rectitude de son esprit et à l'intégrité de sa vie privée. Il n'est pas orateur; mais, quand il parle, il a toujours quelque chose à dire, et le grand avantage d'être bref; d'ailleurs jamais ridicule et employant un langage toujours nerveux, quoique simple.

Le plus malheureux, le plus disgracieux et le moins écouté des membres de la noble assemblée, est assurément lord Teynham, dont la figure a peu d'agrément, dont les gestes sont gauches, la voix rude et rauque, et qui ne manque jamais d'accentuer avec emphase les mots les plus insignifians de son discours; il paraît depuis quelque temps si persuadé de son peu de succès, qu'il se contente de venir

à onze heures, quand les débats finissent, et de donner son vote.

Lord Cottenham, aujourd'hui Chancelier, autrefois orateur infatigable, parle rarement depuis son entrée dans la Chambre des Lords. Sa gravité, sa sévérité lui donnent de l'importance, et les habitudes du juge semblent se perpétuer dans la vie de l'homme d'état. Lord Heatherton, dont l'aspect est imposant, le front large et élevé, la santé vigoureuse et la gaîté constante, ne se permet jamais une figure de rhétorique ou un élan d'enthousiasme. Il semble justifier son opinion plutôt que vouloir la faire partager; extrêmement inégal d'ailleurs, tantôt il a de l'énergie et de la clarté, tantôt il hésite, s'embrouille, se reprend et reste court. C'est un des plus beaux hommes de la Chambre. Dans les affaires, il a du sang-froid, de l'énergie, et il possède l'art admirable de se tirer des circonstances les plus embarrassantes. Secrétaire pour l'Irlande quand il n'était encore que M. Littleton, sous le ministère de lord Grey, il a donné plus d'une preuve de bon sens et d'habileté pratique; cependant, c'est lui qui a commis la faute de communiquer trop tôt à O'Connell l'intention où étaient les ministres de rapporter les lois coërcitives sur l'Irlande, et cette faute unique a entraîné la chute du cabinet. Citons enfin, l'avocat Bickersteff dont la fortune a été si rapide et si étonnante, et qui est devenu maître des rôles sous le titre nouveau de lord Langsdale. Destiné à la profession de médecin, il avait subi une partie de ses examens lorsqu'il accompagna dans un voyage sur le continent, la comtesse d'Oxford, dont il épousa la fille. Ce mariage ébaucha sa fortune, son mérite l'acheva. Reçu avocat, il ne tarda pas à envahir le monopole de certaines causes, et sa réputation s'accrut avec son opulence. Son talent a de la fermeté, de la concision, sans profondeur et sans éclat.

Telle est l'armée libérale, dont les rangs assez nombreux se pressent aujourd'hui dans l'enceinte du vieux sanctuaire

l'aristocratie. L'originalité brillante n'y domine pas ; mais les capacités qu'elle présente ne manquent ni de vigueur, ni de persévérance et de bonne foi. Les Tories, qui sont aujourd'hui sur la défensive, ont plus d'énergie à déployer ; et nous trouverons plus de variété, de vie et de vivacité dans leurs troupes oratoires, lorsqu'elles défileront à nos yeux.

(*Random Recollections.*)

Anthropologie.

—

DU MEURTRE RELIGIEUX

ET PHILOSOPHIQUE DANS L'INDE.[1]

Les annales des sociétés humaines n'ont pas conservé le souvenir d'un phénomène plus extraordinaire. Il date de plusieurs siècles : il dure encore. Il résiste à l'influence de la domination anglaise. Il s'est perpétué dans l'Inde, à travers toutes les variations des gouvernemens et des coutumes; le mahométisme et la conquête sourde et silencieuse opérée par nos marchands ne l'ont pas détruit.

Déjà l'Europe effrayée avait entendu parler de cette nation d'assassins, fraternité immense, répandue sur tous les points de l'Indoustan; respectée par les autorités, conforme aux coutumes, consacrée par la religion, et fondée sur des principes philosophiques. Mais on n'avait obtenu jusqu'ici sur elle que des renseignemens incomplets et partiels. L'organisation de cette société, vouée à la destruction de l'humanité,

[1] Note du trad. Nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'entretenir nos lecteurs de cette secte d'assassins avoués qui sèment dans l'Inde l'épouvante et la mort. On trouvera des détails curieux sur ce sujet dans la 7e livraison de la 3e série; et dans le récit de l'exécution de onze *thugs*, qui eut lieu en 1830 à Joubelpoure, inséré dans la 8e livraison de la 2e série. Pendant les apprêts du supplice, les thugs chantaient des hymnes dont le refrain est : *gloire à Bindachul; gloire à Bohvanie.* — L'article que l'on va lire explique à-la-fois l'esprit et l'origine de cette secte, et indique clairement les influences auxquelles elle obéit.

se trouve enfin éclaircie, grâce aux efforts de sir William Bentinck, gouverneur actuel des possessions anglaises dans l'Inde; et l'on n'a plus aucun doute sur son existence, sur ses ramifications, sur les profondes racines qu'elle a jetées dans les mœurs du pays. Les preuves sont abondantes, les mobiles qui la dirigent sont connus.

Depuis le cap Comorin jusqu'aux monts Hymalaya, une vaste association couvrant le sol, répandue dans les forêts, habitant les villages, mêlée aux citoyens les plus respectables, soumise à un code de moralité d'ailleurs sévère, parcourant tout le territoire, n'a d'autres moyens d'existence, d'autre gloire, d'autre but avoué, d'autre religion que de tuer. Les philosophes occidentaux sont restés bouche béante et les yeux fixés sur ce phénomène : lorsque des faits avérés sont venus l'attester, ils n'ont pu ni le réfuter ni le comprendre. Quelle explication rationnelle donner d'une telle anomalie? La société repose sur le besoin de la conservation : voici des milliers d'hommes associés pour la destruction.

Ils tuent sans scrupule, sans remords, d'après un système mieux lié, plus logique, plus complet que tous nos systèmes métaphysiques. Assurément, ceci est un prodige. Les assassins ou thugs (1) sont non-seulement moralistes, mais prêtres, mais artistes; leurs formules pour étrangler le voyageur sont savantes, leur recherche d'élégance et de grâce dans le procédé même de l'assassinat ferait honneur à l'invention d'un poète. Nul d'entre eux n'oserait employer un nœud coulant grossièrement fabriqué, ou contraire à l'élégance des formes consacrées par la tradition : il y a solennité, poésie, grâce, estime de soi-même, conscience du devoir, dans cette secte infernale qui a fleuri paisiblement sous les Hindous, sous les Mahométans et sous les Anglais. Ces démons se croient des anges; ils meurent tranquilles et fiers; ils dorment en paix; la justice britannique met-elle la main

(1) Prononcez *theugs*, avec l'aspiration du *th*. Ce mot, d'origine hindoue, signifie *séducteur*.

sur eux, ils se présentent sans crainte et meurent sans honte. Ils développent ingénument les principes de leur caste, en soutiennent l'excellence et en rapportent les actes les plus horribles à une nécessité supérieure, divine, dont ils ne sont que les instrumens louables.

Les voyageurs les plus expérimentés, les officiers de justice les plus sagaces ont décrit le *thuggisme* sans l'expliquer. Les causes de cette immense aberration sont toutes philosophiques : il faut connaître l'Inde pour les expliquer.

On sait que la vie de l'homme et celle des sociétés est éminemment logique ; partez de certains principes, de déductions en déductions vous arrivez à des conséquences infaillibles. Que l'observateur remonte donc à la source même, qu'il cherche l'idée intime cachée au fond des phénomènes sociaux, dont l'apparence lui semble la plus extraordinaire. Ici, une société tout entière est à-la-fois monacale et conquérante : c'est Sparte. Là, une civilisation se trouve basée sur la culture du sol, considéré comme sacré et sur le besoin de l'envahissement : c'est Rome. Chaque race s'est conformée à son principe : elle a suivi sa voie, et toute son existence historique n'a été que le développement d'un germe profondément enseveli.

La pensée religieuse qui a présidé à la civilisation immémoriale de l'Inde, c'est la déification de toutes les forces, l'apothéose gigantesque de tout ce qui est puissance, faculté, penchant. Les savans, anglais et allemands, se sont consumés en efforts stériles pour ramener à une impossible unité les rayons épars et innombrables de la mythologie indienne, mais il n'y en a pas une : il y en a mille. A chacune s'attache une philosophie spéciale qui possède une poésie à part. De même qu'un sol fécond, sous un soleil brûlant, fertilisé par les pluies du ciel, donne une vie grandiose aux moindres semences qui lui sont confiées et fait éclater de toutes parts en rameaux gigantesques la sève qui, dans les climats tempérés, anime à peine un gazon modeste et des arbris-

seaux débiles; de même cette extraordinaire fécondité des régions solaires a prêté une consistance et un éclat merveilleux à toutes les idées et à tous les systèmes qui, parmi nous, se sont réduits à des individualités sans résultats ou à des développemens peu nombreux. A côté de la puissance de création représentée par *Vishnou* et adorée comme telle, se trouve la puissance de destruction qui a aussi ses autels. *Siva* c'est le *Rien,* la *Destruction;* par conséquent la *Mort.* La subtilité sagace des philosophes, trouvant la mort sans cesse associée à la vie, le monde toujours occupé à se dévorer lui-même, l'existence sans cesse renouvelée par l'anéantissement; a élevé des temples à la force qui détruit, et les a opposés à ceux de la force qui féconde et crée. Nous n'hésitons pas à regarder le panthéisme indien comme le père de tous les polythéismes. Dans son enceinte immense, il renferme toutes les religions de la Grèce, de l'Égypte et de Rome : *Prakriti,* est adoré comme raison ordonnatrice des choses; *Pourouche,* comme âme du monde, comme esprit de Dieu; *Siva,* c'est le feu dévorant, nécessaire sans doute, mais terrible, ne rallumant la vie qu'au flambleau de la mort. Entrez dans le domaine de la mythologie sivaïte; lisez les odes, les hymnes, les traditions qui lui sont consacrées : vous n'y reconnaîtrez rien qui se rapproche de la simplicité patriarcale, de la contemplation pure, de l'élévation sublime qui respire dans les autres *vedas.* Un certain mysticisme y respire encore; mais c'est un infernal enthousiasme, un délire de sang et de voluptés, un culte de l'orgie, où ce qu'il y a de plus subtil se joint à ce qu'il y a de plus gigantesque. Vous vous rappelez les fureurs sanglantes des prêtres de Phrygie, la singularité atroce de ces croyances qui commandaient l'Eviration; la fable des Titans qui mettent Bacchus en lambeaux; celle de la Ménade qui, échevelée, frénétique, va secouer son thyrse au milieu des tigres et des panthères se roulant sur les débris d'ossemens humains. Religion douloureuse et redoutable qui révèle ses mystères avec

une férocité pleine de grandeur, dans un *pourana,* ou chant sacré, nommé la *markandya, pourana* consacré à *Devi,* femme de *Siva.*

Devi représente l'instinct féroce, l'énergie de *Siva;* c'est à elle, comme nous allons le voir, que se rattache la secte des assassins par système, nommés *Thugs.* C'est elle qu'ils invoquent ; à elle qu'ils demandent des augures et des auspices ; divinité redoutable, errante au milieu d'un cimetière, le cou chargé d'ossemens humains, mêlant la volupté au meurtre, s'enfermant dans une grotte mystérieuse et sombre pour y chercher des plaisirs secrets, pendant que des victimes humaines périssent sur les bûchers, que les tigres veillent en silence et que les dévots s'enivrent à la porte, imitant leur maîtresse et leur idole.

Est-il vrai qu'un rapport existe entre ces anciennes doctrines philosophiques et l'effroyable coutume de l'assassinat systématique? Ce rapport est-il réel et irrécusable? On ne peut en douter. Tous les interrogatoires des *thugs,* arrêtés par les autorités anglaises, donnent, sur ce point curieux, les explications les plus nettes. Chacun des assassinats qu'ils commettent est un acte religieux : le code renfermant les principes du thuggisme est inviolable dans ses maximes. Sanctionné d'un côté par le fanatisme et de l'autre par la soif du gain, il tient à-la-fois à la terre et au ciel. On ne peut effacer de l'esprit des *thugs* les axiomes fondamentaux des dogmes dictés par Devi. « J'en ai connu, dit le capitaine Sleeman, qui avaient vécu familièrement, pendant douze années, chez les Européens ; ils savaient parfaitement l'anglais ; ils demeuraient convaincus de l'origine divine du *thuggisme.* Ceux que nous tenions en prison à Joubelpore appartenaient à toutes les provinces de l'Inde ; il y en avait qui venaient de la Karnatique, des bords de l'Indus et de ceux du Gange. La plupart comptaient dix ou quinze années d'exercice ; ils parlaient de leurs fonctions comme de fonctions sacerdotales, honorablement remplies ; de leurs victimes, comme un prêtre

de Jupiter ou de Saturne eût parlé des bœufs et des génisses immolés sur les autels de son dieu. Toujours, quand on questionne un thug, le nom de Devi, sa patronne, la déesse du meurtre philosophique, explique et excuse tout.

— « Comment se fait-il, demandait à un thug le même capitaine, que vous assassiniez des vieillards et des enfans, sans scrupule et sans pitié; des êtres qui n'ont eu aucun tort envers vous, avec lesquels vous veniez de causer amicalement; qui vous ont confié leurs craintes, leurs espérances, qui sont de votre pays, que peut-être des liens de famille rattachent à vous?

— « Dès que la déesse nous les a livrés par ses oracles, ils n'appartiennent plus à la vie; et nous ne sommes que les exécuteurs de la volonté de *Devi.* Si nous osions lui désobéir, elle cesserait de nous être propice, elle nous retirerait son appui, et la détresse envelopperait nos familles.

— Quoi! vous dormez d'un sommeil paisible sur la fosse nouvellement creusée de l'homme que vous venez d'assassiner; vous mangez avec le même appétit, vous êtes calme après l'accomplissement du forfait?

— Parfaitement; nous dormons et nous mangeons comme à l'ordinaire; à moins, cependant, ajouta-t-il, que nous ne craignions d'être poursuivis!

— Vous croyez aux présages! — Oui.

— Quand les présages sont défavorables, les regardez-vous comme l'ordre positif de laisser la vie au voyageur que vous rencontrez?

— Sans doute; et cet ordre, nous nous gardons bien de l'enfreindre. »

Cette effroyable déesse Devi se nomme aussi *Kalie, Dourga* ou *Bhowanie;* elle a posé les bases et dicté les principes de l'affiliation. Tous les meurtriers la regardent comme leur protectrice; les sacrifices humains lui plaisent seuls. Pour la satisfaire, beaucoup de dévots se suicident; d'autres enlèvent des enfans dont ils versent le sang devant sa

statue ; mais si tous les assassins croient en elle, les *thugs* se regardent seuls comme ses enfans orthodoxes. Le *thug* méprise l'assassin qui, n'ayant pas commis l'homicide suivant les règles, n'ayant pas observé les préceptes et les oracles de *Devi,* mérite la mort. Européens, nous excusons le meurtre sanctionné par la loi, exécuté par les bourreaux. Dans l'Inde, le *thug* admet l'assassinat, mais religieux.

« Vous croyez donc, demandait un juge au thug *Saïb*, qu'un homme qui commet l'homicide, sans se conformer aux présages et aux rites, est puni dans ce monde et dans l'autre ?

— Puni rigoureusement ; la famille d'un meurtrier périt et s'efface ; son nom même disparaît de la terre. Le *thug* qui assassine sans formalités perd les enfans qu'il a : Dieu ne lui en donne plus d'autres.

— La même chose lui arriverait s'il tuait un thug ?

— Oui, certes.

— Et les formalités accomplies, vous ne craignez rien ?

— Jamais.

— Mais les fantômes de ceux que vous avez assassinés ne viennent-ils pas vous persécuter pendant le sommeil ?

— Non, cela est impossible (s'écria un autre *thug* nommé *Nazir*).

— On prétend que les spectres des assassinés viennent s'asseoir au chevet des assassins ?

— Cela est vrai ; un meurtrier est toujours poursuivi par les fantômes. Il en a quelquefois cinquante à ses trousses.

— Vous échappez à cette punition ?

— Sans doute ! Ceux qui meurent sous notre lacet ne sont pas tués par nous, mais par *Devi.*

— D'ailleurs (interrompit un autre *thug* nommé *Koulian*), Devi nous dirige et nous commande ; elle nous préserve de tous les dangers.

— J'ajoute (s'écria un troisième thug nommé *Dourgha*) que tous ceux que nous étranglons vont en paradis ; que nous

sommes leurs bienfaiteurs, et que leurs fantômes n'ont que des remercîmens à nous adresser. »

Quelle argumentation détruirait une croyance pareille devenue la vie d'une race entière? Tout ce que les hommes respectent, toutes les idées de morale et de piété se trouvent mêlées à leurs pensées d'assassinat et de destruction. Huit ou dix mille hommes, qui se croient des Saints, ne pensent qu'à égorger! Trouver une bonne victime, un augure favorable, une bourse bien garnie et une âme à envoyer au ciel; c'est leur rêve, que souvent ils réalisent. Les bandes de *thugs*, composées de cinquante à cent hommes, traversent l'Inde dans tous les sens, et quelquefois expédient une trentaine de victimes dans une soirée. C'est un pays sans communication: les routes sont à peine tracées; les villes ont peu de rapports commerciaux entre elles; on est heureux de se réunir en caravanes et de se diriger vers un même point. En général, on porte ou l'on envoie beaucoup de métaux précieux, d'un lieu à l'autre; le voyageur part avant le lever du soleil pour éviter la grande chaleur. Il est à pied, ou monté sur un petit poney: point d'auberges; on s'arrête sous un arbre, dans un lieu frais, dans le creux d'une vallée; on prépare soi-même ses alimens et l'on s'endort. Chacun aime à rencontrer quelque autre voyageur à qui parler, un compagnon de pélerinage, au milieu des steppes déserts, des ravins profonds, des vastes solitudes qu'il s'agit de parcourir. Surtout on est charmé de s'adjoindre à une caravane; et souvent, chose étrange, elle n'est composée que de meurtriers. Toutes ces circonstances ont favorisé le développement du système des thugs, et rendu vraiment effroyable cette grande organisation du meurtre. Elle se perd dans les ténèbres de l'antiquité; elle est honorée. De génération en génération, une armée entière s'est consacrée à cette profession sainte, dont elle croit retrouver les vestiges sculptés dans les plus vieux temples de la Péninsule.

« N'avez-vous pas assuré (demandait-on à *Feringie*, l'un

des plus célèbres thugs) que les sculptures des caveaux sacrés d'Ellore représentent fidèlement les opérations de ce que vous appelez votre métier?

— Oui. Elles y sont toutes, l'une après l'autre; l'une, représente le mode de strangulation; l'autre, l'ensevelissement des cadâvres; une troisième, la manière dont il faut consulter les augures. Il n'y a pas dans le thuggisme un seul acte dont les sculptures anciennes n'offrent le modèle.

— Elles offrent aussi (interrompit Dourgha) la représentation de tous les métiers qui se pratiquent sur la terre!

— En effet (reprit Choti, autre thug), quelque mystérieuse que soit une profession, vous en trouvez les mystères représentés dans les caveaux d'*Ellore*. Quand nous passons à côté de cet endroit, nous ne manquons pas d'y entrer pour nous sanctifier.

— Le peuple, en général, regarde-t-il ces sculptures comme emblématiques du métier de thugs?

— Non, mais tous les thugs en sont instruits.

— Quelles sont, selon vous, les opérations représentées dans ces caveaux?

— Je les ai toutes détaillées (répondit Saïb Khan); j'ai vu le *sotha* ou le séducteur causer avec la victime, pour lui arracher ses secrets, gagner sa confiance et s'insinuer dans son affection. Plus loin, l'homme chargé de la strangulation jette le lacet sur le cou de celui qui doit tomber victime, pendant que le *choumsie* ou teneur de pieds l'empêche de bouger.

— Il n'y a pas à s'y tromper, s'écria Nazir; ce sont les trois principes de notre art : ils sont là exactement reproduits. En effet, le *choumsie* tient les deux jambes et les attire à lui, pendant que le *bhourtod* (le strangulateur) jette le lacet comme ceci!..... »

Et le savant Nazir imitait le mouvement commandé par sa profession.

« Mais sont-ce là les seules sculptures de ce genre que vous ayez remarquées?

— J'en ai vu deux autres qui faisaient suite aux premières, continua Féringie : l'enlèvement du cadavre par les *loughas*, et la manière dont il faut creuser la fosse avec la pioche sacrée. Tout cela est d'une fidélité parfaite, et nous ne pratiquons pas autrement.

— Quels ont été, selon vous, les auteurs de ces sculptures?

— Les dieux. Une main d'homme n'aurait rien créé de tel; et il nous est défendu de révéler les secrets de la caste.

— Vous allez souvent adorer ces sculptures?

— Non (répondit Saïb Khan), nous allons les contempler par curiosité; c'est pour nous un mausolée intéressant et antique. Les Musulmans les regardent comme une collection d'images singulières, exécutées par des êtres surnaturels, qui devinaient les secrets de l'humanité.

— Et nous autres Hindous (interrompit *Hournagour*), nous les considérons comme un vaste temple de divinités inconnues. »

Au seizième siècle, le thuggisme existait déjà. Le voyageur Thévenot parle de voleurs de grands chemins, les plus adroits du monde, dit-il, et qui lancent sur le voyageur un lacet préparé avec tant d'habileté, qu'ils l'étranglent en un clin-d'œil et sans que ce dernier s'aperçoive de leur intention. Il raconte aussi que des femmes, envoyées à la découverte du voyageur, se tiennent sur son passage, tout échevelées, fondant en larmes, poussant de longs sanglots, essayaient d'attendrir le malheureux et saisissaient le moment favorable pour l'étrangler à loisir. Le thuggisme dédaigne aujourd'hui ces ressources; le progrès de la civilisation a repoussé ce drame de la femme échevelée et larmoyante : tout se passe avec beaucoup plus de douceur et de préméditation, de simplicité et d'habileté. A peine entendrait-on parler des thugs, si les cadavres qu'ils ensevelissent par centaines dans les puits, dans le lit des rivières, à l'ombre des forêts, ne venaient révéler leur puissance et la silencieuse vigueur de leur association.

Ils se divisent en *thugs* du nord et *thugs* du midi. Ces derniers, les thugs orthodoxes, méprisent leurs confrères du nord, qui n'ont pas maintenu la pureté de la tradition et qui (disent les Orientaux) appartiennent à une caste inférieure. Le thug véritablement dévot ne doit point assassiner de femme, de quelque rang ou de quelque âge qu'elle puisse être; tout fakir, barde, musicien, danseur, balayeur, marchand d'huile, blanchisseur, serrurier, charpentier, meneur de vaches, est respecté par le thuggisme orthodoxe. On épargne aussi les mutilés, les lépreux et les porteurs d'eau du Gange, lorsque leurs cruches sont pleines; quand elles sont vides, on tue le porteur sans remords. Chacun de ces amnisties se rattache à un sentiment religieux, qui couvre d'une vénération spéciale les professions dont nous avons parlé. Les thugs du midi ne manquent jamais à ces diverses prescriptions; quant à ceux du nord, qui ne sont, selon leurs adversaires, que les descendans avilis de sept tribus musulmanes, jadis stationnées à Dehly, ils ont introduit dans leur système un relâchement funeste. La tradition rapporte qu'un empereur de Dehly chassa ces tribus pour les punir d'avoir assassiné l'un de ses serviteurs, et qu'elles se réfugièrent à Hydra, puis à Chouboum, et enfin à Kaliesinde. En 1812, c'était là en effet leur quartier général, d'où M. Halhed les débusqua.

S'il fallait en croire l'orthodoxie thug, une transgression commise par les hérétiques septentrionaux aurait été cause de tous leurs malheurs et entraîné la décadence de cette sainte religion, que les Anglais poursuivent aujourd'hui à feu et à sang. Une dame riche et puissante, nommée *Kâlibibie*, allait à Hyderabad, visiter la tombe d'un frère de Soulaboud Khan. Elle portait une robe de tissu d'or qui tenta la cupidité de quelques thugs; ces derniers l'assassinèrent : depuis cette époque, tout a été mal pour les *thugs* : et la déesse les a servis avec beaucoup moins de zèle.

« Mais pourquoi (demandait-on à ce propos à Nazir le *thug*) votre divinité vous abandonne-t-elle? Votre patronne de-

vrait nous empêcher de vous prendre, de vous punir et de vous tuer.

— C'est que nous l'avons irritée; j'ai toujours entendu dire à mon père que nous serions châtiés quelque jour pour avoir manqué à nos commandemens; que ce mépris des ordonnances sacrées, des présages et des injonctions du thuggisme serait suivi de notre ruine, et que les chefs européens seraient les instrumens de cette vengeance de Devi.

— Ne pensez-vous pas que l'institution fondée par Devi ne peut être détruite par les hommes? — Je le pense.

— Ne croyez-vous pas aussi que toute mort vient de Dieu et que l'homme n'est qu'un instrument? — Je le crois.

— Vous avez vu périr beaucoup de thugs que nous avons fait pendre à Saugor et à Joubelpore; qui donc les a tués?

— Dieu!

— Vous pensez donc que, sans l'aide de Dieu, il nous aurait été impossible de vous prendre? — Assurément.

— Dieu agissait par notre entremise? — Oui, précisément.

— Eh bien, d'après tous les aveux que vous faites, il est évident que nous pouvons continuer l'œuvre commencée par nous, et qu'on finira par détruire ainsi tout le système du thuggisme. — Dieu est grand?

— Et il n'y a qu'un seul Dieu selon vous?

— Un Dieu par-dessus tous les dieux.

— Et si ce Dieu que vous reconnaissez et adorez nous soutient, nous réussirons? — Je ne dis pas le contraire.

— C'est ce qui va arriver, soyez-en sûr; nous extirperons votre race, même de la province de Dekkan, où elle est nombreuse et ancienne. — Dieu le sait! »

Alors, un thug qui n'avait pas encore parlé prit la parole :

« Dieu est pour vous aujourd'hui, nous le voyons bien; la grande *Devi* nous a retiré sa protection. Nous avons trop négligé son culte. Comment tout cela finira-t-il?

— Par la suppression de votre système atroce. Alors vous ouvrirez les yeux et vous reconnaîtrez que jamais la déesse

Devi n'a songé à vous inculquer de pareils commandemens.

— Rien au monde ne nous fera penser (s'écria vivement Nazir) que Devi n'a pas été l'institutrice de notre caste et de ses coutumes ; certes, elle a été notre protectrice bienveillante tant que nous avons respecté ses oracles et ses mystères. »

C'est un point de théologie tout-à-fait convenu, que le thuggisme du nord a subi des altérations dangereuses, et que l'on ne connaît plus que dans le midi la véritable manière d'étrangler les gens selon la règle ; les frères de Dekkan laissent tomber un regard d'ineffable mépris sur leurs frères les hérétiques du nord. Ces derniers ne pensent-ils pas que, même après un augure favorable, le thug a le droit d'assassiner ou de ne pas assassiner *ad libitum ;* et que la déesse lui abandonne la décision de cet acte? Le thug orthodoxe considère la pitié comme un crime irrémissible quand l'augure commande le meurtre. Un juge adressa la question suivante à Dourga, thug musulman :

« Je suppose que vous ayez consulté l'oracle et qu'il soit excellent ; mais que le voyageur que vous vous proposez d'étrangler soit pauvre, et que la pitié vous touche? que ferez-vous ? le laisserez-vous aller?

— Le laisser aller! (s'écria Dourga d'un ton indigné). Le laisser aller ! jamais ! *Koubhie nouhîne ! Koubhie nouhîne !* il faut le tuer, il faut le tuer ! »

Alors Nazir, musulman de Telingana, prit la parole avec la même vivacité :

« Il n'est pas permis de résister à l'oracle, s'écria-t-il ! L'augure est l'ordre du ciel ! Une désobéissance criminelle nous exposerait à être abandonnés à jamais de Dieu.

— Il faut toujours obéir (continua Feringie-le-Brahmine), J'en ai vu des exemples mémorables. L'oracle était bon ; mais le voyageur semblait pauvre. Quand on ouvrit les poches, on trouva que l'oracle avait dit vrai, et qu'elles étaient convenablement remplies.

— Oui, ajouta le musulman Ainaent, la vertu de l'augure

est infaillible! quand même le voyageur actuel offrirait peu de butin, il faut l'expédier. Le voyageur prochain sera meilleur.

— Ce n'est pas mon opinion (dit tout-à-coup un hérétique du nord). Dans ce cas, on ferait bien de lui laisser la vie, et d'éprouver la vertu de l'oracle sur le voyageur qui se présentera ensuite. »

Cette opinion hardie excita l'indignation du pieux *Sahib-khan* de Thelingana.

« Jamais! jamais! s'écria-t-il; c'est là une de vos opinions maudites, hérétiques du nord. En désobéissant à la déesse, vous ne pouvez jamais réussir; tous les fruits de votre expédition seront perdus. Quand même vous gagneriez de l'argent, il ne vous profiterait pas! Obéissez à l'oracle ou la ruine vous attend.

— Certes (dit Morlie Rajpout), l'oracle, c'est la voix de Devi. Qu'un voyageur semble riche ou pauvre, peu importe; il s'agit d'obéir à la déesse.

— Il est monstrueux, dit Nazir, de penser que l'on rendra la déesse favorable en lui désobéissant. Nous autres *thugs* du Dekkan, nous n'avons jamais eu pareille idée. Nous ne concevons pas qu'elle ait pu entrer dans vos têtes. Nos ancêtres ne nous ont pas donné de pareilles leçons.

— Quoi! prétendez-vous (s'écria Féringie en colère) que nous, thugs de Mournay et de Sind Aouse, nous soyons moins bien instruits que vous, thugs de Thelingana?

— Nous prétendons que vous vous trompez sur la nature de l'oracle et sur les devoirs des thugs, et que ceux du Dekkan ont des idées beaucoup plus justes que vous! »

Ainsi les thugs du nord pratiquent le meurtre d'une manière beaucoup plus capricieuse, moins systématique et souvent plus barbare; n'épargnant ni le sexe faible, ni les professions saintes. L'interrogateur leur adressait ce reproche.

« Vous qui étranglez toutes les femmes, jeunes et

vieilles, belles et laides, vous êtes plus cruels encore que les frères du Dekkan ?

— Pas toujours, répondit Féringie. Moi et mon cousin Aman Soubahdar, nous faisions partie d'une troupe de cent cinquante thugs, qui traversaient le Raijpoutana. Nous rencontrâmes une jeune fille, nommée *Bajie-Raô,* attachée à la cour du *Peshwhâ:* elle allait à Kaônpore. Il s'agissait de la tuer, elle et tous ceux qui l'accompagnaient. Pendant trois jours, elle resta sous notre main. Mais nous la trouvâmes si belle, que nous l'épargnâmes, quoiqu'elle portât un lac et demi de roupies; nous sentions de l'amour pour elle.

— N'avez-vous pas tué *Magoulânie*, jeune et belle personne?

— Les Musulmans ont fait le coup : seuls ils ont environné son palankin, Madar-Boukche l'a tuée.

— Combien cette expédition vous a-t-elle rapporté ?

— Six cents roupies.

— C'était peu de choses à distribuer entre tant d'hommes?

— Moi (interrompit Dourga), je m'y opposai; je représentai que nous gagnerions à peine deux roupies par tête Féringie insista.

— Féringie, comment avez-vous pu donner un si barbare conseil?

— C'était sa destinée: elle devait périr par nos mains. En vain ai-je essayé de la détourner de sa route. Les thugs musulmans l'ont tuée: Elle était musulmane. Si je l'eusse épargnée, moi Hindou, l'on m'eût peut-être chassé de ma caste! »

Si l'on réfléchit que le culte de Devi, déesse hindoue, est la base de l'association, on s'étonnera de trouver un si grand nombre de musulmans parmi les thugs. C'est une des singularités de cette affiliation sans exemple. La déesse du sang, la femme de Siva a triomphé du Dieu unique des Mahométans et de Mahomet, son prophète. En vain l'islamisme proscrit l'adoration des divinités secondaires, le culte des mages, l'adoration des saints, pour faire planer au-dessus du monde

le seul Allah, universel, impérissable. Les musulmans thugs ont oublié leur foi sévère.

« N'êtes-vous pas musulman, demanda le juge au thug Sahib ?

— Oui; comme la plupart des thugs de ma province.

— Le Koran est votre loi? — Oui?

— Vous vous conformez à ses préceptes, quant aux mariages, aux héritages, aux prières, aux repas. Vous croyez au paradis promis par Mahomet? — Oui.

— Le Koran fait-il mention de la déesse *Devi*, *Kalie* ou *Bhowanie?* — Non, nulle part. »

Ici un autre thug musulman s'avança et dit :

« *Bhowanie* n'est autre que la propre fille de Mahomet; *Fatima,* femme d'Ali: Cette Fatima s'est servi du mouchoir sacré pour étrangler le grand démon *Roukout Bigdana:* elle a pris le nom de Devi. »

Cette assertion fut suivie d'une longue discussion théologique. Les officiers mahométans niaient l'identité de *Bhowanie* et de la douce Fatima : les thugs affirmaient cette identité. Mais il demeura convenu qu'un bon musulman peut se conformer au code de Bhowanie, et lui sacrifier des hommes, sans offenser Mahomet et sans renier Allah !

« N'est-elle pas la déesse universelle, demanda Féringie? le monde entier ne reconnaît-il pas Devi, déesse de la destruction?

— Non pas, répondit un colonel de l'armée anglaise; en Europe, nous ne la connaissons nullement.

— Un bon disciple de Mahomet ne la connaît pas davantage, interrompit un officier mahométan.

— Vous vous trompez, dit Féringie ; les mahométans adorent Devi; et, ce qui le prouve, c'est que, pendant la peste, les femmes des plus notables habitans de Joubelpore tombaient à genoux avec leurs enfans devant la déesse.

— Les plus grands princes et Nawabs du Dekkan, continua

Nazir, se prosternent fréquemment aux pieds de Devi, pour lui demander la santé de leurs proches.

— Croit-on, en général, que vous, thugs, vous êtes sous la protection spéciale de Devi?

— Beaucoup le pensent : les princes n'osent pas nous poursuivre. Le prince ou nawab Dolhi-Khan recevait les présens d'un chef thug, nommé Boura Sahib Gemadar, qui commandait à plusieurs centaines de thugs. Si ce dernier voulait renoncer à sa profession, on lui offrait des domaines considérables, des fonctions importantes et l'exemption de l'impôt. Le hasard voulut que des officiers de justice, envoyés à la recherche d'un autre coupable, s'emparassent de Boura Sahib : on l'attacha à la bouche d'un canon et on le fit sauter. Le nawab, qui en fut instruit, témoigna la plus vive douleur : il joignit les mains, en disant : « Dieu l'a voulu; mais ce n'est pas moi qui l'ai fait! »

Ainsi les gouvernemens indigènes, considérant le thuggisme comme une profession nécessaire et consacrée, reconnaissent les thugs membres de l'état, et leur assurent des droits, en leur imposant des redevances. « Une taxe de 24 à 28 « roupies est prélevée sur chacune des maisons habitées par « les thugs (ainsi s'exprime un document officiel) ; en quel- « ques mains que se trouve la direction du principal établis- « sement thug, situé à la jonction du Choumboul et de la « Djoumna, on exigera cet impôt, qui a été soldé par les « thugs, depuis un temps immémorial, et que les amils ou « percepteurs de chaque village doivent verser dans les « caisses du gouvernement ». Le thug qui fait son devoir et tue en respectant les augures, n'inspire aucune horreur : c'est un genre de vie, un rôle nécessaire, une route tracée. Devi est puissante : persécuter ses sectateurs c'est impiété. D'ailleurs le *thug* est affable. Séducteur de grande route, il gagne son argent lestement et le dépense de même; citoyen très considéré, il jouit de l'estime et même de l'affection générales.

Chez ce malheureux peuple, toutes les notions du bien et du mal, du vice et de la vertu, sont perverties. Récemment, en Angleterre, à peine eût-on appris que trois ou quatre hommes s'étaient ligués pour commettre des assassinats lucratifs, la population fut en émoi. Le soir du jour où Bishop et ses complices furent condamnés à mort par le tribunal d'Old-Bailey, un long cri de joie, qui dura plus de cinq minutes, fit retentir toutes les rues adjacentes. Rien de tel dans l'Inde. La religion y est tout; elle permet tout; elle sanctifie tout. L'esprit de caste a vaincu l'esprit de famille; l'esprit religieux a renversé toutes les notions primitives; point de sympathies mutuelles; point de liens sociaux; une caste est une nation séparée. Tant que l'assassin n'enfonce pas le poignard dans le sein des hommes de sa caste; qu'il épargne les habitans de son village, non-seulement on le laisse tranquille, mais on l'estime. Enfant chéri de cette déesse vénérée, dont le corps est, dit-on, enseveli à Calcutta, et dont le temple, qui s'élève dans la même ville, offre un perpétuel théâtre de miracles, il est élu de Dieu. Lorsque les cérémonies religieuses de cette divinité atroce attirent le concours des Européens, qui n'en connaissent pas le but; lorsque les solennités du Dourga-Pourana sont honorées de la présence des autorités anglaises, les Hindous ne doivent-ils pas croire que nous partageons ce culte de sang? Dans ces occasions, un hymne célèbre, qui contient les vers suivans, fait retentir les airs: « O déesse noire, « grande divinité de Calcutta, tes promesses ne sont jamais « vaines; toi dont le nom favori est *Koun-Kalie*, la man- « geuse d'hommes; toi qui bois sans cesse le sang des démons « et des mortels! »

Les dévots qui embrassent son culte peuvent avoir toutes les autres vertus; on n'est méprisable parmi eux que si l'on s'enivre, si l'on vole autrement que dans l'exercice de sa profession, si l'on néglige le jeûne ou la prière. Un jeune thug, nommé Choumchiera, fort attaché à ses devoirs, très pieux, ennemi de l'ivresse et de la débauche, adressa des reproches très vifs

à son père qui vivait licencieusement, et refusa de demeurer avec lui. Il préféra se retirer auprès de son oncle Dondie, thug fort respectable. Beaucoup d'Anglais qui ont connu ces brigands exemplaires, leur rendent une justice complète. « Leur vie privée est irréprochable, dit le capitaine Sleeman ; ils se montrent doux, affables, gracieux, sont honnêtes dans les transactions; quelques-uns cultivent la poésie. On remarque dans leur attitude et leur physionomie, une certaine dignité grave et douce qui est pleine de charme. » M. Maclead, qui a fait beaucoup de thugs prisonniers, parle d'eux avec le même intérêt :

« Bhimmie, dit-il, est un homme vénérable qui n'a nullement l'air destiné au gibet. Quant à la famille Laëk, je la vois de près, depuis long-temps, et je ne lui connais aucun vice. Ces gens m'intéressent. L'autre jour Laëk le père, ayant appris que ses parens venaient d'être pendus, répéta les vers suivans d'un poète sanscrit : « J'étais autrefois une perle, et je dormais paisiblement dans le sein de l'Océan profond; aujourd'hui me voilà captif; la pauvre perle est enchaînée, percée d'un trou, suspendue à un fil, ballottée et misérable.»—Dourga, dont la physionomie annonce une bienveillance naturelle, semblerait capable de suicide plutôt que de meurtre. A ces attestations de Maclead, se joignent celles de beaucoup d'officiers anglais ; « Makime le *thug,* dit l'un de ces officiers, est un des hommes les meilleurs que j'aie connus. Fiez-vous à lui dans toutes les circonstances, une seule exceptée, celle qui le place en face du voyageur condamné par la déesse.» Pour les thugs, le voyageur n'est qu'une proie; c'est un faisan, un cerf, un lièvre qu'il s'agit d'atteindre à force d'adresse. Les chasseurs d'hommes se rappellent leurs lieux de triomphe, comme un bon chasseur le coin de la forêt, où de belles pièces de gibier sont tombées sous ses coups. Les champs de bataille se nomment *Biles,* et jamais on ne passe devant eux sans les saluer avec vénération.

Bons pères, bons maris, excellens citoyens, les thugs vous

étranglent sans remords et sans croire qu'ils vous assassinent. Entre le meurtre et l'action qu'ils commettent, il y a selon eux, des abîmes. La vie humaine leur est livrée en holocauste par Devi : ils ont un dictionnaire à eux, que l'on vient de publier à Calcutta sous le titre de *Ramazina*. Ainsi toute leur organisation s'éclaire peu-à-peu. On savait, il y a vingt ans que le voyageur était exposé, en traversant les steppes et les bois, à rencontrer des brigands singulièrement habiles dans leur art. Mais le grand réseau d'assassinats qui couvre le pays ne s'est dévoilé que par degré. Le magistrat de Chistour, M. Wright; MM. Halhed et Stockwell, dans l'Inde septentrionale, crurent avoir beaucoup fait pour la tranquillité publique, lorsqu'ils eurent dispersé plusieurs bandes de thugs, mais les bandes éparses ne tardèrent pas à se réunir. On les tuait, ils renouvelaient leurs cadres par de nouvelles recrues; enfin le gouverneur-général, épouvanté, prit des mesures pour extirper le fléau. Le centre des opérations fut placé à Joubelpore et le capitaine Sleeman fut chargé de la poursuite des brigands. Bientôt une foule de prisonniers furent détenus à Joubelpore; de nombreux interrogatoires, et des confessions de toute espèce, la confrontation des témoins, les aveux naïfs de la plupart des chefs révélèrent l'organisation que nous avons décrite. En octobre 1835, on avait mis la main sur 1562 thugs, tous coupables, à-peu-près au même titre, mais parmi lesquels, les plus criminels ou les plus influens, au nombre de 382, furent pendus; et 382 autres exportés ou condamnés à la prison perpétuelle.

D'épouvantables tragédies avaient signalé la vie de ces thugs; cinq cents recrues chargées d'escorter une somme considérable qu'on envoyait à Gawilgour, furent étranglées dans une seule nuit par une troupe de mille thugs habillés en Cipayes. Dans le langage thug, ces grands coups de main portent une désignation spéciale, on se les rappelle avec orgueil : l'affaire des *cinq cents hommes tués*, celles des *cent hommes tués* sont célèbres. Le *chalisrouh* (affaire des quarante), et le *Sou-*

trouh (affaire des soixante), brillent d'un éclat particulier. Laissons le chef Dourga raconter l'*affaire des soixante.*

« Nous savions, dit-il, que le fils du commandant de la forteresse de Gawilgour, nommé Ghaian-Sing, devait se rendre avec sa suite dans la province d'Aoude pour y lever des troupes, et qu'il portait de l'argent avec lui. Sa troupe se composait de cinquante-deux hommes, de sept femmes et d'un petit enfant brahmane de quatre ans. Les thugs, apprenant cette expédition, députèrent à Joubelpore quelques-uns de leurs membres les plus habiles; et nous commençâmes nos opérations. D'abord on essaya de diviser et d'éparpiller l'escorte sur des routes différentes; mais la chose fut impossible. Aucun ne voulait quitter Ghaian-Sing. Nous finîmes par réunir nos bandes, résolus à conduire les victimes par des routes inconnues et désertes, et à saisir la première occasion de nous défaire d'eux tous.

A Sehora, nous leur persuadâmes de quitter la grande route et de passer par Choumdie, en traversant de grandes plaines désertes, couvertes de buissons, de bruyères et de forêts. Ils nous crurent aisément; leur confiance était gagnée. Arrivés à Simarie, nous n'avions pas encore trouvé le lieu propice que nous cherchions; quelques-uns de nos gens furent envoyés à la découverte et nous rapportèrent que non loin de là, se trouvait un endroit favorable, isolé, sauvage et sans habitation. Nous invitâmes les voyageurs à partir après minuit, et l'on se mit en marche; deux thugs servaient d'acolytes à chacun des voyageurs et nous avions soin d'entretenir constamment la conversation avec eux. Nous prîmes les augures qui furent excellens. Le signal donné, chacun de nous lança le mouchoir chargé du nœud coulant, en commençant par l'arrière-garde et terminant par l'avant-garde. Tous furent étranglés, à l'exception de l'enfant. L'aurore naissait, le temps nous manquait pour ensevelir les cadavres; nous les déposâmes temporairement sur le rivage du fleuve, en les couvrant de sable. Nous emmenâmes l'enfant à Chitterkote.

Le lendemain, quand nous voulûmes procéder aux funérailles, les eaux du fleuve avaient emporté les corps.

— Que devint l'enfant?

— Notre frère Mongoul-Mahkoul l'éleva et lui apprit le thuggisme : l'année dernière on l'a pendu à Sangor. »

Les opérations des thugs se modifient au Bengale; les nombreuses rivières et les cours d'eau, dont le pays est sillonné, transportent la scène du drame sur les barques et les chaloupes. Le thug entre en conversation avec le voyageur, le capte, le séduit, devient maître de sa confiance et lui conseille de monter sur une nacelle dont le maître et les passagers sont membres de l'association. Au moment convenu, le voyageur est étranglé, son corps jeté à l'eau; cinq ou six de ces chaloupes se suivent; et si vous avez échappé à l'une, vous n'échappez pas à la seconde. Laissons parler encore un adepte.

« Les plus habiles d'entre nous, escortés d'un domestique qui porte leurs bagages, suivent ordinairement la rive d'un fleuve en se dirigeant vers l'endroit où leur bateau se trouve amarré; le voyageur se présente, le thug semble harassé; bientôt le voyageur convient qu'il serait plus agréable de monter en bateau et de se laisser mollement porter par les ondes. Du desir à l'acte, il n'y a pas loin; on aperçoit une chaloupe et son patron, l'on marchande; le thug prétend qu'un de ses mérites est de faire d'excellens marchés; en effet, après une longue conversation et beaucoup de discussions sur le prix, les stipulations sont définitivement arrêtées; on monte, le voyageur périt. Si le premier thug que le voyageur a rencontré excite sa défiance, un second arrive, semble partager ses sentimens, approuve sa prudence, l'encourage dans sa réservé, l'aide même à se débarrasser du premier acteur du drame et le dirige vers une seconde chaloupe meurtrière. De nombreuses familles se livrent à ce commerce. Les thugs de la plaine ne comptent que trente familles de *Moutrhies* et deux cents hommes de *Lodehas;* mais parmi les thugs des

rivières, les familles seules des *Boungohs* comptent quelques milliers d'individus. »

Un chef célèbre parmi les thugs de rivières, *Djaïpôle,* tenait constamment deux chaloupes prêtes, à tous les endroits où les voyageurs s'embarquent. Il avait soin de laisser entre elles trois ou quatre milles de distance. « Djhaouliekhan, chargé de battre la campagne, nous en amena deux, raconte un thug, qui montèrent sur notre embarcation. Djaïpôle commandait en personne; le timonnier remplissait les fonctions d'observateur (*Bikôurie*). Quatre hommes, qui tiraient à la cordelle et faisaient remonter la barque, appartenaient à notre bande, ainsi que les sept hommes assis dans la chaloupe. Cette barque couverte avait deux fenêtres ouvrant sur l'eau. Bientôt Djaïpôle s'écrie dans la langue des thugs ou dialecte *ramasie: que les Bôras* (thugs) *se séparent des Bîtous* (voyageurs). Nous obéîmes. La chaloupe marcha pendant un coss. Le timonnier donna le signal de l'exécution : *Boujna Kôe Pawn Doe,* « livrez le gage du fils de ma sœur » : paroles sacramentelles, qui furent suivies de la strangulation immédiate. Nous brisâmes, comme c'est la coutume, l'épine dorsale des victimes pour prévenir toute résurrection, puis nous glissâmes les cadavres à travers les fenêtres, et ils tombèrent dans l'eau. L'ordre autrefois était de poignarder les voyageurs sous les aisselles; méthode maladroite, qui pouvait laisser des traces de sang sur la barque et dans les eaux. Nous y avons renoncé. »

Ainsi tous les sentimens naturels, toutes les pensées d'humanité s'effacent et s'éteignent. On cite des exemples effroyables de cet endurcissement : Neuoûallsing, djemadar, ou colonel, au service du Nizam, homme respectable, mutilé d'un bras et qui par conséquent (selon les thugs orthodoxes du midi) devait être épargné par les assassins, eut le malheur de tomber entre les mains des thugs du nord. La question de savoir s'il périrait fut débattue vivement, dans le sein même de l'honorable société dont une fraction réclamait la mise en

vigueur de toutes les traditions anciennes et religieuses. Pendant le voyage, certains membres de la caravane eurent des démêlés avec la douane ; d'autres furent arrêtés comme incendiaires; d'autres enfin comme voleurs : il est vrai qu'ils faisaient la contrebande des soieries. Le djemadar eut la bonté de les protéger. Ses deux jeunes filles, l'une de douze et l'autre de treize ans (âges qui correspondent à-peu-près à vingt et vingt-et-un ans de nos contrées) s'assirent, lorsque les officiers de justice vinrent visiter les ballots, sur les sacs remplis des soieries prohibées qui appartenaient aux thugs. Arrêtés et jetés en prison, le djemadar répondit pour eux. Comblés de ses faveurs, sauvés par lui, ils voyagèrent avec lui et ses filles pendant l'espace de deux cents milles, et ne discutèrent entre eux que sur un point : non pour savoir si la reconnaissance leur défendait d'attenter à ses jours, « mais si Devi leur permettait de tuer un manchot. » Les orthodoxes se séparèrent des hérétiques, et le malheureux djemadar fut étranglé avec ses filles !

Les thugs de rivières n'exercent guère que sur des voyageurs isolés : les autres expédient des familles tout entières. « A Tchoupara, entre Nagpore et Joubelpore, nous rencontrâmes, dit un chef thug, un *mounchie* et toute sa famille; le soir vint, nos tentes furent plantées à côté des siennes; deux de nos hommes, musiciens, nommés Nourkhan et Sadikhan, s'approchèrent des tentes en jouant de la guitare : l'attention de la famille fut attirée. Deux autres pénétrèrent dans la tente et s'emparèrent de l'épée du mounchie, sous prétexte d'en examiner les ornemens. Le *djhiernie,* ou signal de mort retentit : le mounchie, frappé de terreur, s'élance de sa tente; on l'étrangle pendant que nos hommes, distribués en groupes, expédient la fille, la femme et les domestiques. En vain, le mounchie avait appelé au secours : le bruit des instrumens, les chants de nos camarades et les hennissemens de deux chevaux indomptés qu'on poursuivait à travers la plaine, étouffèrent ces clameurs; et notre entreprise réussit. »

On ne peut s'empêcher de plaindre le sort d'un vieil officier hindou, célèbre par la cordiale aménité de ses manières : il rencontra une de ces bandes, commandée par le thug musulman Ainaênte : « ce furent Doulile Khan et Khoulile Khan (dit ce chef) qui s'insinuèrent dans les bonnes grâces du vieil officier ; ce dernier les prit à gré, les invita à s'asseoir à sa table et les pria de voyager avec lui. Il emmenait deux chevaux, une jument, un poney, deux domestiques, deux soldats et une fille esclave. On part : un nombre suffisant de nos camarades l'escorte; arrivés près d'un ruisseau du district de Baitoul, Khoulile, qui était devenu l'ami intime du voyageur Soubjiekhan, lui proposa de s'arrêter et de prendre quelques rafraîchissemens. L'officier avait un goût décidé pour le *soubjie,* espèce de préparation enivrante où l'on fait entrer de l'opium, et qui procure à ceux qui en ont l'habitude une excitation légère : de là son sobriquet de *Soubjiekhan.*

« Vraiment oui (répondit le vieux soldat), mon esclave me préparera le *soubjie,* et je vous invite à le partager. »

« Il descend de cheval; un tapis, étendu à l'ombre d'un figuier, couvre le gazon ; près de lui s'asseyent Koulile et Doulile ; Laljiône un peu plus loin ; Gômanieh, derrière lui, semble prêter une oreille attentive à la causerie. Les domestiques prenaient soin des chevaux à quelque distance, et les deux soldats fumaient sur les bords du ruisseau. Le nabab était vigoureux et brave, et s'il eût conçu le moindre doute, son cimeterre eût fait voler nos têtes. Le signal retentit, Gômanie jette le lacet, Doulile et Laljiône tirent les pieds du nabab, et tous les hommes de la suite sont étranglés au même instant. Nous déposâmes les corps dans le lit du ruisseau. »

Le lecteur se fatiguerait du récit de ces tristes et horribles scènes et de l'éternel succès qui couronne l'habileté de ces artistes de l'assassinat. Souvent, sur le cadavre même des parens qu'ils viennent d'étrangler, ils adoptent des enfans qu'ils élèvent selon les rites de leur caste. Ces enfans crient-ils de manière à faire concevoir des craintes ? on les tue ; un de ces

pauvres petits fut enterré vivant avec son père et sa mère par le chef *Ghouboukhan.* Il arrive quelquefois aux thugs du nord d'épargner les jeunes filles ou les femmes dont ils veulent faire leurs épouses ou celles de leurs fils. Une bande commandée par Pounchoun venait d'étrangler quarante personnes à-la-fois. Ce dernier aperçut une jeune fille très belle, dont le père et la mère venaient d'être assassinés sous ses yeux et qui, poussant de longs sanglots, frappait sa tête contre les cailloux du chemin et essayait de se tuer. Il s'approcha d'elle, voulut la calmer, lui promit de la traiter avec les plus grands soins et lui dit qu'il la réservait pour son fils Bouckoulie, qu'elle épouserait. Mais ses clameurs devinrent si violentes et son désespoir si dangereux pour la troupe, qu'il lui passa au cou le lacet fatal et l'étrangla sur la place. Une petite fille de trois ans fut sauvée par Kossoul, qui la maria ensuite à son fils Houmiraï.

L'apprentissage des thugs se fait méthodiquement. Les novices se nomment *Kouboulas :* ce sont ceux qui n'ont pas encore pénétré dans les mystères du métier. Les *Bourkas* sont les grands adeptes. Il est permis à un Bourka d'instruire, d'élever et de discipliner tous ceux qui lui semblent propres à augmenter la confrérie. On n'arrive que par degrés au rang de *Bourka.* D'abord vous êtes employé comme espion : on vous envoie en reconnaissance ; puis on devient fossoyeur, ensuite *choumsie* ou « teneur de mains et de pieds pendant la strangulation ; » et enfin *Bourthod* ou étrangleur. Le novice qui prétend devenir *Bourthod,* se place sous le patronage spécial d'un vieux thug qui devient son *gourou* (précepteur sacré), et qui l'accepte pour *cheyla* (disciple). On attend l'arrivée de quelque voyageur dont la constitution soit peu robuste, et dont l'assassinat offre peu de danger. Pendant qu'il dort, le *gourou,* le *cheyla,* et quatre ou cinq des plus honorés de la troupe se dirigent vers un champ voisin, s'arrêtent au milieu du champ, se tournent vers le point de l'horizon opposé à la route que la troupe a suivie, et le gourou invoque la grande déesse :

« *O Kalie* (la noire), *Kounkalie* (mangeuse d'hommes), « *Bhoudkalie* (la noire et la dévorante). — *O Kalie! Ma-* « *hakalie* (la grande noire), *Calcutta-Walie* (divinité de « Calcutta), si ta volonté est que le voyageur qui est entre « nos mains soit tué par son esclave que voici, donne-nous « le *Thibaoû* (oracle favorable)! »

On attend une demi-heure : le premier *Thibaoû* décide si le voyageur sera tué; le second, si le nouvel adepte sera le sacrificateur. Le *Thibaoû* doit se faire entendre à droite. Le *Pilhaoû,* oracle défavorable, a lieu à gauche. Voici quelques détails donnés par les thugs eux-mêmes, sur le sens de ces oracles, qui offrent beaucoup de nuances à observer.

Quand on arrive dans un lieu de station et que le *Pilhaoû* se fait entendre à gauche, il faut le quitter au plus vite; si c'est le *Thibaoû* de droite, on s'arrête. Au moment du départ, c'est précisément le contraire; alors si le bon augure se fait entendre immédiatement après le mauvais augure, on prend courage, on continue la route.

Les prêtres de la secte comptent aussi parmi leurs augures les plus vénérés le *Bouraôk* ou oracle des loups, le *Tchirrayak* ou oracle du hibou, le *Douhîe* ou oracle du lièvre; enfin le *Dounteroue,* oracle de l'âne. Le hurlement ou lamentation du loup (*Tchimmama*) suffit pour détourner le thug d'une entreprise. Ces animaux traversent-ils la route de droite à gauche? c'est bon signe; de gauche à droite, mauvais signe. Pendant le jour, si le loup hurle, on décampe. De minuit jusqu'à l'aurore, l'oracle est moins mauvais; et du soir à minuit, il n'a pas de signification. Si le hibou pousse son cri funèbre, on renonce à toute expédition. Le soir même où un grand village habité par des thugs fut attaqué et mis à feu et à sang par l'officier anglais Halhed, le célèbre pronosticateur Joudaï entendit plusieurs fois le cri lugubre et sourd du hibou. « L'appel du lièvre est important, disait un thug; quand nous avons méprisé cet oracle, la déesse nous a délaissés; cet animal timide est venu ensuite boire l'eau du

ciel dans le crâne de nos gens égorgés. Lorsque le général Doveton nous poursuivait, un lièvre traversa la route devant nous. L'animal criait; nous négligeâmes l'oracle. Le lendemain, dix-sept d'entre nous furent pris. »

Mais au-dessus de tous les oracles, ils estiment celui de l'âne. *Soupoukherou ekadounrou, dounterou;* « un âne, en fait d'oracle, disent-ils, vaut un millier d'oiseaux. » Le capitaine Sleeman, qui a recueilli le vocabulaire du dialecte thug, et qui s'est fait donner tous les oracles par les chefs prisonniers, porte témoignage de la haute importance que les thugs du nord et du midi attachent aux augures. L'oracle est la voix de Devi. « Je réunis chez moi, le 30 mai 1835, dit-il, douze chefs venus d'Hydérabad, de Behar, d'Aoude, du Douab, de Rajpoutana et du Boundlecound; je les chargeai de revoir tous les mots de mon vocabulaire. Ils convinrent que la science des augures décidait de tout. « Tant que nous les avons respectés religieusement, pas un d'entre nous n'a péri. Nos familles florissaient. De générations en générations, l'anathème auquel les meurtriers sont soumis, ne nous a pas atteint. Toujours Devi nous entoure de signes qui nous indiquent clairement le danger ou la victoire, le butin ou la mort; mais la piété nous a manqué et la déesse a décidé notre ruine. »

Une fois les oracles pris, on répète une prière à Devi; puis on retourne au camp; le *gourou* prend un mouchoir, se tourne vers l'occident, noue une pièce d'or ou d'argent, et procède à la fabrication du nœud coulant *classique* (gour-knat), « lien scientifique » que l'on n'a le droit de former qu'après avoir reçu les ordres sacrés. Le disciple ou *cheyla* le saisit avec respect dans sa main droite, et se dirige vers la victime accompagné du *Choumsie,* « teneur de mains ». On éveille le voyageur sous un prétexte; et, au moment où le chef donne le signal, l'élève fait son coup d'essai, aidé comme à l'ordinaire par le *Choumsie.* L'œuvre accomplie, il s'agenouille devant le *gourou;* touche les pieds du maître de ses deux

mains étendues, délie le mouchoir, en tire la pièce d'or, et la remet, comme offrande (*nouzour*), avec tout l'argent qu'il possède, au gourou, qui emploie cette somme à l'achat de sucre, de pâtisseries et d'autres friandises. Ainsi se prépare le *touponie,* fête ou sacrifice qui ne peut avoir lieu qu'à l'ombre de certains arbres, du manguier, du figuier, du nîme ; mais jamais sous le néomja, le sirésa ou le baboûle. Les bourthods ou strangulateurs prennent place autour d'un tapis; et le nouvel adepte reçoit sa part du sucre consacré.

C'est une grande affaire que le touponie. Les thugs prétendent qu'une fois qu'on en a goûté, il est impossible de ne pas s'attacher éternellement à la secte du thuggisme. « Il nous « arrive bien quelquefois, disait un chef célèbre, d'éprouver « de la pitié; elle est naturelle à tous les hommes. Mais la « miraculeuse influence du sucre consacré par le touponie; « nous métamorphose complètement : elle agirait sur une « brute. Quant à moi, je n'aurais pas besoin d'être thug « pour vivre; ma mère était riche; j'ai eu de belles places; « on m'aimait partout où je me présentais. Eh bien! toutes « les fois que j'ai essayé de quitter le thuggisme, je ne « l'ai pas pu : j'ai été rappelé par un irrésistible penchant. « Dieu me ferait vivre cent années, que je ne pourrais em- « brasser aucune autre profession. Mon père, dès ma plus « tendre enfance, m'a fait goûter le sucre fatal, et je crois « qu'avec toutes les richesses du monde et la faculté de choi- « sir entre tous les métiers, un thug préférerait toujours « l'occupation commandée par Devi. »

En effet, cette carrière d'indolence et d'entreprises, de voyages et de repos, de jouissances et d'aventures, exerce sur ses sectateurs un véritable prestige; il n'y a pas d'exemple d'un thug qui ait déserté sa profession : il l'honore et il l'estime. Ceux qui échappent à la vengeance des lois retournent bientôt, après avoir vu pendre leurs complices, à leurs occupations favorites.

Pendant ce grand repas du touponie, la pioche sacrée, instrument singulièrement vénéré, est placé sur une nappe à côté du sucre béni. On ne peut avoir droit au sucre, une fois consacré par la prière, que si l'on a étranglé un voyageur de sa propre main, et si l'on est de condition libre. La consécration se fait de la manière suivante. Le chef le plus estimé s'assied, la face tournée vers l'orient. A droite et à gauche se rangent les thugs les plus considérés, en nombre pair. Avant la prière, on met de côté des morceaux de sucre destinés à ceux qui n'ont pas encore tué leur homme. Puis, le chef pratique un trou dans la terre, y dépose un peu de sucre, joint les mains, les élève vers le ciel, y fixe ses regards; et, dirigeant vers la Déesse toutes ses pensées, s'écrie :

« Grande Déesse, toi qui procuras jadis à Djoura Naïk et à « Khodouk Bounwarie, un lacs et soixante roupies, nous « t'adressons notre prière, exauce nos vœux! »

Tous les thugs se joignent de cœur aux dévotes intentions de celui qui prononce cette prière. Il répand un peu d'eau sur la pioche, distribue le sucre à ses frères qui étendent leurs mains vers lui, et donne le signal convenu pour la strangulation. A ce signal, tous les thugs, dans un profond silence, mangent leur sucre, en ayant bien soin de ne pas en laisser tomber un seul fragment sur la terre, ce qui serait un très mauvais signe. Ce serait bien pis s'il se passait quelque chose d'indécent ou d'irrespectueux pendant la cérémonie, si les thugs se prenaient de querelle, ou si un chien, un âne, un cheval, touchaient au sucre : ils se regarderaient alors comme frappés d'une complète défaveur. Quand un thug s'intéresse à un enfant, il a soin de lui donner, de très bonne heure, un peu de ce sucre. Tout initié conserve un profond respect pour son gourou, et ne manque jamais, en revenant dans sa famille, de lui faire cadeau d'un vêtement pour lui, quelquefois d'un autre pour sa femme et pour ses enfans. Plusieurs mois après, le gourou lui rend ce cadeau, et l'intimité qui s'établit entre le maître et le disciple passe pour inviolable.

Vous rencontrez des thugs sur toutes les routes et sous tous les déguisemens; par bandes de dix à douze hommes, quelquefois isolés; habillés en cipayes, en pélerins, en marchands, ou en princes environnés de leurs nombreux serviteurs : ces derniers sont des thugs. Leurs groupes se réunissent de temps à autre, et forment des armées de trois à quatre cents hommes. Quand le danger approche et qu'ils savent qu'on les poursuit, ils se séparent et se répandent à travers le pays; ils ont des lieux de rendez-vous et des stations bien connues. Le thug le plus expérimenté, le plus propre, le moins adonné à l'ivrognerie et le plus soigneux porte l'instrument sacré, ou la pioche à creuser les fosses. On regarde cette pioche comme un présent de la divinité. Les thugs ont pour elle la vénération du soldat pour son drapeau : on jure par elle. Dans les campemens, on prend soin de l'enterrer en dirigeant sa pointe du côté vers lequel doit se diriger l'armée. Les thugs croient que si la déesse veut leur faire prendre une autre direction, elle déplacera elle-même la pointe de la pioche sacrée. Dans le Dekkan, où le thuggisme a conservé son ancienne vigueur, ils sont même persuadés que, pour observer tous les rites, on devrait jeter la pioche dans un puits, d'où elle sortirait d'elle-même au moment où il faudrait s'en servir. Ils ne doutent pas que Devi ne punisse tous les profanes qui toucheraient à la pioche.

« Savez-vous, demandait Féringie, pourquoi les chefs ou rajahs des régions situées au-dessus de la Nerboudda ont longtemps reculé devant nous? Ils n'ignoraient pas que la déesse se venge quand on attaque ses enfans.

— Cette crainte, la déesse Devi l'inspire-t-elle encore aux rajahs? — Oui, dans beaucoup de pays.

— Citez des exemples de ces vengeances.

— Il y en a mille. Le raja de Djhalône fit prendre Baudhou et son frère Koumolie, deux thugs célèbres, qu'il jeta sous les pieds de ses éléphans; ils périrent. Le lendemain de ce supplice, Devi lui envoya la lèpre. Il essaya de fléchir Devi

en construisant un temple magnifique; il éleva un tombeau, y plaça des brames, les nourrit à ses frais, mais en vain. La maladie était incurable, et Devi le fit périr dans les plus cruelles tortures.

— Ne savez-vous pas que Baudhou lui-même, après avoir eu les oreilles et le nez coupés par ordre d'un rajah, était devenu votre accusateur?

— Devi l'avait abandonné; mais il est revenu à nous et la déesse a vengé sa mort; il y a des milliers d'autres exemples tout aussi étonnans.

— Les exemples étaient bien plus fréquens, interrompit Nazir, quand nous méritions, par notre conduite pieuse, la protection de la déesse; tant que nous lui avons obéi, jamais elle n'a cessé de nous protéger.

— Oui, oui, cela est vrai, s'écriait Zelfoucar; autrefois les *thugs* prenaient garde aux oracles : aujourd'hui on les néglige. On tue sans distinction de sexe et de classe; quelquefois avec l'épée au lieu du lacet. Comment échapperions-nous à notre ruine!

Il y a soixante ans, dit alors Saïbkhan, le rajah de Condoul fit arrêter tous les thugs de sa principauté; pendant trois nuits successives, une grande voix, retentissant du sommet des temples, ordonna au prince de mettre en liberté les captifs. Toute la ville l'entendit : on supplia le prince d'obéir à cet ordre divin : il s'y refusa. Le soir même, une main mystérieuse s'empara du lit sur lequel il couchait avec Ranie, sa femme, et jeta le lit par terre, de manière à blesser cruellement l'un et l'autre.

— Quelqu'un d'entre vous était-il présent?

— Non, mais nos pères nous l'ont dit.

— Et aujourd'hui les vengeances de Devi inspirent-elles la même crainte aux rajahs?

— Dans certaines provinces et non dans toutes. Nos frères ayant été infidèles à nos maximes, la déesse les a laissés maltraiter avec impunité.

— Oui, oui, la déesse nous abandonne, s'écria Morlie; on nous arrête, on nous saisit, on nous tue sans qu'elle nous défende!

— Comment le thuggisme pourrait-il se maintenir, dit alors Dourga? au bruit du tambour anglais, les divinités et les démons prennent la fuite. »

Tous les rajahs de l'Inde sont cependant bien loin d'avoir perdu leur ancienne vénération pour la redoutable Devi. En 1834, Maôn Singh, rajah de Joudpoûre, offrit un asile à tous les thugs et refusa de livrer au gouverneur général de l'Inde ceux qui se trouvaient dans ses états. Il fallut que lord William Bentinck fit marcher une armée et menaçât de le soumettre par la force.

On s'explique aisément la haine qu'une puissance de ce genre inspire aux classes privilégiées et surtout aux rajahs. Les thugs ne prélèvent leur dîme de sang que sur les voyageurs et le marchand, l'officier indien et l'artisan, enfin sur la masse du peuple; ils sont peu redoutables pour les autorités anglaises, qui ne se mettent en route qu'avec une escorte armée. La destruction du thuggisme, combattue à-la-fois par l'indolence nationale, par les préjugés religieux et par la situation du pays; cette œuvre silencieuse, difficile, conquête sans gloire, victoire sans trophée, expédition pénible et sans éclat, trouve autant d'obstacles qu'elle mérite d'éloges. On ne peut accorder trop d'estime et de reconnaissance à une entreprise si épineuse : pour en comprendre tout le mérite, il faut se souvenir que, dans l'Inde, la vie humaine est peu estimée, l'assassin à peine poursuivi, la charité fraternelle et la sympathie de l'homme pour l'homme à-peu-près ignorée. Les sentimens d'humanité se renferment dans l'enceinte des familles et ne dépassent pas les limites des castes. Qu'un voyageur ou qu'une caravane de voyageurs soient égorgés, personne n'y fait attention. « Dans la province « d'Aoûde, dont les irrigations se font au moyen de puits, il « arrive tous les jours aux agriculteurs de trouver dans ces

« puits des cadavres récemment tués; ils y sont accoutumés « et n'y font pas la moindre attention. »

Le temps a consolidé cet état de société sans lien, ces mœurs de famille sans patrie, ces habitudes de caste sans rapports civiques. Avec une docilité remarquable, une grande douceur de caractère, une rare subtilité d'esprit, un respect séculaire pour la décence de la conduite, l'élégance des formes et les lois établies, l'Hindou vit et meurt sans soupçonner l'existence d'un autre ordre social que celui sous lequel il végète. Dignité nationale, devoir de citoyen, tout ce que nous estimons le plus, est inconnu à l'homme de ces régions. Il est prosterné devant l'autel de ses dieux, enfermé dans les prescriptions et les formules de sa caste, auxquelles seules il attache de l'importance et qui constituent son existence morale tout entière. La réforme de l'éducation et celle du système religieux, le mélange des races européennes et de la race hindoue et musulmane, sont donc les seuls remèdes qui puissent guérir non-seulement l'institution du *thuggisme*, mais toutes les maladies endémiques qui dévorent depuis des siècles cette nature antique et abâtardie. Déjà le collège d'Houghly s'est ouvert à quatorze cents Indiens; sur ce nombre, onze cents étudient la langue anglaise. Sans doute cette masse de connaissances nouvelles, en pénétrant dans la société hindoustanique, y opérera une amélioration sensible; déjà l'on a entendu récemment un des jeunes gens élevés dans ce collège, et auquel ses parens reprochaient de négliger le culte de la déesse Devi, s'écrier en passant devant cette divinité : « Bonjour, madame la noire; j'espère que votre seigneurie se « porte bien! » Irrévérence inouïe, et que personne n'a osé châtier.

(*Edinburgh Review.*)

Voyages.

—

CAPTIVITÉ

DE PLUSIEURS MATELOTS AMÉRICAINS

DANS LES ILES PELEW.[1]

Rien de plus bizarre, de moins observé ni de moins connu que ce monde maritime que les anciens ne soupçonnaient pas, et auquel les savans modernes ont donné le nom d'Océanie. C'est une poussière d'îles, répandues au hasard à la surface d'une vaste mer; îles grandes et petites; les unes encore chargées de végétation, les autres stériles et nues, la plupart environnées de bancs de corail contre lesquels la quille des vaisseaux vient se briser, et qui protègent de leur rempart naturel les insulaires sauvages. Quand on pénètre dans quelques-unes de ces îles, on y trouve la variété la plus étonnante de mœurs, de langages, de religions et de races humaines : ici la douceur pastorale mêlée

[1] Note du trad. L'archipel des îles Pelew est situé dans la mer du Sud entre les îles Philippines et les Carolines. Cantova et les missionnaires espagnols ont été les premiers à les signaler au commencement du XVIIIe siècle; mais elles sont restées totalement inconnues jusqu'en 1783, époque du naufrage de *l'Antilope* sur ces parages. La relation de Keats, et l'arrivée à Londres du capitaine Wilson, qui accompagnait le jeune prince Ly-Bou, fils d'Abah-Thule, roi des îles Pelew, attirèrent l'attention de l'Europe sur cet Archipel. Depuis, les voyageurs en ont très rarement parlé.

à l'antropophagie, plus loin la polygamie accouplée au respect pour les femmes; souvent aussi une anarchie et une immoralité presque complète, une indélébile férocité.

L'un de ces points de terre inconnus et sauvages a servi récemment de prison à quelques matelots américains. Nous devons à leur malheur les détails les plus curieux sur une des populations farouches qui, jetées sur une pointe de rocher au milieu des flots, condamnées à un isolement éternel, ne peuvent puiser dans aucune communication extérieure, les germes d'une civilisation progressive.

Horace Holden, né dans le Nouveau-Hampshire, s'embarqua en 1831 sur le vaisseau baleinier *le Mentor,* capitaine Bernard. Ce vaisseau doubla le cap de Bonne-Espérance, traversa l'Océan indien, ne put aller mouiller à Ternate à cause des vents contraires, et après trois jours de gros temps toucha sur un banc de corail situé à peu de distance des îles Pelew : il y échoua. Dix hommes de l'équipage essaient de se sauver dans une chaloupe qui est bientôt submergée; un autre se noie par accident. Le jour reparaît : on reconnaît terre, à la distance de trente milles. Il reste onze hommes, qui s'embarquent avec le capitaine dans la dernière chaloupe, rament l'espace de trois milles et atteignent un petit rocher dont la surface n'a pas plus de vingt à vingt-cinq toises. Ils s'y arrêtent pour prendre quelques alimens, et y passent la nuit. Le lendemain matin, un canot, chargé de vingt-deux sauvages nus, tatoués de figures bizarres, leurs cheveux noirs jetés au hasard sur leurs épaules, les dents noires, d'un aspect féroce, armés chacun d'une épée et d'un tomahawk, quelques-uns de massues chargées de pointes de fer, s'approchent de l'îlot. Ils ne se montrent pas très hostiles envers les naufragés, leur donnent des noix de coco, du pain de cocotier, une liqueur extraite de la sève de cet arbre, mais s'emparent de tous les débris du naufrage et les emportent avec eux.

Les matelots se rembarquent dans leur chaloupe et ren-

contrent presque aussitôt une trentaine de canots, au milieu desquels ils passent. Après quelques coups donnés et rendus, ils touchent une île un peu plus grande et s'y arrêtent. Deux indigènes qui les aperçoivent viennent à eux, les trouvent accablés de fatigue et mourant de faim, et les guident jusqu'à une espèce de port ou de crique. Là sont amarrés beaucoup de canots remplis d'indigènes; et on y fait monter les Américains, pour les conduire à Baubelthouap, la plus grande des îles Pelew.

Les dignitaires de ce petit royaume les reçurent, assis sur une espèce de plate-forme, à quelque distance du havre. Deux bâtimens oblongs, d'une construction grossière, ayant à-peu-près soixante pieds de long sur vingt-quatre de large, et séparés l'un de l'autre par un espace de quinze pieds, s'élevaient à droite et à gauche de la plate-forme. Un billot destiné aux exécutions faisait face aux nouveau-venus. On délibéra sur le sort qui leur était réservé. Les femmes crièrent, en pleurant, qu'il fallait épargner les étrangers. Une heure s'écoule: une prophétesse, habitant un village voisin, est consultée et conseille la clémence; enfin on se décide pour ce dernier parti. On apporte de l'eau sucrée mêlée à du jus de coco et contenue dans une tasse ornée de coquillages, faite d'une noix de coco travaillée et polie. La prophétesse les reçoit et leur fait servir un repas abondant. Ils avaient passé quelque temps chez cette dernière, lorsqu'un personnage bizarre s'offrit à leurs yeux; il ne ressemblait pas aux indigènes : c'était un homme d'environ soixante ans; tatoué comme les habitans de l'île, à l'œil vif, à la physionomie intelligente, portant des cheveux gris épars sur ses épaules, privé de toutes ses dents et marchant d'un pas ferme qui semblait indiquer la conscience de sa dignité personnelle, et du respect qui lui était dû.

« Mon Dieu (s'écria-t-il en anglais, lorsqu'il s'approcha « des matelots) ce sont des Anglais! Mes concitoyens; vous « êtes sauvés, grâce à Dieu! Il est bien étonnant que l'on ne

« vous ait pas tués dans votre barque..... Depuis vingt-neuf « ans que je me trouve ici, vous êtes les seuls Européens « que j'aie vus! Mon nom est Charles Washington; j'ai « été chapelier et je me suis engagé comme matelot sur le « vaisseau de guerre *le Lion*. Nous croisions dans ces pa- « rages, lorsque je ne sais quelle faute de discipline m'exposa « à la colère du capitaine. J'y échappai en quittant le vais- « seau et nageant jusqu'à cette île où je me trouve heureux, « et que je n'ai point envie de quitter. J'y suis célèbre : je « suis le sixième chef de l'île, et mon autorité est respectée. « Allons, ne craignez rien : mangez! les provisions que l'on « a placées devant vous vous appartiennent, usez-en libre- « ment. »

Une foule d'enfans et de femmes s'attroupaient autour des Américains; leur hôte anglais fit voltiger deux ou trois fois autour de sa tête la massue qu'il portait : tout le monde se retira. Grâce au crédit de cet Européen, devenu sauvage, les captifs furent bien traités; on leur donna une hutte ou *paï;* on eut soin de leur porter chaque jour une provision d'amandes, de noix, de pommes de terre, de fruits d'arbre à pain et de viande de porc. L'île n'était pas dépourvue d'une certaine ébauche de civilisation.

A Baubelthouap, les hommes vont nus et les femmes ne portent d'autres vêtemens qu'un petit tablier très court qui s'attache sur les hanches, par une ceinture ouverte des deux côtés. La couleur de la peau des Pelewiens est légèrement cuivrée; leurs cheveux noirs et crêpus tombent sur leurs épaules; ils se tatouent les extrémités avec beaucoup de soin de prétention. L'huile, qu'ils extraient du cocotier, leur sert à frotter leur corps tout entier, qu'ils saturent de cette substance; ils ont le nez plat et les lèvres moins épaisses que les Africains; leurs prunelles rougeâtres étincellent d'une étrange expression de férocité. Comme tous les sauvages, ils ont pour la parure une passion très vive; et, chez eux, la coquetterie des femmes ne le cède en rien à celle des Euro-

péennes. Une espèce d'herbe peinte et desséchée traverse les oreilles de ces dernières ; le cartilage de leur nez est percé d'un fragment de feuille de *caboua ;* souvent même, par une recherche d'élégance, quand elles peuvent se procurer de vieilles savates européennes, elles les découpent en petits fragmens de diverses formes, et les suspendent à leur poitrine en guise de colliers et de bracelets.

Lorsque les matelots américains furent parvenus à comprendre les indigènes et à se faire comprendre d'eux, ils conçurent les uns pour les autres une amitié mutuelle. Après avoir consulté la sorcière, offert un sacrifice à l'idole et accompli toutes les cérémonies d'usage, il fut convenu que les indigènes aideraient les captifs à réparer leur chaloupe et à construire un autre canot; que l'on s'embarquerait à la recherche de quelques vaisseaux allant en Chine ou en revenant; que, pour prix de la rançon des captifs, les habitans de Baubelthouap recevraient deux cents mousquets, dix barils de poudre, des balles et des pierres à fusil, des peignes, des ceintures, et quelques objets de quincaillerie. En effet, au moyen de misérables outils, le canot fut creusé; on partit. Mais le canot ne put tenir la mer : il fallut retourner sur ses pas. Un mois fut encore sacrifié à faire de nouveaux préparatifs ; on se rembarqua le 27 novembre 1832 : quatre hommes se placèrent dans la chaloupe, quatre dans le canot. Ces derniers furent accompagnés de trois indigènes qui, dans leur naïve crédulité, s'en allaient, ils ne savaient où, chercher le prix de la rançon qu'ils devaient rapporter, ils ne savaient comment.

Ils partirent donc, dans le vague espoir de rencontrer un navire qui les recueillerait. La mer devint houleuse; la chaloupe, mal construite, fit eau; et, après neuf jours de bourrasque, après un labeur patient, consacré à un inutile calfatage, ils virent approcher d'eux une flotte de dix-huit canots de diverses dimensions, chargés d'hommes nus qui se précipitèrent sur eux la massue en main, jetèrent les mate-

lots à la mer et brisèrent leur chaloupe en mille morceaux, qu'ils emportèrent. A grand'peine et à force de supplications, les naufragés obtinrent la vie : on les conduisit à terre, et les vainqueurs commencèrent des danses frénétiques.

Ce n'étaient plus les insulaires compatissans de l'île de Baubelthouap. Les femmes, par leurs vociférations, excitaient les hommes au massacre des prisonniers, dont on se disputa long-temps la propriété, et qui, au milieu de la discussion, reçurent des blessures graves. Enfin, le partage une fois déterminé, on les conduisit au temple nommé Vennie Yarris, ou maison de Dieu. On les plaça près de l'autel, où on leur donna un peu de nourriture dont ils avaient grand besoin, n'ayant pas mangé depuis plusieurs jours.

Les voilà jetés, nus et affamés, sur un petit roc isolé, à peine connu des voyageurs. Pendant deux années, ce fut la prison de Holden. C'est un grand récif de corail sous-marin, recouvert d'une couche de terre peu profonde qui a trois quarts de mille de long sur un demi-mille de large. Le banc de corail avance sous les eaux à une distance inégale, qui varie d'un huitième de mille à un demi-mille. Située entre le troisième et le quatrième degré de latitude nord, sous le cent trente-et-unième degré de longitude vingt minutes est; cette île, qui porte indistinctement sur les cartes géographiques, les trois noms d'île Nievil, île Johnston et île North, s'appelle *Tobie* dans le dialecte du pays : on l'a toujours crue inhabitée. La mer l'inonde souvent et couvre jusqu'à un quart de mille du rivage. Les indigènes ne se rappellent pas d'avoir jamais vu un seul homme blanc ou entendu leurs pères parler des hommes blancs. Leur teint est cuivré, mais très peu foncé; leurs dents, remarquables par leur force singulière, brisent sans peine l'écaille de la noix de coco. Ils n'ont pas coutume de noircir leurs dents comme les autres Pelewiens auxquels ils ressemblent d'ailleurs par la saillie des pommettes des joues et la largeur d'un nez épaté. Leur nourriture se compose des fruits du cocotier et de quel-

ques poissons qu'ils pêchent en petit nombre avec des hameçons très mal fabriqués. Ils prétendent que cette forme est consacrée par le Dieu Yarris, et qu'il se fâcherait si on l'altérait. Tonne-t-il? ils s'écrient que Dieu parle (*Yarris titrie*). Si la terre tremble, ce qui les effraie beaucoup, ils disent : *Yarris vient, Tobie va s'engloutir* (*Zahbie toua Yarris, Tobie yettamen.*)

Ces insulaires, réduits à de si faibles ressources, et dont l'intelligence ne reçoit aucun développement, ont à peine de quoi exister. Les mourans dont on désespère sont privés de nourriture et chassés des maisons. Lâches et serviles, cruels et peu intelligens : indolens et sans ressort moral, les Tobiens sont dignes du mauvais rocher que Dieu leur a assigné pour domaine et qui ne produit que quelques mauvais cocotiers nains, dont les fruits sont rares et sans saveur.

Ils sont fiers de leur chevelure dont ils prennent un soin particulier, et qui, souvent humectée de la liqueur extraite de la noix de coco, retombe à flots lustrés sur leur ceinture. Ils se saluent en se serrant mutuellement dans leurs bras, de manière à ce que les deux nez se touchent. La famille existe à peine chez ce peuple primitif : chacun de ses membres reçoit un nom différent. Le nom patronimique n'existe pas. Dans la famille habitée par Holden, le père s'appelait *Paraboua ;* la mère *Nahkit ;* le fils aîné *Bouhwourtimar ;* la première fille *Kobawheut ;* la seconde fille *Kobahnoueuk ;* et le dernier fils *Wahrébou.* Les enfans désignent leurs parens par ces noms seuls. Les termes affectueux qui, chez les autres nations, désignent les relations de parenté, manquent aux *Tobiens.*

Trois ou quatre cents âmes habitent les trois petits villages semés sur ce rocher stérile. Là, une série de générations inconnues a végété dans la barbarie depuis un temps immémorial. Leurs traditions antiques ne parlent que de trois personnes qui ont, disent-ils, visité leur île à diverses époques ; l'un, nommé *Pierre Kart* (Anglais, sans doute), qui, venu

de Ternate, leur enseigna la religion et les arts; l'autre, venu d'une île du nord-ouest, et qui leur apprit à cultiver la racine du *tarrow ;* le troisième, qui vint d'un autre point avec deux hommes et trois femmes, vécut quelque temps avec eux et les quitta. L'histoire n'en dit pas davantage.

Sur ce misérable sol, l'arbre à pain ne croît qu'avec peine. Les habitans cultivent une espèce inférieure de *tarrow,* qu'ils divisent par couches et qu'ils nomment *correy*. Au centre de l'île se trouve une cavité dans laquelle on a soin de déposer le plus de terre végétale qu'on peut recueillir, et dont l'engrais consiste dans les feuilles sèches et des branchages pourris. L'eau qui tombe des crevasses d'un rocher voisin humecte sans cesse cette terre. Holden et ses compagnons étaient chargés de transporter l'engrais qui remplissait des paniers de feuilles de cocotiers; ils retournaient ensuite le terreau avec leurs mains. Une autre cavité, pratiquée dans le roc, servait de four; on y faisait cuire le produit de la plantation. Le feu qu'on y allumait était couvert de dalles, qui ne tardaient pas à rougir, et sur lesquelles on plaçait des écuelles de noix de coco, renfermant les racines du tarrow baignées dans de l'eau fraîche : des feuilles et du sable servaient de couvercle. Quant au poisson, lorsqu'on avait le bonheur d'en prendre, chose rare, on le faisait griller sur des pierres rougies au feu.

Au milieu de cette pauvre et chétive existence, les matelots américains, condamnés à un travail incessant, privés de nourriture, ne se soutinrent qu'à force de courage, et grâce à la vigueur de leur tempérament. Un intervalle, à peine perceptible, sépare de la brute ces Tobiens, dont l'extrême et stupide barbarie détruit les systèmes de ceux qui ont voulu idéaliser la vie sauvage. Ils dorment, boivent, mangent, marchent et se reposent : voilà toute leur existence; leurs idées ne vont pas plus loin. Ils comptent par lune, mais non par semaine ni par année. Ils ont des mots pour : *Aujourd'hui, demain, après-demain, le jour*

d'après; mais voilà tout. Ils ne mesurent ni les quantités ni les surfaces, estiment peu la chasteté dans le mariage ou hors du mariage, et ne font pas grande attention à l'infidélité de leurs femmes. Les enfans nés dans la même localité, à la même époque, sont regardés comme s'appartenant mutuellement, et se marient ensuite. La polygamie est autorisée et commune. Point d'instrumens de musique, quelques danses consistant surtout en attitudes et en contorsions. L'industrie ne s'étend pas plus loin que l'art de creuser un canot et d'élever une hutte grossière. L'homme qui passe pour le plus adroit dans l'un de ces deux métiers reçoit le nom de *sennup* ou maître. Quand la tâche est très laborieuse, on assemble les voisins ou même tous les habitans, dont le concours tumultueux ressemble assez à celui de nos anciennes colonies, lorsqu'il s'agissait de mettre un navire à flot. On souffle quelquefois dans une conque marine pour convoquer aux exercices religieux les hommes et les femmes. Une espèce de gémissement monotone et prolongé est le seul chant qu'ils connaissent.

La religion et la législation ne sont guère plus avancées chez les Tobiens. Outre leur dieu, qu'ils appellent *Yarris,* ils ont dans leur temple douze fétiches, petites statues grossières qui représentent à-peu-près un homme debout, et qui ont quatre pieds de haut. Le nom d'*Yarris* s'applique à tous ceux que l'on suppose frappés de l'inspiration céleste, et principalement à un prêtre, qui a l'air fort considéré, et dont le gendre servait d'arbitre aux plaideurs dans la plupart des querelles, discussions, etc., etc. La propriété territoriale et celle des objets est reconnue. Un vol évident est puni par les voisins qui, se groupant au hasard, tombent sur le coupable, qu'ils sacrifient à cette justice sommaire pratiquée en Irlande, sous le nom de *lynch-law*. Dans les cas plus graves on lance à la mer le criminel, placé dans un vieux canot sans rames, et les mains liées derrière le dos.

Le *tabou* et le tatouage, deux cérémonies singulières, tout-à-fait inhérentes à l'état social de l'Océanie, sont en grande

vénération dans l'île North. Ces peuples entendent par tabou une étrange consécration, regardée comme religieuse, et qui s'attache à certains lieux, à certaines circonstances de la vie : l'idée de séparation et d'isolement s'attache aussi au même mot. Quiconque a touché un cadavre est *tabou* pendant trois jours : il reste enfermé dans une hutte sans que personne puisse l'approcher; on lui fait passer de loin les alimens qu'il doit prendre. Le *tabou* stricte dure quatre jours : il est suivi d'une autre retraite moins sévère, qui dure trois jours seulement. Parmi les lieux sur lesquels plane cette consécration se trouve le cimetière des enfans, l'hospice des femmes en couche, un bosquet de cocotiers consacré à des cérémonies religieuses; enfin, le grand temple ou grande hutte qui se nomme *Vennie-Yarris*.

Les femmes n'y sont jamais admises. A chaque nouvelle lune les hommes s'y assemblent, quelquefois en foule, souvent en petit nombre, pour prendre un repas commun. Une fois tous les cinq mois, la même cérémonie se prolonge trois jours entiers. On y danse, et l'acte le plus solennel de ce culte sauvage consiste à offrir six noix de coco fraîches à la divinité. Pendant que les insulaires, accroupis autour de la hutte, causent familièrement, le prêtre, assis sur une natte et faisant de violentes contorsions, prononce l'oracle attendu. Bientôt un acolyte brise en plusieurs morceaux quatre des noix de coco, dont le lait et la pulpe retombent dans une grande jatte; un assistant se lève, hurle avec fureur, se précipite sur l'autel et avale d'un seul trait une partie du lait de cocotier; puis, il lance au prêtre un ou deux fragmens de l'écaille, et retourne à sa place : le prêtre s'empare des deux autres noix, et les conversations recommencent de plus belle. Jamais les étrangers ne sont exclus de ces cérémonies qui ne semblent, d'ailleurs, inspirer aux habitans ni respect, ni terreur religieuse.

Le tatouage constitue une obligation véritable. Le suc d'un végétal, qu'ils appellent *savann* et qui donne une couleur bleuâtre, sert à cet usage. Holden et ses compagnons se sou-

mirent à l'opération, qui ne put avoir lieu qu'à diverses reprises, tant était douloureuse et vive l'inflammation causée par les arêtes de poisson que l'on enfonçait dans la chair. Le tatouage est la marque et le symbole caractéristique de la généalogie, des affiliations, des relations originelles de ces peuplades insulaires. Dans les îles Sandwich, les lignes tatouées se coupent toujours à angles droits; dans le groupe de la Nouvelle-Zélande, elles représentent des spirales et des volutes.

Les canots de ces insulaires portent des voiles triangulaires formées de nattes faites avec les feuilles de l'arbre nommé *souk*. Avec les fibres du cocotier, on fabrique les cordages qui maintiennent l'unique mât de la petite embarcation. Les hommes portent un tablier attaché sur les hanches, et fait de l'écorce flexible du *kourramoung*, qui se file et se tisse comme le chanvre : soin réservé aux femmes qui ont leur métier à tisser et leur navette. Le tablier de ces dernières est fait de feuilles nattées que l'on trempe dans une teinture jaunâtre, extraite du suc d'une racine particulière; elles ont des colliers faits d'écailles ou de morceaux de cocotier poli; des bracelets d'écaille de tortue, des pendans d'oreilles qui élargissent énormément le cartilage, complètent la parure de ces femmes.

Le dialecte des habitans de l'île North présente un phénomène remarquable. De tous les idiomes répandus sur la face du globe, il n'en est pas de plus grossier. A peine les insulaires possèdent-ils l'expression d'une seule idée abstraite : ils comptent jusqu'à dix; mais leurs alphabets numériques sont au nombre de trois : le premier, pour compter les poissons; le second, pour compter les noix de coco; le troisième, pour les autres objets. Ils ne possèdent que le pronom singulier de la première et de la seconde personne; ils disent *moi* et *toi*, mais ils ne peuvent dire *lui*, *elle*, *nous*, *eux*, *elles*; dans tous ces derniers cas, ils sont obligés de répéter les noms des personnages dont ils parlent. Les pronoms possessifs leur manquent absolument : ils disent toujours l'*arbre*

de moi, au lieu de *mon arbre;* ils ignorent même le pluriel. Quand ils veulent dire *les arbres,* ils emploient comme affixe le mot « pipie » *plusieurs.* C'est peut-être la forme la plus imparfaite qu'ait jamais revêtue la pensée humaine.

Les malheureux matelots, accablés de travaux pénibles, dévorés de vermine, en butte aux injures et aux sévices de leurs maîtres, attendaient impatiemment la mort : elle vint délivrer quatre d'entre eux, et deux des insulaires qui les avaient accompagnés. Le capitaine Bernard, deux mois après son arrivée dans l'île, obtint d'être mis à bord d'un vaisseau anglais, nommé *la Sabine,* qui reçut avec lui un nommé Rollin, matelot. Leur rançon fut payée en fer et en armes. Les insulaires, ne trouvant pas cette rançon suffisante, redoublèrent de cruauté envers les autres captifs. Trois moururent de faim ; un quatrième, chargé de coups, expira des suites de ses blessures. Holden et Nute, poursuivis à travers l'île comme des bêtes fauves, furent défendus, l'un par son maître, l'autre par les femmes. Enfin, voyant que ce misérable reste était incapable de se soutenir et de rendre aucun service à la communauté, les Tobiens consentirent à les livrer à un capitaine de vaisseau anglais, qui les recueillit. Nute était exténué; Kobac, insulaire des îles Pelew, resté seul dans l'île Tobie, fut retrouvé vivant et emmené par le sloop américain *le Vincennes,* qui fut chargé par le gouvernement des États-Unis de payer la rançon promise aux insulaires de Baubelthouap, dont l'accueil hospitalier avait conservé la vie des matelots. On marchanda long-temps avant de solder la rançon stipulée, et cette affaire d'honneur fut traitée comme une affaire de brocantage. Peut-être les matelots américains paieront-ils cher dans l'avenir cette économie misérable : plus tard les habitans des îles de la mer du Sud y regarderont peut-être à deux fois avant de sauver les enfans de ce peuple étranger qui marchande, au lieu de payer sa dette et de solder la rançon convenue.

(*North American Review.*)

Statistique.

—

LE MEXIQUE

ET L'ILE DE CUBA.

Le cabinet de Madrid vient enfin de reconnaître l'indépendance du Mexique, acte tardif et insignifiant, qui de long-temps n'aura pas la moindre influence sur la prospérité des deux états. La métropole renonce donc à ses droits de suzeraine! Mais l'Espagne, impuissante à triompher de la guerre civile; sans marine, sans énergie, divisée en mille factions, accablée sous le poids d'un déficit énorme; trahie par ses généraux; mise à l'encan par ses ministres, pouvait-elle encore porter un regard de maître sur ses anciennes possessions du continent américain? Si Porto-Rico ou Cuba seulement s'insurgeaient, l'Espagne n'aurait pas un seul navire pour en faire le blocus; d'ailleurs l'expédition de Barradas, sur les côtes du Mexique, n'a-t-elle pas appris à l'Espagne ce qu'elle devait attendre de ces entreprises aventureuses? Le prestige n'accompagne plus ses armes comme au temps de Pizarre et de Fernand Cortez, et ce serait en vain qu'elle tenterait aujourd'hui de reconquérir l'ascendant qu'elle a perdu.

De son côté, le Mexique, quel avantage retirera-t-il de cette reconnaissance; renoncera-t-il ses anciennes relations avec la mère-patrie? Mais lui aussi n'a plus de marine; son commerce s'éteint chaque jour. Les ports de Vera-Cruz, d'Al-

varado, de Tamaulipas, ne reçoivent que quelques rares navires. Le mouvement du port de Vera-Cruz qui, au commencement du dix-neuvième siècle était encore de 37,000,000 piastres, n'est aujourd'hui que de 26,000,000 ₱; savoir : 14,000,000 pour les importations et 12,000,000 pour les exportations. Comment pourrait-il en être autrement? ce malheureux pays, depuis quinze ans, a essayé de toutes les formes de gouvernement sans en adopter aucune : chaque mois une révolution nouvelle. Point de fixité dans les institutions : un général heureux les transforme à son gré. Cependant le Mexique, avec ses huit millions d'habitans, qui ont à-la-fois hérité de la souplesse des Indiens et de l'énergie des Castillans, situé comme il est, sous le ciel le plus riche, dans la partie la plus prodigue de l'Amérique, pourrait entreprendre avec succès toutes les branches de culture. Le carré de canne (un hectare environ) produit 224 arrobes de sucre but; un acre de bananiers suffit pour nourrir cinquante personnes; le blé y donne 25 pour un; le maïs 3 à 400, et quelquefois 800 pour un; le café, 3 à 4 livres par pied, et le coton y réussirait mieux qu'aux États-Unis. Mais l'apathie est si grande, la propriété est soumise à tant d'avanies, les points d'arrivage si périlleux, et les voies de communication intérieure si difficiles, que de long-temps encore on ne peut espérer de voir régner dans ce pays le bonheur et la prospérité. Les marchandises mettent six semaines pour franchir la distance qui sépare Mexico de Vera-Cruz, et les seuls frais de transport reviennent à 400 francs par tonne!

Mais entre l'Espagne et le Mexique, il est un pays intermédiaire, qui doit nécessairement retirer de grands avantages de cette nouvelle situation. Là, les capitaux abondent; l'intelligence des affaires y est très développée, et les habitans y jouissent d'une sécurité parfaite. Ce pays, c'est Cuba.

La récente détermination prise par le cabinet de Madrid, d'imputer une partie des revenus de l'île de Cuba au service de la dette d'Espagne; les démarches qui ont été tentées au-

près des banquiers de Londres pour leur faire accepter cette île comme garantie d'un emprunt de 25,000,000 £. La tranquillité dont elle a toujours joui au milieu des troubles qui ont agité le Nouveau-Monde; le conflit qui s'est élevé naguère entre le gouverneur-général et l'un des principaux chefs militaires de la partie orientale de Cuba; la situation actuelle de cette île, la plus grande des Antilles, la plus peuplée d'esclaves africains, au milieu de colonies où règne le principe de l'émancipation; enfin la reconnaissance du Mexique par l'Espagne; tout aujourd'hui concourt à donner à Cuba un intérêt qu'elle n'a jamais offert au même degré : aussi les détails que nous allons publier sur son administration intérieure, sur ses ressources, sur sa prospérité future n'en auront que plus d'importance.

De toutes les colonies modernes, Java, dans l'Archipel indien, et Cuba, à l'entrée du golfe du Mexique, sont les seules qui, après avoir subvenu à leurs dépenses intérieures, concourent à supporter le fardeau des services publics de la mère-patrie. Guillaume de Nassau a fait peser sur Java une partie de la dette hollandaise, et si le gouvernement d'Isabelle n'a pas été assez habile pour faire accepter ses délégations sur l'intendant des finances de la Havane, Cuba n'en est pas moins pour l'Espagne une source féconde où le trésor royal, dans ses momens de détresse, vient puiser largement.

De 1825 à 1835, Cuba a fourni à l'Espagne plus de 12,000,000 de piastres (63,600,000 fr,); et à lui seul, le ministère de Mendizabal a arraché à cette colonie, dans l'espace de quelques mois, 3,000,000 de piastres.

Cependant Cuba ne possède ni trésors, ni mines d'or et d'argent. Mais l'industrie de ses habitans; mais la sagesse avec laquelle cette île a été administrée et quelques circonstances heureuses, ont créé et maintenu l'étonnante prospérité dont elle jouit. De toutes les Antilles, Cuba est la première qui se soit affranchie du joug immédiat de la métropole; la première elle a demandé et obtenu de grandes libertés pour

ses relations commerciales; aussi, depuis 1778, époque où ces modifications ont commencé à s'opérer, l'a-t-on vue grandir et prospérer au-delà de toutes les espérances. Les désastres de Saint-Domingue, l'invasion de l'Espagne en 1808, les convulsions de l'Amérique du Sud n'ont fait qu'accroître son importance. Cuba, dans ces diverses circonstances, a offert un asile assuré à tous ceux que la guerre où les factions poursuivaient. Les décrets de 1818, qui ont confirmé et étendu le principe de la liberté du commerce qu'elle avait adopté; les ordonnances royales de 1822, qui ont autorisé la formation de tarifs indépendans de ceux de la métropole, et la création de plusieurs entrepôts dans l'île de Cuba, ont encore accéléré le mouvement ascendant que nous venons de signaler.

C'est ici le lieu de parler du système d'administration sous l'influence duquel ce mouvement progressif s'est opéré.

Le territoire de l'île de Cuba, comme jadis celui de toutes les possessions espagnoles, est partagé en cinq divisions différentes. Nous ne dirons que très peu de mots de quatre d'entre elles, pour ne nous occuper que de la division politico-militaire. La division ecclésiastique, la plus ancienne de toutes, et qui, depuis 1518, a subi plusieurs modifications, comprend aujourd'hui deux diocèses, dont l'un a son siège à Cuba et l'autre à la Havane. Toute l'île se trouve ainsi répartie entre ces deux grandes juridictions, situées l'une à l'orient, et l'autre à l'occident. La division civile ou judiciaire forme deux provinces; celle de la Havane et de Cuba. La première comprend quatorze villes ou cités, sièges d'un *ayuntamiento* et d'un *alcalde*, qui étendent leur juridiction sur quatre-vingt-deux bourgs et quatre-vingt-seize villages. La seconde comprend six villes ou cités, cinquante-deux bourgs et cinquante-huit villages. La division financière ou administrative est, à très peu de chose près, la même que la division militaire. La division maritime se subdivise en cinq provinces, dont les chefs-lieux sont la Havane, Trinidad, San-Juan de los Remedios, Nuevitas et Cuba.

Les trois grands districts qui forment la division politico-militaire de l'île prennent leur dénomination de la position géographique qu'ils occupent ; ce sont les départemens Occidental, du Centre et Oriental. Chaque département se divise ensuite en sections et *partidos,* qui comprennent chacun une étendue d'environ deux lieues carrées. Le département de l'Occident a onze sections, subdivisées en soixante-dix *partidos,* qui renferment neuf villes ou cités, soixante-douze bourgs et trente-cinq villages. Les villes principales sont la Havane, chef-lieu et capitale de l'île, Jarucco, Matanzas et Pinal del Rio. Celui du Centre, dans lequel se trouve la colonie *Fernandina,* fondée en 1817, près du golfe de *Nuevitas,* a cinq sections subdivisées en soixante-sept *partidos,* qui renferment cinq villes ou cités, huit bourgs et cinquante-neuf villages. Les villes principales sont Puerto-Principe, chef-lieu, Trinidad, Jagüa, Villa-Clara et Santo-Espiritu. Le département de l'Orient a quatre sections subdivisées en quatre-vingt-quatorze *partidos,* qui renferment six villes ou cités, six bourgs et cinquante-huit villages. Les villes principales sont : Cuba, ancienne capitale de l'île et chef-lieu, Bayamo, Holguin et Baracoa. Ces trois départemens ressortent de la capitainerie générale, dont le siège est à la Havane ; chacun d'eux est placé sous les ordres immédiats d'un brigadier, commandant-général. Les sections sont régies par un commandant, et les *partidos* par un capitaine.

Dans les mains du capitaine-général viennent se concentrer tous les pouvoirs : c'est lui qui commande la force armée, qui surveille tous les services, qui défère devant les tribunaux les actes qui pourraient compromettre la sécurité de l'île. Immédiatement après lui se place l'intendant-général des finances, haut fonctionnaire qui préside à la régie des douanes, à la perception de l'impôt, qui arrête les dépenses, assure la solde des troupes de terre et de mer, et qui se charge de faire parvenir à la métropole, souvent par anticipation, les excédans de recettes. Cette administration simple, facile, puis-

sante, qui par la division des pouvoirs prévient la malversation, a exercé la plus salutaire influence sur la prospérité de Cuba. Pour donner encore plus de force à l'action du gouverneur, dans le cas d'une insurrection d'esclaves, la cour de Madrid l'a investi depuis dix ans d'un pouvoir absolu; depuis dix ans Cuba est considéré comme en état de siège. Partout ailleurs, une pareille mesure aurait excité des murmures, fait naître de vives alarmes, occasioné des troubles. Les Cubanais n'ont pas sourcillé : ils savent bien que la cour de Madrid ne veut ravir aucune de leurs libertés, et c'est toujours avec la même confiance qu'ils lui demandent des croix, des honneurs et des distinctions. Dans les salons du gouverneur-général, vous rencontrez plus de gentilshommes, de chambellans, de majordomes honoraires, que n'en contiennent les salles d'Aranjuez ou de Buen-Retiro les grands jours de gala. De tous les sujets de S. M. C., les habitans de la *fidelisima isla de Cuba,* sont les seuls peut-être qui, de leur propre mouvement, aient songé à élever des statues à Ferdinand VII de despotique mémoire. C'est qu'avant tout, les Cubanais veulent un gouvernement fort, qui puisse réprimer promptement les désordres et faire respecter leurs propriétés.

Le lieutenant-général, Don Miguel Tacon, se trouve investi depuis 1834 de ce pouvoir terrible. Il succédait à deux hommes faibles : le général Vivès et Don Mariano Ricafort de la Barca qui, pendant les dix années de leur commandement, avaient laissé s'introduire de graves abus; aussi a-t-il fallu toute l'énergie, toute la force de caractère du nouveau chef, pour faire régner l'ordre et extirper les vices nombreux qui avaient atteint les diverses branches de l'administration. Le général Tacon a aboli les maisons de jeu qui pullulaient à la Havane, en a chassé les voleurs et les bandits qui y trouvaient asile; il a épuré le personnel des employés; puis il a assaini la ville, fait paver les rues, construire des marchés, des hôpitaux et des prisons. Les soldats qui faisaient partie de la garnison étaient devenus de véritables janissaires, vivant loin

de leurs chefs et cumulant, tous, les profits d'un petit négoce avec le montant de leur solde. La troupe est aujourd'hui casernée et soumise à la discipline la plus rigoureuse. Ces améliorations notables, réalisées en fort peu de temps, ont valu à celui qui en était l'auteur la confiance illimitée de la métropole et l'estime des habitans. La justice et la probité qui caractérisent tous les actes du général Tacon, font excuser la rudesse de ses formes. Vieux général d'armée, il sait qu'il est investi d'un pouvoir absolu: il en use et va droit au but, sans chercher à déguiser la sévérité de ses mesures; on dirait même que c'est plutôt sa propre volonté que les exigences de la loi qu'il cherche à faire prévaloir. N'importe, comme à ses dehors despotiques, il allie une grande impartialité; les hommes honorables l'appuient de leur influence, les autres le craignent. Malgré son grand âge (le général Tacon a plus de soixante ans), malgré la faiblesse de son tempérament, sa volonté est inébranlable, et, lorsqu'il croit une mesure utile, aucune considération ne l'arrête: il faut qu'elle s'accomplisse.

Pour l'aider dans cette tâche difficile, le général Tacon a auprès de lui don Claudio Martinez de Pinillos, comte de Villanueva, intendant-général des finances de l'île, homme habile, actif et intègre. Le comte de Villanueva est né à la Havane, de parens très riches, qui, à force de travail, réalisèrent le patrimoine considérable dont il est doté. Jeune encore, il servit comme volontaire pendant les guerres de l'indépendance de la Péninsule. Après la paix, il entra dans la carrière civile, et, en 1822, il fut chargé d'exercer les fonctions d'intendant par intérim. Sa fortune considérable, la confiance dont il jouit à la Havane, sa capacité financière, l'élevèrent définitivement à cet emploi en 1826. Depuis cette époque, il s'est maintenu sous tous les ministères, malgré les systèmes si divers qui ont prévalu à Madrid. Ferdinand et Christine l'ont comblé de faveurs, moins pour récompenser le fonctionnaire que pour témoigner leur reconnaissance à

l'homme influent qui, tant de fois, est venu avec empressement au secours du trésor royal obéré.

Grâce à la sollicitude de ces deux fonctionnaires, et malgré les dissensions politiques qui divisent la mère-patrie, la tranquillité s'est toujours maintenue à Cuba, et sa prospérité a toujours suivi un cours progressif. La Havane, dont les rues étaient autrefois infectes, est aujourd'hui arrosée par des eaux jaillissantes; un chemin de fer de trente-six milles de parcours, qui relie cette ville au riche district de Guines s'exécute; de nombreuses écoles sont ouvertes aux classes pauvres; un jardin botanique et une ferme expérimentale sont fondés, et des chaires de chimie, de clinique et d'anatomie, fournissent aux classes supérieures les moyens de perfectionner leur éducation (1). La création de semblables établissemens, tous entretenus aux frais du trésor de la colonie, indiquent assez que sa situation financière doit être florissante. Nous allons cependant en administrer ici la preuve, en présentant le tableau du revenu de Cuba pendant les dix dernières années.

Revenu général de l'île de Cuba, de 1826 *à* 1835, *évalué en piastres.*

Années.	Droits d'importation.	Droits d'exportation.	Impôt territorial.	Totaux.
1826.	3,782,409	901,344	2,414,183	7,097,936
1827.	4,412,964	1,246,916	2,848,800	8,508,680
1828.	4,194,495	1,114,641	3,777,271	9,086,467
1829.	3,938,597	1,255,371	3,948,642	9,142,610
1830.	3,636,716	1,390,379	3,945,452	8,972,547
1831.	3,932,506	862,959	3,501,750	8,297,205
1832.	3,880,104	912,075	3,645,229	8,437,408
1833.	4,208,706	1,026,655	3,660,185	8,895,556
1834.	4,405,314	692,975	3,847,446	8,945,735
1835.	4,791,777	634,256	3,371,149	8,797,182

(1) Le trésor colonial soutient en outre plusieurs publications scientifiques et littéraires. M. Torrente vient de publier à la Havane un cours d'*Économie*

Voici, d'après don Ramon de la Sagra, comment ces différentes natures d'impôts affectent la richesse et la population de l'île de Cuba. Les impôts intérieurs sont de 5 p. % sur le produit net; les droits d'importation s'élèvent à 24 p. % et ceux de l'exportation à un peu moins de 5 p. %; mais il importe de connaître dans quelles proportions ces différentes taxes entrent dans les recettes générales du trésor public.

Les droits d'exportation et d'importation, pour.	67	1/3
Les impôts intérieurs.	24	1/2
Les contributions personnelles.	2	2/3
Les contributions ecclésiastiques.	1	1/3
Les produits divers	3	1/2

N'est-il pas étrange qu'un pays, qui doit toute sa prospérité au commerce maritime, fasse retomber sur cette industrie tout le poids de ses charges? Ne serait-il pas plus convenable d'abaisser les droits de douane, et de faire peser la différence sur la propriété territoriale? Par ce moyen on stimulerait des capitaux paresseux; la culture deviendrait plus intelligente, et l'éducation des bestiaux cesserait d'être livrée à l'aveugle routine. L'époque s'approche où Cuba, comme toutes les autres Antilles, sera obligée de remplacer ses esclaves par des travailleurs libres, où l'exploitation des terres devra s'enrichir de toutes les nouvelles découvertes, et la préparation du sucre, de tous les procédés économiques. Alors,

politique, dont les frais d'impression ont été couverts par les fonds de l'Intendance. En 1830, don Ramon de la Sagra, directeur du Jardin botanique de la Havane, avait trouvé le même appui pour son intéressante *Statistique de l'île de Cuba*. Le même auteur, après avoir parcouru une partie des États-Unis, prépare en ce moment un grand ouvrage qui comprendra l'histoire physique, politique et naturelle de l'île de Cuba, avec cartes et planches; ouvrage important que le gouvernement de Cuba a pris sous sa protection, en souscrivant pour un grand nombre d'exemplaires. Les vues neuves et les aperçus profonds dont M. de la Sagra a semé la relation de son voyage aux États-Unis, ainsi que ses connaissances spéciales en histoire naturelle, doivent faire concevoir la plus haute idée de son nouvel ouvrage.

seulement, elles pourront lutter, avec avantage, contre les sucreries de l'Inde qui se préparent, et contre la fabrication des sucres de betterave, qui s'étend chaque jour davantage sur le continent en Europe. D'ailleurs, en diminuant les droits de douane, Cuba se trouverait dans une meilleure situation pour ouvrir de nouvelles relations avec le Mexique, et cette mesure, à-la-fois sage et libérale, ne ferait qu'accroître le mouvement de son commerce, dont nous présentons ici la progression durant les dix dernières années.

Commerce général maritime de l'île de Cuba.

ANNÉES.	COMMERCE national.	COMMERCE étranger.	A L'ENTREPÔT.	TOTAL.
VALEUR DES IMPORTATIONS.				
	piastres.	piastres.	piastres.	piastres.
1826.	2,858,793	10,307,340	1,759,621	14,925,754
1827.	2,541,323	12,744,885	2,066,647	17,352,855
1828.	4,523,302	12,978,111	2,033,509	19,534,322
1829.	4,361,043	11,213,371	2,521,422	18,695,856
1830.	4,739,777	10,195,504	1,236,283	16,171,563
1831.	4,121,829	10,531,901	895,062	15,548,792
1832.	3,576,707	10,825,246	736,512	15,198,465
1833.	3,185,782	14,497,157	828,193	18,511,132
1834.	3,412,488	14,016,404	1,134,408	18,563,300
1835.	3,508,349	16,106,377	1,107,345	20,722,071
VALEUR DES EXPORTATIONS.				
	piastres.	piastres.	piastres.	piastres.
1826.	1,992,689	10,504,309	1,312,840	13,809,638
1827.	2,284,250	10,517,976	1,483,966	14,208,192
1828.	1,556,225	10,085,117	1,473,021	13,114,363
1829.	2,292,581	10,006,677	1,653,147	13,952,405
1830.	3,740,748	10,603,076	1,521,145	15,870,969
1831.	2,193,762	9,834,305	890,644	12,918,711
1832.	2,173,537	10,684,470	737,010	13,905,017
1833.	1,854,714	11,282,574	858,813	13,996,101
1834.	2,070,502	11,462,837	954,616	14,487,095
1835.	1,801,093	11,078,902	1,179,252	14,059,247

Ainsi, dans l'espace de dix ans, le commerce national de Cuba s'est accru de 13 p. %, et le commerce étranger de 78

p.%. Neuf ports ont contribué à opérer ce double mouvement, mais dans une proportion bien différente, puisque la Havane, à elle seule, fait plus de la moitié du commerce de Cuba. Maintenant voici quelle part les différentes nations prennent à ce mouvement d'affaires :

Les Etats-Unis	0,280	*Report*	0,717
Villes Hanséatiques	0,132	Russie	0,021
Pays-Bas	0,105	Italie	0,009
Angleterre	0,097	Suède	0,006
Amérique espagnole	0,060	Danemark	0,003
France	0,043	Portugal	0,201
Total	0,717	Total	0,757

La fraction 0,243 restant, ou le quart environ, correspond au commerce national ou à celui qui se fait sous pavillon espagnol.

Nous devions nécessairement nous attendre à voir figurer les Etats-Unis en première ligne dans ce tableau; mais ce qui doit nous surprendre, c'est que les Etats de l'Amérique du Sud, malgré les obstacles qui s'opposent à leurs rapports avec Cuba, prennent une si forte part au commerce de cette colonie. Nécessairement, lorsque l'Espagne aura reconnu l'indépendance de toutes ses anciennes possessions, leurs rapports commerciaux avec Cuba augmenteront encore. Cuba, par sa position, est destinée à devenir l'entrepôt général du commerce de l'Europe avec une grande partie des états de l'Amérique du Sud. Aux nouvelles républiques dont les côtes sont sans issues, dont le numéraire a été dissipé, elle offrira ses ports, ses navires, ses bazars et ses capitaux; et si l'Espagne, intelligente, abaisse de son côté ses propres tarifs; si, pour seconder ce nouveau mouvement commercial, elle donne à l'entrepôt de Cuba toute l'extension dont il est susceptible, alors, pour la Péninsule, se renouvellera d'une manière plus durable cette époque brillante qui suivit la conquête du Nouveau-Monde. Avant leur insurrection, les divers états de l'Amérique du Sud envoyaient

tous les ans en Espagne douze millions de piastres de produits agricoles, et, à leur tour, ils demandaient à l'Espagne une somme à-peu-près égale de ses produits; en sorte que, quand bien même l'Espagne n'obtiendrait pas de la part des nouvelles républiques des traités de commerce plus favorables que ceux qu'elles ont consentis avec les gouvernemens d'Europe qui les ont aidées dans leur insurrection, le commerce de la Péninsule et de Cuba n'en éprouverait pas moins un développement considérable; car les produits espagnols sont toujours aussi recherchés dans l'Amérique du Sud que ceux de l'Amérique le sont en Espagne.

Depuis 1833, on voit figurer sur les états des douanes de Cuba, le chiffre du commerce que fait cette colonie avec les nouvelles républiques de l'Amérique méridionale. Ces rapports, malgré les entraves qui existent, tendent sans cesse à s'accroître, et l'extension rapide qu'ils prennent indique assez l'importance qu'ils pourraient avoir, si l'Espagne se mettait un jour en mesure de les favoriser.

Commerce de l'île de Cuba avec les nouvelles républiques de l'Amérique du Sud.

Années.	Importation.	Exportation.	Total.
1833.	1,371,786 piastres.	19,678 piastres.	1,391,464 piastres.
1834.	1,746,945	15,802	1,762,756
1835.	2,084,552	10,275	2,094,827

Déduction faite de la valeur des métaux précieux, la somme des importations des produits agricoles de l'Amérique du Sud, pour Cuba, est supérieure à celle des importations qu'y fait la France, et presque égale à celles effectuées par l'Angleterre. Bientôt, par suite des nouveaux arrangemens pris avec la métropole, le commerce de Cuba n'aura d'autre rival, au Mexique du moins, que celui des Etats-Unis. L'importance de l'île de Cuba n'est pas seulement fondée sur l'étendue de sa surface, sur l'admirable fertilité de son sol, sur ses établissemens militaires et sur la nature de sa population, composée de 3/5es d'hommes libres; elle s'accroît encore par

les avantages de sa position géographique : elle commande le golfe du Mexique, et sa forme allongée la rend à-la-fois voisine d'Haïti et de la Jamaïque, de la province la plus méridionale des Etats-Unis (la Floride), et de la province la plus orientale de la confédération mexicaine (le Yucatan). Si à tous ces avantages elle réunit celui d'un entrepôt sûr et commode, il est évident qu'elle attirera à elle le grand commerce de l'Europe, et qu'ensuite, à l'aide d'une petite marine de cabotage, il lui sera facile d'approvisionner tous les points de la côte mexicaine qu'elle commande. Saint-Thomas et la Jamaïque ne pourraient lutter qu'avec des chances très défavorables.

C'est alors surtout que la réduction du tarif des douanes, dont nous avons parlé plus haut, exercera une grande influence sur le commerce extérieur de Cuba: s'il en était ainsi, la Havane deviendrait immédiatement l'entrepôt de la Confédération Mexicaine. Jusqu'à présent, le commerce de Cuba n'a été alimenté que par les produits de son sol; et la somme des marchandises qu'elle réexporte, comparée au mouvement général de ses affaires, est peu considérable. Nous en consignons ici le tableau comparé :

ANNÉES.	PRODUITS AGRICOLES exportés.	DENRÉES ÉTRANGÈRES réexportées.
1827.	10,724,605	2,358,377
1828.	9,363,748	2,764,354
1829.	10,357,478	2,681,387
1830.	12,025,071	2,468,559
1831.	10,781,126	1,433,107
1832.	11,602,598	1,202,344
1833.	12,225,175	1,425,619
1834.	12,859,612	1,461,871
1835.	11,791,919	1,997,132

Ainsi, en 1835, le chiffre des réexportations de Cuba s'est élevé à 1,997,132 piastres, tandis que la valeur de ses propres produits dépassait 11,000,000 de piastres. En se livrant avec plus de hardiesse au commerce de la réexporta-

tion, non-seulement ce chiffre augmenterait rapidement, mais elle verrait bientôt accroître sa propre navigation, qui jusqu'ici n'opère qu'un tiers de ses transports. Les bénéfices du fret, combinés avec ceux de la spéculation, sont deux objets importans qui méritent d'être pris en considération. Dans l'état actuel des choses, voici le tableau du mouvement commercial de la navigation de l'île de Cuba pendant les dix dernières années.

Navigation générale de l'île de Cuba.

ANNÉES.	COMMERCE NATIONAL.		COMMERCE ÉTRANGER.	
	NAVIRES.	TONNAGE.	NAVIRES.	TONNAGE.
ENTREES.				
1826.	192	13,002	1,484	228,758
1827.	183	11,547	1,658	252,723
1828.	279	21,212	1,610	255,864
1829.	396	32,534	1,306	216,719
1830.	572	52,063	1,223	194,995
1831.	647	62,344	1,234	191,207
1832.	673	64,258	1,169	192,469
1833.	713	70,807	1,267	217,288
1834.	797	78,418	1,239	216,064
1835.	722	74,919	1,452	251,057
SORTIES.				
1826.	169	10,108	1,353	176,672
1827.	184	12,784	1,465	217,242
1828.	304	23,957	1,382	205,873
1829.	366	30,271	1,204	198,459
1830.	550	48,918	1,210	215,479
1831.	563	60,652	1,209	207,106
1832.	587	65,409	1,144	208,457
1833.	636	63,290	1,187	225,071
1834.	717	73,045	1,200	232,995
1835.	607	64,735	1,337	265,290

Cuba est trop rapprochée des Etats-Unis pour ne pas se ressentir de l'esprit envahisseur des armateurs anglo-américains habiles à se procurer des retours. Ceux-ci, possédant les meilleurs navires et sachant les équiper à peu de frais, peuvent toujours effectuer les transports à plus bas prix. Néanmoins, Cuba est la plus importante des Antilles : le mouvement de son commerce dépasse de beaucoup celui de la Jamaïque, et n'est inférieur que de 40,000,000 fr. à celui de toutes les Antilles anglaises réunies. Les documens récemment publiés par l'administration française sur le commerce de la France et de ses colonies, nous permet de faire des rapprochemens plus directs.

Tableau comparé du commerce de Cuba et des Antilles françaises en 1834.

IMPORTATIONS.	ANTILLES FRANÇAISES.		ILE DE CUBA.
	Valeur en francs.		Valeur en francs.
Commerce national. . .	26,565,467	. . .	18,086,186
Commerce étranger. . .	6,089,692	. . .	74,016,400
Entrepôt	»	. . .	6,012,362
Total. . .	32,655,156	. . .	98,114,948
EXPORTATIONS.			
Produits coloniaux. . .	38,415,375	. . .	63,915,643
Produits réexportés. . .	2,831,610	. . .	19,870,217
Totaux. . .	41,247,185	. . .	76,786,161

En 1834, les Antilles françaises ont exporté : 66,990,747 kilogrammes de sucre; 7,040,763 de mélasse; 1,562,645 litres de rhum; et 1,529,909 kilogrammes de café. — Cuba, à son tour, a exporté : 108,978,750 kilogr. de sucre; 6,742,262 litres de mélasse; 2,556,262 litres de rhum; et 177,000,198 kilogr. de sucre.

Sous le rapport de la navigation, Cuba ne conserve pas la même supériorité. Ainsi que nous l'avons déjà fait observer, la navigation sous pavillon national y est très restreinte; elle est de beaucoup au-dessous des îles anglaises, et très inférieure même à celle des Antilles françaises. En voici le tableau comparé.

Navigation comparée de Cuba et des Antilles françaises en 1834.

	ANTILLES FRANÇAISES.		ILE DE CUBA.
Navires nationaux entrés.	895	....	722
Navires étrangers	722	....	1,452
TOTAUX....	1,641	....	2,174
Navires nationaux sortis. .	883	....	607
Navires étrangers	722	....	1,337
TOTAUX. . .	1,605	....	1,944
Tonnage des navires entrés.	119,687 t.	....	325,972 t.
Tonnage des navires sortis. .	114,442 t.	....	330,025 t.

Telle est la situation matérielle de Cuba; c'est avec ces élémens qu'elle va entrer dans la nouvelle ère de civilisation qui commence pour le monde des Antilles. Jusqu'ici, elle s'est tenue en dehors du mouvement qui a changé la face des colonies anglaises; mais située entre Saint-Domingue et la Jamaïque, elle ne pourra différer plus long-temps d'y prendre une large part.

Tableaux de Moeurs.

—

TYPES DE NOTRE ÉPOQUE.

N° II.

Le premier type que je veux caractériser aujourd'hui n'appartient qu'à notre pays. Le *journaliste à tant la ligne* (penny-a-liner, *une ligne pour un penny*) est le dernier des enfans de la presse : c'est l'infusoire du monde périodique; un pauvre animalcule invisible à l'œil nu, mais dont la foule se débat et fourmille dans les ondes littéraires.

Entre Shakspeare et le journaliste à tant la ligne, il y a des mondes, et tous deux sont gens de lettres; que dis-je? l'utilité du second est incontestablement plus grande. Il trouve partout son emploi et la plus facile défaite; mais de Shakspeare, que sauriez-vous faire? Shakspeare, c'est le lingot brut, difficile à travailler, qu'il faut fondre, séparer de son alliage, qui demande un temps et un labeur infinis. Parlez-moi du *penny-a-liner*, qui a réduit la littérature à son mode le plus naïf.

Un journal anglais est fort grand : il faut le remplir. A côté de l'annonce vient la nouvelle : qui la fournira? Supputez combien d'accidens et de naufrages, de vols et de meurtres, sont nécessaires pour satisfaire les lecteurs : pesez cette immense cargaison, qu'il faut rapporter de tous les points, qu'il s'agit d'aller quérir dans toutes les latitudes. On se met en route; on fait voile; des milliers de littérateurs sont aux écoutes. Que

rapporteront-ils? un incendie? un fratricide? S'ils ne trouvent rien, comment se tirer d'affaire? L'assassinat, en dix lignes, vaut cinq pences : on peut déjeuner à ce prix. Un mariage entre l'honorable baronnet et la fille du lord, se déployant dans une amplification heureuse, occupera douze lignes. Aussi notre homme adore-t-il l'épithète : il respecte les noms de baptême; la périphrase lui est chère; le style fleuri lui plaît, et ce qu'il trouve de plus absurde chez les critiques, c'est que la plupart d'entre eux se sont permis de condamner la prolixité. Une période cicéronienne est trop concise à ses yeux, et le dictionnaire manque d'adjectifs.

Son talent l'isole; vous le reconnaissez sans peine à son style; il a des sentimens et des idées stéréotypés. L'enlèvement, le viol, l'incendie, le duel, l'émeute, il sait tout raconter. Abaissez-vous devant lui, poètes; il ne cherche jamais l'expression; jamais il ne court après la métaphore. Il a son mode d'élocution toujours passionné, grandiose et sentimental; au lieu d'entrer dans le détail critique du nouvel ouvrage qui va paraître, il vous dira, d'un seul trait, que c'est une œuvre *éminemment remarquable.* A-t-il le bonheur d'apprendre qu'une barque vient de faire capot dans la Tamise, il ne lui faut pas une demi-seconde de réflexion pour décrire, au courant de la plume, *cet horrible évènement qui plonge plusieurs familles dans la douleur.* Il se connaît en beaux-arts; et il est également versé dans la physique, dans la médecine, dans l'alchimie. Toutes les fois que le tonnerre est tombé, le *fluide électrique* étincelle dans ses phrases. Il a, pour ce mot, autant de prédilection que pour le *flot dévastateur,* quand une inondation de la Tamise ou de la Mersey fait couler à flots l'encre de son écritoire.

Un rapt est une bonne fortune qu'il ne laisse jamais échapper. Oh! comme il détaille la beauté de la jeune personne, *qui a reçu la meilleure éducation!* Que de points d'exclamation prodigués pour décrire la douleur des parens et le désespoir de la victime innocente! Un suicide ne lui est pas

moins cher; les *vapeurs délétères du charbon embrasé* soutiennent son inspiration et remplissent sa phrase. Il y a des épithètes favorites et des adverbes nécessaires que votre homme met en réquisition permanente, et qui font l'office de comparses dans son discours. Je citerai dans ce nombre : *merveilleux, admirable, extraordinaire; accidens singuliers, évènemens peu communs, catastrophe épouvantable.* Il préfère tout ce qui résonne et se compose d'un nombre de lettres respectable. L'aristocratie lui devrait un titre et des couronnes; l'étiquette n'a pas de plus ferme soutien. Il ne manquera jamais de dire : « Sa Seigneurie le « très honorable lord Thémistocle Antonin ***, membre du « Parlement, secrétaire d'état de Sa Majesté pour le dépar- « tement de l'Intérieur, chevalier de l'Ordre de la Jarretière, « de la toison d'or, etc... a dîné avec le très honorable, etc. » Vous voyez ce que l'on gagne à cette manière d'écrire et combien nos plus grands auteurs sont loin d'une éloquence si entraînante. Le *journaliste à la ligne* a bien d'autres mérites : il sait exactement la grosseur des grains de la grêle, et combien de vitres a brisées la foudre; il vous apprend que ce grand homme est mort à six heures cinq minutes et demie. Un chou colossal, un navet de proportions extraordinaires, un éléphant nain, animent sa verve. Homme parfaitement heureux! écrivain béni du ciel! la critique ne te couche pas en joue! nous autres, nous ne pouvons écrire une ligne sans nous voir entourés d'ennemis. Mais qui a jamais songé à te blâmer? Dithyrambes, fragmens de tragédies, récits comiques, narrations fantastiques, tout ce qui tombe de sa plume est bien reçu. Les évènemens lui manquent-ils? il les fait. Lorsque sa mémoire le trompe et qu'il oublie une citation, il en invente une nouvelle, souvent meilleure que la première, et que personne ne relève. Voici le plus bel exemple qu'il ait jamais donné de cette indépendance d'esprit : on connaît le beau vers où Shakspeare fait parler un héros à son ami :

Ami, sans l'espérer, méritons la victoire!

Le journaliste, qui avait quelque chose de semblable à jeter au milieu de ses éloquentes pages, ne se rappelait pas l'expression exacte du poète. Il écrivit un vers à-peu-près semblable, que je livre à l'admiration de mes lecteurs :

Oui, sans la mériter, espérons la victoire!

Personne n'y fit la moindre attention : vous voyez bien que de tous les écrivains, celui dont je parle est, sinon le plus important, du moins le plus favorisé.

Il doit ce pouvoir, cette aisance, cette grandeur, au plus énergique et au plus léger des instrumens, à la plume habilement employée par le commerce. Dans d'autres professions, oh! qu'il est difficile de se soutenir sans fortune et sans crédit! que de dégoûts à dévorer! que de sacrifices à faire! quelle abnégation complète! Comme il faut plier, ramper, se contourner, oublier sa volonté propre, écraser son âme, ensevelir son esprit, se répudier! C'est cette nécessité qui a fait naître un des grands types de l'humanité; type connu des anciens, répandu en Europe, et qui vivra autant que le monde, l'*avaleur de couleuvres*. Il est de tous les temps; ne le confondez ni avec le parasite, ni avec le flatteur. Son âme ne lui appartient plus; voilà tout. Il existe par la permission d'autrui; sa nourriture habituelle, c'est le mépris; il est mis au monde pour être matté. Il ne lève pas la tête; sa volonté reste toujours courbée; le libre arbitre n'a jamais été chose à son usage. Ce qui le distingue particulièrement de l'esclave, c'est sa facilité sans égale à dévorer tous les affronts, à recevoir tous les camouflets, à se plier sous tous les coups, et à crier grand merci quand une main puissante l'accable des faveurs auxquelles la nature l'a réservé.

Ce type est si réel, tout invraisemblable qu'il puisse paraître, que tous les peuples d'Europe ont inventé un terme différent pour le désigner. Les membres de cette race, qui portent, en Italie, le nom significatif de *mangeurs de fiel,* s'appellent, en France, *avaleurs de couleuvres.* Les Alle-

mands et les Anglais ont transformé ce dernier animal en un être d'une nature plus immonde encore, le *crapaud*. Le *Toadysm* est assurément une des belles variétés de notre espèce.

Pour le définir en deux mots, c'est la bassesse misérable qui rend hommage à la bassesse puissante; la platitude sans pain qui courbe le dos devant la platitude qui en a ; la femme de chambre qui subit, en riant, les colères de la grande dame ; la couturière qui exalte jusqu'au ciel la taille de la duchesse ; la gouvernante, le précepteur, le petit vicaire qui attend une cure; l'intendant qui redoute l'examen de ses comptes; l'avoué qui capte sa clientelle; le spéculateur qui sollicite le privilège d'un péage; le petit groom balancé derrière un tilbury, comme une noisette à la queue d'un cerf-volant. Mais ce ne sont pas les seuls êtres doués de cette excessive facilité d'obéissance et de ce bonheur singulier qui vit dans les outrages. Avec beaucoup d'ambition, beaucoup de desirs, peu de fortune et peu d'âme, on atteint aux mêmes résultats. J'ai vu de beaux échantillons de cette race à la cour, près des gens célèbres, des hommes riches; aux pieds de tous les pouvoirs parmi lesquels je compte le talent, la jeunesse, la beauté. « O madame ! s'écrie dans un livre récemment imprimé, l'un « des plus drôles d'esprits germaniques de notre époque, « si vous voulez être aimée, traitez-moi comme un chien. » Cet amant est le *souffre-douleurs* de l'amour.

Les plus rigides et les plus despotiques intelligences ont passé par là. Le faible Louis XIII a contraint le fier Richelieu d'avaler plus d'une couleuvre. « J'aurai, j'espère, disait un « jour ce cardinal, l'honneur de recevoir à mon théâtre votre « majesté, et de la voir honorer de sa présence la première « représentation de ma nouvelle tragédie. — Lorsque vous « ne recevrez plus les femmes les plus déshonorées de Paris, » lui répondit le roi. C'était une terrible couleuvre. En effet, Bois-Robert, chargé d'avaler ordinairement celles que le cardinal préparait, avait placé parmi les spectatrices trois ou quatre beautés, de mœurs équivoques. Vertement tancé par le

roi, que fit Richelieu? il chargea dorénavant de la distribution des billets plusieurs curés, vicaires, prédicateurs et évêques, qui se tinrent debout à la porte de la salle éminentissime, et furent chargés de la douane des mœurs. C'est assurément une des plus brillantes couleuvres dont l'histoire ecclésiastique fasse mention.

Plus l'avaleur de couleuvres monte en grade, plus sa tâche est éclatante et pénible. On n'a rien à dire au pauvre diable qui, pour trois ou quatres livres sterling par mois, cire vos bottes, se suspend derrière votre voiture, sourit quand vous le nommez *imbécille,* et rentre ses mains dans ses poches si vous lui reprochez de n'avoir pas soigné ses ongles. Il a pour excuse le vide profond de sa bourse, et la longueur de ses dents. Mais un roi qui avale les couleuvres de son peuple, voilà le phénomène. Georges IV plaide contre sa femme et est condamné; Louis XVIII est forcé de donner une charte pour rentrer chez lui; Henri IV abjure sa religion favorite; grands exemples! Plus on avance et plus on fait noblement la chose; il n'y paraît pas; une pilule amère passe inaperçue. La cour, où tout le monde sourit, est pleine de gens qui dévorent leur rage, et j'en conseille le séjour à qui veut faire des progrès dans l'art utile dont je viens de parler.

Pourquoi ce baronnet goutteux se donne-t-il la peine de visiter toutes les boutiques des marchands de porcelaine? c'est que lády Choppy l'a prié de lui choisir quelques magots de la Chine, dont elle raffole. Un valet de chambre n'aurait pas battu le pavé de Londres avec plus de complaisance et de rapidité que notre pauvre baronnet. Pourquoi cette marquise, dont on connaît l'horreur pour la musique, va-t-elle se poser en faction tous les jours, dans la loge de la princesse, aux Italiens ou à l'Opéra? Comment ce ministre, accusé de prévarication par les votes insultans des communes, conserve-t-il encore et son portefeuille et son sourire? Cent fois maltraité par un maître de mauvaise humeur, pourquoi ce quadrupède fidèle ne perd-il rien de son obéissance, et jette-

t-il un regard de tendresse sur son bourreau qui le frappe? Pourquoi cet amant, toujours en butte à des rigueurs, semble-t-il plus tendre à mesure qu'on redouble de cruauté? Dieu l'a voulu. L'enclume est faite pour le marteau, le fourreau pour l'épée, et la brebis pour le loup. « Ah! je « vous en prie, sire, disait au roi de France un duc, à son « lit de mort, pardonnez-moi la grimace que je vais faire « quand je serai près d'expirer! » On connaît cette belle restriction du prédicateur de Louis XIV qui, commençant un sermon à Versailles, devant le roi, s'écria d'une voix hardie : « Sire, nous mourrons tous!..... » puis, apercevant la figure triste, l'œil fixe et le regard sévère du roi, il reprit : « Oui, « sire, ou presque tous! » Ces gens-là ne seraient-ils pas regardés comme heureux, si Louis XIV avait daigné les battre?

L'*avaleur de couleuvres* jouit de la vie; il accepte un coup-d'œil arrogant, un hochement de tête, un bonjour sec, un *allez-vous-promener*, avec une véritable reconnaissance. La meilleure espèce ressemble à ce paysan irlandais qui vint à Londres pour voir le roi et à qui ses amis demandèrent, au retour, si sa majesté lui avait parlé. » Bien mieux « que cela! — Il vous a reçu? — Je passais sous le balcon « de Saint-James, il a craché sur moi! »

Le vrai modèle de cette famille a la taille mince, la tête basse, l'œil humble et vif, le coude-pied peu relevé, la main large et facile à s'étendre, les articulations flexibles, le front étroit et le sourire éternellement fixé aux deux coins d'une bouche obséquieuse. Livré à sa nature propre, il parle peu, se glisse, répond doucement, n'élève pas la voix, et dit : *Je vous remercie*, quand on lui dit : *Vous m'ennuyez*. Mais ceux qui ont perfectionné la profession, les plus grands adeptes et les plus récens inventeurs ont trouvé le moyen de faire entrer la colère au nombre de leurs ressources. C'est un beau raffinement.

« Morbleu, s'écriait un colonel entrant chez un ministre.

— Qu'avez-vous donc ? — Vous nous perdez.

— Calmez-vous ! — Vous nous tuez !

— Pourquoi? demanda l'homme d'État.

— Vos nouvelles ordonnances sur la tactique nous effacent, nous, vieux militaires qui avons blanchi sous le harnais, et que l'expérience a usés. — Bah !

— Tous nos travaux resteront dans l'ombre; vous les effacez à jamais? Nous n'avons qu'à nous cacher et à demander notre retraite! Je le répète, c'est odieux ! »

Je termine par ce modèle magnifique, qui ne se contente pas de la couleuvre qu'on lui donne, mais qui l'apprête de ses mains. Ce caractère n'a tout son relief que si vous le placez en face d'un homme parfaitement impérieux. L'inutilité des efforts de l'un pour créer un affront qui porte coup, et la sévère impassibilité de l'autre sous un outrage impuissant forment le plus charmant des spectacles.

Passons au *tigre*. L'espèce est anglaise et la dénomination l'est aussi. Le *tigre* a quelque chose de plus intéressant que le *lion*, qui doit aussi sa désignation zoologique à la civilisation britannique des derniers temps. Le *Lion* c'est l'homme célèbre, à la mode, l'étranger qu'on veut avoir : curiosité sur deux jambes; pantin que l'on montre à ses visiteurs; un prince africain; un héros polonais; un gentilhomme lapon; soit qu'il se recommande par un nom bizarre, un nez infibulé, des cheveux crêpus, un visage tatoué, une reine pour maîtresse, un peu de renommée pour auréole; il sera bien venu, c'est un *lion*. Nous avons vu dans ce genre Cuvier et Bosco, la reine des îles Sandwich et Raumer, Ugo Foscolo et le porc savant. Ce dernier fit tant de bruit dans le monde, que le feu roi voulut le voir. Ce quadrupède battait les cartes, devinait les couleurs et jouait aux dominos; mais une fois introduit dans le boudoir de Georges IV, boudoir tapissé de glaces, notre *lion* apercevant sa figure reproduite une douzaine de fois tout au moins, se crut environné d'un bataillon de ses semblables; et reconnaissant sa nature de porc pour oublier celle de sa-

vant se coucha, poussa un grognement sourd, s'endormit d'un profond sommeil, et, sans considération pour le monarque, refusa de faire son métier d'érudit. Un autre *lion* d'une nature analogue s'était montré quelques années plus tôt dans les salons de la duchesse de Sutherland, où il se conduisit avec plus de décence. Le second Pitt sortant de la Chambre des Communes vint s'asseoir sur le canapé de la duchesse. Elle, ayant je ne sais quel ordre à donner à son premier valet-de-chambre, sonna :

« Damour, lui dit-elle (c'était son nom), faites monter...

— Faites monter Brisquet, interrompit William Pitt en riant, nous voulons le voir; il dansera! »

Brisquet était un joli petit poney corse, à la robe lustrée : les salons se remplissaient de monde, l'orchestre commençait à retentir. La duchesse se leva, dit un mot à l'oreille de son valet-de-chambre, celui-ci disparut. Cinq minutes se passent, le domestique ouvre les deux battans et annonce : *Brisquet!*

Le jeune quadrupède, sellé, bridé, conduit par Damour, fit son entrée triomphale, imposa silence à l'orchestre, suspendit les contredanses, se promena d'un pas grave sur les tapis, et fut reconduit à son écurie par Pitt lui-même. Ces deux *lions* valent bien tous les autres; et ils ont l'avantage de ne pas dire une sottise!

Mais le *tigre!* le *tigre!* quelle définition exacte donner de ce caractère multiforme? Le sort vous fait *lion*, l'affectation vous fait *tigre*. Tout ce qui est outré, exagéré, étourdissant, couleur voyante, mise recherchée, afféterie de langage, besoin de paraître, vanité théâtrale constituent le *tigre*; famille qui se subdivise en des milliers d'espèces; depuis le *tigre domestique* ou le valet-de-chambre qui vous emprunte vos breloques, jusqu'au tigre royal Georges IV, qui faisait de sa tête un buisson ardent, et passait deux heures et demie entre les mains du coiffeur.

Les espèces du *tigre* moderne sont nombreuses. Tout parvenu se range dans cette famille : il ne manque jamais d'ou-

trer sa parure et d'atteindre le ridicule par la recherche. Classifier les tigres est difficile : j'en connais huit ou neuf cents espèces. D'ailleurs, cette manière d'être suit le cours des époques ; elle se diversifie ; un même principe, le desir de briller, se révèle par des explosions différentes. La France a vu tour-à-tour la race dont je parle, affecter le bonnet rouge, adorer le linge sale, se complaire, sous Bonaparte, dans l'immensité du jabot et la magnificence des diamans ; sous Louis-Philippe, adopter les cheveux longs, le chapeau pointu et l'habit de velours. L'homme des faubourgs, qui brandit un énorme bâton, et le matelot qui laisse flotter sur ses jambes solides un beau pantalon de toile rayée, appartiennent à la même nation. La *tigresse* du Directoire était précisément assez couverte pour qu'on s'aperçût qu'elle était nue. Celle de l'Europe actuelle s'enveloppe de tant d'aunes de soie et de mousseline, qu'un mari dépense plus pour l'étoffe inutile que consomme sa femme, que pour le cabriolet qui la porte. Les éruptions de cette manie ont lieu dans toutes les directions imaginables. Sous Louis XIV, c'est une énormité de perruques ; Jacques Ier fait triompher les manchettes jaunes, et le premier de nos Georges voit tous les élégans de sa cour rechercher ce qu'il y a de plus empesé dans le costume et de plus disgracieux dans les formes. Nous avons aujourd'hui un magnifique modèle du beau *tigre,* c'est le comte Dorsay, celui de tous les dandies qui évase, avec le plus d'audace, les revers de son frac : ce dernier semble ne toucher ni ses épaules ni sa poitrine.

L'Irlande nous en envoie une belle espèce et fort singulière, qui vient ordinairement du Connaught ou de Munster. Elle fait la chasse aux héritières, parle haut, module ses phrases, porte un frac vert, un chapeau placé en équilibre sur le coin de l'oreille, et partage sa coiffure en deux parties inégales : celle qui se trouve cachée par le chapeau et une gigantesque touffe qui se balance agréablement de l'autre côté. C'est un animal assez vorace, avide de succès, de places, d'honneurs, surtout de

mariage ; l'exagération des manières et des formes le distingue. Bien au-dessus de lui s'élève le *tigre* ecclésiastique, qui porte une cravate à rosettes, un chapeau à grands bords et à gance de soie, le plus beau linge du monde, et une paire de boucles d'argent d'un merveilleux travail. Sa simplicité, sa propreté, sa coquetterie, un certain luxe qui apparaît et se trahit plutôt qu'il ne se manifeste ; des souliers qui craquent sous le pied qui les presse ; tout vous annonce l'homme qui veut produire un effet à-la-fois modeste et brillant. Les abbés de France n'avaient pas plus de grâce raffinée, que nos petits-maîtres de l'Église anglicane, les petits-collets du calvinisme.

La médecine comptait autrefois de très beaux *tigres* : hélas ! ce temps n'est plus. Que notre docteur était beau, avec sa canne à pomme d'or, son habit couleur de rhubarbe et sa perruque à marteaux. Aujourd'hui, si vous voyez s'élancer d'un cabriolet deux souliers vernis dès le matin, des bas de soie qui prennent bien la jambe, un habit bien coupé et brossé avec un zèle exemplaire ; si l'homme que je vous désigne affecte cette espèce de sourire grave et fin, partage ordinaire des femmes de chambre dans les grandes maisons, dites : « c'est le *médecin.* » Parmi les variétés, je pourrais vous citer le *groom,* le *dissertateur,* le *connaisseur en vins*, le *dandy,* le *cavalier.* Vous êtes sûr de trouver ce dernier éternellement collé à ses éperons et à sa cravache, et toujours privé de son cheval. Le *dissertateur* porte un chapeau à larges bords, un parapluie et des lunettes. L'*avoué* même, demeurant dans cette place de Bloomsbury, que nul homme à la mode n'avoue et ne fréquente, trouve moyen de prendre place dans la nation des *tigres :* il a pour signes de sa splendeur et de son rang de nombreuses chaînes d'or, de brillantes breloques, le jabot le plus fin, un gilet broché, dont les couleurs sont tranchantes. Jamais nuance plus brillamment jaune n'a étincelé sur les gants de personne ; jamais les plis d'une chemise n'ont tracé des volutes plus fantastiques ;

ses pantalons de bal sont toujours de satin noir, et son costume offre la caricature de cette élégance sévère qui caractérise le quartier occidental de la grande ville.

L'auteur *tigre* et l'artiste tigre se font remarquer par la singularité des habitudes et des attitudes. Celui-ci garde un silence profond : cet autre ne prononce pas une phrase lamentable sans l'accompagner d'un sourire; un troisième se pose en *quaker;* un quatrième n'a pas de cravate, et le cinquième porte le costume de Raphaël.

La canne est un des principaux ornemens de cette sorte de *tigre*. Le marquis d'autrefois faisait poudrer d'avance, par son valet-de-chambre, son habit habillé. Mirabeau aimait à faire retentir les chaînes pesantes de deux lourdes montres. Il fut un temps où la cravate ressemblait à un matelas de Strasbourg. Nous avons vu récemment le règne des boutons guillochés, j'annonce le triomphe de la canne. La France a professé récemment une admiration d'enthousiaste pour deux ou trois cannes-prodiges. Il n'est pas rare que huit ou dix livres sterling destinées à l'achat d'une canne sortent de certaines poches qui ne contiennent guère que l'unique valeur de ce merveilleux symbole. M. de B*** s'est rendu immortel dans les cercles parisiens, non-seulement par ses ouvrages (cela va sans dire), mais par la splendeur d'une canne qui vaut, dit-on, 40 ou 50 livres sterling. Nous regrettons, en vérité, de ne pouvoir donner à nos lecteurs le *fac-simile* de ce sceptre. Nous avons réfléchi que la merveille ne tarderait pas à être imitée en faux à Birmingham, et que bientôt tous nos dîneurs en ville et tous nos hommes de génie porteraient une canne à la B***; nous avons cru devoir éviter à notre pays, que nous aimons, cette épidémie dangereuse.

L'extravagance et l'affectation se mêlent aussi de l'ameublement. Il est plus facile d'imiter la bizarrerie du costume ou celle des meubles que de produire des ouvrages éminens ou de belles actions. La maison du *tigre* doit être aujourd'hui à la Louis XIV : les peintures *rococo*, les ornemens à

la *Vateau*, les cabinets de Boule, les énormes draperies de Damas sont les symptômes les plus communs de la maladie nouvelle. Dès que vous entrez chez le *tigre*, vous êtes frappé de ce desir de paraître; rien n'est en harmonie, les meubles s'entassent, les couleurs se heurtent. On veut que vous admiriez la richesse et l'originalité du maître, non son goût. S'il est horriblement laid, sa chambre à coucher sera celle d'une petite-maîtresse, et son visage de satyre reposera dans le satin blanc. Enfin le *tigre* est l'homme qui peut exclusivement paraître. Ce qu'il méprise le plus, c'est cette définition ancienne du bon ton et du bon goût : « Tenir peu de place et faire peu de bruit. »

Que cinquante années s'écoulent, on ne saura plus ce que c'était que le *tigre*. Ainsi chaque génération produit une moisson de nouveaux sobriquets que la génération suivante oublie. Dans quel dictionnaire trouvera-t-on, par exemple, que le mot *rat* a long-temps signifié le transfuge d'un parti vaincu à un parti vainqueur; que le mot *twaddle* indique un bavard qui pérore avec aplomb et ne comprend rien de ce qu'il dit le plus solennellement; que ce phénomène moral nommé *lark* indique l'action assez commune de se retirer à la campagne ou à Boulogne-sur-Mer pour échapper à des réclamations incommodes; enfin que le mot *quiz* exprime une des particularités les plus influentes sur la société de notre époque? Les Français, habiles *quizzers*, ont inventé le mot *persiflage*, qui correspond assez précisément à notre *quiz*. Où s'arrêtent les limites d'un langage? Qui lui dira : Tu n'iras pas plus loin! Quoi! nous sommes les inventeurs du *gaz*, du *caoutchouc*, des routes à *rainures*, des *matelas à vent*, des lampes *hydrauliques*, des cheminées de tous les genres, des *faux toupets* et des *machines à vapeur;* et nous nous contenterions d'un dialecte borné? Des découvertes inconnues réclament des termes inconnus. Ainsi le *quiz* ou persiflage personnel, mystification froide et tranchante, a dû naître au sein d'une civilisation à-la-fois ennuyée, formaliste et ma-

ligne; où chacun est bien aise de se moquer de son voisin sans en avoir l'air, et de garder une apparence de décence et de dignité. Le *quiz* est un couteau trempé dans la glace et qui n'en coupe que mieux. Voltaire avait ce génie, lui qui s'est moqué du monde en soixante-dix volumes. Lord Chesterfield fut le plus aimable et le plus gracieux membre de la confrérie des *quizzers,* dont Horace Walpole était le dandy, et Bolingbroke le philosophe. Georges IV a passé sa vie au milieu de persifleurs admirables, dont l'un a su lui persuader qu'il devait semer les minarets et les coupoles dans son parc; un autre lui a conseillé de se vêtir, à 50 ans, en chef écossais aux jambes nues; et un troisième, de pratiquer un petit ruisseau et d'y dépenser des milliers de livres sterling pour y entretenir des poissons dorés. Le persiflage grave est fort à la mode en Angleterre, et tient à la nature du gouvernement représentatif. Souvent l'adresse royale et la réponse de la Chambre des Communes ne sont rien autre chose. Canning a passé sa vie à persifler les deux Chambres, et sa plus foudroyante éloquence était comme doublée d'un léger sourire dont les bons observateurs découvraient l'ironie. Combien de fois, dans ses Bulletins, Bonaparte a-t-il employé le même moyen, toujours puissant sur les hommes, et d'autant plus efficace qu'il est accompagné de gravité et d'emphase?

Le persiflage se concentre, en général, dans les classes supérieures, qui seules ont le droit de se moquer du monde, sans que le monde se moque d'elles. Passons à des espèces anthropologiques moins brillantes. Le plus ancien locataire de ma maison m'offre le modèle accompli d'une spécialité curieuse. C'est *l'homme qui se souvient.* Vous lui parleriez de Jules César, qu'il commencerait sa phrase par : *Je me souviens!* Sa mémoire est une persécutrice universelle. Le présent n'existe pas pour lui. Il vit dans le souvenir et par le souvenir. Ses meilleurs amis, ceux qui l'environnent lui semblent des fantômes; les êtres historiques prennent

dans sa pensée une existence réelle. Il confond Napoléon et Jules César. Il n'est pas bien sûr que le village où il a été élevé ne se nommât pas Troie ou Ilium, et il affirmera que son maître d'école était Cornelius Nepos. Il se souvient fort bien de Robinson Crusoé qu'il a connu particulièrement, et de J.-J. Rousseau qui portait des moustaches. De toute la littérature contemporaine, il ne connaît que Pope, et il vous dira qu'il était grand, et qu'il boitait. Ce qui rend cette mémoire désolante pour ses amis, c'est la parfaite confusion qui règne dans ses souvenirs. Il ne sait pas trop si M. de Voltaire n'était pas ministre d'état sous Louis XV; et Michel Montaigne pourrait bien, selon lui, être l'auteur de l'*Esprit des Lois* de Montesquieu. Son cerveau est un magasin confus où toutes les antiquités se heurtent dans l'obscurité la plus vague. Il est persuadé que Frédéric II, roi de Prusse, est venu conquérir la France en 1815; et que lord Wellington servait en 1792 sous le duc de Cobourg. Lorsqu'il aura quitté la terre et que ses amis voudront rappeler son souvenir en buvant *à sa mémoire,* ils fêteront l'ombre disparue d'un des plus redoutables fléaux qui puissent affliger la conversation des hommes.

Voici enfin une autre espèce qui ne peut exister que dans la classe bourgeoise, où elle passe même inaperçue. Je ne lui connais aucun nom dans le langage ordinaire; elle ressemble à ces espèces intermédiaires que l'on ne classe pas; placées entre le genre animal et le genre végétal; étranges créatures qui s'élèvent du sol ou du fond de la mer, portant un grand parapluie, deux ou trois douzaines de paires d'yeux rangés comme des boutons de guêtres, et des pieds garnis de crochets si menus qu'on les prendrait pour les racines d'une plante : incroyables existences, qui font le bonheur du vrai naturaliste. Apportez-lui quelque nouvel échantillon de ces horribles bêtes; il vous donnera en échange sa maison, sa femme et ses enfans.

Je veux parler d'un de ces types bizarres, du *faiseur d'affaires,* du héros du petit négoce, de l'agioteur à la

petite semaine, entretenant sans cesse le bric-à-brac d'une interminable spéculation sur toutes les matières et dans tous les genres. Le courtier-marron de la bourse parisienne appelle cela, je crois, *haricoter;* les habitans d'Edimbourg ont inventé un terme spécial, *pechler,* pour caractériser une espèce qui pullule chez eux. Le faiseur d'affaires est marchand, fermier, usurier, journaliste, artiste, philosophe. Il négocie sur tout, spécule sur tout, gagne sur tout, se mêle de toutes les entreprises, s'immisce à tous les négoces, soutient des procès, les arrange, les termine, les réveille, invente des industries, agiote sur les grains, joue sur les fonds publics, se promet un bénéfice sur les écus rognés, essaie le monopole, soumissionne à un demi-liard plus bas que ses rivaux; se charge d'élections, de ventes de maisons, d'achats de tableaux et de résiliations de bail. Dès qu'il se remue quelque chose de vénal dans la société, vous retrouvez notre homme; dès qu'un rouage s'ébranle, il est là : il espère que le froissement des roues et des pivots détachera une parcelle d'or ou de cuivre, et qu'il la recueillera dans sa poche.

Il vit de ces parcelles : de gros gains l'épouvanteraient. Le bénéfice le plus insignifiant sur un objet qui ne semblait pas devoir le produire, lui cause un sentiment de jubilation intérieure. Si on lui envoie une lettre sous enveloppe, il a soin d'en détacher une feuille blanche, qu'il met en réserve : prodige d'économie, mais non avare, il pratique cette vertu avec un goût et un discernement qui sont pour lui une volupté véritable. Il achète les décombres d'une maison, dispute long-temps pour un penny, se débat trois jours à propos de dix solives pourries, et les fait enlever. Dès qu'il y a une petite affaire quelque part, soyez sûr que vous le trouverez là : lundi, dans les canaux; mardi, dans le gaz; mercredi, dans le blanchîment des toiles. Cet homme que vous avez aperçu la veille, dirigeant la construction d'une cabane qu'il va louer cher à des artisans, revient à vous, en qualité

d'agent, d'émissaire et de courtier pour les propriétaires de la ville : c'est le factotum de toutes les industries.

L'irrégularité même de son négoce, la singularité de son trafic, la multitude de relations qu'il entretient, les singuliers échanges qu'il fait, les marchés extraordinaires dont il se charge, tout cela lui plaît. Son commerce nomade a des incidens curieux. Il reçoit en gage et en dépôt un tableau de Wilkie, et prête sur ce gage trente bouteilles de vin de Champagne. Il sait quelles sont les vieilles monnaies qui contiennent un peu d'or, celles que l'on peut rogner, et celles qui sont exposées à une démonétisation prochaine. On l'aperçoit, lui et sa culotte de velours fanné, son gilet de peluche rouge et sa vieille redingote bleue, partout où il est question d'acheter, d'échanger ou de vendre. Il est fort commun en Écosse, plus rare en Angleterre; ordinairement court et gros; assez laid, petit; le front ridé, la mine chercheuse; l'air sémillant et un peu inquiet. Il parle bref comme les gens qui ont beaucoup à faire, et se croirait perdu s'il portait autre chose que de vieux bas de laine grise, et une espèce de licol bleu ou rouge qu'il appelle sa cravate. De vieilles tables dépareillées, mais solides; deux vases de paroisses différentes; des chaises qui ne s'accordent pas entre elles, composent son ameublement. Tout ce qui est à son usage lui vient de quelques naufrages particuliers. Jamais on ne lui a connu d'autre montre qu'une certaine petite boule d'argent entourée de chiffres romains, avec une chaîne d'acier, composée d'une infinité de petites chaînes interrompues par des losanges de cuivre, rouillée et terminée par une vieille pièce de monnaie trouée, et un cachet antique en granit noir et rouge.

Il a fait une affaire non-seulement de cette montre, mais de son habit, de sa chemise et de son gilet de flanelle. Il spéculerait sur son bras, s'il le pouvait. En attendant, il spécule sur les chevelures d'autrui dont il fait commerce. Il n'y a pas long-temps qu'une énorme cargaison d'os de poulets lui a valu quelques shillings de bénéfice; les coquilles d'huîtres

qu'il fait ramasser dans les rues, pour les revendre ensuite comme engrais, lui ont donné un total d'une livre sterling, trois shillings, deux pence et une fraction.

Il est père de famille; et un assez bon père; économe de son temps et de ses propriétés; il emploie ses enfans comme de nouvelles poulies que Dieu attache obligeamment à sa machine. Je l'ai vu fonder une *Revue,* dont sa femme copiait les fragmens dans plusieurs livres; son fils aîné l'imprimait, son fils cadet la reliait, et son dernier fils la colportait. C'est un homme qui finit par se faire une vie fort aisée, avec les rognures de tous les métiers. Quand la fortune lui arrive et qu'il devient propriétaire, il mérite encore d'être observé. Jamais, quel que soit l'état de sa propriété, une crevasse n'est pour lui une crevasse. L'édifice tomberait en ruine, qu'il vous répondrait en souriant : « Il ne faut là qu'un peu de plâtre. » Dans les occasions majeures, c'est lui qui prend la truelle et qui distribue le plâtre pour le ménager. Vous auriez toute l'éloquence de Démosthènes et de Cicéron, vous n'obtiendriez pas de lui l'aveu d'une muraille qui va tomber ou d'un plancher qui tremble. Tout ce qu'il possède est excellent, admirable, et si vous lui parlez d'une amélioration utile : « ah! vous allez me gâter ma maison, » s'écrie-t-il avec douleur!

Cette espèce, qui se montre assez estimable dans le nord de l'Écosse, et qui a bâti plus d'une maison nouvelle à Édimbourg, n'a pas les mêmes caractères à Londres. Là le trafic nomade, cherchant des occasions de fortune, se jette dans les grands coups, et l'audace sert la friponnerie. On tente des accaparemens impossibles, on annonce des spéculations qui captent les sots; on devient aisément courtier de négociations verreuses, dupeur d'actionnaires, créateur de capitaux chimériques, et l'on va grossir le torrent d'écume et de lie qui roule à travers les capitales, et qui perd les populations.

(*New Monthly Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Astronomie.

Travaux et découvertes de sir John Herschell, au cap de Bonne-Espérance. — La lettre suivante, qui renferme les renseignemens les plus curieux sur les travaux astronomiques de sir John Herschell, a été adressée à sir William Hamilton, vice-président de l'*Association britannique pour l'avancement des sciences,* de Feldhausen, cap de Bonne-Espérance, par sir John Herschell lui-même, en date du 13 juin 1836.

« Par votre dernière lettre, que je n'ai reçue qu'hier, quoiqu'elle portât la date du 16 mars, j'apprends que la séance de l'Association aura lieu dans les premiers jours d'août; si j'avais pu différer jusqu'en septembre, j'aurais tâché, non sans peine, de vous faire parvenir une sorte de rapport un peu détaillé sur mes travaux dans ce pays. Mais il ne me faudrait rien moins qu'un miracle pour pouvoir vous l'envoyer à temps. La vérité est que depuis mon arrivée, j'ai été presque constamment occupé à jeter les bases de la partie mécanique de mes observations. Depuis lors, j'ai passé tout mon temps à récolter et à serrer ma moisson, de sorte que vous comprendrez facilement que je n'aie pu songer à vous en expédier la moindre partie. En un mot, et pour parler sans métaphore, je possède déjà une monstrueuse collection d'observations toutes nues, mais je n'ai pu encore en réduire ni en discuter une seule. Toutefois je puis, en conscience, m'avancer jusqu'à vous dire que

j'ai déjà soigneusement balayé toute la partie du ciel, ou du moins celle qui est invisible ou à-peu-près invisible en Angleterre, en exceptant cependant les parties très voisines du pôle austral, et qui forment une région fort peu riche en étoiles. J'ai eu le bonheur d'être favorisé de l'aspect d'un ciel à-peu-près constamment serein. Les astres que j'ai observés avec mes instrumens à grande ouverture et aux plus forts degrés de grossissement, se sont montrés avec un éclat tellement bien défini et une lumière si tranquille, que vous ne sauriez vous en faire la moindre idée. J'ai déjà dressé un volumineux catologue de nébuleuses et d'étoiles doubles, de toutes les classes, de tous les ordres, et de tous les degrés. J'ai déjà adressé une petite liste de ce que j'ai découvert de plus curieux à M. Schumacker, pour qu'il l'insérât dans son journal astronomique. Je me contenterai donc aujourd'hui de vous faire part de quelques faits principaux.

« L'aspect général de la région circumpolaire australe, comprenant une distance de 60 à 70°, tout autour du pôle, présente une richesse et une magnificence très remarquables. Cela tient à l'éclat comparativement bien plus grand ici de la Voie-Lactée, qui offre une bande lumineuse très vive, embrassant tout l'espace qui s'étend depuis la constellation d'Orion jusqu'à celle d'Antinoüs. Cet éclat, il est vrai, est bien singulièrement interrompu par des taches presque noires et à-peu-près vides d'étoiles, principalement dans le Scorpion, près de l'étoile *Alpha* du Centaure, et dans le voisinage de l'embranchement de cette grande nébuleuse. Mais, du côté du nord, la Voie-Lactée devient pâle et très terne, et elle finit par s'effacer presque entièrement. Il est impossible, selon moi, de regarder avec attention cette brillante zone, dont la richesse stellaire est vraiment étonnante, et dont tout le bord méridional est comme bordé d'une frange merveilleuse d'étoiles de 2e et de 3e grandeur, très également réparties, sans acquérir la pleine conviction que la Voie-Lactée n'est pas une couche ou banc d'étoiles, mais bien un anneau. Au moins, faut-il nécessairement reconnaître que notre système est placé dans une des régions les plus vides et les plus pauvres du groupe général, et même très loin du centre, de sorte que notre soleil se trouve situé beaucoup plus près des parties de la Voie-Lactée voisines de son embranchement, que de celles qui sont opposées à cette direction.

« Les deux constellations qu'on a nommées les Nuées de Magellan, la *Nubecula Major* et la *Nubecula Minor*, sont des objets très extraordinaires. La plus grande est un assemblage (*congeries*) d'étoiles distinctes, d'amas de formes irrégulières, d'amas globuleux, ou de nébuleuses; et tout cela est placé sur un fond de lumière uniforme et terne, qui ne peut, sans doute, être autre chose que de la poussière d'étoiles (*star dust*). Ces plages, examinées attentivement au moyen de mon télescope de vingt pieds de foyer, ne m'ont offert qu'une apparence générale d'illumination vague de tout le champ de la vision; ce qui réalisait un fond de lumière sur lequel les étoiles ou espaces plus brillans se détachaient assez faiblement. Quelques-unes des choses que j'ai pu distinguer dans ces Nuées de Magellan, m'ont paru avoir des formes singulières et même inconcevables. L'une des plus étranges, c'est l'astre noté 30 de la *Dorade*, qui offre un assemblage de cercles ou d'ovales se réunissant tous en un nœud ou centre noir, à-peu-près comme les touffes de rubans qui composent ce que l'on appelle un nœud d'amour (*a true lover's knot*). Je n'ai vu aucun autre espace du ciel qui contienne un assemblage aussi serré de groupes d'étoiles et de nébuleuses, que celui qui peuple ces Nuées de Magellan, et sur un aussi petit espace de la voûte céleste. La petite Nuée de Magellan est bien moins remarquable; elle abonde en lumière éparse et vague, qu'aucun grossissement ne resout en étoiles. Mais tout à côté d'elle se trouve un des plus riches et des plus magnifiques assemblages globulaires que l'on trouve sur toute la surface du firmament; c'est l'étoile marquée 47 du *Toucan*. Il est singulier que cette belle nébuleuse ait été placée à un point qui diffère de plus d'une heure de sa véritable position dans tous les catalogues d'étoiles; j'attribue ce fait à une énorme faute d'impression.

« Cependant les grandes nébuleuses d'Orion et celles d'Argus sont à beaucoup près les objets les plus remarquables de l'hémisphère sous lequel je me suis établi. Celle d'Orion se montre infiniment mieux que dans nos latitudes d'Europe, et présente une multitude d'appendices, de rameaux et de circonvolutions, que sa situation toujours très rapprochée de l'horizon empêche de distinguer dans vos climats d'Europe. Quant à la nébuleuse d'Argus, c'est un objet *sui generis*, et dont il est absolument impossible de donner la moindre idée sans une figure. J'ajoute que je n'ai épargné ni n'épar-

gnerai aucun soin pour prendre des dessins très exacts de cette remarquable nébuleuse et de toutes les autres, qui ornent le ciel austral. Cela est d'autant plus nécessaire que je ne puis reconnaître dans les dessins qui ont été faits de la nébuleuse d'Argus, aucune ressemblance avec l'objet même, hormis, cependant, lorsque je l'examine avec une lunette achromatique de cinq pouces d'ouverture. Elle est d'une énorme grandeur, et très parsemée d'étoiles, qui brillent sur un fond de clarté pâle et uniforme.

« Les nébuleuses planétaires du ciel austral circumpolaire sont nombreuses, comparativement toutefois à la rareté ordinaire de ces corps, et elles ont des caractères très tranchés. J'en ai découvert cinq, toutes ayant un disque aussi nettement terminé que celui des planètes, et brillant d'une lumière égale en tous leurs points. On peut tellement s'y tromper, que la première que je rencontrai par hasard me parut être, sous tous les rapports, une planète parfaite : ce ne fut qu'après plusieurs observations faites par M. Maclean à l'Observatoire Royal, et dans lesquelles il s'assura qu'elle n'avait absolument aucun mouvement propre, que je me vis contraint d'abandonner la séduisante espérance d'avoir réellement découvert un nouveau monde appartenant à notre système et circulant autour du soleil, dans une orbite plus inclinée que celle de Pallas.

« Au reste, vous pouvez vous former quelque idée de la nature de ce climat, en ce qui regarde la pureté du ciel, d'après un fait qui m'a été garanti par le gouverneur provisoire, le colonel Becl; pendant une durée de quarante-deux jours, qui se suivirent, il n'y en eut que trois dans lesquels il lui fut impossible de découvrir la planète Vénus en plein jour et par un beau soleil, à neuf heures du matin. J'ai moi-même pu lire avec la plus grande facilité les parties les plus difficiles de l'écriture croisée de la lettre d'une dame, à la lumière que laissait dans le ciel *une éclipse de lune;* l'éclipse, il est vrai, n'était point totale.

« Les plus belles étoiles doubles que j'aie encore pu découvrir, et qui n'avaient pas été notées jusqu'ici, sont les étoiles *Gamma* du Loup, *Pi* et *Gamma* du Centaure, *Bêta* de l'Hydre, et l'étoile *E* du Chameau. Les étoiles composantes des premiers groupes sont excessivement rapprochées et peuvent être placées sur la ligne des astres les plus voisins que l'on remarque dans l'hémisphère boréal.

« Je dois ajouter que l'admirable tranquillité de l'air, pendant

ces derniers mois, si différente de tout ce qu'on m'avait annoncé a permis à mes réflecteurs de déployer toute leur force. J'ai pu ainsi obtenir des disques d'étoiles extrêmement petits; même avec de très forts grossissemens, j'ai pu les réduire à l'état de simples points, et j'ai pu m'assurer ainsi que ces étoiles sont doubles ou multiples, ou bien, ce qui n'est pas moins important, j'ai pu m'assurer qu'elles sont très certainement simples.

« J'ai obtenu de très beaux résultats par les procédés particuliers que j'ai adoptés pour polir mes miroirs; j'ai été moi-même étonné de leur excellent effet. Ayant eu soin de me pourvoir, pour mon télescope, de trois grands miroirs de rechange, j'en plaçais un neuf, dès que je voyais dans mon instrument le moindre trouble nuageux. Au surplus, quand je remarque que l'un de mes miroirs est le moins du monde terni, je le livre sur-le-champ à l'ouvrier polisseur, des mains duquel il sort jeune et brillant, comme un serpent après avoir changé de peau. Nos miroirs ne perdent guère, dans ces lavages, que la valeur d'un deux cents millièmes de leur épaisseur. Je puis même dire que le succès de ces opérations a dépassé toutes mes espérances. »

Sciences Naturelles.

Histoire naturelle de quelques animaux du pôle arctique. — M. Richard King, chirurgien de l'expédition du capitaine Back, vient de publier la relation de son voyage au pôle nord. Le genre d'étude auquel M. King s'est plus spécialement livré (l'histoire naturelle) lui ayant permis d'ajouter des détails curieux au récit du capitaine Back, que nous avons inséré dans notre 4e livraison, avril 1836, nous nous empressons de consigner ici la description qu'il fait de quelques-uns des animaux qui habitent ces régions glacées.

« Nous étions campés, dit M. King, sur les bords de la rivière de Charwater, quand une nuit la peau de buffle qui couvrait un de nos sacs fut arrachée et emportée par un wolverine (*ursus luscus*) dont les pas demeuraient si bien marqués sur le sable que nous les suivîmes sans peine jusqu'au pied

d'une colline. Nous ne tardâmes pas, en effet, à découvrir notre effronté voleur qui, se tenant à distance, dévorait en paix la proie dont il s'était emparé. Nous nous contentâmes de pousser des cris aussi forts qu'il nous fut possible. L'écho répéta nos cris, mais l'animal rusé était si convaincu qu'il ne courait aucun danger, qu'il ne suspendit pas un seul instant son repas. Le wolverine est d'un caractère essentiellement méchant; disposition qui, favorisée par une force prodigieuse, lui fait souvent commettre des dégâts incroyables. Hearne nous apprend que, pendant son séjour en Amérique, la plus grande partie d'un amas de bois de plus de deux cents pieds de tour, fut complètement dérangée dans l'espace de quelques semaines par un seul wolverine; et pourtant, parmi ce bois, il se trouvait plusieurs arbres si gros, qu'il aurait fallu deux hommes pour les soulever. On aurait pu douter qu'un si grand travail pût être exécuté par un animal qui n'est pas plus grand qu'un chien couchant, si les traces laissées sur la neige n'avaient pas rendu la chose incontestable.

Le *fiber zibelhinus* (rat musqué) se construit, avec l'argile, une petite maison en forme de pain de sucre, qu'il élève tantôt sur la boue des marais, tantôt sur la glace. Il lui arrive pourtant quelquefois de s'épargner cette peine en habitant la même loge que le castor, auquel il ressemble beaucoup sous plusieurs rapports, mais notamment par sa fourrure. Sa queue est longue, effilée et aplatie; elle lui sert pour diriger sa marche. Sa maison couvre ordinairement un trou pratiqué dans la glace, qui lui permet d'entrer dans l'eau pour chercher les racines dont il se nourrit. Durant les hivers rigoureux, quand les petits lacs sont gelés jusqu'au fond, ne pouvant se procurer leur nourriture accoutumée, ces animaux se dévorent entre eux. Le rat musqué est très prolifique; il commence à produire fort jeune et met bas trois fois par an. Environ cinq cent mille peaux sont apportées tous les ans par la compagnie de la baie d'Hudson et vendues aux

chapeliers qui s'en servent pour remplacer le castor, quoique la qualité soit très inférieure.

Le *cerigonus albus* ou poisson blanc est un habitant des lacs internes de l'Amérique ; il est célèbre par la délicatesse de sa chair. Plusieurs tribus indiennes en font leur principale nourriture, et les personnes attachées aux postes des fourrures, ne vivent presque pas d'autre chose pendant huit ou neuf mois de l'année. Quoique très gras, ce poisson a le grand avantage de ne jamais répugner et de devenir au contraire de jour en jour plus agréable au goût ; de sorte que ceux qui s'en nourrissent ne s'en fatiguent jamais, quoique privés de pain et de légumes. La couleur de sa chair est d'un blanc bleuâtre qui, par la cuisson, devient d'un blanc pur, circonstance qui lui a fait donner le nom de poisson blanc. Dans le fort de la saison, il est chargé de graisse, et l'estomac est la partie la plus recherchée. C'est au mois d'octobre que l'*attihawmeg* des Indiens-Cris, ou poisson blanc des Canadiens, quitte les lacs et remonte les rivières pour frayer. Il ressemble un peu au hareng, et, de même que ce poisson, il meurt promptement quand on le retire de l'eau. Il pèse ordinairement deux à trois livres, quoique l'on en trouve parfois qui vont jusqu'à sept ou huit. Dans l'hiver, on prend ces poissons avec des filets. On pratique pour cela plusieurs trous dans la glace, à dix ou douze pieds de distance l'un de l'autre, selon la longueur du filet ; on passe ensuite une corde sous la glace, par le moyen d'une longue perche, et on la transporte facilement d'un trou à l'autre, à l'aide d'un bâton fourchu, jusqu'à ce que l'on arrive au dernier. Le filet est après cela tendu tout le long de la corde à chaque extrémité de laquelle on fixe une grosse pierre pour l'empêcher de s'étendre et de s'élever du fond à chaque flot du courant, comme cela arriverait sans cette précaution. Lorsqu'on veut visiter un filet, on n'ouvre que les deux trous qui sont aux deux extrémités ; alors une personne retire la corde et une autre enlève le filet de dessous la glace. Quand

on veut pêcher à la ligne en hiver, on n'a autre chose à faire qu'à percer dans la glace un trou rond, d'un ou deux pieds de diamètre et d'y jeter un hameçon qu'il faut avoir soin de tenir toujours en mouvement, tant pour empêcher l'eau qui l'environne de se geler, que pour mieux fixer l'attention du poisson.

« La souris des champs américains, *mus leucopus*, ne tarda pas à venir habiter notre demeure. Je parvins à en prendre plusieurs au piège, et je les gardai, pendant l'hiver, dans une cage de bois. La démarche et les mouvemens fureteurs de cette petite créature, quand elle se risque à sortir le soir de son trou, ressemblent beaucoup à ceux de notre souris domestique. Quand le thermomètre est au-dessous du zéro de Fahrenheit (17°7′ cent. au-dessous de zéro), elles restent dans leurs cachettes. Ce petit animal a coutume de faire des provisions de graines ou de petits morceaux de graisse ; mais, au lieu de les garder dans sa retraite, il les dépose partout où il se trouve une cache. Quoique ces souris ne soient pas munies de véritables sacs aux deux côtés de leurs mâchoires, leurs joues sont susceptibles de s'élargir considérablement, et beaucoup plus que celles du *mus sylvaticus* d'Angleterre, avec lequel ils ont, du reste, une grande ressemblance. La fourrure de la partie supérieure du corps est très fine, courte et d'un brun clair, se terminant, le long de l'épine du dos, par une étroite raie noire, tandis que les parties inférieures sont blanches. Sa longueur varie de trois à quatre pouces, dont il faut compter la moitié pour la queue. Les pieds de derrière sont longs, ce qui lui donne la facilité de faire des sauts extraordinaires. J'en ai vu qui, en prenant leur élan, s'élevaient à une hauteur perpendiculaire de trois pieds. Je vais citer un exemple remarquable de l'instinct de ce joli petit animal. Au haut de la cage où je gardais les souris, il y avait une petite porte par laquelle j'introduisais leur pâture. Un jour, l'une d'entre elles, plus hardie que les autres, fit une tentative pour s'échapper. Non-seulement je l'en empê-

chai, mais la coupable demeura prise par une des pattes de derrière, dans le gond de la porte, et je l'y laissai suspendue pendant quelque temps en manière de punition. M'étant approché, au bout d'environ cinq minutes pour la délivrer, je vis, à ma grande surprise, plusieurs de ses compagnes qui s'étaient attachées à elle, afin de l'aider à se débarrasser, et elles y réussirent.

« Nous fûmes honorés de la visite de la *strix funerea* ou hibou-épervier d'Amérique, qui vint, selon sa coutume, voltiger autour de notre feu. Ce petit hibou, qui habite le cercle polaire arctique dans les deux continens, a la tête petite et dépourvue de huppe, le disque facial petit et imparfait, les oreilles non ouvertes, à-peu-près de la même grandeur que les autres oiseaux, et les mœurs assez semblables à celles des oiseaux de proie diurnes. Il hiverne dans les hautes latitudes septentrionales, et surtout depuis la baie d'Hudson jusqu'à la mer Pacifique. Si cet oiseau est plus souvent que tout autre tué par les chasseurs, c'est parce qu'il est plus hardi et qu'il vole le jour. Quand les chasseurs poursuivent le gibier, il arrive parfois que cet oiseau, attiré d'abord par le bruit de l'arme à feu, pousse la hardiesse jusqu'à s'élancer sur la volaille tuée, quoiqu'il n'ait pas, comme la *strix nyctea*, la force de l'emporter. En été, il vit principalement de souris et d'insectes; mais, en hiver, il se nourrit de gélinottes blanches, et ne manque pas de suivre ces oiseaux lorsque, au printemps, ils se dirigent en volées vers le nord.

« En nous rendant de l'Athabasca au grand lac des Esclaves, nous tuâmes une grande *mephitis americana*, *var. Hudsonica*, circonstance fort remarquable, car nous étions sous le 61[e] parallèle de latitude; et, d'après le docteur Richardson, cet animal ne passe jamais le 56[e] ou 57[e] degré de latitude nord. Un grand nombre d'animaux du genre des *mephitis*, qu'on a trouvés en Amérique, ont été décrits comme autant d'espèces différentes; mais le baron Cuvier pense que, dans l'état actuel de nos connaissances, rien ne nous autorise

à les considérer autrement que comme des variétés de la même espèce. « Cet animal a de longs poils noirs, avec une large raie blanche de chaque côté, et la queue touffue; il se rapproche beaucoup, d'après Richardson, de la *viverra mephitis* de Gmelin, qui est le *chinche* de Buffon, nom sous lequel il est connu dans le Pérou. La singulière corne défensive que la nature a donnée à cet animal l'a fait nommer, par les premiers colons français, l'*enfant du diable* ou la *bête puante*, et par les Suédois *fiskatta*. La liqueur que cet animal possède et qu'il a le pouvoir de lancer à une distance de plusieurs pieds, produit une puanteur si insupportable que, quand on a le malheur d'en recevoir une goutte sur ses habits, on perd tout droit à l'hospitalité. Kalm a été, dit-on, presque suffoqué par l'odeur d'une de ces bêtes, qui avait été poursuivie jusque dans une maison où il se trouvait, et d'autres personnes ont été si vivement affectées par ces exhalaisons, qu'elles en sont restées, pendant plusieurs jours, indisposées. Des Indiens ont perdu la vue, par l'injection de cette liqueur dans leurs yeux. Les animaux n'en craignent pas moins que l'homme les effets. Les bœufs mugissent de douleur quand ils la sentent; et le chien qui, dans le premier moment, chasse avec ardeur la bête puante, a à peine ressenti l'effet d'une seule décharge de cette liqueur nauséabonde, qu'il se retire avec précipitation, et se fourre le nez dans le sable en manière de purification.

« Cet animal hiverne quelquefois dans la neige, mais il passe plus fréquemment cette saison dans les *caches* indiennes, où il se nourrit des objets rassemblés en ces lieux. Quand on retire les pierres qui couvrent l'ouverture de la cache, l'animal, attiré par le bruit, se montre, et rien n'est alors plus facile que de le tuer, en lui donnant un coup un peu fort sur le nez avec un petit bâton. M. Mac-Lead m'a dit qu'il en avait tué plusieurs de cette façon, sans que jamais ils eussent lancé la dégoûtante liqueur qu'ils sécrètent. Des Indiens m'ont en effet appris que, lorsque cet animal est tué su-

bitement, il est incapable d'employer l'arme puissante que la nature lui a accordée pour sa défense. Quand il est ainsi privé de la vie, si l'on parvient à lui enlever sur-le-champ le sac qui contient la liqueur et qui est situé à la naissance de la queue, sa chair est fort estimée, et sa peau sert à faire des sacs à tabac.

« La marte (*mustela martis*) est fort rare dans ces parages stériles; les districts boisés sont ceux qu'elle préfère. On les trouve en si grand nombre dans les forêts de sapins que plus de cent mille peaux en sont recueillies tous les ans par la Compagnie de la Baie-d'Hudson. La fourrure de la marte a été de tout temps, à cause de sa finesse, un grand objet de commerce, et s'est fort souvent vendue pour de la zibeline ou pour d'autres fourrures de prix, après avoir été teinte. C'est en hiver qu'elle est la plus belle, parce qu'alors sa surface est la plus brillante; mais au commencement de l'été les extrémités des poils tombent, ce qui change sa teinte en un brun orangé de peu d'éclat, et en diminue considérablement le prix. Ces animaux se montrent périodiquement en grand nombre, et quand ils sont plus abondans qu'à l'ordinaire, les chasseurs prédisent beaucoup de neige et une saison favorable pour la chasse. La marte se nourrit de souris, de lièvres, d'œufs de petits oiseaux et de perdrix. Une tête de perdrix avec les plumes, est le meilleur appât que l'on puisse mettre dans les pièges qu'on lui tend. Quand on la poursuit et qu'elle voit que sa retraite est coupée, elle montre les dents, hérisse ses poils, recourbe le dos et siffle comme un chat. On peut l'apprivoiser au point de lui inspirer un certain attachement pour son maître; mais elle ne devient jamais complètement docile. Les martes habitent sous terre, portent environ six semaines et mettent bas quatre à sept petits à-la-fois, vers la fin d'avril. »

Sciences-Physiques.

Nouvel appareil pour renouveler l'air dans la Chambre des Communes. — Le docteur Reid, d'Édimbourg, s'occupe, depuis quelque temps, d'améliorer le système adopté jusqu'ici pour le renouvellement de l'air et la transmission du son dans la Chambre des Communes. Voici le résultat des expériences qui ont été faites en dernier lieu pour constater le succès de ses efforts. Nous ne parlerons que du premier point; les essais faits pour rendre plus nette la transmission du son n'ayant pas été aussi satisfaisans.

On avait commencé par remplir la salle d'un nombre de personnes égal à celui des membres de la Chambre. Des détachemens de l'infanterie de la garde occupaient les bancs consacrés aux députés; ils étaient au nombre de 412 hommes auxquels vinrent se joindre 128 fonctionnaires civils ou curieux, ce qui formait en tout 540 *membres*. Le docteur Reid commença par annoncer que son but était d'introduire imperceptiblement dans la salle une masse considérable d'air extérieur, soit frais, soit échauffé, selon que la température de l'atmosphère ou le nombre de personnes présentes pourraient l'exiger. Il prévint qu'il n'avait point touché au plancher primitif de la salle, mais qu'il avait formé en dessous un second plancher, dans lequel il avait percé de vingt à trente trous d'environ dix-huit pouces de diamètre. C'est par ces ouvertures que l'air chaud ou froid était d'abord introduit; puis il était distribué entre les deux planchers au moyen de grandes plates-formes ressemblant à des tables, soutenues par des pieds très bas et placées immédiatement au-dessus des trous. Ce même air pénétrait, en définitive, dans la salle des séances par une infinité de petits trous presque imperceptibles percés dans le plancher primitif. Ces trous, que M. Reid assure être au nombre de 350,000, n'ont que quatre millimètres de diamètre à la surface du plan-

cher, mais ils s'élargissent en dessous, afin d'empêcher qu'ils ne se bouchent. Tels sont les moyens employés pour faire entrer l'air nouveau. Pour opérer la sortie de l'ancien, voici comment M. Reid s'y est pris. Il a soulevé chaque panneau du compartiment central du plafond de plusieurs pouces au-dessus de leurs *montans* (styles). Le problème qu'il s'agissait après cela de résoudre, était celui de faire sortir au besoin, avec rapidité, le mauvais air, pour en introduire de plus pur. A cet effet, une grande colonne circulaire, érigée dans Cotton-Garden, à vingt pieds de distance du mur oriental de l'édifice, fut construite de manière à contenir, à une élévation de dix pieds au-dessus de la surface du sol, un très grand feu de charbon, afin de raréfier l'air renfermé dans le reste de la colonne, dont une partie, située au-dessous du foyer, communique avec un conduit carré qui est en contact immédiat avec la salle, et se prolonge jusqu'à l'espace renfermé entre le plafond intérieur et l'ancien toit de l'édifice. M. Reid explique ainsi le résultat de cette disposition : quand l'air de la colonne circulaire s'échauffe, et par conséquent se raréfie considérablement, il s'ensuit un courant dirigé du haut en bas, à travers le conduit carré, ce qui doit nécessairement avoir pour effet d'enlever l'air vicié de la salle. L'action de la colonne et du conduit est, comme de raison, réglée au moyen de soupapes. M. Reid fit les expériences suivantes pour démontrer avec quelle rapidité l'air circulait dans la salle. Il y introduisit d'abord une fumée si épaisse, que l'on ne voyait pas à quinze pieds de soi, et par la seule action de la colonne, toute cette fumée se dissipa en une minute et demie. Il introduisit ensuite une assez forte odeur d'éther qui se dissipa dans le même espace de temps par l'introduction prompte, mais imperceptible, de l'air échauffé. L'odeur d'orange fut également formée et dissipée dans le même espace de temps. On vérifia du reste que, pendant tout le cours des expériences, la température de la salle ne varia que de 60 à 62 degrés Fahrenheit (de

15° 5' à 16° 6' centig.); mais le docteur Reid déclara qu'il se faisait fort, en tout temps, de rabaisser la température au niveau de l'air extérieur.

Géographie.

Exploration du docteur Smith dans l'Afrique centrale.— C'est en 1777 que la Grande-Rivière, dans l'Afrique méridionale, fut découverte par le colonel Gordon, officier anglais au service des Provinces-Unies, et reçut de lui le nom de rivière d'Orange, en l'honneur du prince qu'il servait. Le colonel Gordon dit à Labillardière qu'en traversant les plaines arrosées par la rivière d'Orange, il avait pénétré jusqu'au 21e parallèle de latitude australe; cela n'est pas exact. En 1801, cette rivière fut traversée pour la première fois dans l'intérieur du pays par MM. Forster et Somerville. Depuis lors, quelques Anglais entreprenans ont presque réalisé l'exploit imaginaire du colonel Gordon; la route qu'ils ont suivie, y compris ses détours, s'étend à près de 1500 milles de la ville du Cap. Cependant les récits de quelques marchands qui, en 1832, avaient pénétré fort avant vers le nord et qui vantaient la richesse et la fertilité du pays aux environs du tropique, ainsi que les dispositions amicales des habitans, donnèrent lieu à une association qui se forma au Cap dans le but d'explorer l'Afrique centrale. Le docteur André Smith, naturaliste distingué, fut nommé chef de l'expédition, et ne tarda pas à voir se réunir autour de lui plusieurs amis des sciences, qui s'offrirent pour l'accompagner. Cette expédition, disposée sur une vaste échelle, se composa de dix-huit charrettes, de cent soixante bœufs et chevaux, et de quarante à cinquante personnes. Elle partit de Graaf Reynet au mois d'août 1834, et fut de retour au commencement de 1836. Elle adressa sur-le-champ à l'association, un rapport circonstancié des observations qu'elle avait faites, dont voici les particularités les plus intéressantes.

Le docteur Smith éprouva dès son départ de grands obstacles pour se procurer de bons bœufs de trait, à cause de la sécheresse prolongée, et une fois en route, la même cause l'empêcha de traverser les plaines arides qui s'étendent jusqu'à Latakou. Il résolut donc, en quittant Philippolis, station de missionnaires à 16 milles au-delà de la rivière Noire, de se diriger vers l'orient et d'explorer la contrée, encore peu connue, des Basouthos. En arrivant vers les bords de la rivière de Caledon, il en remonta le cours, mais à une assez grande distance, tantôt sur une rive et tantôt sur l'autre. A mesure qu'il s'éloignait de Philippolis, la végétation devenait plus riche, et bientôt il trouva toutes les plaines couvertes d'un gazon épais. L'eau était aussi fort abondante ; un grand nombre de petits ruisseaux limpides se montraient de tous les côtés, ce qui jetait un grand intérêt et beaucoup d'agrément sur le paysage.

En approchant du territoire des Basouthos, le caractère du pays changea, les montagnes s'élevèrent et se couvrirent presque partout de quarz arénacé. Le sol des plaines était tantôt un mélange de terre végétale et d'argile ferrugineuse, tantôt du quarz siliceux et grossier. Des arbrisseaux et des graminées tapissent le pied des montagnes et le fond des ravins, donnaient à la campagne une grande ressemblance avec celle des environs de Plattekloof, dans le district de Zwellendam. La marche, peu difficile jusqu'alors, le devint davantage à cause des nombreuses coupures du terrain, et ce ne fut pas sans peine que l'expédition arriva le 12 octobre à la mission de Moriah, où elle fut parfaitement reçue par M. Casillis, seul blanc qui habitât ce lieu. Le nombre total des habitans de cette mission est d'environ 300 ; ils sont tous gouvernés par le fils aîné de Moshesh, roi actuel de la tribu. Un messager avait été envoyé à ce roi pour lui annoncer l'arrivée de l'expédition ; aussi ne tarda-t-il pas à venir pour souhaiter la bienvenue aux voyageurs. Dans la soirée du 14, il se présenta à cheval, accompagné de plusieurs personnes de sa suite, montées comme lui et qui toutes mirent pied à terre et saluèrent par

une décharge d'armes à feu. Le roi s'avança après cela vers les tentes des Européens, descendit à son tour avec aisance, tendit la main aux voyageurs et leur témoigna beaucoup d'amitié. Le seul aspect du roi Moshesh suffirait pour donner la plus favorable idée de son caractère. On remarqua surtout la franchise avec laquelle il donna plusieurs renseignemens sur l'histoire et l'origine de la tribu, circonstances à l'égard desquelles les chefs sauvages montrent en général une fort grande répugnance à s'expliquer. Pendant le séjour de l'expédition dans ses états, sa conduite ne se démentit pas un seul instant. Moshesh dit que les Basouthos avaient été dans l'origine des Baquaines et qu'ils avaient quitté le pays de leurs ancêtres pour échapper à l'oppression et à la misère.

En quittant Moriah, le docteur Smith avança dans la direction du nord-est, vers le pays des Montatis, dont le chef, Ciconiæli, ne fut pas à beaucoup près aussi communicatif que Moshesh. Sa mère montra un peu plus de complaisance. On apprit d'elle que cette tribu portait autrefois le nom de Baklokoua, mais il fut impossible de découvrir son origine primitive. L'orgueil ne leur permettait pas d'avouer qu'ils eussent jamais fait partie d'aucune autre nation. Cependant leur costume et leurs armes sont les mêmes que ceux des tribus plus orientales. Les Baklokoua, de même que les Bashoutos, habitent le sommet des montagnes. Leurs villages sont entourés de murailles, et l'on n'y parvient que par détroits défilés.

L'expédition continua sa route vers l'est pour reconnaître les sources du Caledon et puis vers le sud-ouest. Une fois sortie du voisinage de Latakou, on ne rencontra que peu d'habitans jusqu'au pays des Matabili, situé à deux cents milles dans la direction du nord-est. Ce district se compose, pour ainsi dire, d'une seule vaste plaine qui, après la saison, des pluies, se couvre d'un gazon épais, mais qui pendant le reste de l'année est absolument aride et presque entièrement dépourvue d'eau. Quand l'expédition arriva à peu de distance

du Molopo, le docteur Smith envoya des messagers en avant pour prévenir le roi Umsilégas de son approche, et pour lui dire qu'on s'arrêterait sur les bords de la rivière, qui forme la limite occidentale de ses états, jusqu'à ce que l'on eût reçu de ses nouvelles. Le troisième jour, un chef, avec trois serviteurs, arriva au camp et pria les voyageurs de se rendre au plus tôt à Moriga, où le roi serait charmé de les recevoir. On se mit donc en route, et l'on passa devant plusieurs grands kraals ou villages, dont les habitans de tout sexe et de tout âge s'empressaient de sortir de leurs maisons pour contempler les étrangers et leurs voitures; il ne leur fut pourtant pas permis d'approcher de trop près. Dès qu'ils s'émancipaient, un mot du chef ou une grêle de pierres lancées par ses servi teurs les forçaient de s'éloigner. Le docteur Smith ayant demandé pourquoi on ne permettait pas à ces pauvres gens de satisfaire leur curiosité, il lui fut répondu qu'Umsilégas avait donné des ordres exprès pour qu'il ne fût pas importuné par ses *chiens*.

Quand les voyageurs arrivèrent au kraal qui servait de résidence au roi, ils se hâtèrent, comme de raison, d'aller lui présenter leurs respects. Ils le trouvèrent assis dans sa loge, entouré des messagers qu'on lui avait envoyés et de plusieurs petits chefs. Plus loin, derrière lui, était rangée sa garde composée de cinquante à soixante guerriers. A l'approche des Européens, le roi se leva, tendit successivement la main à chacun d'eux en prononçant, quoique d'une manière indistincte, les deux mots hollandais *goeden dag* (bonjour). Ayant été prévenus d'avance qu'on ne leur offrirait point de sièges, M. Smith et M. Moffat avaient eu la précaution d'apporter avec eux des plians. Ceux qui avaient eu moins de prévoyance furent obligés de s'asseoir par terre, sur de la bouse de vache sèche. Après quelques momens de silence, pendant lesquels le chef promenait les yeux alternativement sur toutes les personnes de la société et souriait, on apporta une portion de bœuf cuit à l'étuvée, qui fut placée au milieu du groupe sur un plat de

bois. On servit ensuite une espèce de breuvage que le chef appelait de la bierre. C'était une liqueur fermentée, et légèrement acide. Quand les voyageurs prirent congé du roi, il leur facilita les moyens de se procurer des provisions pour leur route, et leur donna un détachement de sa garde, en les assurant que si le moindre accident leur arrivait, le détachement tout entier serait mis à mort.

Le renseignement le plus important que l'expédition reçut des diverses tribus qu'elle rencontra, fut la certitude de l'existence d'un grand lac d'eau douce, situé fort au loin vers le nord. Du reste, tous les détails que l'on donna sur ce lac furent vagues et peu satisfaisans; mais tout le monde s'accordant quant à son existence, on peut regarder ce point-là du moins comme hors de doute. L'aspect de l'eau pendant la tempête, la forme des barques qui la sillonnent et la manière dont on les fait *marcher* étaient décrits avec tant d'exactitude, qu'il était évident que les personnes qui faisaient ces récits avaient été témoins oculaires de ce qu'ils racontaient. Quant à sa situation et à sa distance, les rapports étaient fort contradictoires : selon les uns il était situé au nord-est du lieu où l'on était, et selon les autres au nord-ouest. Ceux-ci disaient qu'il fallait trois semaines pour y arriver, et ceux-là trois mois. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'expédition en était encore fort loin.

La grande sécheresse qui régna cette année ne permit pas au docteur Smith de pousser ses recherches aussi avant qu'il l'aurait voulu. Il desirait surtout explorer les montagnes de Baka, mais il ne trouva personne qui voulût consentir à lui servir de guide. Tous les naturels qu'il rencontra s'accordèrent pour déclarer qu'il faudrait voyager pendant six jours sans trouver une goutte d'eau. Ce n'est que pendant la saison des pluies qu'il est possible de faire ce voyage sans danger.

Le point le plus septentrional qu'atteignit le docteur Smith fut le parallèle de 23° 28' de latitude australe, c'est-à-dire

qu'il pénétra à deux milles par delà le tropique du Capricorne ; mais les marchands avant lui avaient dépassé ce point. L'un d'eux, M. Hume, a traversé les monts Baka et s'est avancé jusqu'à deux journées plus loin, chez la tribu des Bamingwater, ce qui fait dix journées au-delà du point atteint par le docteur Smith. Le principal résultat du voyage de celui-ci existe dans une collection fort riche et fort nombreuse de curiosités naturelles. L'association du Cap a projeté, dit-on, une seconde expédition, qui sera dirigée par le même docteur Smith, et qui devra pénétrer au moins jusqu'au lac dont l'existence lui a été si positivement certifiée.

Biographie. — Littérature.

Fenimore Cooper et sir Walter Scott à Paris. — Dans un ouvrage, intitulé *Souvenirs de l'Europe,* que vient de publier Cooper, on trouve des détails curieux sur les relations de ces deux écrivains, pendant le séjour qu'ils firent à Paris, à l'époque où Scott était venu en France pour recueillir les matériaux de son *Histoire de Napoléon.* Cooper n'avait jamais rencontré le romancier écossais : il n'avait jamais eu l'occasion de le voir, même en public, ce qui ne faisait que rendre plus vif le desir qu'il avait de profiter du hasard qui les réunissait tous deux dans une ville étrangère. Après avoir fait pendant plusieurs jours de vaines démarches, Cooper s'adressa à madame la princesse de***, chez qui il était reçu, et qui lui avoua que, n'ayant jamais vu l'illustre romancier, elle était, pour sa part, décidée à ne rien négliger pour faire sa connaissance, et qu'une fois qu'elle aurait réussi, elle lui ferait partager sa bonne fortune. Voici maintenant comment Cooper rend compte de leur première entrevue.

« Il y avait environ dix jours que sir Walter Scott était à Paris ; j'avais fait demander une voiture pour sortir, et j'étais déjà parvenu à l'entresol de l'hôtel, quand le piétinement des chevaux dans la cour, m'apprit qu'une autre voiture

venait d'y entrer, et avait forcé la mienne à s'éloigner pour lui faire place. Comme il pleuvait très fort, je ne descendis pas plus bas, et j'attendis tranquillement que le nouvel arrivant fût descendu de voiture. La portière s'ouvre, et je vis descendre un homme grand, fort et de forme un peu épaisse. Ses cheveux grisonnaient : il boîtait légèrement et était obligé de s'appuyer sur une canne. Sa voiture ayant fait place à la mienne, je continuai mon chemin ; nous nous croisâmes sur l'escalier, et nous nous fîmes, comme de raison, un salut mutuel. J'étais arrivé à la porte de l'hôtel, et j'allais monter en voiture, quand il me vint tout-à-coup dans la pensée que cette visite pouvait bien m'être destinée. Je m'arrêtai donc pour voir si l'étranger montait jusqu'à l'étage que j'occupais, sans soupçonner le moins du monde quelle pouvait être la personne que je venais de voir, quoique ses traits et sa tournure ne me semblassent pas tout-à-fait inconnus.

« L'étranger monta péniblement le large escalier de pierre ; il s'appuyait d'une main sur la rampe, et de l'autre sur sa canne. Au moment où je m'arrêtai, il venait d'arriver à l'entresol et s'apprêtait à monter plus haut. Dans cet instant, il fut frappé d'une pensée semblable à la mienne, et jugeant que j'étais peut-être la personne qu'il venait visiter, il se tourna vers moi et me dit en français, mais avec beaucoup d'accent. « *Est-ce monsieur Cooper que j'ai l'honneur de voir ?* » Je répondis dans la même langue : « *Monsieur, je m'appelle Cooper. — Eh bien donc, je suis Walter Scott.* »

« Je courus aussitôt à lui, et lui serrant la main, qu'il me tendait avec cordialité, je lui exprimai combien j'étais sensible à l'honneur qu'il me faisait. Il m'apprit que la princesse s'était empressée de lui donner mon adresse, et que lui, voulant couper court à toute cérémonie, s'était rendu directement à mon hôtel. Il n'avait pas cessé de parler français, quoique je lui répondisse en anglais. Tout-à-coup, comme s'il eût été frappé d'un souvenir inattendu, il me dit que je devais être sans doute bien étonné de ce qu'il m'adressait la parole

en français; mais, ajouta-t-il, depuis que je suis ici, j'ai « été forcé d'oublier ma propre langue ». Comme nous continuions à monter l'escalier, il daigna accepter mon bras, et il poursuivit la conversation en anglais. Il marchait avec plus de difficulté que je ne l'aurais cru. On voudra bien sans doute pardonner le petit mouvement de vanité qui me porte à répéter ici le compliment qu'il m'adressa. « Je vais vous dire « ce qui me plaît par-dessus tout en vous; c'est la manière « dont vous prenez en toute occasion la défense de votre « pays, sans pour cela vous abaisser jusqu'à outrager le « nôtre. Vous êtes forcé de placer les deux nations en col- « lision, et je respecte votre noble hostilité. Je crains, ajouta- « t-il, que la mère n'ait pas toujours été juste envers sa fille, « dont elle est peut-être un peu jalouse; car, si nous ne « voulons pas croire que l'Angleterre ait déjà commencé « à descendre, nous ne pouvons nous dissimuler qu'elle ne « soit parvenue au sommet de l'échelle. »

« Quoique, à cette époque, il n'eût pas encore hautement avoué ses ouvrages, et qu'il fût toujours l'*illustre inconnu*, il en parla très librement avec moi, et n'exigea pas même que je gardasse son secret. M'ayant demandé si j'avais chez moi un exemplaire d'un de mes romans qu'il me nomma, j'avouai franchement que je ne possédais pas un seul de mes ouvrages. « Tous les auteurs en sont là, me dit-il en souriant, et pour « moi, je n'éprouverais aucun regret de ne revoir jamais de « ma vie un seul roman de l'auteur de Waverley. »

« Il resta près d'une heure chez moi, causant avec une gaîté qui n'était pas toujours exempte de malice. Ainsi, en parlant du libraire de Paris, qui a publié la traduction de nos ouvrages, il dit: « J'espère que nos romans auront fait « pondre des œufs d'or à notre *Gosling*. » (1)

(1) Jeu de mots, qui repose sur la ressemblance du nom de *M. Gosselin*, éditeur français des œuvres de Walter Scott et de Fenimore Cooper, avec le mot anglais *Gosling*, qui sert à désigner l'un des membres de la famille de l'*anser domesticus*.

« Je pris la liberté de lui demander s'il avait réussi dans la recherche des matériaux dont il avait besoin pour la composition de son histoire de Napoléon. Il hésita un moment avant de répondre, puis il me dit : « Ce ne sont pas les anecdotes « qui me manquent ; mais la difficulté est de savoir choisir « celles qu'un homme qui se respecte peut convenablement « faire entrer dans un livre. »

« Je lui demandai si nous pouvions espérer de voir bientôt paraître son ouvrage. Il me répondit que ce serait dans le cours de l'hiver, quoique le sujet dût exiger deux volumes de plus qu'il ne l'avait d'abord calculé. « En ce cas, lui dis-je, il ne sera guère possible que vous l'acheviez avant le printemps. — Pardonnez-moi ; une fois que je serai de retour « à Abbotsford, j'aurai bientôt expédié ces deux traînards ». Je ne répondis rien, quoiqu'il me semblât qu'un pareil *tour de force* convînt mieux à un ouvrage d'imagination qu'à une histoire.

« Quand il se leva pour partir; je le priai de vouloir bien passer dans le salon, pour que je pusse lui présenter ma femme et mon neveu. Il y consentit avec beaucoup de bonhomie, et resta quelque temps encore avec nous. Dans le cours de la conversation, ma femme lui dit que la bergère dans laquelle il était assis avait bien de quoi être fière ce jour-là, puisqu'il n'y avait qu'une demi-heure que le général Lafayette l'avait quittée. Walter Scott parut surpris : « Je croyais, dit-il, que le général était allé passer le reste de ses jours en Amérique. » Nous lui expliquâmes la véritable position de Lafayette, et il se contenta de répondre : « C'est un grand homme »; mais je crus remarquer qu'il disait cela assez froidement et seulement par complaisance pour nous.

« Walter Scott m'avait engagé à déjeuner chez lui le surlendemain matin. Quand j'arrivai, je le trouvai vêtu d'une *douillette* de soie toute neuve, qu'il venait d'acheter. Il me dit qu'il cherchait à se franciser autant que possible ; mais il dut, je crois, trouver la tâche fort difficile ; car il était tout

Ecossais, au dedans comme au dehors. Il venait de recevoir dans le moment une invitation de la princesse pour une soirée ; il me la montra en disant : « Tenez, vous qui connaissez « cette dame et qui savez beaucoup mieux le français que « moi, dites-moi si cette invitation est pour *jeudi* ou *lundi* « ou *mardi*, ou bien si le jour n'est pas indiqué. » Je lui nommai le jour. » Je suis sûr, reprit-il, que vous recevez « assez souvent de ces billets, sans quoi il ne serait pas « possible que vous lussiez si couramment ce griffonnage. « La peine de le déchiffrer n'est pas trop payée par un bon « dîner. »

Il ne me parut pas très charmé de Paris. Ses idées sur les Français étaient assez justes, quoiqu'elles ne fussent pas tout-à-fait exemptes de préventions surannées. Je le revis le soir chez la princesse. La réunion, formée à la hâte, était peu considérable. Dans le nombre se trouvaient pourtant quelques personnes de beaucoup d'esprit, et notamment deux ou trois femmes dont les noms étaient déjà historiques et que je croyais mortes depuis long-temps. Toutes les dames, avec cette politesse délicate que les Français connaissent si bien, avaient mis quelques ornemens écossais, soit à leurs chapeaux, soit à leurs robes, de sorte que miss Scott était la seule femme dans le salon que l'on n'eût pas prise pour une Calédonienne. Elle était en demi-deuil, et avec ses yeux et ses cheveux noirs comme du jais, elle aurait pu passer pour une Française, si le trait national n'eût été sensiblement accusé par la forme de ses joues. Elle était fort belle ce soir-là et fut très admirée.

« Objet de la curiosité générale, sir Walter Scott supporta les regards avec une patience exemplaire, mais il saisit pourtant la première occasion pour se retirer dans un coin, où j'allai le rejoindre. Il me dit en riant qu'il parlait le français avec tant de difficulté, qu'il ne savait comment répondre aux complimens qu'on lui faisait. « Je suis fort doux pour un « *lion*, ajouta-t-il, je me laisse caresser la crinière tant

» que l'on veut; mais il m'est impossible de rugir en français
« pour leur faire plaisir. »

Voyages.

Les conducteurs suisses. — Plus vous avancez du côté de Bâle, plus la monnaie si variée des principautés allemandes se mêle aux *batzen* et aux francs suisses. Du côté de Neuchâtel, la monnaie de France vaut trente-cinq *batzen* par pièce de cinq francs; ailleurs, on ne l'admet que pour trente-quatre. L'aubergiste qui échange votre pièce, manque rarement de se payer à lui-même sa commission, en se réservant quelques demi-batzen.

Les conducteurs de voiture sont surtout âpres à cette curée que leur offrent l'inexpérience et l'embarras de l'étranger. La difficulté qu'il éprouve à établir rapidement la différence entre quatre kreutzers qui équivalent à un batz; un batz qui équivaut à trois sols; six blutsches qui équivalent à un batz : un florin qui n'équivaut pas tout-à-fait à deux francs trois sols, servent merveilleusement la malhonnêteté de ces hommes, qui appartiennent moins à la nation suisse qu'à la grande famille des chevaliers d'industrie, et qui souvent cumulent les talens et les attributions de l'aubergiste et du voiturier. J'ai été témoin d'une petite scène qui n'est pas indigne d'être rapportée, et qui fera connaître quelques spécialités nationales du pays dont je parle.

A Hirschensprung, petit hameau qu'on trouve à quelques lieues de Sargans, en descendant la vallée du Rhin du côté d'Altstretten, l'unique auberge est un pauvre châlet, où viennent se réunir et boire quelques paysans de l'Appenzell et de Saint-Gall, quelques ouvriers Wirtembergeois qui se dirigent sur Neuchâtel, et les conducteurs de voiture qui se rendent à Coire ou se dirigent vers le lac de Constance. Malgré la misère du lieu, il y un poêle, c'est-à-dire un édifice allemand, haut comme la salle, avec un enfoncement où les

femmes se tapissent et se grillent pendant l'hiver, et des cordes disposées pour la dessiccation du linge autour de ce vaste monument. Deux ou trois chandelles de suif éclairaient trois tables de chêne massif, et une Thurgovienne au grand réseau de dentelle noire distribuait, en riant, le cidre aigre, le pain dur et le tabac enfermé dans de grosses boîtes de plomb, aux assistans gravement accoudés; leur attention était absorbée par la chanson d'un marchand d'œufs à moitié gris et de fort belle humeur. Près du poèle, on distinguait, dans la demi-teinte, un Anglais maigre et triste, enveloppé d'un grand manteau écossais, et évidemment fatigué de cette atmosphère infecte, où venaient se confondre toutes les saveurs de l'étable suisse et du poèle allemand. Un autre homme, appuyé sur la table la plus voisine de l'Anglais, arrêtait sur lui ce long regard à demi voilé sous la paupière, et qui semble guetter une proie.

Il y avait encore, à l'autre extrémité de la salle, deux paysans d'une physionomie caractérisée et singulière; l'un vêtu de velours brun usé, comme les paysans d'Italie; l'autre enveloppé d'un vieux garrick roussâtre et pelé, la face surmontée d'un chapeau pointu, le corps protégé par un long et vieux gilet rayé. Pendant que le marchand d'œufs continuait sa psalmodie gutturale, et que l'Anglais engageait conversation avec son voisin, conducteur *de char,* qui devait le mener à *Rorschach,* sur le Boden-See; les deux hommes mal vêtus dont je parle, plaçaient sur la table un de leurs chapeaux, détachaient les courroies de leurs ceintures de cuir, en faisaient jaillir plusieurs centaines de pièces d'argent, et se mettaient à compter les florins que la dernière foire leur avait valus. C'étaient des marchands de bœufs du Tessin; leur commerce avait été bon; le chapeau pointu se trouva rempli par douze cents florins qu'ils partagèrent en présence de tous ceux qui étaient là, parlant haut et faisant leur évaluation, et comptant leur argent sans crainte. La vivacité de leur accent, la mobilité de leurs traits, leur gaîté

méridionale, la joie d'un gain considérable et la pensée de leur retour à Bellinzona, où ils allaient rapporter cette richesse, contrastaient avec la tranquillité lourde des Suisses septentrionaux qui les entouraient, et avec la misère du hameau et du logis.

Cependant l'Anglais disait au conducteur de char, en allemand mêlé d'anglais et d'italien :

« *Six florins*, pour cette route, n'est-ce pas beaucoup? » Le Suisse ne répondait que par l'immobilité et le silence.

« Combien de florins dans la guinée? demandait encore l'Anglais embarrassé.

— *Deux florins* » reprit le Suisse d'une voix accentuée, (La *guinée* contient près de *douze florins;* mais le conducteur espérait que la confusion du mot *deux* et du mot *douze* (*zwey* et *zwielfe*) amenerait *trente florins* de plus dans ses filets). « Ainsi vous demandez trois guinées pour neuf lieues ; c'est exorbitant.

— Je vous rendrai neuf kreutzers » (deux sols), reprenait effrontément le cocher ; — et les trois guinées de l'Anglais retentissaient déjà sur la table, et le Suisse tirait de son gousset sa misérable petite pièce mal argentée, lorsque le marchand de bœufs de Tessin se leva et dit à l'Anglais, avec un mélange de vivacité italienne et de bonhomie suisse : « *Per Dio!* voulez-vous des florins pour vos guinées? Le compte sera facile : attendez, attendez! »

Et le marchand de bœufs, sans engager la moindre discussion avec le conducteur, son compatriote, jeta trente-six florins sur la table de chêne, ramassa les trois guinées, fit apporter du vin blanc *de Margrave* (Margrafer's weine), et le but à la santé de l'Anglais, auquel il venait de rendre trente florins. Le conducteur prit ses six florins, mangea son fromage et ne parut point troublé.

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE PAUL RENOUARD,
RUE GARANCIÈRE, 5.

REVUE BRITANNIQUE.

Économie politique.

DES PRISONS,

EN EUROPE ET EN AMÉRIQUE,

ET DES DIVERS SYSTÈMES PÉNITENCIERS ET RÉPRESSIFS.

Partout où la civilisation s'est développée d'une manière active; partout où l'on pense et où l'on écrit; où les hommes respectent leur titre d'homme; l'étude des prisons et de leurs habitans est devenue un objet d'attention soutenue et de méditations profondes. On a senti qu'il ne suffit pas pour la société de rejeter sa lie dans certains égouts, mais qu'il faut les épurer et les assainir.

Il n'y a guère plus que la malheureuse Espagne et l'Italie affaiblie, où le système du moyen âge régit encore la discipline des prisons; où une justice aveugle et barbare entasse dans le

même cachot, innocens et coupables, prévenus et condamnés, sans s'occuper ni de l'échelle des moralités, ni de la santé physique ou des maladies que l'âme peut contracter dans cette geôle pour en infecter ensuite la société. Sur presque toute la surface du globe, les mêmes efforts tendent vers l'amélioration de ce système. On ne réalise que rarement sans doute ces intentions si honorables auxquelles les passions humaines opposent plus d'un obstacle. Mais enfin, c'est une tendance universelle.

L'assainissement du vice est devenu une science; et si, par malheur, c'est encore une science occulte, si la pierre philosophale n'est pas trouvée, du moins peut-on prévoir l'époque où ces tendances régularisées et éclaircies produiront des résultats positifs, où l'alchimie se transformera en chimie; l'astrologie en astronomie; et la théorie problématique en pratique fondée sur l'expérience.

En France, M. Charles Lucas, M. Marquet Vasselot, M. de Bérenger, MM. Tocqueville et de Beaumont; en Belgique, M. Edouard Ducpétiaux; en Amérique, M. Livingston; en Allemagne, l'infatigable docteur Julius, doivent être cités comme les promoteurs des réformes les plus sages, et les chefs d'une observation éclairée. En Angleterre, Lord Russell et M. Crawford s'honorent par les encouragemens qu'ils donnent à un système de réformes prudentes, rationnelles et énergiques. C'est pour le philosophe une sphère d'observations pénibles, mais utiles; douloureuses, mais profondes. Il s'agit de désinfecter une société dont la civilisation augmente sans cesse les élémens contagieux, de purifier ce qu'il y a de plus immonde dans l'univers moral, de corriger les fléaux que l'organisation sociale a fait naître, et de les empêcher de retomber sur elle. Pendant que le progrès des lumières et des arts enflamme les passions et augmente la somme des ambitions, des cupidités, des violences, il s'agit non d'annuler ce progrès, mais d'en neutraliser les résultats inévitables. Une série de questions infiniment délicates se présentent à-la-fois. La plus im-

portante est de savoir si trop d'humanité pour le coupable convaincu et puni, n'est pas une cruauté envers la société même, et si une philantropie niaise ne devient pas plus dangereuse que le vice individuel, lorsqu'elle offre une prime aux mauvais penchans, une récompense aux délits, en ouvrant un asile doux, tranquille, agréable et sain à l'homme qu'elle prétend châtier.

Si la cruauté est permise à la société envers le coupable, quel est le degré de cette cruauté permise? où s'arrête-t-elle? quel est le but de son action? De terrifier les autres membres du corps social? ou le châtiment n'est-il qu'une hygiène morale, un régime combiné de manière à rétablir chez le coupable, la santé de l'âme et celle de l'esprit? Peut-on espérer atteindre ce but? La société n'est-elle pas plus condamnable que les condamnés, si au lieu de les améliorer elle les détériore, si en ajoutant du malheur à leur vie, elle ajoute des vices à leurs vices? Mais comment fera-t-elle? quel châtiment infliger? Réunir ses victimes, c'est activer cette lutte brûlante qui s'allume au milieu des intérêts humains. Si elle enferme chacune de ses victimes dans un cachot séparé, ne l'accusera-t-on pas de torture et de barbarie? Les réunir pour les forcer au silence, et détruire ainsi les rapports sympathiques de l'homme avec l'homme, n'est-ce pas quelque chose de plus cruel encore? La promiscuité des âges, des professions, des degrés de moralité, des degrés de vices; la fusion de tant de misères réunies, le chaos infernal de tant de désespoirs, de fureurs et de dépravations qui s'augmentent par le contact, ne peuvent être maintenus; mais comment remplacer ce vieux système?

Sous le rapport pécuniaire, le produit des travaux exécutés par les détenus doit-il être attribué à l'état ou à l'entretien de la prison? faut-il le distribuer entre les condamnés pendant leur séjour, ou le mettre en réserve pour leur sortie? Le travail doit-il leur être imposé ou seulement permis? doit-on le leur offrir comme récompense ou comme devoir? L'épou-

vantable infamie des bagnes subsistera-t-elle en Europe? Enfin quelle sera la classification des détenus? Un crime plus atroce est souvent commis par un homme moins corrompu; un léger délit peut l'être par un monstre de perversité.

Que de problèmes! combien de questions difficiles! La plupart d'entre elles ne sont pas résolues. On a tenté de nombreux essais; une foule de voyageurs, de commissaires et d'inspecteurs, ont parlé des prisons, de leur gouvernement intérieur, des nouveaux réglemens auxquels on les soumet; mais les résultats, en général, demeurent inconnus ou obscurs. L'expérience seule sert de base à la science, et le temps a manqué à l'une et à l'autre. Beaucoup savent nous dire combien de fenêtres éclairent une maison pénitentiaire, et quel est le mouvement annuel des entrées et des sorties. Mais on ignore comment fonctionne cette grande machine de formation moderne. Les chefs même des prisons ne sont pas juges compétens de la matière. Comment vivent après leur détention les hommes détenus dans une maison centrale de France, ou ceux qui sortent d'un pénitencier américain; ceux qui ont subi le *tread-mill* anglais, ou ceux que l'on a soumis au régime de la maison de réforme génevoise? Il faudrait comparer tous ces faits. Malheureusement, le voyageur recueille des renseignemens fugitifs, décrit rapidement la maison qu'il visite, et ignore à-la-fois les antécédens et les suites du système qu'il prétend décrire. Quant au philantrope vulgaire qui vient causer avec les détenus, qui s'appitoie sur leurs souffrances, qui reçoit leurs déclarations d'innocence et enregistre leurs réclamations contre une société injuste, son métier et sa destinée sont évidemment d'être trompé, et il s'en acquitte avec une résignation fort exemplaire.

Quelques documens certains et nouveaux sur l'état des prisons dans les contrées les plus civilisées du monde actuel, seront des jalons utiles pour les philosophes de la législation à venir. Toute la théorie des prisons est changée. On reconnaît que la société ne doit pas se venger pour se venger;

frapper et punir ne suffit plus. Elle doit guérir et réformer. La philosophie moderne a raison de s'applaudir de cette victoire. Mais elle devrait la rapporter au christianisme. Le nouveau principe résulte évidemment des théories de l'Evangile, qui n'admet pas que la société doive se venger. Les Pères considéraient la criminalité précisément du même œil que M. Charles Lucas et que M. Ducpétiaux. Ces traditions d'humanité tolérante et réformatrice s'étaient si bien conservées parmi les hommes pieux, que le père Mabillon indiqua, dès le dix-septième siècle, le système pénitentiaire tout entier. « On renfermerait les pénitens (dit ce religieux dans ses « œuvres posthumes), dans plusieurs cellules semblables à « celles des Chartreux, avec un laboratoire pour les exer- « cer à chaque travail utile. On pourrait ajouter aussi à « chaque cellule un petit jardin, qu'on leur ouvrirait à cer- « taines heures, pour les y faire travailler et leur faire pren- « dre l'air. Ils assisteraient aux offices divins renfermés dans « quelque tribune séparée; leur vivre serait plus grossier et « plus pauvre, et leurs jeûnes plus fréquens. On leur ferait « souvent des exhortations, et le supérieur ou quelque autre, « de sa part, aurait soin de les voir en particulier, et de les « consoler et fortifier de temps en temps. Aucun externe « n'entrerait dans ce lieu où l'on garderait une solitude « exacte. Si cela était une fois établi, loin qu'une telle de- « meure parût horrible et insupportable, je suis sûr que la « plupart n'auraient presque point de peine de s'y voir ren- « fermés, quoique ce fût pour le reste de leurs jours. Je ne « doute pas que tout ceci ne passe pour une idée du nouveau « monde; mais quoi qu'on en dise, il sera facile, lorsqu'on « voudra, de rendre les prisons et plus supportables et plus « utiles. » (1)

La réforme systématique des prisons, annoncée par Ma-

(1) Note du trad. M. Christophe Moreau, dans un volume fort remarquable, consacré à l'examen des prisons actuelles de France, a signalé le passage où le bénédictin Mabillon indique d'avance la réforme pénitentiaire.

billon comme un rêve inexécutable, a commencé à se réaliser il y a soixante ans, lorsque le célèbre Howard, aidé par le jurisconsulte Blackstone, visita et commença à nettoyer ces étables d'Augias que l'on nommait cachots et prisons. Aucun plan rationnel n'était encore suivi; on se contentait de sympathiser avec les malheurs du détenu, ce qui était un grand pas; mais toutes les données manquaient à la science nouvelle. En 1776, la législature sanctionna l'érection de deux maisons pénitentiaires, que l'on ne put parvenir à fonder jusqu'en 1785, époque où Gloucester vit élever dans ses murs le premier asile de ce genre. Chaque prisonnier fut enfermé dans son cachot, et privé de toute relation avec les autres détenus; on chargea de la surveillance de cet établissement les magistrats du comté. L'attention des philosophes était éveillée. Peu d'années après, Bentham publia son *Panopticon*, l'une des plus remarquables originalités de ce philosophe bizarre; plan qui soumettait à-la-fois tous les condamnés à une surveillance constante et immédiate. Il proposa même de se faire le gardien ou geôlier des détenus du Panopticon. Georges III, qui ne pouvait souffrir Bentham et ses idées, opposa une volonté persévérante à l'exécution de ce plan. Le statut de 1794, pour l'érection de nouvelles mesures pénitentiaires, ne put être mis à exécution. En 1810, sir Samuel Romilly reprit en sous-œuvre les mêmes idées, et ne put parvenir à les faire adopter à ses collègues qui, cependant, après beaucoup de débats, ordonnèrent l'érection du grand pénitencier de Mill-Bank. C'est, aujourd'hui même, la seule prison de réformation qui se trouve en Angleterre : encore offre-t-elle beaucoup d'imperfections. Destinée d'abord à contenir six cents hommes et quatre cents femmes, on l'a étendue récemment de manière à pouvoir y placer deux cents hommes de plus. Les dépenses que cet établissement a coûtées sont loin d'avoir produit des résultats qui puissent en compenser les frais exorbitans.

En 1819, l'attention du Parlement, réveillée par les travaux

persévérans de MM. Grey, Bennett, Fowell Buxton, et des membres de la *société de Londres pour la discipline des prisons*, s'est de nouveau portée sur cet objet difficile. Un nouveau comité a été institué pour la révision des lois existantes relatives aux prisons : de là le statut de 1823, nommé *gaol act* (acte des prisons), et destiné tant à régler le système intérieur des prisons de comté, que celui des juridictions locales. Un mauvais système de classification des délinquans fut adopté; mais on pouvait observer déjà quelques améliorations partielles, lorsque les énergiques efforts des Américains dans la même voie, appelèrent les regards de tous les jurisconsultes européens.

MM. de Beaumont et de Tocqueville, que d'ailleurs avaient précédé MM. Villermé, Marquet-Vasselot, Ginouvrier, et surtout M. Charles Lucas, visitèrent à leurs frais et avec l'autorisation du gouvernement français, les prisons de l'Amérique du nord, et consignèrent leurs observations dans une excellente enquête. Bientôt de nombreuses traductions répandirent à travers l'Europe leur œuvre de conscience et d'observation. Traduite en anglais et publiée à Philadelphie par le docteur Francis Lieber, qui l'accompagna de notes précieuses, elle fournit des indications utiles à plusieurs gouvernemens. M. Crawford, en Angleterre; le docteur Julius, en Prusse, furent chargés de missions semblables à celle de MM. de Beaumont et de Tocqueville. Pour l'exactitude des détails, leur minutieuse fidélité et l'importance des déductions, les enquêtes britanniques sont restées, il faut le dire, bien au-dessus de toutes celles qui ont été tentées ailleurs.

Pendant la session de 1835, un comité de la Chambre des Pairs commença une enquête générale sur l'état des prisons en Angleterre et dans le Pays de Galles. Le duc de Richmond en dirigea les travaux : lui-même visita les prisons de la métropole et les prisons flottantes ou pontons. Les premiers résultats de cette tournée furent les statuts 5 et 6 du règne de Guillaume IV, par lesquels des inspecteurs des

prisons furent nommés, un système de discipline uniforme adopté pour toutes les prisons d'Angleterre, et la surveillance définitive confiée non aux juges, mais aux secrétaires d'état. Les membres du comité d'enquête demandent aussi la séparation totale des condamnés et des prévenus, l'isolement de chaque individu et la loi du silence, tant avant qu'après les débats. Ils regardent comme un mal irréparable le mélange des moralités différentes et la contagion qui en résulte. Ils s'élèvent contre l'admission des aliénés dans les maisons de répression ou de détention ; contre l'usage du tabac, celui des stimulans et des liqueurs alcooliques ; contre les visites du dehors qui corrompent à-la-fois la société extérieure et le prisonnier lui-même.

Ils demandent avec raison que le trafic des liqueurs et des vivres, dont les prisons anglaises sont le théâtre, ne soit plus toléré, et que tous les gains du prisonnier aillent à un fonds de réserve destiné non à lui, mais à l'entretien de la prison. La différence des capacités parmi les captifs, l'habileté des uns, l'inexpérience ou l'inhabileté des autres, établissent entre les différentes classes de prisonniers une inégalité de punition contraire au vœu de la loi. Ils demandent l'institution d'un maître d'école et d'un chapelain pour cinquante prisonniers, et attachent une importance spéciale à l'éducation et à l'instruction des condamnés de tous les âges. Enfin, ils réclament l'abolition totale des pontons, la création de maisons de discipline pour les jeunes délinquans, l'établissement de cellules ou cachots pour les réfractaires, l'organisation de tournées ou visites d'inspection, renouvelées douze fois par an, et l'adoption d'un plan pour abréger la détention des prévenus, et accélérer la marche de l'instruction judiciaire. Ils terminent en disant que, selon eux, la rigueur de l'emprisonnement doit être augmentée, mais que, dans ce cas, il devient nécessaire d'en diminuer la durée.

La plupart de ces vues ne manquaient ni de justesse, ni de profondeur, mais elles étaient loin de former un système

complet, bien lié, se soutenant dans toutes ses parties, embrassant toutes les nécessités de la question. Ils permettaient aux prisonniers de se voir pendant les heures d'exercice, et demandaient même que leur promenade eût lieu en une seule file ou rangée, inspectée par des gardiens; détruisant ainsi le principe de la réclusion solitaire qui sert de base à toute la nouvelle théorie.

Conformément à l'acte de 1835, on nomma cinq inspecteurs, qui ne visitèrent qu'une partie des geôles britanniques. Il résulta de leurs observations que les prisons de la métropole sont, de toutes, les plus mal tenues; que la détérioration de la moralité suit toujours le mélange et l'entassement des condamnés dans un même cachot; que la population criminelle des grandes villes n'est nullement intimidée par l'existence actuelle des prisons. En 1834, Newgate était encore une sentine d'immoralité, de perversité, une école de débauche, que l'on ne pouvait visiter sans horreur. Là, comme dans le *Saladero* de Madrid, et dans la plupart des prisons d'Espagne, hommes et femmes vivent et dorment ensemble, sans classification de crimes ni d'âges; le malheureux enfant qui a dérobé un fruit est confondu avec l'assassin; le contrebandier et l'accusé politique sont mêlés au plus vil rebut du crime; sans occupations, sans distractions; masse immonde et putrescente, toujours en fermentation. Voici bientôt deux cents ans que cette prison, placée sous la surveillance immédiate du lord-maire et des aldermen de la cité de Londres, brave la décence et outrage l'humanité. Point d'instruction religieuse; toutes les fureurs des passions déchaînées; le jeu, l'ivresse, l'assassinat; un enfer où pénètrent sans cesse, du dehors, le recéleur, la fille publique et l'escroc. Newgate, où on lit les journaux, où de furieuses orgies éclatent, où la jeunesse reçoit le complément de son éducation criminelle, a tellement transformé ces habitudes en lois, qu'on ne peut l'épurer qu'en la détruisant et en la remplaçant par un nouvel édifice consacré à la réclusion solitaire des condamnés.

Une surveillance plus immédiate arrache la plupart des prisons de province à cette fatale situation. Le docteur Bisset-Hawkins a visité quelques parties des comtés du sud et de l'ouest, où il affirme que la mortalité est rare : il en porte le chiffre à un sur quarante par an ; tandis que, dans les prisons de Belgique, elle était, il y a peu d'années, de un sur vingt-sept ; elle est encore aujourd'hui de un sur vingt-trois dans les prisons de Paris, et de un sur trois dans le dépôt de mendicité de Saint-Denis. On a reconnu la nécessité d'une inspection bisannuelle, s'opérant à des époques incertaines et mobiles ; ainsi que celle de supprimer les cachots souterrains à-la-fois inhumains et inutiles.

Au commencement de la session actuelle, lord John Russell demanda qu'un comité de la Chambre des Communes décidât s'il y aurait lieu à refondre les lois sur les prisons. Ce comité fut d'avis que la séparation des prévenus et des condamnés était urgente ; que le secrétaire d'état devait être investi d'une autorité beaucoup plus grande que par le passé ; et qu'il fallait ou reconstruire Newgate, ou étendre les bâtimens qui le composent. Qui le croirait ? la corporation de Londres, croyant ses privilèges attaqués, se révolta contre la communication officielle qui lui fut faite par lord Russell, assez modéré cependant pour ne pas soumettre à une enquête rigoureuse l'ancien régime de cette affreuse prison. Ce fut à travers beaucoup de réclamations et d'obstacles qu'il ordonna que, dorénavant, Newgate ne renfermerait que les prévenus, et que les condamnés seraient placés dans le pénitencier de Mill-Bank. Tels sont nos progrès en Angleterre ; placés sur une bonne voie sans doute, mais peu avancés encore. Quand on pense que cent vingt mille individus pénètrent annuellement dans les prisons de la Grande-Bretagne, les uns pour y rester, les autres pour en sortir ; on ne peut que desirer la réforme complète et prompte des lois qui régissent le bien-être, la moralité, la santé de cette masse énorme, criminelle ou non, mais composée de nos semblables.

Arrêtons-nous. Après avoir jeté les yeux sur la route suivie par les réformateurs anglais des prisons, observons les progrès de la France dans la même voie. Si elle ne possède pas encore de pénitenciers comparables à celui de Mill-Bank, elle n'a pas à détruire des réceptacles infâmes comme celui de Newgate. Les criminels de France et d'Angleterre forment deux populations très distinctes ; si la nôtre a pour principaux mobiles la paresse et la faim, ces élémens se retrouvent aussi en France, différemment combinés, et joints à des principes étrangers. Le besoin du plaisir, la soif des jouissances rapides et sensuelles, une indépendance pétulante et taquine, une vanité souveraine modifient la criminalité française. On peut affirmer que si, en Angleterre, la cupidité a la plus grande part aux crimes, en France la vanité entre pour beaucoup dans l'immoralité des classes inférieures et moyennes. Dans la jeunesse parisienne, le besoin des émotions dramatiques, les théâtres des boulevards, les jeux de hasard qui la poussent à sacrifier aux chances, non-seulement son dernier sou et le gain de son père, mais les boutons de métal de sa blouse; les joies d'un carnaval passager ; l'état d'une société qui a échangé la gaîté de ses anciens jours contre une licence plus hardie; la haine de l'autorité, soit qu'elle se présente sous la forme d'un père, d'un maître ou d'un gendarme, tout concourt à lui donner un étrange et terrible caractère. Quiconque a vu Paris reconnaîtra

Cet enfant criard, que l'on voit à toute heure,
Paresseux et flânant, et loin de sa demeure,
Battant les maigres chiens, ou le long des grands murs,
Charbonnant en sifflant mille croquis impurs;
Cet enfant ne croît pas, il crache sur sa mère ;
Le nom du ciel pour lui n'est qu'une farce amère :
C'est le libertinage, enfin, en raccourci;
Sur un front de quinze ans, c'est le vice endurci. (1)

(1) Barbier.—Voyez aussi le portrait des *Vagabonds*, par M[me] Anaïs Ségalas.

L'importance politique, assez ridiculement conférée au gamin de Paris, par la révolution de 1830, n'a fait qu'aggraver le mal. Depuis cette époque, le bédouin des carrefours de Paris a trouvé son apothéose. Cette classe a compté des héros : le jeune Gabriel P....., surnommé *le Petit Vidocq,* et âgé de douze ans, avait formé une bande de douze compagnons de son âge; aidé par eux, il gagnait ordinairement plus de trente francs par jour *en travaillant aux étalages;* mais le plus souvent *il travaillait à la tire*, et allait dépenser à la barrière le produit de cet honorable travail. Quelle population que celle-là! Comment donner des lois à un pays et à un peuple qui se recrutent ainsi! De bonne heure sans doute la maladie et la mort enlèvent une grande partie de ces infortunés; mais il en reste assez pour troubler le repos et vicier l'atmosphère de la société. Sur 27,460 enfans nés à Paris en 1833, il y en avait 9347 illégitimes. Sur 29,130, nés en 1834, 9985 étaient illégitimes, dont 1170 seulement reconnus par leurs parens. Le reste, sans asile, sans guide, sans foyer domestique, sans argent, sans religion, sans résignation, sans espoir, devient ce qu'il peut : proie de cour d'assises. Les jeunes criminels, qui effraient aujourd'hui les observateurs de la société française, offrent un cinquième d'orphelins de père et mère; un quart d'enfans sans mère; et la moitié d'enfans sans père. D'ailleurs, les liens du mariage ont aujourd'hui, en France, une si faible consécration, que la morale trouve en eux peu d'appui. Travailler et jouir; gagner de l'argent et le dépenser; la population parisienne ne connaît rien en dehors de cette misérable balance. Nul principe religieux qui cimente les rapports des hommes entre eux; point de charité mutuelle qui verse son baume sur ces rivalités de misère. Partout un sentiment d'égalité violente et orgueilleuse qui triomphe des affections les plus saintes; trop souvent une légèreté dénaturée qui, prenant sa source chez les parens, justifie l'insubordination des enfans. Enfin, une population éclairée, mais sensuelle: active, mais amoureuse de

jouissances; dont le nombre augmente les besoins, les desirs, les passions, les vices; masse qui peut prétendre au titre de civilisée, mais qui marche à la dégradation la plus fatale.

C'est cette population tarée qui se trouve soumise à l'action d'un code inexorable, instrument terrible employé par Napoléon, pour clore une période anarchique et comprimer la France à laquelle il l'imposait. En 1832, on fit subir à la législation criminelle certaines modifications qui en adoucirent la rigueur draconienne. Ainsi, l'on donna au jury le droit de déclarer qu'il existe dans la cause des circonstances atténuantes, et de forcer ainsi le tribunal à faire descendre d'un degré le châtiment du coupable. En 1833, 7315 personnes furent traduites en jugement, par-devant les cours d'assises. Dans ce nombre, 3093 furent acquittées, et 1848 furent condamnées, avec circonstances atténuantes. Pendant les six dernières années, le nombre des prévenus a augmenté; mais celui des condamnés a diminué d'un quart, par suite de cette nouvelle disposition. Le chiffre des forçats est tombé de 10,000 à 8000; celui des détenus des maisons centrales a subi une diminution à-peu-près semblable; la clémence du jury n'a fait qu'encourager les grands crimes. « C'est un très mauvais « système, dit avec raison M. Crawford, que de conférer au « jury, c'est-à-dire à une masse d'hommes dont les habitudes, « les idées, la moralité sont variables et diverses, une lati- « tude de jugement et une omnipotence qui enlèvent à la loi « son caractère d'immuable certitude, et qui invitent le dé- « linquant à compter sur la clémence flexible d'une justice « équivoque. » — « Pourquoi, dit encore très bien M. Mil- « ler, confondre mal-à-propos les degrés de culpabilité? « La population criminelle a pour idole le hasard : elle « compte sur *le bonheur*, et elle aide *le bonheur* par son « adresse. Personne ne calcule plus exactement qu'un vo- « leur les chances et leur jeu. Il y a chance d'impunité, « chance d'acquittement, chance de clémence en face du

« tribunal, et même au pied de l'échafaud. On enlève à la « société ses dernières garanties, quand on fait pencher « toutes les chances à-la-fois du côté de l'impunité. »

L'omnipotence du jury en France et les dangers de cette omnipotence ont éclaté récemment d'une manière souvent bizarre. Ainsi, *** a été acquitté comme ayant *coopéré au suicide* de sa maîtresse, qu'il avait assassinée de la manière la plus barbare; les nommés Bastien et Robert, qui sont aujourd'hui au bagne de Brest, n'ont été condamnés qu'aux travaux forcés, pour un assassinat commis douze années auparavant, et qui leur avait procuré une somme d'argent assez considérable pour les placer au-dessus du besoin pendant ces douze années; et le nommé G..., prisonnier dans la maison centrale de Loos, avoua, au préfet du département du Nord, qu'il ne s'était fait faute d'aucun meurtre, bien persuadé que le jury trouverait toujours des circonstances atténuantes. L'unanimité du jury est aux yeux d'un Anglais le principe vital de cette institution. En France, non-seulement on s'est écarté de ce principe; mais après s'être contenté de la majorité de deux tiers, on en est venu à ne demander que la majorité pure et simple : M. Arago démontra en vain que cette substitution augmentait énormément les chances d'erreur dans l'application de la peine. On passa outre et la loi fut votée : vous diriez que les tribunaux et les jurés de France ont moins à cœur d'arriver à la vérité des faits que d'obtenir le plus grand nombre de condamnations possible, sans égard à l'application exacte des degrés de pénalité.

Les prisons se recrutent de deux classes d'hommes : les uns coupables de crimes, les autres de délits. A Paris les crimes contre les propriétés sont nombreux; ceux contre les personnes comparativement rares. Dans les pays sauvages ou moins policés le contraire arrive; on y voit éclore des forfaits atroces et sanglans, mais en petit nombre. La tendance de la civilisation et des grandes villes à augmenter la

somme des délits correctionnels et à diminuer celle des offenses capitales, semble un fait irrécusable. « En Poméranie « et du côté de Posen, ainsi que dans toutes les contrées où « les masses sont peu éclairées, les crimes commis par les « adolescens sont fort rares, mais leur caractère est grave et « tragique ; au contraire, sur les bords du Rhin et en Saxe, « dans toutes les provinces d'industrie et de manufactures, « les délits de la jeunesse sont fréquens ; ce ne sont que « des larcins, des fraudes, des escroqueries, etc.

On aurait tort de croire que la supériorité morale appartienne aux coupables civilisés, qui ne se permettent ni le meurtre ni l'incendie. Mittermaïer fait, à ce sujet, des remarques fort justes et que nous soumettons à nos lecteurs. « L'homme habitué à chercher sa subsistance dans le vol, « dit-il, peut être beaucoup plus dépravé que l'homme con-« vaincu de meurtre; ce dernier a frappé son semblable; « on l'arrête; il va périr. L'autre a bien plus de chances « pour se soustraire à la vindicte de la loi; il peut passer sa « vie entière dans l'exercice de son coupable et ignoble mé-« tier. Plus il se distingue par l'audace et l'adresse, plus ses « camarades l'estiment. Tout porte à croire qu'il persévérera « dans sa carrière, et qu'il atteindra une vieillesse souillée « d'ignominie et de corruption. » S'il est difficile ou presque impossible de calculer exactement la moralité réelle des détenus, la réclusion solitaire devient le seul mode rationnel de le soustraire à tous les dangers.

Mais passons rapidement en revue les prisons françaises. Nous emprunterons aux notes manuscrites d'un voyageur et d'un concitoyen, quelques observations importantes. Écartons d'abord les maisons destinées aux aliénés, les prisons politiques et les prisons pour dettes, véritables *cachots exceptionnels*, qui forment anomalie dans le système des prisons. Le délit politique, commis contre l'ordre de la société, est souvent considéré, par une fraction de cette société, comme honorable et même glorieux; par une autre

fraction, comme infâme et digne de mort; comment le juger? Peut-être l'exportation serait-elle la seule mesure à prendre. Pas de prisons pour les fous, mais seulement des maisons de santé. La prison pour dettes est d'une absurdité flagrante, qui sera bientôt détruite par les progrès de la civilisation. En France et en Angleterre, les prisons pour dettes ne profitent à personne. Très bien tenues à Paris, horriblement mal en Angleterre, elles servent le vice qu'elles alimentent, et la vengeance qu'elles satisfont : en France, spécialement, elles augmentent chez les détenus le goût de la volupté et de la paresse, en leur permettant de payer leurs dettes sans rien faire. On sait que le célèbre O.... voulut absolument rester à Sainte-Pélagie, pendant cinq ans, pour se libérer de cinq millions : « Trouvez-moi (deman-« dait-il à ceux qui lui manifestaient leur étonnement), trou-« vez-moi un métier plus lucratif! » C'est une grande simplicité que de construire un palais, pour que tous ceux qui se sont endettés viennent s'y amuser à frais communs, et rire de leurs incarcérateurs. Aujourd'hui la république des dettes, à Paris, offre un spectacle fort amusant et même burlesque qui n'enrichit que le restaurateur de la maison, et n'aboutit qu'à faire payer par quelques oncles et quelques mères les folies d'un neveu ou d'un fils libertin.

Pénétrons, avec notre voyageur, dans la salle Saint-Jean, vestibule des prisons parisiennes, ou dépôt de la préfecture de police.

Ce bâtiment est fort irrégulier (dit le voyageur dont nous avons parlé); des chambres petites, des passages obscurs, un air de saleté honteuse, le distinguent; on enferme à part, d'un côté les femmes qui sont horriblement bruyantes; d'un autre, les enfans au-dessous de seize ans. Ces malheureux enfans portaient l'empreinte de l'étourderie et de l'imprévoyance, plutôt que du vice. Je remarquai parmi eux un petit bonhomme à la face ronde, blafarde, mais joyeuse qui s'était sauvé de chez ses parens pour la seconde fois. Deux chambres ou galeries sont attribuées aux hommes

que l'on fait changer de logement et passer alternativement d'une de ces chambres à l'autre, afin de renouveler l'air. Là, plus de quarante individus étaient entassés dans une atmosphère chaude, lourde, intolérable; étendus sur les lits de camp, chiquant du tabac, dévorant un pain grossier : tous les âges, tous les costumes. La brutalité du geôlier, celle de quatre mouchards qui vinrent tour-à-tour reconnaître les prisonniers, m'indignèrent. On m'apprit que la moitié de ces hommes ne seraient jamais mis en cause, et un tiers, au moins, acquitté. La loi veut qu'on ne laisse le prisonnier que vingt-quatre heures dans le dépôt; ordinairement il y reste trois jours; il y a des exemples de semaines et même de mois ainsi passés; pas d'enquête, nulle caution; le surveillant n'obéit qu'à une voix, celle du sergent de ville : l'homme qui lui est amené, il l'enferme et l'abandonne.

Une torture préliminaire est donc appliquée aux prévenus par les ministres inférieurs d'une justice qui s'embarrasse moins d'obtenir la vérité que de trouver des coupables. Elle n'a pu s'élever encore à ces motifs de haute clémence et d'impartialité généreuse qui président à l'administration de la loi anglaise. Le juge d'instruction prononce; on envoie le prisonnier à *la Conciergerie* ou à *la Force;* si c'est une femme, à *Saint-Lazare.* La *Force* est un vaste bâtiment exclusivement occupé par ceux qui attendent leur jugement. De toutes les prisons parisiennes, la Force est celle où la dissolution des mœurs est la plus flagrante et l'anarchie la plus complète.

La Force, quand nous l'avons visitée, contenait 630 prisonniers, dont 350 arrêtés pour la seconde fois. Les jeunes gens, entre seize et vingt ans, occupaient un corps de logis séparé, n'ayant rien autre chose à faire que de feuilleter quelques mauvais volumes. Les prisonniers accusés de vol n'étaient pas confondus avec ceux sur lesquels pesait l'imputation de *voies de fait;* ni ces derniers avec les vagabonds et mendians, qui seuls avaient l'air humble et timide, le front triste et l'œil terne. Les autres, insoucians pour tout ce qui se passait autour d'eux, animés d'une violence sauvage que rien ne

comprimait, l'œil ardent et sombre, la prunelle dilatée, l'insulte ou le mépris sur les lèvres, étaient absorbés par l'intérêt des jeux de hasard auxquels ils se livraient avec fureur, sous les yeux du brigadier qui nous conduisait et qui ne s'en étonnait pas. J'ai reconnu là cette vraie race des bandits de grandes villes; captifs d'hier et d'avant-hier; encore empreints d'une liberté farouche, et qui n'avaient pas acquis la mine hypocrite et réfléchie des vieux piliers de prison : c'est là qu'il faut étudier ce rebut du monde dans son état primitif. Quelques prisonniers fabriquaient des souliers de lisière, et d'autres travaillaient comme tailleurs.

S'il est dangereux de confondre les condamnés, il l'est bien davantage de mêler les prévenus aux coupables. L'homme innocent du meurtre dont il est accusé, attendra-t-il le jour de son procès tout à côté de l'assassin convaincu? Celui qui a passé toute sa vie à tramer et à commettre des délits infâmes, va-t-il être assimilé à l'honnête homme qu'un mouvement de violence et de colère a rendu coupable? Les hommes en récidive doivent être isolés; de tous les systèmes, celui de la réclusion solitaire (le plus coûteux sans doute) est aussi le meilleur. D'un autre côté, le rassemblement, dans un même lieu, d'êtres pervers, brûlés de la rage la plus intense contre la société, armés de toutes les ressources d'une perversité long-temps mûrie, favorise des complots atroces que le désespoir peut faire réussir.

Nous ne parlerons pas de la *Conciergerie,* la plus intéressante pour l'antiquaire de toutes les prisons de Paris, mais qui ne sert aujourd'hui que de dépôt où les grands criminels passent quelques jours avant les assises. Occupons-nous de *Saint-Lazare,* vaste prison située dans la rue du Faubourg-Saint-Denis, et qui contient huit cent soixante-trois femmes, dont quatre cent quatre-vingt-dix-sept, condamnées à une simple détention correctionnelle pour avoir violé les réglemens relatifs aux prostituées de Paris. Quelquefois cette subdivision s'élève à six cents. Des trois cent cinquante-six qui restent, le plus grand nombre attend son jugement; un petit

nombre est condamné pour vol à un emprisonnement temporaire. Celles qui sont condamnées à plus d'un an de prison sont transférées dans la maison centrale de Clermont.

Les victimes de la prostitution sont, en général, le mieux traitées ; leurs logemens sont aérés et vastes. Nous remarquâmes parmi elles un assez grand nombre de figures douces et agréables, dont l'expression calme contrastait avec l'horreur du lieu ; la plupart de ces femmes avaient conservé cette facilité de dissimulation, cette puissance de sang-froid, cet air de modestie dont les femmes, corrompues et honnêtes, se font une arme offensive et défensive. Les habitantes de l'infirmerie, jeunes la plupart, avaient conservé des habitudes de coquetterie qui apparaissaient sous le tissu grossier qui enveloppait leurs membres. Nous reconnûmes de la grâce dans leurs attitudes et de la prétention dans leurs gestes ; les rides du front et le sillon noir tracé au-dessous de l'orbite de l'œil indiquaient seuls les anciennes habitudes d'une dépravation invétérée. Leur chevelure semble être pour elles un objet d'attention, de soins et d'orgueil particuliers. On obtient tout d'elles, en les menaçant de couper cet ornement auquel elles attachent tant de prix, et c'est déjà une grande punition que de les forcer à cacher leurs cheveux.

Les petites filles, parmi lesquelles il s'en trouvait une ou deux de dix à douze ans, étaient séparées des autres femmes et travaillaient sous la surveillance d'une matrone. Leur punition la plus sévère est la réclusion solitaire pendant un certain temps. Quand leur conduite a été bonne, le directeur leur accorde une promenade sur les boulevards extérieurs. Un autre local est consacré aux femmes enceintes et aux femmes qui nourrissent : nous y avons vu vingt ou trente enfans avec leurs mères. Point d'école, d'ailleurs ; rien qui ressemble à un enseignement moral ou religieux. Les femmes condamnées étaient réparties dans différens ateliers et soumises à une surveillante qui maintenait le silence et l'ordre. Ces femmes s'occupent de travaux d'aiguille, de buanderie, du repassage des dentelles, de la fabrication des chapeaux de paille et de celle de ces boîtes pour les briquets phosphoriques, dont il se fait, en France, une si grande consommation ; celles qui attendent leur jugement peuvent travailler et ne pas travailler. Il n'y a pas de réfectoire ;

toutes les prisonnières mangent à la gamelle ; leur nourriture est abondante, et on leur accorde une certaine quantité de vin qu'il ne leur est pas permis de mettre en réserve ; les liqueurs fermentées sont prohibées, mais le tabac ne l'est pas. L'habitude de fumer est devenue une passion pour ces femmes, pour les prostituées surtout qui fabriquent des pipes avec de la mie de pain desséchée, et fument du tabac en poudre, quand elles ne peuvent s'en procurer d'autre. Quant à l'instruction religieuse, à la consolation et à l'espérance qu'elle peut offrir, *la Force* et *Saint-Lazare* n'en offrent point le moindre vestige. Depuis la révolution de 1830, il semble que la société française regarde les idées religieuses comme absolument indifférentes au bien-être des prévenus et des condamnés, et que l'existence physique soit l'unique but de sa vigilance et de son attention.

La détention qui précède les débats est arbitraire et peut s'étendre d'un mois à un an et même plus. En général l'instruction d'un procès criminel dure au moins deux mois à Paris, et six mois en province. En 1833, trois mille quatre-vingt-treize prisonniers furent acquittés. Avant le prononcé de la sentence, ils avaient subi des périodes diverses de détention :

498	étaient restés en prison,			moins d'un mois.
488	—	—	—	de un à deux mois.
551	—	—	—	de deux à trois mois.
575	—	—	—	de trois à quatre mois.
418	—	—	—	de quatre à cinq mois.
191	—	—	—	de cinq à six mois.
375	—	—	—	de six mois à un an.
27	—	—	—	un an et p'us.

Nous ne voulons pas entrer dans le détail et la critique de la procédure criminelle des tribunaux de France ; mais nous ne pouvons nous empêcher de remarquer l'esprit d'animosité, le desir de trouver des coupables, et quelquefois même la barbarie des interrogatoires qui ne permettent pas à l'accusé de se défendre comme en Angleterre par un contre-examen.

Tandis que la loi, dont le magistrat est simplement l'organe, présuppose l'innocence de l'accusé ; le magistrat, soit pour montrer son zèle, soit pour défendre et protéger la localité à laquelle il appartient, présuppose toujours le crime et agit en conséquence. Toute la hiérarchie judiciaire est locale, elle ne relève d'aucun centre. Il n'y a pas de grand-jury. Le degré de culpabilité n'est pas apprécié par la loi immuable, mais par le caprice des jurés dont nous avons signalé plus haut l'omnipotence dangereuse.

Bicêtre, qui recevait à-la-fois les vieux pauvres, les insensés et les condamnés à mort et aux fers, avant l'exécution de leur jugement, offrait un spectacle si atroce, une masse d'abus si flagrans, qu'on l'a vidé récemment pour transférer les condamnés dans la nouvelle prison de la Roquette, et ne laisser dans ce lieu que les fous et les pauvres, qu'une administration réellement morale aurait soin de séparer. C'est à Bicêtre que nous avons vu en 1835, un jeune homme de 19 ans condamné à sept ans de travaux forcés, pour avoir commis un vol en récidive trois heures après sa sortie. Là, vivait aussi *Gagé*, surnommé le *dégringoleur*, qui s'écria pendant les débats de son affaire : « *Le vol, c'est le premier commerce du monde !* »

L'intérieur de Bicêtre révoltait le visiteur par la malpropreté des dortoirs et l'indécence des actions et des propos ; dans les ateliers, les détenus fabriquaient des serrures, des cadenas, des grillages, etc. Apprendre le métier de serrurier à des hommes qui mettent toute leur habileté à forcer une serrure ! Dans le pénitencier de l'Est à Philadelphie, la serrurerie n'a pas été comprise parmi les seize métiers qu'on enseigne aux détenus. Dans l'autre pénitencier de Sing-Sing, dont la discipline est beaucoup moins bien entendue, il y a soixante-quatorze forgerons et serruriers seulement sur huit cent trente-deux prisonniers. La maison centrale de Poissy compte cent deux prisonniers sur six cent trente qui ne sont occupés qu'à fabriquer des clefs ; non-seulement c'est une

imprudence; mais élever la condition du criminel au niveau de celle de l'ouvrier, peut-être même au-dessus, est absurde : si le prisonnier a moins de distractions, il est plus sûr de son gain. La fiscalité dans la tenue des prisons, fiscalité qui domine les pénitenciers d'Amérique, a envahi ceux de France. Produire le plus possible au moyen des hommes qui se trouvent renfermés, et par conséquent coûter le moins possible à l'état : voilà le grand but. Aujourd'hui le coût d'un prisonnier en France, varie de 45 à 50 ou 60 centimes. Moyennant cette somme, accordée à l'adjudicataire qui se charge de le nourrir, de le vêtir, de l'éclairer, de le blanchir, de le chauffer, etc., l'état qui serait obligé de dépenser au moins 30 sous par tête de détenu, ne s'occupe plus que de la surveillance générale de chaque maison. Cette évaluation est nécessairement mobile et suit les variations des mercuriales de grains et du prix des salaires, dans les différens départemens de la France. Dans les mauvaises années, chaque tête de prisonnier, si le renouvellement des baux a lieu à cette époque, coûte de 60 à 65 centimes.

La nature du travail se rapporte nécessairement aux diverses habitudes des populations. A Paris, les détenus n'ayant pas de métier spécial, les apprentissages des prisons sont longs et peu productifs; dans les départemens du nord, les prisonniers, la plupart tisserands ou filateurs, transforment chaque prison en une véritable fabrique; de là une concurrence assez dangereuse avec le commerce libre, concurrence que nous voyons se produire, en Amérique, d'une manière marquée et même effrayante. En Angleterre, chaque prisonnier coûte davantage; par exemple, dans la maison de correction de Petsworth, on compte sur 12 pence et demi par tête de détenu. Dans le comté de Kent, chaque prisonnier coûte 31 £ par an. L'irrégularité du système est telle qu'il coûte 32 £ dans la prison de Lincoln; 23 £ dans plusieurs autres prisons du même comté : 29 £ dans deux prisons du Berkshire, et jusqu'à 33 £ dans la prison d'Abington.

Le plan des maisons centrales de France date du mois de mars 1803; son exécution, retardée par les orages et les vicissitudes de cette époque, n'eut lieu qu'en 1817. La plupart furent établies dans de vieux couvens, dans des abbayes désertes et ruinées. Comme toujours, on songea beaucoup moins à l'amélioration morale des hommes qu'à l'économie financière. Les préparations et les réparations de ces édifices coûtèrent, de 1815 à 1825, 10,487,479 francs. Elles renferment aujourd'hui près de 17,500 prisonniers, et coûtent à-peu-près, 3,615,000 francs par an; chiffre nécessairement variable. Dans beaucoup de maisons centrales, il y a des prisonniers qui gagnent 7 francs par semaine. Un tiers de cette somme appartient à l'entrepreneur; le second tiers est remis au prisonnier, et lui procure les jouissances corruptrices de la prison; le dernier tiers va à la masse de réserve, qui lui est donnée à sa sortie. Dans le cas d'un décès avant l'expiration de la peine, l'état s'empare, injustement à notre avis, du pécule du prisonnier, fruit de son labeur, et qui devrait revenir ou à sa famille ou du moins à une masse particulière destinée à l'amélioration du sort des détenus. La maison de Clairvaux s'est constituée, dit-on, 20,000 fr. de revenus avec ces réserves.

La maison centrale de Poissy, gros village situé à cinq lieues de Paris, près Saint-Germain-en-Laye, renfermait en mars 1835, 635 prisonniers, tous condamnés ou criminellement ou correctionnellement à un an de prison au moins, à six au plus; 184 de ces prisonniers avaient de seize à vingt ans: 387 étaient plus âgés. On les partage en quinze ateliers de forgerons, cordonniers, ébénistes, tourneurs, tailleurs, chapeliers, etc.

Dans les salles et les cours, dit notre voyageur, je remarquai beaucoup de décence, d'ordre et de régularité. On ne peut donner que des éloges à l'excellence et à l'abondance des alimens. Quelques détenus étonnent le regard par une certaine élégance de manières,

mêlée cependant d'une expression de fourberie inquiète qui caractérise en général l'escroc des grandes villes; les cravates étaient bien nouées, les habits assez propres. Chez la plupart, le blanc de l'œil se laissait à peine apercevoir, et la prunelle dilatée étincelait comme un diamant brunâtre; partout des physionomies sagaces et avisées; rien qui annonçât la méditation ou la rêverie; rien aussi qui révélât une bassesse ignoble, une complète abjection. Les yeux bleus étaient assez rares, et leur éclat équivoque annonçait la ruse et la sensualité; ces caractères étaient fort prononcés chez un ancien notaire, que nous questionnâmes sur ses camarades, et qui nous répondit en souriant : *Il n'y a pas d'agrémens avec ces gens-là.* Les dortoirs et l'infirmerie sont bien tenus; mais comment la réforme morale avancerait-elle d'un seul pas? Les détenus tirent vanité de leur dépravation; leur principal amusement est le récit de leurs anciens exploits, l'invention de combinaisons nouvelles pour continuer la lutte contre une société qui les a déjà vaincus; et le plaisir sauvage avec lequel ils s'entretiennent mutuellement dans ces principes de dépravation obscène, hardie, subtile, incurable, qui a guidé leurs premiers pas et qui ne fait que s'accroître jusqu'à leur mort. On voit naître parmi eux des vengeances terribles, des intimités coupables, des passions atroces. La nécessité de se soumettre à des contre-maîtres et à des inspecteurs introduit parmi eux ses abus du favoritisme. La cantine leur offre des jouissances sensuelles qui les corrompent, et ils regardent une tournée à Poissy comme une récréation; certes, une économie politique bien entendue ne devrait pas assimiler complètement le travail libre au travail des condamnés. Ils se forment, après avoir été plusieurs fois repris de justice, une philosophie endurcie et une résignation corrompue, qui font pour eux de la vie de prison une habitude supportable.

Aussi, les délinquans invétérés sont-ils souvent les plus soumis et les plus industrieux des habitans de la geôle. L'influence des idées religieuses est nulle; l'hypocrisie du repentir, spéculation commode, quelquefois tentée pour adoucir leur sort, ne peut tromper personne. On compte à Poissy, douze cents corrections disciplinaires par an. En 1832, le nombre des condamnés en récidive qui y sont rentrés, était de 68 pour

cent. Dans les autres maisons centrales, on n'en compte que 39 pour cent : différence qui s'explique par le voisinage de la civilisation parisienne dont la maison de Poissy reçoit l'écume et la lie. Autrefois, une portion de la même prison était occupée par des femmes, comme dans la maison centrale de Loos, dans celle de Clairvaux, et celle de Mill-Bank, près Londres. L'admission des deux sexes dans un même édifice destiné à la répression de délits, leur juxta-position pendant les cérémonies religieuses, entraîne de funestes conséquences.

La maison centrale de Melun occupe un vieux couvent de cette ville située à onze lieues de Paris. Elle renfermait en 1835, 1021 prisonniers condamnés à la réclusion et à la détention pour quinze mois et plus. Poissy n'est que le dépôt où l'on met en fermentation les vices de la capitale. La proportion du crime proprement dit y est plus grande qu'à Melun. Poissy lui sert d'école et fait son apprentissage : il passe dans la prison de Melun quand il a effrayé la société de ses prouesses, et qu'il ne marche pas au bagne ou à la mort.

Nous arrivâmes (dit le voyageur) quelques minutes avant l'heure du dîner (trois heures), et l'aspect général des prisonniers nous frappa étrangement; c'était toujours ce regard fauve, cet œil noir ou brun, cette prunelle large, brillante, féroce, sensuelle, intelligente, mais redoutable, que nous avions remarquée à Poissy. En général, les expressions étaient plus dures, les fronts plus sombres, les traits caractéristiques plus hideux. On reconnaissait la haine, l'audace, l'obstination, l'insensibilité et l'endurcissement; on remarquait avec dégoût la rudesse des manières, le peu de propreté des habits, l'avidité avec laquelle les condamnés dévoraient leur repas. Cette race d'hommes porte son stigmate; chacun des deux réfectoires contenait environ 500 prisonniers, qui communiquaient librement entre eux et qui étaient soumis à des surveillans. Après le dîner, rapidement expédié, ils passèrent à la cantine; la cantine du vin était la plus fréquentée. On leur accorde, moyennant paiement, quatre verres de vin par jour, deux verres le matin et

deux verres à dîner; chaque verre coûte sept liards : ce vin, que je goûtai, était bon.

Les ateliers sont vastes; celui des chaudronniers comptait plus de 100 prisonniers, et celui des ébénistes à-peu-près autant. Parmi les chaudronniers, nous trouvâmes un Belge, homme robuste, qui lisait fort attentivement, pendant la récréation, *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo. Le cabinet de lecture est tenu par un prisonnier condamné à vie, et les livres ne font leur entrée dans la prison que munis de l'approbation du directeur; les prisonniers en paient la location un sou par jour. Le directeur nous avoua qu'il ne pourrait maintenir l'ordre dans la prison, s'il ne mettait en œuvre un système constant d'espionnage. Les plans d'évasion et d'assassinat des geôliers sont fréquens; jamais de punitions corporelles; le détenu qui a commis un délit est mis au cachot; au pain et à l'eau, dans les cas graves; et remis en jugement, s'il s'agit d'un crime.

La maison centrale de Clairvaux qui contient 2400 prisonniers des deux sexes, n'a pas fait plus de progrès que les maisons de Poissy et de Melun, quant à l'amélioration morale des détenus. Il est vrai qu'une discipline admirable règle les travaux et les exercices de l'établissement. Les travaux des femmes consistent à confectionner du linge, des gants, des cols de cravate; les hommes font des chaussures pour l'exportation, des toiles cirées d'un travail très ingénieux, filent le coton, fabriquent des toiles; et quant aux ateliers de menuiserie, de charpente, de tonnellerie et de serrurerie, leurs produits sont exclusivement consacrés à l'entretien de la maison. Là, il n'y a pas d'apprentissage; chaque ouvrier est employé au métier qu'il sait d'avance dans la nomenclature que nous venons de tracer, et ceux qui n'en ont pas travaillent à la filature. Il nous semble à-la-fois immoral, impolitique et odieux de confondre avec les condamnés civils renfermés dans les maisons centrales, les militaires soumis à des condamnations beaucoup plus sévères pour des délits autres que des infractions à la discipline. Le détournement d'un objet de

peu de valeur qui n'entraînerait devant un tribunal civil que la punition la plus légère, jette souvent le malheureux soldat au milieu d'hommes corrompus qui le dépravent. Il est entré à peine coupable, il sort criminel.

Tous les ans, une liste de condamnés qui ont subi au moins la moitié de leur peine, et qui ont donné des preuves d'activité, de repentir et de bonne conduite, est présentée par le directeur de chaque prison au ministre de l'intérieur, qui la soumet à l'approbation du roi. Cet adoucissement, fort restreint (car on n'accorde guère plus de cinq ou six grâces par année et par maison), nous semble d'un excellent effet dans un pays tel que la France, où la mobilité de l'esprit est très commune, et où cette prime accordée à la bonne conduite stimule puissamment des tempéramens ardens et des imaginations vives. Dans les Etats-Unis, à Genève, et dans le pénitencier de Mill-Bank, on abuse singulièrement de cette prérogative, et on détruit ainsi toute la moralité de la punition. « La plupart des détenus, dit le chapelain de cet établissement, sont relâchés par le secrétaire d'état, dès que la demande en grâce peut lui être adressée. »

En août 1831, plusieurs philantropes fondèrent, à Paris, une maison exclusivement destinée à recevoir les jeunes délinquans. Bientôt après, Lyon posséda une maison du même genre. Je sais ce que l'on peut avancer contre un système qui semble encourager la négligence des parens à ouvrir un asile au vagabondage de la jeunesse; mais la situation spéciale de la France, l'absence des maisons d'asile, le dénûment des hommes sans travail et de la jeune population qu'ils peuvent produire, justifient la création, en France, de ces établissemens utiles. On y place les détenus sur la requête des parens ou sur un simple procès-verbal du magistrat, et pour de très faibles délits. Le département de la Seine a pour dépôt la prison des Madelonettes; un local particulier est assigné aux accusés avant le procès; un autre aux condamnés, qui sont soumis à la routine de la prison. Malheureusement, le

système cellulaire, seul protecteur de la moralité des prisonniers, n'a pu être appliqué aux dortoirs des Madelonettes. Mais la nouvelle prison de la Roquette qui va être ouverte aux jeunes détenus, et qui a coûté à-peu-près 4,000,000 de francs de construction, doit leur offrir cet avantage. La discipline est sévère, sans avoir rien de dégradant. M. de Bérenger, dans son excellent rapport, affirme que l'on peut tout espérer de ces âmes dans lesquelles la dépravation n'a rien de profond et de raisonné, et auxquelles on peut reprocher pour vices principaux la légèreté et l'étourderie. Sans doute : mais la légèreté enfante le vice. Le crime n'est pas toujours le fruit d'une scélératesse réfléchie ; dans un pays tel que la France, la véritable source de la criminalité, c'est moins la violence des passions que le défaut de principes : c'est lui qui germe aisément dans les âmes légères et les esprits sans consistance. Quelques actes généreux, quelques traits de bon cœur, quelques exemples de bienveillance et de charité, ne prouvent rien, dans l'adolescence, en faveur de la conduite à venir : ce sont tout au plus des indices heureux. Si l'on veut rendre une nation morale, c'est la fermeté de la volonté, la force du caractère, l'unité des principes qu'il s'agit d'enraciner chez elle.

Après trois ans au plus de détention, mais rarement moins, les jeunes détenus sont placés sous la protection d'une société qui leur fait faire leur apprentissage. Souvent ils deviennent des membres utiles et actifs de la société qui les accepte. En France, comme chez nous, la durée de l'emprisonnement semble influer sur le degré de moralité que le prisonnier rapporte parmi ses semblables. Le geôlier de la prison correctionnelle de Glascow (*Bridewell*) a observé que les récidives variaient dans une proportion presque régulière, et que leur fréquence était en sens inverse de la durée de l'emprisonnement. Ainsi, parmi les jeunes condamnés à une semaine, un mois ou deux mois de prison, les récidives sont de 40 à 65 p. % : nombre qui diminue graduellement pour

les condamnés qui ont subi une plus longue détention, et qui se réduit à zéro pour les emprisonnemens de deux années. En 1824, sur 93 prisonniers écroués pour deux ans, pas une récidive n'a eu lieu.

L'Angleterre, et surtout notre métropole, soumettra sans doute bientôt sa jeune population inférieure à cette refonte nécessaire; elle essaiera sans doute à son tour d'épurer et d'assainir ce *frai* contagieux et vicié, que les grandes villes déposent dans les égouts et les sentines de leurs carrefours et de leurs places publiques. Si le gamin de Paris est un petit vieillard rachitique, frappé du triple anathène de la débauche, de l'impuissance et de la malice; le gamin de Londres est un personnage plus fort et plus robuste, plus redoutable et plus déterminé, qui a pris, avec une résolution brutale, son parti dans le vice. Déja parmi nous, la société des *Amis des Enfans* a fondé à Brenton, un asile pour ces malheureux: établissement qui prospère sans doute, qui a de bons résultats, mais dont les dépenses sont énormes. Moraliser les classes inférieures et l'adolescence, ce serait d'ailleurs produire pour la société une notable économie. En France on a calculé qu'un membre de la population criminelle passe, terme moyen, quatorze années de sa vie en prison, depuis seize ans jusqu'à quarante, et dix-huit ans et quatre mois, de seize ans à cinquante. Supposez que le prisonnier ne coûte que 200 francs par an; eh bien! le criminel de cinquante ans aura coûté à ses concitoyens plus de 3,600 francs pendant sa vie, sans faire entrer en ligne de compte les débats judiciaires, les frais d'arrestation et le produit de ses vols. En 1832, la Maison des jeunes Détenus avait coûté 95,832 fr. 71 cent.: ce qui porte les frais, occasionés par chacun des deux cent quatre-vingt-cinq détenus, à 336 francs 29 centimes par an, ou 92 centimes 49/100 par tête et par jour. Si le régime d'une telle maison parvient seulement à arracher la moitié de ces jeunes gens à une vie coupable, le bénéfice obtenu sera immense.

A Londres, en 1816, on comptait 8000 enfans qui ne vivaient que de pillage. En 1834, nos prisons d'Angleterre et du Pays de Galles s'ouvrirent à 400 enfans de 12 ans et au-dessous ; à 2204 de douze à seize, et à 6473 adolescens de seize à vingt-et-un ans : total, 9077.

L'effroyable coutume de la chaîne des forçats, si souvent décrite, doit être bientôt supprimée en France : tout ce qui se rapporte aux bagnes de ce pays nous semble détestable. Forcer une troupe de malheureux, portant chacun plus de quinze livres de fer, les uns abrutis, les autres enivrés de férocité et de désespoir, à parcourir, ainsi écrasés, un rayon de 500 milles, au milieu des populations, auxquelles on offre ce spectacle dégradant qui ne corrige et n'enseigne personne ; les exposer à une pitié toujours dangereuse pour la morale ; employer, à chacun de ces horribles transferts, une somme de 27,500 fr., que réclame en vain l'érection d'une prison convenable ; entasser et faire bouillonner dans la chaudière infernale du bagne tous les crimes et tous les désespoirs ; leur demander un labeur qui coûte beaucoup et qui rapporte peu ; donner au forçat libéré une feuille de route qu'il doit montrer partout, sur laquelle son infamie est consignée, qui le soumet à une surveillance inexorable, qui lui ferme tout retour à la vertu par l'honneur et à l'honneur par la vertu ; le stigmatiser à jamais d'une flétrissure qui lui fait regretter l'indépendance et le hasard féroces de son ancienne vie ; c'est la plus ridiculement mauvaise des organisations. Les criminalistes français avouent que toute cette partie de la législation demande à être refondue, et que les dépenses considérables occasionées par l'entretien des forçats n'aboutissent qu'à augmenter la somme du mal et les embarras sociaux. Pourquoi ne pas les consacrer à la fondation d'une colonie ou à la mise en œuvre du système pénitentiaire ? Le territoire français est couvert de plusieurs milliers de forçats libérés et en surveillance, objet perpétuel de terreur pour tous, et d'une vigilance farouche et soutenue qui ne les empêche pas de reparaître

souvent en face de la justice, couverts de sang ou chargés de dépouilles.

La théorie du châtiment sera incomplète tant que la théorie du principe moral ne régira pas la société elle-même ; les prisons, les bagnes, les cachots, ne sont que les pustules et les bubons qui annoncent la corruption intérieure des humeurs et du sang : extirper ces manifestations d'une santé détruite et détériorée, ce n'est rien ; il faut assainir les veines même ; sans quoi, tous les efforts seront inutiles.

Gardons-nous de confondre deux intentions très diverses de la loi : d'une part, l'incarcération des accusés, pour les empêcher d'avoir des rapports avec la société extérieure et pour s'assurer d'eux ; d'une autre, l'expiation des crimes commis. C'est dans cette dernière intention et pour réformer en même temps l'homme qui paie sa dette par la pénitence, que les pénitenciers ont été fondés : le célèbre Howard en donna la première idée. Dans les deux cas, la séparation et l'isolement absolu des prisonniers semblent indispensables. En six mois et même en un an, on ne peut guère espérer la réforme complète du détenu : deux années sont au moins nécessaires. Comment agirez-vous sur le moral de ceux, en très grand nombre, qui sont condamnés à de courts emprisonnemens, et qui ne viennent puiser dans la prison qu'une dépravation nouvelle et des ressources pour le mal ? En 1835, sur 9915 coupables condamnés à la prison par les assises et les sessions anglaises, 11 seulement furent condamnés à trois années et plus d'emprisonnement ; 290, à deux ans ou un an et demi ; 1543, à six mois ou un an ; 8071, à six mois et au-dessous ; encore ne fait-on entrer dans ce compte aucune des sentences prononcées sommairement par les juges de paix, conformément à divers actes contre les vagabonds, pour sévices, etc., etc. Les emprisonnemens à long terme, qui seuls permettent d'expérimenter l'essai du système pénitentiaire, sont remplacés en Angleterre par la transportation : la maison de Mill-Bank ne renferme que

des captifs condamnés de deux à trois années. Quant à l'Amérique, nous verrons bientôt que la plus profonde négligence et le plus complet oubli de l'influence morale y dominent; ses maisons ne sont guère que des fabriques où la force humaine est exploitée savamment. Dans les prisons de comtés de ce pays, qui sont d'ailleurs inférieures aux nôtres, on enferme encore pêle-mêle prévenus et condamnés pour de légers délits. L'incarcération pour deux années et au-dessus a lieu dans les pénitenciers qui, au milieu d'une organisation très habile, nous offriront de graves défauts. Ainsi, ni la France, dont nous venons de décrire les principales prisons, ni l'Amérique, ni l'Angleterre, n'offrent encore la véritable mise en œuvre d'un bon système de réforme. S'il faut en croire M. Charles Lucas, c'est le pénitencier de Genève qui approche le plus de l'idée qu'on doit se faire d'un bon établissement de ce genre. Soins physiques, soins religieux, silence, isolement, surveillance, inculquent à-la-fois aux prisonniers la nécessité d'une amélioration morale.

On a essayé récemment, dans nos prisons, une classification des délits; cet essai n'a été qu'un avortement. Nulle classification technique, nul arrangement systématique n'est possible. Vous mettez tous les vagabonds ensemble; dans une même salle, le voleur coudoie l'assassin, et ce dernier couche auprès du pauvre homme ruiné par un incendie. Le coquin qui a commis douze crimes et qui a su échapper à la loi est appréhendé pour avoir volé un panier de fruits sur un étalage, et se trouve jeté dans la classe des simples délinquans. On arrive donc à la nécessité, ou du système cellulaire ou du moins du système silencieux, c'est-à-dire de celui qui réunit les prisonniers pour les faire travailler et leur imposer le silence.

Il y a quarante ans que l'on a essayé à Gloucester le système de l'emprisonnement séparé, qui se continue aujourd'hui avec beaucoup de succès à Bridewell. Il paraît prouvé que la plupart de ceux qui ont passé deux ans dans cette mai-

son ne retombent jamais dans leurs habitudes criminelles : cependant les directeurs se plaignent de ne pas avoir un assez grand nombre de cellules et de ne pouvoir donner à ce système les développemens nécessaires. Le pénitencier de l'Est, à Philadelphie, et les nouvelles prisons de New-York, de la Pennsylvanie et de New-Jersey ont exécuté ce plan sur une grande échelle. A Philadelphie, chaque prisonnier occupe une chambre assez vaste; bien aérée, chauffée en hiver; on lui accorde comme une faveur, plutôt qu'on ne lui assigne comme une tâche, la faculté de travailler. Il ne voit personne que l'inspecteur, le directeur et les geôliers; le docteur Julius et M. Crawford s'accordent à dire que la santé des captifs est excellente, et que le silence et la solitude contribuent à assouplir leur âme et améliorer leur caractère. Il faudrait encore ajouter à ce régime le bénéfice d'une instruction qui développerait leur intelligence. D'après le rapport des inspecteurs, la mortalité, de 1829 à 1836, n'a été que de 2 p. % plus 6 dixièmes. La santé et le caractère des détenus sont en progrès; on a construit récemment plusieurs cellules plus grandes que les autres et dont les habitans, soumis à un châtiment plus pénible, n'obtiennent pas la permission de la promenade solitaire sur le préau. La même chose a lieu à Glascow et à Édimbourg, et il ne paraît pas que cette complète solitude et cette véritable *chartre privée* altèrent la santé des captifs.

La grande prison américaine d'Auburn, dans l'état de New-York, a la première introduit en Amérique le système *silencieux*, que l'on avait essayé dans la maison de force de Gand, il y a une cinquantaine d'années, et qui a été adopté avec empressement par les prisons de Sing-Sing, de Boston, de Baltimore, du Kentucky, du Tennessee, du Maine et de Vermond. Les prisons anglaises de Wakefield et de Coldbathfields ont aussi fait l'expérience, mais sans pouvoir totalement séparer les prisonniers pendant la nuit; chose nécessaire. Dans ce genre de prisons américaines, qui coûtent beaucoup moins

d'établissement et d'entretien que celles dont nous venons de parler, le travail a lieu en commun pendant le jour et sous la loi du plus rigoureux silence. On s'attache surtout à empêcher toute communication entre les prisonniers; mais on n'y réussit guère. En vain les geôliers de Sing-Sing et d'Auburn prodiguent non-seulement les plus brutales menaces, mais les coups de martinet; le penchant de l'humanité l'emporte, et une communication mystérieuse s'établit. C'est une fort mauvaise chose que de multiplier les châtimens dans le sein même du châtiment: la pensée du délit contre la loi se trouve ainsi confondue avec le délit contre les réglemens disciplinaires. C'est encore un malheur qu'un prisonnier, à sa sortie, puisse être reconnu par ses camarades; ainsi se forme une nation anti-sociale, une franc-maçonnerie du vice. A Glascow, sous le régime de l'isolement complet, les punitions sont très rares, et le prisonnier, en rentrant dans la société, a vingt chances contre une pour ne pas être reconnu.

Si l'on consultait les prisonniers, la plupart préféreraient la vie commune comme allègement de la peine. Ce système, même en le soumettant à la loi du silence rigoureux, offre sans doute plus de facilités d'exécution et d'économie; mais la solitude est mère de la réflexion, et la terreur qu'elle inspire est la preuve de son efficacité. Il ne faut pas comme en Amérique tout rapporter au profit que l'on peut tirer des prisonniers. Sous ce dernier rapport, le Bridewell de Glascow peut être cité comme un modèle. Sur 2,506 £ que cette prison a coûtées l'année derrière, 1,900 £ ont été défrayées par le travail des prisonniers, et 600 environ se sont trouvées à la charge du comté; ce qui donne 2 £ par tête de prisonnier. Nous avons dit plus haut que les récidives étaient rares parmi les condamnés à long terme; au contraire, les incarcérations de quelques mois semblent augmenter les penchans vicieux. « Nous avons à Glascow, dit M. Hill un jeune homme de 18 ans, qui a été repris vingt-deux fois. »

En définitive, ce que la société doit vouloir, c'est non-seulement le châtiment du délit commis, mais l'obéissance future à la loi. On irait trop loin, si l'on prétendait transformer chacun des condamnés en un modèle de vertus; il s'agit de l'élever seulement au niveau du reste de la population, de le convaincre qu'il peut se repentir sans honte et sans danger, et qu'il trouvera plus d'avantages à respecter la loi qu'à la combattre. Pour vaincre les habitudes sauvages, indépendantes, hasardeuses, qui caractérisent la plupart des détenus, nous ne connaissons pas de meilleurs moyens que de leur imprimer l'habitude d'une vie calme, laborieuse et surtout isolée. Les hommes se gouvernent par la coutume; et au lieu de se préoccuper, comme certains philantropes, des principes métaphysiques et des idées philosophiques du détenu, il serait nécessaire de le rompre d'abord à une existence paisible et disciplinée. Les Américains ont fait une faute grave; d'abord, en absorbant tous les gains du prisonnier, sans lui permettre de bénéficier un jour sur son travail; puis, en le privant de toute instruction morale et religieuse, et en employant contre lui la force physique qui dégrade la victime et le bourreau. Isolez le prisonnier comme à Philadelphie; qu'il ne puisse pas même apercevoir ses camarades de crime; donnez-lui les moyens de tromper l'ennui de la solitude en suppléant aux lacunes de son éducation antérieure; qu'il s'accoutume à travailler et à vivre à la sueur de son front; n'introduisez auprès de lui que le chapelain et le maître d'école. Quant au genre de labeur qui doit être assigné au prisonnier, il dépend exclusivement des localités. En vain, placerez-vous une aiguille et des ciseaux entre les mains du journalier accoutumé à bêcher la terre; dès qu'il sera libre, il reprendra le hoyau, et vous ne lui aurez rien enseigné d'utile. L'état de tailleur que l'on apprend à la plupart des détenus de Mill-Bank, les affaiblit et les prédispose à l'indolence. On n'a pas moins de tort de choisir parmi eux des contre-maîtres et des inspecteurs; on détruit ainsi l'égalité de la prison.

A Philadelphie, on donne aux prisonniers les métiers de tailleur, de tisserand et de cordonnier ; et une année se passe avant que le travail puisse être profitable.

Quel est le genre de travail le plus convenable pour des détenus ? Les renseignemens et les documens nous manquent pour résoudre ce problème ; il est certain que, dans le pénitencier, le travail ne doit pas être une fatigue, mais un soulagement agréable qui tempère la solitude et son ennui. Quant aux maisons de correction, non cellulaires, le travail doit s'y présenter comme une douleur et une menace. L'Angleterre, avec son système de transportation et ses colonies criminelles, n'a pas un besoin réel de pénitencier, et le seul qu'elle possède, Mill-Bank, n'a exercé jusqu'à ce jour, aucune influence sur la criminalité. L'application générale du système cellulaire nous coûterait sans doute de l'argent, mais permettrait d'abréger les périodes de détention, et diminuerait la somme totale des crimes, ce qui aboutirait à une notable économie. En 1834, sur 18,197 prisonniers, détenus en Angleterre, il n'y en avait que 11,704 qui eussent des chambres, 6,500 en étaient privés ; on a calculé qu'il faudrait 200,000 £ pour garnir de cellules les 136 prisons incluses dans ce que l'on appelle l'acte des prisons. Encore ces cellules ne seraient-elles guère que des cabanons pour la nuit, et il faudrait au moins deux tiers en sus pour les rendre habitables pendant le jour. Ces frais sont énormes ; mais il faut songer qu'en laissant les choses dans leur état actuel, l'accroissement des délits impose à l'état une charge très lourde ; qu'en 1834, le tiers du revenu des comtés fut exclusivement consacré aux prisons de comtés ; que de 1792 à 1832, les dépenses de ces prisons ont augmenté de 178 p. % ; celle de l'entretien des prisonniers, de 218 p. % ; et celle du transport des prisonniers, de 525 p. %.

Il y aurait beaucoup à dire sur la transportation : la manière dont elle est exécutée parmi nous ; celle dont le système fonctionne dans la Nouvelle-Galles, n'impriment aucune inti-

midation à notre population criminelle, aucun desir de réforme aux condamnés. Les enquêtes nécessaires sur ce sujet ne sont pas faites encore, et la législation est très incomplète à cet égard.

Les abus de l'incarcération avant les débats ; incarcération qui, certes, n'est pas une justice, mais une nécessité douloureuse; ceux qui résultent du mélange des aliénés et des prisonniers, demandent en Angleterre une réforme urgente. Ce dernier abus est d'une cruauté vraiment flagrante : malgré toutes les lois rendues sur ce sujet, des malheureux privés de raison ont passé cinq années à Newgate et dans le château d'York; sept ans à Hillchester, Morpeth, et à Appleby; huit ans à Warwick; onze ans à Buckingham ; treize ans à Hereford; quinze ans à Anglesea; seize ans à Exeter; et jusqu'à vingt-quatre ans à Pembrocke. A tous ces abus se joint celui de rejeter, dans la société, un homme sans moyens, couvert de honte, et qui réellement n'a rien à faire de mieux, pour vivre, que de recommencer son pillage. Les États-Unis, où l'homme trouve toujours du travail, ne sont pas exposés à ce péril; mais nous qui avons plus de bras et de travailleurs qu'il ne nous en faut, nous sommes surchargés d'anciens délinquans, placés dans l'alternative de mourir de faim ou de récidiver. La législation française a imaginé un détestable remède qui augmente le mal : la surveillance; elle prolonge la punition d'une manière inique, en disposant de la vie et des mouvemens de l'homme qui a déjà payé sa dette de douleur, en lui défendant l'approche de la métropole et des villes maritimes. Un nouveau système pourrait être proposé, si les colonies anglaises cessaient d'être pénales; on donnerait à ceux qui sortent de prison l'option entre l'émigration et le séjour dans la patrie; et dans tous les cas, le gouvernement leur offrirait les moyens de gagner l'argent nécessaire à leur traversée et à leur premier établissement; ce qu'il faudrait le plus éviter, ce serait d'offrir une prime au vice, comme on l'a fait jusqu'ici dans toutes les lois relatives aux colonies pénales.

J'ai dit plus haut que la population des jeunes criminels avait, par le nombre des délits et des coupables, quelque chose d'effrayant. Voici le tableau des deux années 1834 et 1835 :

		De 12 ans et au-dessus.		De 11 ans et au-dessus.		
		GARÇONS.	FILLES.	GARÇONS.	FILLES.	TOTAL.
A Londres, et dans le Middlessex.	1834	96	16	402	85	599
	1835	55	20	336	71	482
Dans le Lancashire.	1834	45	13	267	61	386
	1835	56	5	260	42	363
Dans le Warwickshire.	1834	8	0	55	6	69
	1835	11	1	95	14	119
Angleterre et Pays de Galles.	1834	337	63	1899	305	2604
	1835	295	51	1707	303	2356

Encore n'est-ce là, comme nous l'avons dit plus haut, qu'un tableau fort inexact et qui ne contient pas les emprisonnemens sommaires pour de légers délits. On peut estimer à 10,000 le nombre annuel des jeunes délinquans de l'Angleterre et du Pays de Galles; notre population entre six et seize ans étant d'à-peu-près 600,000, la proportion des condamnés est 1 sur 300. En 1834, ce chiffre a un peu baissé; mais celui de la population criminelle, de seize ans à vingt-et-un, a augmenté. Distinguons les condamnés dont nous venons de parler des simples prévenus, enfans ou adolescens, dont le chiffre est, bien entendu, beaucoup plus élevé. En France, il excède 5 p. % au-dessous de seize ans; en Belgique, 6 p. %; en Angleterre, 11 p. %. De seize à vingt-et-un ans, la proportion est, en Belgique, de 12 p. %; en France, de 14 p. %; en Angleterre, de 29 p. %; ce qui est énorme!

Il est vrai que ce sont de petits crimes, des pommes volées, des oranges, des biscuits, de simples maraudages. En 1835, sur 2356 prévenus, on en comptait 2146 de ce genre; nous voudrions que ces enfans fussent jugés par des tribunaux spéciaux, sommaires, qui n'eussent rien de flétrissant; ils enverraient les jeunes délinquans dans une espèce de pénitencier, où la solitude, la réflexion et l'instruction morale les

feraient venir à résipiscence. Beaucoup de douceur, d'isolement et de travail, seraient nécessaires : c'est sous ce rapport que la France semble faire plus de progrès ; on trouve aussi quelques excellens essais dans le Wurtemberg, dans le grand-duché de Bade et dans les provinces rhénanes ; à Saint-Bernard, auprès d'Anvers, et à Perrache (Lyon). Il n'est pas d'œuvre philantropique plus utile et plus desirable que de sauver la population naissante des dangers qui l'environnent ; de profiter même des premiers écarts auxquels l'expose la contagion de l'exemple, pour lui apprendre la sainteté du devoir, l'utilité du travail, et l'excellence de l'esprit d'ordre. Une maison destinée à cet objet devrait tendre, moins à la correction qu'à l'éducation des détenus, et cette éducation, pour être utile, devrait avoir lieu séparément et non en commun. Quant au système actuel, qui envoie, pour cause de vagabondage, un pauvre enfant au milieu de vieux criminels qui lui font faire son apprentissage de vice, il est trop odieux pour être défendu sérieusement ; le mélange des pauvres sans asile et des jeunes détenus, mélange qui a lieu dans certaines maisons de correction françaises, est fort condamnable. Jamais il ne faut confondre le délit avec la pauvreté ; un jeune maraudeur ressemble assez à un pauvre, puisqu'en effet il est sans ressources, et que son dénûment a pu le pousser au crime ; mais le délit une fois commis, il doit l'expier et en tirer pour l'avenir une leçon profitable. Si vous ouvrez aux enfans des pauvres un agréable asile ; si vous leur donnez gratis des vêtemens, des alimens, toutes les nécessités de la vie, vous encouragez les classes indigentes à ne prendre aucun soin de leur progéniture et à la livrer simplement à l'aumône de l'état. Les maisons d'asile pour les pauvres, valides ou invalides, doivent avoir un caractère qui ne rappelle en rien les prisons ; il faut que ces dernières soient toujours des maisons de pénitence et de rigueur, graduées selon l'âge et le délit. Déjà la société des Amis des Enfans, à Londres, a fait beaucoup de bien ; mais, en n'admettant que pour un

mois les enfans qu'elle secourt, elle se prive des moyens de les réformer.

Ne sentons-nous pas que les efforts du législateur et du philosophe resteront inutiles en face d'une société qui ne cessera de corrompre au lieu d'épurer? La grande base est l'éducation première, non-seulement celle des livres, mais celle de la moralité par l'exemple : il faut un esprit public qui, dès la première jeunesse, imprègne tous les membres de l'état; il faut l'exemple des parens. On ne peut s'empêcher de trouver quelque chose de cruel et d'injuste dans une punition exercée par la société sur un crime que la société prépare elle-même. L'enfant élevé dans la fange des grandes villes, né de parens voleurs, n'ayant eu des rapports qu'avec la lie de la population, n'ayant entendu parler que de brigandages et de larcins, commet étourdiment une première faute qui creuse à jamais le sillon où roulera toute sa vie, pour aboutir au gibet. Non-seulement ses chances de salut et de vertu sont peu nombreuses, mais à peine a-t-il la possibilité morale de quitter l'ornière sanglante où le sort l'a jeté; il est classé par sa naissance même; il fait partie d'une bande anti-sociale; il lui faudrait des efforts surhumains pour échapper à-la-fois au mépris et au vice. Qu'arrive-t-il? c'est que la société paie l'amende de sa propre négligence, et de la dépravation qu'elle a fomentée : il faut qu'elle surveille tous ces hommes; qu'elle les traque, les poursuive, les saisisse : le produit le plus net de ses revenus est consacré à ce triste emploi. Et ce qu'il y a de pis, c'est que, en instituant les prisons telles qu'on les voit aujourd'hui, elle crée des foyers de nouvelles passions anti-sociales.

Les Génevois et les Américains, ainsi que les habitans de la Belgique industrieuse, ont compris l'absurdité coupable de cette organisation. C'est surtout en Amérique que les essais les plus notables ont été tentés pour l'établissement du système cellulaire et du système que nous avons nommé silencieux. L'emprisonnement solitaire, de nuit, et le travail en

silence et en commun, datent de l'établissement d'Auburn ou de New-York. Le système de Philadelphie, ou celui de l'emprisonnement et du travail solitaires, avec isolement complet de la nuit et du jour, ont pour modèle la Maison pénitentiaire de Philadelphie, qui a commencé à recevoir des prisonniers en 1829.

Ce double système est pratiqué en Amérique; mais le second a trouvé beaucoup moins d'imitateurs que le premier. Les États-Unis ne comptent que huit maisons construites ou en construction sur son modèle. Les prisons de l'état de Pennsylvanie, à Philadelphie, et à Pittsburg, pour la partie est de cet état; les prisons de comté, également à Philadelphie et à Pittsburg; les prisons de répression de l'état de Jersey à Trenton, de l'état de Rhode-Island à Providence, et de la province anglaise du Bas-Canada à Montréal; enfin la Maison d'arrêt de l'état de New-York, suivent le système cellulaire. Quant au système d'Auburn, qu'il faudrait nommer plutôt le système de Gand, il date de plus haut, et il a conquis beaucoup plus de terrain. Quinze maisons sont dirigées d'après ces principes (1). Le triomphe du système *silencieux*, ou d'Auburn, et la préférence générale qui lui a été accordée jusqu'ici, ont pour véritable cause le gain considérable que rapporte le labeur des prisonniers. Mais nous ne doutons pas que bientôt la victoire ne reste à l'autre système, à celui qui a pour principe l'isolement complet, et dont les résultats moraux sont plus satisfaisans. Déjà, il a dépassé les bornes de l'Union; il a pénétré dans le bas Canada, et New-York vient de l'adopter.

Le docteur allemand Julius, après avoir vu fonctionner les pénitenciers de l'Amérique, se prononce de la manière la plus vive en faveur du système cellulaire complet. Il appuie

(1) Voyez dans l'ouvrage de Don Ramon de la Sagra, intitulé: *Cinq mois aux Etats-Unis*, des détails pleins d'intérêt sur la plupart des prisons et des maisons pénitentiaires de l'Union américaine.

aussi sur la nécessité d'une institution parallèle et accessoire; celle des visiteurs et inspecteurs des prisons. Il veut que l'on choisisse parmi les hommes les plus recommandables de chaque localité, les inspecteurs obligés à des visites irrégulières et inattendues, forcés de donner caution pour les valeurs qui passent entre leurs mains, ne recevant aucun traitement du gouvernement pour les indemniser de leurs labeurs, et exerçant une haute magistrature toute d'honneur et non de profit. Pour leur donner le temps de vaquer à leurs fonctions, on les exempterait du service militaire, des fonctions de jurés, d'arbitres, de tuteurs et de membres du bureau de bienfaisance. Le docteur Julius affirme que les Maisons pénitentiaires de l'Amérique doivent toute leur force morale à cette institution indispensable; ajoutons que l'état moral de l'Amérique la favorise, et que d'une part, cette confiance illimitée, de l'autre, ce cautionnement qui ne peut qu'annoncer la défiance, ne conviendraient pas à la plupart des pays d'Europe.

Le système d'Auburn ou *silencieux* offre plusieurs désavantages : « Les condamnés, dit le lieutenant Sibly, s'occupent « moins de travailler ou de s'instruire, que de chercher les « moyens de communiquer entre eux et de vaincre la loi du si- « lence. Inventer de nouvelles ressources contre cette loi, c'est « prouver son habileté aux yeux des camarades ; c'est aussi « tenir les surveillans en haleine ; c'est se procurer le bonheur « d'une joie maligne. Pour aller de la cellule à la chambre du « travail commun ; de là au réfectoire, et pour rentrer ensuite « dans la cellule même, il faut perdre un temps considéra- « ble. » Ne voit-on pas que les efforts de toutes ces intelligences réunies, qui ont un si grand intérêt à correspondre et à s'entendre, ne doivent pas tarder à vaincre la surveillance des gardiens et à se composer un langage muet, aussi intelligible pour elles que l'idiome vulgaire.

Le célèbre législateur américain, Edouard Livingston, convient de tous les défauts inhérens au système d'Auburn. « En « vain, dit-il, admirera-t-on la tenue militaire des condam-

« nés, et l'ordre parfait qui règne dans la maison ; en vain la « plus sévère discipline essaiera-t-elle de réprimer les chu- « chottemens et les signes d'intelligence des condamnés : le « fracas des machines, le bruit des marteaux, leur permet- « tent toujours de lancer un mot qui échappe aux gardiens : et « le jour peut arriver où ce mot sera un mot de révolte, où il « passera, avec une rapidité électrique, d'un bout à l'autre de « la ligne. L'administration de la schlague, comme système « répressif, peut, par sa brutalité révoltante, précipiter ce « résultat. » Un des commissaires qui ont visité la maison d'Auburn, pense de même : « Déjà des lettres excitant à la « révolte et tracées sur des morceaux de cuir, ont été ré- « pandues dans la maison. Toutes les fois que les prisonniers « en trouvent l'occasion, ils sifflent, chantent, se battent, at- « taquent et blessent leurs surveillans. Un de leurs plaisirs « est de gâcher les matières qui leur sont données pour « travailler. » Citons encore M. Samuel Wood, directeur de la Maison pénitentiaire de Philadelphie, et qui rapporte « qu'un seul détenu d'Auburn l'ayant reconnu, la transmis- « sion de cette nouvelle s'opéra en un clin-d'œil dans toute la « maison. » Les voleurs de Londres quand ils ont appris que la règle du silence s'introduisait dans les prisons de la métropole, ont inventé un langage de signes, et qui est déjà en pleine vigueur parmi eux.

La détention solitaire empêche tout contact entre les détenus, leur donne le temps de la réflexion, et leur permet de renaître un jour à la société, de reprendre le soin de leur avenir et de recommencer toute leur vie. Les dépenses nécessaires pour la mise à exécution de ce système sont fort considérables, sans doute; mais on ne doit pas oublier que le système d'Auburn a donné lieu aux réclamations de beaucoup de marchands et de négocians qui s'effraient, à juste titre, de la concurrence qui leur est suscitée par l'industrie à bas prix, établie dans les prisons.

Le châtiment, dans la maison de Philadelphie, ne prend

pas la forme d'une vengeance ; il est sévère, mais non atroce; il est dur, mais non violent. Si le prisonnier veut travailler, s'instruire, on lui donne à-la-fois une nourriture excellente, du travail et des livres; récalcitrant, il ne reçoit que les alimens strictement nécessaires pour le sustenter. Cette contrainte assouplit la volonté la plus dure. Aussi M. Ducpétiaux vient-il de faire construire dans la maison de Gand, premier berceau du système d'Auburn, une aile entière, consacrée au système de Philadelphie. Ajoutons que la mortalité pendant les six années et demie qui se sont écoulées depuis la mise en activité de la maison de Philadelphie, n'a été que de 20 sur 554 condamnés, c'est-à-dire d'un peu moins de 2/6 sur %. Bien que l'emprisonnement solitaire donne des résultats précuniaires moins importans que l'autre régime, M. Brebner, directeur de la Maison de Glascow, modelée sur celle de Philadelphie, est parvenu à couvrir, par le travail des condamnés, 85 p. % des frais de son établissement, pendant les années 1833, 1834 et 1835.

Toutes les observations faites par les hommes les plus distingués de l'Europe et de l'Amérique tendent donc à établir la supériorité incontestable du système à-la-fois *pénitentiaire* et *cellulaire*. Nous livrons aux méditations des penseurs cette analyse rapide de l'état des prisons dans le monde actuel : rien de plus imparfait encore. Quant à l'amélioration des détenus très jeunes encore, ce sont les Français qui ont fait le plus de progrès jusqu'ici. C'est à nous, Anglais, qu'il faut demander le modèle des meilleures enquêtes sur ces matières. Enfin quant à l'organisation matérielle de la prison pénitentiaire, la Maison de Philadelphie semble, sinon avoir touché le but, du moins s'en être beaucoup rapprochée.

(*Law-Magazine.*)

Histoire. — Philosophie.

—

DU PROGRÈS INTELLECTUEL,

EN PERSE ET EN ARABIE,

DEPUIS MAHOMET JUSQU'A NOS JOURS. [1]

Les monumens de la littérature persane, antérieure à l'Islamisme, sont beaucoup moins nombreux que les vieux monumens intellectuels de l'Arabie ; à peine les hypothèses d'une érudition patiente sont-elles parvenues à éclaircir quelques fragmens du Zend-Avesta. Que les Persans aient été dès-lors une grande nation, c'est ce dont on ne peut douter. Les historiens grecs et romains, et les traditions de l'Inde, prouvent qu'une civilisation puissante a fleuri en Perse, et qu'elle a produit des fruits intellectuels d'une valeur et d'une nature spéciales. Si l'on réduit à leur valeur véritable tous les romans de l'histoire, on trouvera en définitive que l'étendue de la

(1) Note du trad. Nos lecteurs ne trouveront pas ici sans intérêt un résumé curieux de l'histoire des deux littératures arabe et persane. La source de cet article est évidemment orientale ; signé de *Mirza Ibrahim*, il a paru récemment dans l'*Athæneum*. Les détails que donne l'auteur sur l'instruction publique et sur l'honneur dont jouissent les lettres dans l'Orient moderne, attireront spécialement l'attention des hommes politiques qui s'occupent des rapports de l'Orient et de l'Occident.

monarchie persane, sa richesse, sa magnificence, influèrent beaucoup sur le monde antique. Poésie, peinture, musique, beaux-arts, tout ce qui distingue une grande ère de civilisation, s'est réuni dans l'ancienne Perse. Ecrits des sages, monumens des historiens, tout est perdu pour nous. C'est de Mahomet que date la littérature persane, comme celle des Arabes. Ces derniers désavouent la civilisation antérieure au prophète ; malgré le génie qui distingue leurs poèmes (*Moallakhats*) ils ne veulent les considérer que comme les fruits d'une civilisation idolâtre et maudite.

La première impulsion, véritablement littéraire, a été donnée à l'Arabie par le Coran. Les règles de l'éloquence, les formes à imiter, le système de composition adopté par les écrivains arabes, tout se rapporte au livre sacré. Le Coran n'a pas seulement servi à fonder la foi religieuse, mais à créer la littérature nationale. Mahomet s'offrait comme le représentant de l'intelligence contemporaine : à ceux qui révoquaient en doute sa mission divine, il répondait en donnant pour preuve l'admirable beauté d'un style sans égal. Il défia tous ses contemporains de le vaincre, et resta vainqueur dans la lutte. En effet, l'éloquence et la pureté du Coran sont admirables : son gendre, Alix, y recueillit les règles de la grammaire et de la rhétorique. Ce système, dont on ne s'écarta plus désormais, fut ensuite commenté par Abou-Aswad, précepteur des petits-fils de Mahomet. On doit à Alix des discours et des poèmes dont l'élégance contraste avec la primitive poésie du désert; c'est le Lactance du Mahométisme. La muette stupidité des anciennes idoles, la folie du polythéisme et du fétichisme sauvage, les mœurs grossières du désert, sont les objets de sa moquerie.

Le prophète, en donnant pour sommet à la pyramide de son édifice religieux, l'unité majestueuse de la divinité suprême, lui avait assigné pour base le respect de la science; partout il établit des écoles. La lecture du Coran devint nécessaire aux fidèles; les sept Kourrai-Sabah ou lecteurs

orthodoxes du Coran, instruisirent les adeptes dans l'art d'accentuer le livre saint, de s'arrêter aux endroits convenables, de reprendre haleine dans certains passages, et de s'agenouiller après certaines périodes. Mais la rigueur de cette sainte vénération fut fatale; agissant sur des imaginations orientales, elle emprisonna, dans une servile enceinte d'observations matérielles et immuables, l'étude, toujours trop progressive pour être féconde. Ainsi, les préceptes que le prophète avait voulu faire servir à l'agrandissement de la science, concoururent à la pétrifier.

Mais l'inspiration de Mahomet était trop forte pour s'éteindre ainsi. Elle donna naissance au kalifat, magnifique développement de l'intelligence orientale, qui est venu projeter sur l'Espagne européenne un reflet splendide. Cet empire reposait sur l'éloquence de la poésie. Un kalife, privé de l'amour des arts et des lettres, incapable de les cultiver, ne pouvait ni obtenir la confiance des peuples, ni s'assurer de leur obéissance. La connaissance approfondie du Coran, la sagacité nécessaire pour appliquer ses préceptes à toutes les occasions, devaient distinguer un kalife. Ministres, employés, envoyés, n'avaient droit à la vénération publique, qu'en prouvant leur talent et leur savoir. On se fait, en Europe, une idée fausse des mœurs de ces vieux temps. Elles unissaient le sentiment de l'indépendance et celui de la fierté populaire. Un ambassadeur, un gouverneur, un iman, étaient-ils nommés par le kalife? Le peuple des villes qui devaient les recevoir, s'assemblait pour les entendre. Le lieu de rendez-vous était choisi soit dans les murs, soit hors des murs, presque toujours dans la grande Mosquée (*Djamie*). Là, le nouveau-venu prononçait son *discours-vierge*, et l'impression qu'il produisait décidait de l'estime que devaient lui accorder ses nouveaux subordonnés. Une foule attentive recueillait ses paroles : souvent, comme dans les républiques grecques, on jugeait de sa sagesse par son éloquence : épreuve redoutée et dangereuse. La sentence, rapidement portée par une multi-

tude sévère, devait intimider souvent l'orateur. Mais au moindre signe d'hésitation et de trouble, les assistans murmuraient le mot terrible : *il se trouble*. C'était une véritable sentence de mort; elle détruisait l'avenir du magistrat et de l'administrateur; elle l'entourait d'une impopularité redoutable. Rarement, après des débuts malheureux, il se maintenait au pouvoir. Othman, troisième kalife, resta court au milieu de la harangue qu'il prononça le jour de son installation. Emu, troublé devant son peuple, il voyait la multitude frémissante, jeter sur lui des regards de dédain : comment échapper au malheur de cette défaite? Sa présence d'esprit le secourut. « Vous avez besoin, dit-il au peuple, d'un kalife qui *agisse*, non d'un kalife qui *parle*. »

Les historiens n'ont pas manqué d'observer les suites fatales de ce mauvais augure : une révolte universelle précipita Othman du trône; cent mille rebelles vinrent assiéger Médine; le kalife, livré à la populace par ses courtisans, fut massacré dans les rues de la cité sainte. A l'époque d'Omar, prédécesseur de ce dernier kalife, aussi malheureux roi qu'orateur malheureux, se rapporte la conquête de la Perse par les Arabes : catastrophe formidable qui détruisit de fond en comble la civilisation de la Perse antique, et inonda l'ancien langage des Guèbres d'un déluge de mots arabes; le dialecte du peuple vaincu fut altéré, mais non détruit. Les Arabes n'avaient pas seulement leurs domaines à étendre et une brillante conquête à terminer; ils avaient l'injure du prophète et de la nation à venger tout ensemble. Le monarque persan avait déchiré de ses mains la lettre dans laquelle Mahomet le sommait d'adopter la foi nouvelle. La vengeance fut terrible : des milliers de Persans moururent sous le glaive; les flammes dévorèrent les documens de l'ancienne histoire; les fanatiques de l'Islamisme se plaisaient à détruire les chroniques persanes et les vieux monumens littéraires, ne doutant pas que cette œuvre n'élargît pour eux la nouvelle place que Dieu leur réservait dans le paradis. Ainsi, après avoir créé

la civilisation de l'Arabie, le Coran détruisait celle de la Perse. Bientôt la langue et la littérature arabes eurent envahi le Korassan; le calendrier même changea, et le cycle lunaire des Arabes remplaça le cycle solaire des Persans.

Cependant, les discussions, les ambitions féroces, les rivalités furieuses des chefs arabes, couvraient de sang leur empire; l'intelligence rampait, courbée sous un joug de fer. Ce géant admirable, né du génie de Mahomet, restait enseveli dans ses premiers langes; un beau langage, une noble poésie, ne pouvaient se développer en liberté. Il faut aux lettres les rayons protecteurs de l'unité nationale, de l'indépendance humaine et de la paix féconde. Pendant le siècle des Ommiades, l'imitation de quelques formes rhétoriques domina toute la littérature arabe. La nature avait pourtant doué de facultés éclatantes quelques-uns des princes, des chefs et des guerriers de l'époque. Tel était Yazid, roi de Damas, qui vécut vers l'an 679; poète élégant, orateur admiré. Le célèbre Hafix, poète chéri des Persans, n'a pas craint d'emprunter à cet hérétique chiaïte les premiers et les derniers vers de son *Divan*.

« Comment se fait-il (lui demandait-on) qu'un poète aussi distingué s'abaisse jusqu'à demander secours à un infidèle usurpateur, au meurtrier de Houssein, notre troisième iman?

— Lequel d'entre vous (répondit Hafiz), s'il voyait un chien s'enfuir avec un diamant dans la gueule, ne lui arracherait pas le diamant pour s'en emparer? »

Enfin les célèbres Abassides occupent le trône; dignes de leur bonheur, dignes de leur gloire; la plus noble race de rois qui ait honoré le sceptre. Les circonstances les favorisent : seuls arbitres du mahométisme, souverains absolus, vice-rois du prophète sur la terre, armés de l'autorité spirituelle et temporelle, ils n'usent de ce double pouvoir que pour élargir le lit de la civilisation arabe, long-temps contenu dans des bornes étroites. Leur intelligence est vaste et fertile autant que leur pouvoir est grand; les imans et les mouftis

n'exercent pas sur eux le contrôle redoutable auquel les sultans de Constantinople se sont soumis. Ils représentent Dieu et Mahomet. Le glaive et le livre saint dans la main, ils secondent tous les développemens de l'intelligence. Au lieu d'expliquer la loi du prophète dans le sens de quelques pratiques rigoureusement stériles; au lieu de la réduire à de vaines formules; au lieu de condamner les croyans à errer dans le labyrinthe obscur et vague des commentaires fantastiques et des absurdes Hadits; au lieu de signaler toutes les nations comme méprisables; ils font traduire du grec, de l'hindoustan, du copte, du syriaque, tous les livres qui peuvent agrandir le domaine de la science, et profitent ainsi des connaissances acquises par les peuples étrangers. Les Arabes, dans leur orgueil, les avaient nommés *ajams* (*muets*), c'est-à-dire *barbares*.

La langue arabe atteignit sa maturité savante : de toutes parts, érudits et orateurs accournrent à Bagdad; beaucoup de Grecs chassés de Constantinople, trouvèrent un refuge auprès des kalifes; la science d'Aristote et la rêverie de Platon fleurirent à l'ombre de ce trône magique. C'est à cette grande race qu'appartiennent Mahmoud-Grraschild, et Haroun-Arraschid, deux noms d'un éclat sans égal. Mahmoud, contemporain de Charlemagne, le sixième des kalifes qui fleurirent dans le second siècle de l'hégire, n'a pas eu d'égal en générosité, en magnificence et en grâce : le François Ier des Français n'est qu'une pâle contre-épreuve de ce sultan magnifique de l'Orient. Son père Haroun lui avait assigné pour domaine les royaumes de Transoxane et du Khorassan, qu'il gouverna tant que son père vécut. Sous sa tutelle, le Khorassan devint un foyer de lumières; les hommes célèbres et instruits y affluèrent; des écoles s'élevèrent à *Tous,* où il fit sa résidence, et l'ancienne Hircanie eut aussi son Bagdad. Pendant son règne, ce prince resta fidèle à cette ville, qu'il alla souvent visiter et dont les écoles furent pour lui un objet de soins spéciaux. La courtoisie, l'hospitalité, l'élégance des mœurs,

brillaient à la cour de ce kalife, qui un jour, pour surprendre et honorer quelques savans et quelques poètes qu'il avait invités à sa table, prit le costume d'un esclave et vint leur apporter dans des urnes d'or l'eau qui devait servir à laver leurs mains.

Il n'y avait plus de littérature persane ; le caractère national était effacé ; l'Arabie avait tout envahi ; idiome, poésie, philosophie, lois, tout était arabe ; la traduction du Coran en langue persane était même défendue, et les vrais croyans ne permettaient pas que la parole divine fût transportée dans une langue *ajamienne*, c'est-à-dire *muette*. Tout bon mahométan préférait à l'idiome national la langue que parlent les anges du septième ciel. Trois cents ans s'écoulèrent, pendant lesquels le persan tomba dans un mépris absolu ; le souvenir des anciens dialectes pahlavi et darie s'effaça du souvenir des peuples. La langue corrompue que parlèrent les classes inférieures, altérée par un mélange de sons gutturaux, de paroles exotiques et d'images étrangères, perdit son caractère de douceur harmonieuse ; on l'écrivit même en caractères arabes, pour échapper à toute ressemblance avec le dialecte avili des infidèles *Majouses*. Le nouveau langage imposé aux Persans par le glaive vainqueur demeura la langue savante ; beaucoup de Persans y firent de notables progrès ; les docteurs arabes s'étonnèrent que l'on pût être *ajam*, et parler si bien l'idiome sacré. Nous chercherions en vain une branche de littérature, de philosophie ou d'histoire, dans laquelle les docteurs persans ne se soient pas essayés, en employant le dialecte arabe. Fusion des deux peuples, qui, asservissant l'imagination de l'un à celle de l'autre, détruisant tous les caractères nationaux de l'ancienne Perse, concentra dans l'étude de la poésie toutes les facultés intellectuelles de ce dernier peuple ; aujourd'hui, un Persan ne peut espérer parler correctement sa langue, s'il ne commence par étudier l'arabe.

Vers l'an 900, le pouvoir des Abassides commence à déchoir et une multitude de petits princes se partagent ou plu-

tôt se disputent le grand empire des kalifes. La Perse ne fut que la tributaire et non l'esclave du kalifat, qui jadis l'avait écrasée : la littérature arabe y reprit quelque vigueur vers le commencement du siècle suivant. Le grand empire de la conquête arabe se divisa en deux royaumes, soumis, l'un à la dynastie Deylamite, l'autre à la dynastie Gasnevite : cette dernière régnait sur le Kaboulistan, qui comprenait l'Asie centrale, une partie du Khorassan et une partie de l'Inde ; la première, sur la Perse, comprenant la Mésopotamie et une portion de la Syrie. Les deux siècles de cette domination furent glorieux pour la littérature orientale ; les deux siècles suivans, ceux des Seljoukides et des Abataks ne le furent pas moins : et pendant ces quatre cents années, la gloire des arts et des lettres couronna de nouveau la Perse. Les deux cours rivales des Deylamites et des Gasnevites cherchaient à s'effacer l'une l'autre, non par la gloire des armes, mais par celle de leurs poètes et de leurs philosophes. On n'oubliait rien pour attirer auprès des princes tous les savans qui jouissaient de quelque réputation. Les plus petits chefs des tribus imitaient le monarque ; et partout l'homme de savoir trouvait non-seulement une situation assurée, mais de l'estime, des honneurs, de la gloire. Du douzième au quinzième siècle de l'ère chrétienne, la Perse posséda les hommes de leur âge les plus distingués par l'étendue, l'éclat et la variété de leurs connaissances ; et ce que l'on ne peut s'empêcher de remarquer, c'est que ce fut aussi à cette époque que les peuples chrétiens empruntèrent à l'Orient cette teinte mystique et allégorique répandue sur tout le moyen âge. Khakeny et Faleky, grands mathématiciens, furent des poètes remarquables. L'astronome Anwery brilla dans le genre de l'élégie et de l'épigramme, et le philosophe Ferdoucy composa le *Chah-Nahmed* qui est à-la-fois, l'*Iliade*, l'*Odyssée* et le *Roland furieux* de son pays. Plus tard, on vit naître le théologien et le philosophe Sady, dont les poésies mystiques et sententieuses sont célèbres, même en Europe ; Môlevy-Roum, célèbre

auteur du poème didactique et philosophique intitulé le *Mathnevy-Seney;* Attar, Hafiz, tous distingués par la richesse de l'imagination et la subtilité de l'esprit. Ils composaient tous leurs ouvrages de prose en langue arabe, et quelques-uns de leurs vers en persan. Se contenter d'être poète, c'était s'exposer au sobriquet méprisant de « gadazkefaiach, » *rimeur mendiant.* Trop de poètes, en effet, avaient oublié la dignité de leur ministère et demandé l'aumône en vers, comme ces bardes de la moderne Italie, qui vous offrent un sonnet dans une auberge et reçoivent la *bonne manche.* Aucun des hommes célèbres que nous avons cités ne s'en est tenu à la poésie. Beyzedwy, ainsi nommé de Beyza, village près de Chiraz, composa le meilleur commentaire sur le Coran, et fit de son livre un véritable traité d'éloquence. Le meilleur dictionnaire arabe que l'on connaisse; le Kamous est la production de Firouz-Abady, né aussi dans les environs de Chiraz. C'est là, dans le Kamous, qu'il faut étudier ce gigantesque idiome, l'idiome arabe, qui aujourd'hui domine la plus grande partie de l'Orient intellectuel, qui offre la clef de presque toutes ses richesses et qui mérite de notre part une attention spéciale.

Les anciens idiomes des tribus de l'Arabie se sont confondus pour former la langue arabe proprement dite. Chaque dialecte a contribué pour sa part à cette vaste formation qui réunit aujourd'hui dans son sein les mots des origines les plus différentes. Cette abondance, donnant plusieurs expressions pour un seul objet, serait demeurée stérile, sans l'ingénieuse précaution, et la combinaison savante des poètes et des orateurs qui transformèrent cette diversité monotone et inutile en une variété de nuances délicates. Il est arrivé que les variations et les métamorphoses d'une même idée, d'un même objet, considéré sous toutes ses faces et dans toutes ses gradations, ont trouvé dans la langue arabe des symboles équivalens. Le mot *chameau* peut se rendre de cent cinquante manières; et ces substantifs distincts représentent tous le

même animal; mais couché, debout, à genoux, jeune, vieux, rouge, brun, bien ou mal fait, monté ou non monté; il change huit fois de nom, avant sa troisième année; chacune des parties de son corps porte une désignation spéciale qui ne convient pas à ses autres membres; il fournirait à lui seul, un grand dictionnaire.

Il est vrai que les Arabes ont pris grand plaisir à s'occuper de ce compagnon de leurs entreprises. La description du chameau remplit les œuvres de leurs poètes; mais ce n'est pas seulement dans les récits de guerre ou de commerce, c'est dans les narrations joyeuses, dans les romans d'amour que cet animal joue un rôle important. Le fragment suivant d'un Moallakhat, composé par Lébid, ne manque pas d'intérêt. Le poète déplore l'absence de celle qu'il aime :

Elle est partie avec sa tribu, dit-il: un peuple nombreux habitait jadis cette plage aujourd'hui déserte. Il l'a quittée au lever de l'aurore, ne laissant après lui que les traces de ses travaux champêtres, et le chaume employé à boucher les fentes des pavillons. O Lébid, ton cœur a brûlé pour les belles voyageuses de cette tribu. Tu les a vues s'éloigner dans leurs litières, enveloppées de draperies de coton : le bruit aigu des tentes agitées par le vent lorsque le pas rapide des chameaux les emportait, venait jusqu'à toi. Elles s'éloignaient, dérobées à tous les yeux par les voiles qui entouraient leurs litières, et qui garantissaient leurs têtes contre les ardeurs du soleil; elles ressemblaient dans leur fuite à un troupeau de jeunes biches de Tandhih ou de gazelles de Wedjra, qui s'empressent de jeter sur leurs faons un regard de tendresse furtive. Elles hâtèrent la course de leurs chameaux. A travers les vapeurs qui s'élevaient des sables de la plaine, on eût pris leurs montures pour des tamarins gigantesques, ou pour les roches immenses de la vallée de Beischa.

Il n'est pas étonnant que le chameau ait occupé une si grande place dans le dictionnaire et la grammaire de l'Arabie; sans lui l'Arabe ne conçoit pas la vie. Mais les autres objets familiers au même peuple comptent aussi un grand nombre de synonymes ou plutôt de modifications et de nuances, qui rendent

le langage presque inaccessible à un étranger ; trois pages de commentaires expliquent un seul vers. S'il est question d'une robe ou d'un manteau, ces mots changent suivant la qualité de l'étoffe, la coupe du vêtement, la manière dont il est porté. Aucune de ces formes n'est équivalente. Deux expressions différentes indiquent le même objet, abstractivement considéré ou vu individuellement. La vertu d'un jeune garçon n'est pas rendue par le mot qui exprime celle d'un adolescent, et cette dernière n'est pas celle de l'homme mûr. Le mécanisme matériel du langage correspond à cette formation extraordinaire ; il ne connaît pas de mots composés, et supplée à cette lacune par des ressources particulières. Tous les verbes à l'infinitif sont considérés comme racines et se composent en général de trois syllabes ; pour modifier le sens de chacune de ces racines, il suffit d'y ajouter une, deux ou trois syllabes, selon des combinaisons prévues et régulières. Ces additions les font passer par toutes les métamorphoses imaginables. Ainsi, le mot *danser* pris pour racine, vous n'avez qu'à y adapter un annexe pour en faire : *aimer à danser — faire danser — musique pour danser — réunion de danse — maître de danse — air de danse — être forcé de danser — apprendre à danser — danser malgré soi — être prié de danser*. D'autres règles, qui n'ont rien d'arbitraire, font du verbe passif le verbe actif ; du verbe actif le verbe neutre ; du verbe intransitif le verbe transitif. L'étude de la langue arabe est digne des veilles du philosophe et du métaphysicien : elle absorbe beaucoup de temps ; une imagination étroite et un esprit servile en sont facilement écrasés.

Quelques savans arabes se sont amusés à jouer avec les lettres et les syllabes de cet idiome, où les lettres et les syllabes jouent un rôle si puissant. Tel fut Faizi, frère du grand visir Aboufazl l'historien. Dans son commentaire du Coran, monument stérile d'un labeur mal dépensé, il n'a employé que treize lettres sur vingt-huit, qui composent l'alphabet arabe ; la bibliothèque de la Compagnie des Indes orientales

possède un exemplaire de cet œuvre de stérile patience.

Le pouvoir des kalifes tombait; des chefs guerriers s'emparaient des provinces et se faisaient indépendans. Maîtres du pouvoir temporel, les monarques de Gaznah et les rois de Perse ne laissaient aux souverains de Bagdad que cette autorité spirituelle, cette apparente grandeur dont le souverain pontife des chrétiens jouissait encore au dix-huitième siècle. Les rapports entre les princes orientaux et le chef de la foi Mahométane avaient quelque chose de fort obscur et de mal défini. Citons un exemple assez curieux du mélange de finesse, de hauteur et de respect qui caractérisaient ces relations. Mahmoud, patron de Ferdoucy, en montant sur le trône de son père, envoya un ambassadeur à Bagdad et le chargea d'un magnifique présent pour le kalife, auquel il demandait sa bénédiction et un titre spécial, semblable à celui de *roi très chrétien* ou de *majesté très catholique,* accordé par les papes aux rois de France et d'Espagne. La chose était difficile à obtenir; les kalifes, sentant la décadence de leur pouvoir, n'aimaient pas à la précipiter en accordant de nouveaux honneurs aux princes indépendans. L'ambassadeur passa tout une année à Bagdad sans pouvoir obtenir audience; enfin, le grand-visir du pontife mahométan, l'ayant un jour trouvé de bonne humeur, lui représenta que l'envoyé de Mahmoud était depuis long-temps en instance auprès de lui, et qu'il attendait avec impatience le titre sacré demandé par son maître, l'un des plus fermes soutiens de la foi.

« Comment voulez-vous, demanda le kalife, que je satisfasse à son desir? Quel titre lui donner? Sans doute son père était prince; mais sa mère était esclave. Un titre d'honneur serait un mensonge.

—Cela est vrai, reprit le ministre; mais il doit mal savoir l'arabe. Donnons-lui un titre qui exprime à-la-fois sa position réelle et qu'il puisse regarder comme un titre honorifique. »

En effet on trouva le mot *oully*, qui veut dire à-la-fois : *ami* et *esclave*. Cette double signification satisfit pleinement

nos deux Orientaux, qui au moyen d'une restriction mentale, renvoyèrent le ministre chargé de porter à son maître le titre de *oully*, sans commentaire. Mais ils avaient compté sans leur hôte ; Mahmoud savait très bien l'arabe. Il renvoya son ambassadeur, chargé de la dépêche suivante, accompagnée d'une somme de 100,000 dirhems.

« Mahmoud, le chien très obéissant du glorieux Seuil du « kalifat, qui, par la bénédiction divine et grâce aux prières « de votre Sainteté, a étendu sur une vaste portion du globe « la foi des vrais croyans et converti en mosquées mille « temples idolâtres, vous envoie 100,000 dirhems, offrande « qu'il dépose aux pieds de votre Sainteté; ne vous demandant « en retour, qu'une seule lettre de l'alphabet, la lettre A, que « vous avez oublié d'insérer dans le titre dont vous m'avez « honoré. »

En effet, si le mot *oully* veut dire esclave, le mot *oually* veut dire prince. La requête grammaticale de Mahmoud ne manquait ni d'esprit ni d'à-propos.

Le célèbre Azoud-dad-Daôla ne fut ni aussi spirituel ni aussi cérémonieux que Mahmoud. Il marcha droit à Bagdad, traita le kalife Nazerobellah comme Napoléon traita Pie VII, et bouleversa toute l'organisation du pontificat mahométan. Le kalife reconnut le vainqueur pour souverain des fidèles, le nomma Chah-an-Chah, roi des rois, et ne garda pour lui que l'Imamat ou direction spirituelle de l'empire. Ce fut Azoud-dad-Daôla qui fonda l'université d'Ispahan, célèbre depuis cette époque.

Mais la chute du pouvoir des Abassides avait entraîné avec elle la décadence progressive et parallèle de la poésie et des arts. Une protection moins active, un patronage moins puissant se firent ressentir de jour en jour. Le grand foyer de civilisation établi à Bagdad pâlit et s'effaça. Au premier rang des destructeurs de la dynastie abasside et de leur magnifique civilisation, il faut compter les Arabes eux-mêmes, auxquels l'idolâtrie pour le Coran n'inspirait que haine et mépris

pour l'éclat factice et profane des lettres. Le point de l'Arabie d'où la lumière était venue se vengeait du dédain avec lequel les kalifes avaient traité ses plaines arides et sablonneuses. Bientôt un centre de fanatisme ardent et de zèle pour l'ignorance, considérée comme nécessaire à la foi de Mahomet, se forma dans la ville de Médine. De là, les descendans d'Ali, qui se prétendaient les véritables successeurs du prophète, armés de leur éloquence, toujours influente sur les Arabes, dénonçaient comme usurpateurs et destructeurs de la foi primitive les nobles souverains de la ville fondée par Mansour. Ces fanatiques ne manquaient pas de talens : leurs sermons, leurs déclamations, leurs invectives et leurs commmentaires théologiques sont aussi nombreux que remarquables. « Voyez « disaient-ils, les sectateurs de Mahomet qui boivent le vin « défendu, que les accens de la *ghina* (musique) enivrent, « qui étudient et propagent les sciences et les arts des *ma-* « *jouses* (infidèles). Mahomet mourant n'a-t-il pas dit qu'il « laissait pour seuls guides à ses prosélytes son livre et sa « famille ? Voici son livre ! nous sommes sa famille. »

Les kalifes, dont le pouvoir était attaqué dans sa base par de telles prédications, essayèrent tantôt de séduire, tantôt d'anéantir ces dangereux orateurs. Les séductions restèrent sans effet, les actes de violence n'aboutirent qu'à rendre les kalifes odieux. En vain voulurent-ils les attirer à Bagdad par la promesse de récompenses magnifiques ou de riches mariages ; les imans ne s'y laissèrent pas prendre, et continuèrent à dénoncer leurs oppresseurs comme des traîtres et des infâmes.

Pendant que les douze imans (ils étaient douze) fondaient à Médine la secte des *Chaïas*, que les Européens ont nommés *Chiites* (mot qui signifie littéralement *sectateurs*), les descendans des anciens kalifes Ommiades fondaient à la Mecque la secte contraire des *Sounnites* (mot qui signifie « l'homme du chemin, l'homme qui suit la véritable route »). Leurs diatribes contre les kalifes abassides, qu'ils nommaient

usurpateurs, n'étaient pas moins violentes; leur haine n'était pas moins amère. Les deux sectes se subdivisèrent encore. Aujourd'hui la Perse tout entière appartient à la communion des Jaffaris, les plus orthodoxes des Chaïas. Des quatre sectes sounnites, les Schoufies sont la plus nombreuse et la plus importante. Egalement hostiles aux kalifes et inexorables dans leurs haines mutuelles, les partisans de ces deux sectes ont long-temps opposé une barrière infranchissable aux progrès de l'intelligence. Ce sont eux qui ont fait rétrograder vers l'enfance ce peuple et cette littérature arabes qui avaient donné de si beaux fruits et qui n'offrent plus que néant à nos observations.

La perfection de l'idiome arabe ne sert aujourd'hui qu'à faire ressortir la pauvreté des idées : un poète persan disait récemment avec beaucoup d'originalité, que la langue arabe, mal employée par les docteurs actuels, n'était « qu'une belle âme condamnée à servir d'enveloppe à un cadavre ». Philosophie, métaphysique, logique, sont également ignorées des Arabes du dix-neuvième siècle : ils ne révèrent et n'étudient que le *Coran*, les *Hadith* ou traditions, et le *Fikh* ou la loi : encore sont-ce les cheiks et les mouftis qui se chargent des interprétations et des commentaires. La médecine est anathématisée, parce qu'elle oppose ses remèdes à la loi sévère de la destinée. On ne peut étudier le système du monde, puisque le Coran a dit positivement : *Dieu a étendu la terre comme une nappe.* Ne vous avisez pas de soutenir devant un Arabe que la terre tourne ; il vous répondra par ce mot du prophète : *C'est votre tête qui tourne.* Le magnifique langage, la noble poésie de ce peuple sont éteints. Il ignore jusqu'aux règles de la versification et de la prosodie anciennes. J'ai entendu celui qu'on regarde comme le seul poète de l'époque actuelle, réciter des vers du grand Motanabie sans respecter une seule des règles établies par les anciens auteurs.

En général l'Arabe actuel déteste les étrangers et n'a pas le moindre desir de connaître les autres nations. Quelquefois

cependant les dévots, accompagnés de leurs cheiks et de leurs mouftis, traversent le golfe Persique et viennent rendre hommage au sanctuaire de Réza, le troisième iman. Les Persans, pour lesquels ils n'ont que mépris et qu'ils regardent comme des infidèles, ne laissent pas de lier connaissance avec eux : ils se plaisent à les entendre parler cette admirable langue dont l'Arabe possède la tradition complète et la prononciation la plus exquise. Ces docteurs fanatiques portent toujours le Coran et un livre de prières suspendus en sautoir à leur cou. Il faut les entendre faire pleuvoir, sur l'étudiant persan qui les consulte, un déluge de *hadiths*, et finir par le renvoyer honteusement, en l'appelant *acou-chitans* (frères de Satan). J'ai connu un de ces vénérables docteurs dans une seule science, redoutable théologien qui ne s'était pas départi une seule fois dans sa vie du précepte des *caurai-sabah* (sept docteurs) et auquel cette observation trop religieuse et trop exacte fit perdre la vie. Il se nommait *Madj-ed-oud-Dîne*, (la gloire de la dévotion); il regardait comme une infamie de se prêter aux innovations dangereuses des pèlerins, qui abrègent leur prière en traversant le désert, de peur d'être surpris, pillés et égorgés par les brigands. Le pauvre *Madj-ed-oud-Dîne*, indigné contre ses confrères, qui se permettaient de continuer leur route sans s'arrêter pour l'ablution, resta seul un moment et fut assassiné, en 1820, par une troupe de ces Turcomans qui suivent les caravanes. C'était un des soutiens, sinon les plus éclairés, du moins les plus célèbres de la littérature arabe, telle qu'elle existe aujourd'hui.

Quant aux lettres persanes, elles avaient subi de cruelles vicissitudes depuis l'époque des kalifes abassides. Du fond des déserts de la Scythie asiatique, Changiz, ou comme le nomment les Européens, Gengis-Kan, avait lancé sur l'Europe ses hordes mogoles et tatares : elles ravagèrent la Perse. Entouré de généraux et de soldats qui ne savaient ni lire ni écrire, Changiz affectait cependant de respecter la science et les hommes qui la professaient; mais, au moment où il essayait de se donner

au monde pour un législateur calme et équitable, descendu, à ce qu'il prétendait, d'une vierge sainte qui avait conçu miraculeusement son septième ancêtre, les temples détruits couvraient la terre, et les cadavres des citoyens jonchaient le sol; il fallut que ses descendans, moins barbares que lui, réparassent tant de calamités. La postérité doit mentionner avec honneur Oktaï-Khan, son fils aîné, qui lui succéda en 1227 : guerrier brave, souverain équitable; homme pieux et tolérant qui, attaché lui-même à la secte des *Sounnites*, comme la plupart des Tatares et des Mogols, protégea les Persans chaïas contre le fanatisme des docteurs. En vain l'accusa-t-on de relâchement dans sa doctrine; on ne put lui arracher sa pitié pour ces abominables *rafizis.* » Pour vaincre sa résistance, diverses fraudes pieuses furent employées : Oktaï les repoussa toujours avec dégoût. Un docteur prétendait que le père du roi Changiz lui était apparu et lui avait témoigné toute sa colère.

« Qui t'a parlé, demande Oktaï ? — C'est lui-même.

— Comprends-tu la langue mogole ? — Non.

— Tu est un menteur et un chien; mon père n'entendait et ne parlait que cette langue. »

Cependant, la grande guerre de mots et d'argumens continuait entre les docteurs des deux sectes, qui avaient des raisons puissantes pour se détester et s'invectiver.

Voici les principales de ces raisons. Les infidèles persans tenaient leurs mains abaissées le long de leurs hanches pendant la prière; les sounnites, au contraire, les croisaient sur leurs poitrines. Les chaïas, en faisant leurs ablutions, commençaient par le coude et finissaient par le poignet, pendant que les sounnites, au contraire, commençaient par le poignet et finissaient par le coude.

En 1257, Halakou-Khan, petit-fils de Changiz, monta sur le trône. Ce fut une ère de gloire et d'éclat pour la Perse. Alors brillaient, à l'ombre d'un trône occupé par un homme généreux, noble et savant, une foule de poètes et de philosophes, Chamsoudine, Tabrizi, Molèvi-Djalal-oud-Dine, auteur du célèbre

Mathnevi. Hafiz vivait encore et atteignait sa cent quatorzième année. Loin de favoriser les persécutions et les querelles théologiques, le roi, né sounnite, protégeait la croyance des Persans, le chaïanisme. Il accueillit et favorisa le plus zélé docteur de cette croyance, le génie le plus universel qu'ait produit la Perse, Nazir-oud-Dîne de *Tous*, dont il fit son visir. Les vicissitudes d'une vie agitée par les malheurs de sa patrie, avaient appris la sagesse à Nazir-oud-Dîne. Pendant la persécution des Mogols, il fut errant dans les montagnes du Khorassan et trouva un asile dans la forteresse de Zed, dont le gouverneur, Naouzer-oud-Dîne, le cacha. Pendant cette retraite forcée, il écrivit et dédia au gouverneur un livre de morale, dont la traduction doit bientôt paraître en Angleterre et qui a pour titre : *Akhleki-Naouzery, La morale de Naouzer.* Ce fut le seul ouvrage en prose qu'il écrivit en langue persane. On lui doit d'autres excellens ouvrages qui sont devenus classiques ; il a écrit sur la géométrie, l'astronomie, la philosophie, la théologie. Ses traductions d'Euclide et de l'*Almageste* de Ptolémée sont estimées.

Sa retraite dans le château de Zed n'avait pu le défendre long-temps contre les persécutions des ennemis de sa patrie. Il chercha un asile à Bagdad, où régnait alors le lâche et efféminé Mostassam, le dernier des Abassides. Au lieu de protection, il ne reçut qu'outrages ; le monarque et ses ministres le traitèrent sans pitié. L'un d'eux, Ebni-Ageb, sounnite fort savant, avait reçu en cadeau de la main du réfugié, plusieurs volumes de poésie et d'histoire, entre autres quelques manuscrits originaux de ses ouvrages. Un jour Ebni-Ageb, fatigué des soins de l'état et un peu ivre, s'il faut en croire la tradition, monta dans une barque sur le Tigre, y plaça les œuvres de son hôte, pria Nazir-oud-Dîne de l'accompagner, et, parvenu au milieu du courant, il y lança l'un après l'autre tous les manuscrits que le malheureux auteur voyait s'engloutir dans l'eau bouillonnante.

« Ne trouves-tu point ce bouillonnement merveilleusement agréable, lui demanda-t-il? » Nazir ne répondit rien.

Quant au kalife Mostassam, moins cruel peut-être, il fut plus insultant.

« D'où viens-tu, demanda-t-il au réfugié? — De Tous.

— Il y a dans ce pays des ânes et des bœufs : es-tu âne ou bœuf? — Bœuf, répliqua le fugitif.

— Où sont tes cornes? — A Tous : irai-je les chercher?

— Va, animal incomplet! Ne te représente jamais devant moi sans être pourvu de tout ce qui t'appartient! »

Halakou-Khan avait senti la supériorité de Nazir-oud-Dîne, qui devint son visir, comme nous l'avons dit. L'ambitieux Halakou ne résista pas au desir de détrôner Mostassam et d'ajouter à ses vastes domaines la fertile Mésopotamie. Il s'avança donc avec une armée nombreuse jusqu'aux murs de Bagdad, qu'il investit. Nazir-oud-Dîne, que Mostassam avait outragé, accompagnait le conquérant. Le kalife assiégé reçu du visir un messager chargé de lui dire :

« Le bœuf de Tous est à la porte de ta ville : il t'apporte ses cornes. »

Quant à Ebni-Ageb, qui avait jeté à l'eau les ouvrages du visir, ce dernier tira de lui une vengeance singulièrement barbare : il le fit envelopper d'une peau de bœuf qui, cousue et remplie d'air, fut exposée à l'ardeur du soleil. Puis, faisant rouler avec le pied cette espèce d'outre, il s'écria, faisant allusion aux paroles que son ennemi avait prononcées :

« Ne trouves-tu pas aussi que cela fait un bruit merveilleux? »

On regrette de trouver une vengeance aussi atroce dans la vie d'un philosophe célèbre; mais la provocation avait été terrible, et jamais auteur ne reçut du critique un outrage aussi sanglant.

Un siècle et demi après l'irruption des Tatares et des Mogols sous Changhiz, une nouvelle tempête part des mêmes régions et vient renverser encore la civilisation persane. Amir-

Timour, que les Européens ont appelé Tamerlan, jette sur le monde civilisé les millions de soldats pasteurs que lui fournissent les plaines de l'Asie centrale. Il écrase tout sur son passage; en vain Chah-Manzour, prince de *Fars* ou de la Perse proprement dite, essaie de lui résister sous les murs de Chiraz ; la fortune favorise le conquérant et la tête du prince de Fars roule aux pieds de Timour.

Alors trois universités florissaient en Perse : celle de *Tous*, fondée par Mahmoud, centre des études mathématiques; celle d'Ispahan, fondée par le fameux Azoud-dad-Daôla, et où l'on enseignait surtout la philosophie et la médecine ; enfin celle de Chiraz, due aux princes Atabecks et célèbre pour la littérature et la poésie. La conquête interrompit les études de ces trois universités, réduisit en cendres la cité magnifique d'Ispahan et étouffa pour long-temps les arts, l'industrie, la littérature et le commerce. Timour ne détestait pas la science; mais élevé dans les principes des Chaïas, ennemi déclaré des Sounnites infidèles, il ne favorisa que l'étude orthodoxe des Hadiths, des traditions, des livres saints, et des commentaires du Coran; dévot fanatique, il couvrit de sang l'Orient pour venger les prétendues injures des descendans du prophète. Alors vivait cependant encore le célèbre Hâfiz de Chiraz, prince des poètes lyriques de l'Asie, versé dans la plupart des sciences ; excellent prosateur en langue arabe et qui professa, dans un collège de Chiraz, la religion et la jurisprudence. Son véritable nom était Chams-oud-Dîne; il adopta le sobriquet (takhallous) de *Hafiz*, qui signifie « lecteur assidu du Coran. » Sa vie fut douce et glorieuse; la plupart des hommes puissans d'Asie l'honorèrent et l'invitèrent à les visiter : il aima mieux se renfermer dans sa charmante solitude de Mosalla, à deux milles de Chiraz, dans une retraite où affluaient tous les hommes distingués de ces régions. « Que me parlez-vous de tous les honneurs du monde, demande dans une de ses odes cet Horace de la Perse? Je leur préfère deux amis aimables et spirituels, une mesure de vieux vin, des roses, un

livre, le silence et le repos dans une retraite champêtre! »

Pendant les seizième et dix-septième siècles, le trône de Perse fut occupé par de nobles princes. Les rois de la maison de Séfi ou les Safavites ne pensèrent qu'à guérir les plaies et à réparer les maux de leur pays. Fondations de colléges, encouragemens donnés aux savans, donations, largesses, rien ne fut oublié. Ces monarques et leurs femmes dotèrent plusieurs universités où les écoliers sont encore reçus gratis: la préférence accordée par ces rois à la littérature persane proprement dite donna un nouveau caractère aux études. Ispahan redevint le centre des lettres; Chiraz retrouva son ancienne gloire; la liste des savans qui brillèrent pendant ces deux siècles remplirait deux volumes, comme leurs ouvrages rempliraient une bibliothèque. Contentons-nous de citer Mir-Ali (surnommé le *Fiancé*, parce qu'il épousa une sœur du grand Chah-Abbas), fondateur d'un système de philosophie et maître du célèbre Sadrah, émule d'Aristote; l'érudit universel Moulla-Mohammed-Baber, surnommé l'ornement des assemblées, et qui refusa d'épouser la sœur du Schah-Soliman; Cheikhe de *Tous;* Mir de Fenderisk; Hossein de Konsar; son fils Jamal; Rezi; enfin Mortaza, dont les livres sont aujourd'hui même entre les mains de tous les hommes instruits. La stupidité du dernier des Séfis, du sultan Hossein, termina violemment une ère si glorieuse; au lieu de se défendre contre les ennemis qui envahissaient la Perse, Hossein se contenta de prier Dieu. Deux millions d'hommes périrent sous le cimeterre des sauvages Afghans. Ne cherchons ni littérature, ni poésie, au milieu de cette ruine de la Perse.

Après une longue période d'anarchie, la dynastie des Zand s'empara du trône: dynastie guerrière, grossière, illettrée, à laquelle on attribue plus d'une anecdote qui caractérise la profonde ignorance de cette race. Un des princes de la famille Zand, ayant laissé sa femme à la campagne, alla chez un écrivain public et lui demanda une lettre pour elle. L'écrivain le pria de lui dire ce qu'il desirait mander à sa compagne.

« Comment! misérable, s'écria le prince, qui entra dans une « colère furieuse, quand je vais demander une paire de bottes « à mon bottier, je la trouve toute faite, et toi, qui vends de « l'écriture, tu n'a pas ta marchandise prête! »

Le fondateur de cette race, Karim-Kahn, s'il manquait de savoir, avait au moins du respect pour les savans, et ne prétendait pas à une distinction que Dieu lui avait refusée. Son fils Aboul Fata-khan fut à-la-fois un pédant, un ignorant et un sot. Il prétendait éclipser la gloire des premiers poètes de la nation : un jour qu'il venait de lire une mauvaise ode au célèbre Mirza-Reza, ce dernier eut la bonne foi et l'audace de lui prouver qu'elle ne valait rien.

« Parbleu, s'écria notre sot, je ne cesse de répéter à mon père que vous autres grammairiens, vous êtes les ânes les plus achevés que la terre ait jamais portés! Qu'on me prenne ce gaillard-là ; qu'on lui attache un licol, qu'on le mène à l'écurie et qu'il mange du foin jusqu'à ce que son intelligence se soit développée. »

Mirza-Reza obéissait, quand le premier ministre de roi représenta au monarque l'infamie dont il allait se couvrir. Quelques jours après la rage de faire de mauvaises odes, de les lire et de les soumettre à l'admiration des auditeurs, avait de nouveau saisi le monarque. Il fit rappeler Mirza-Reza, auquel le même supplice fut de nouveau imposé, et qui écouta patiemment l'ode du maître.

« Qu'en pensez-vous ? s'écria le roi. » Mirza-Reza, les bras croisés sur la poitrine, se leva doucement, salua le roi et dit :

« Vous pouvez me faire conduire à l'écurie! »

A la mort de Karim-Khan, après vingt-cinq années de repos, une nouvelle révolution plaça sur le trône Olouka-Mohammed-khan-kadjar, oncle et prédécesseur du feu roi Fata Ali-Khan. Olouka devint seul monarque de toute la Perse, en 1786. Sans cesse forcée de recommencer son œuvre de civilisation, la littérature de la Perse et de l'Arabie ne doit pas être jugée comme celles qui ont suivi un cours facile et non interrompu.

A chaque période de reconstruction et de repos, il lui fallait revenir sur ses pas, regagner le temps perdu, retrouver les trésors égarés, rattacher les anneaux de cette grande chaîne intellectuelle. Toutes les fois que les nations de l'Orient ont eu des institutions un peu stables, on les a vues produire les plus beaux résultats, et la rapidité éclatante de leur croissance a été un sujet d'étonnement pour le monde ; tels se sont montrés les Arabes de Cordoue, de Tolède, de Bagdad. Mais on dirait que la puissance de durée et de stabilité manque aux empires d'Orient. Cette succession de catastrophes, dont nous avons à peine indiqué les principales, est venue dissiper, au moment de leur formation, la plupart des trésors conquis par ces nations brillantes.

Si l'on prétendait que l'Orient n'a pas exercé d'influence sur la civilisation générale du monde, il suffirait de citer l'Algèbre qui appartient aux Arabes. Une autre science, nommée Ouzoul, appartient spécialement aux Persans. Nous regrettons de ne pouvoir faire connaître en détail ce système d'application des lois, système dont l'invention est aussi ingénieuse que l'usage en est facile. L'Ouzoul réduit à certains principes élémentaires tous les délits que l'homme peut commettre, et, les classant ainsi dans des catégories prévues, il simplifie le code pénal et civil. C'est, pour ainsi dire, la carte topographique de la pénalité et de la criminalité. Les contours en sont nets, la division exacte, et le juge le plus imbécille appliquerait la loi sans embarras. La législation, devenue, chez certains peuples, un casuitisme arbitraire, se change ainsi en une véritable science exacte.

Revenons à la dynastie des Kadjars, qui règne aujourd'hui sur la Perse. Sous les rois précédens, les Moullas, voyant diminuer leurs pensions et inquiets de l'avenir de leur puissance, s'allièrent intimement avec le peuple, confondirent leurs intérêts avec ceux de la masse et préparèrent une véritable ligue sainte, contre laquelle Aoukah-Mohammed eut l'imprudence de venir se heurter. Bientôt il eut à se

repentir de cette imprudence. Un conflit d'autorité s'étant élevé entre le chef des Moullas de Kermanshay et le roi lui-même, à propos d'un vol commis par un receveur des impôts, auquel le Moulla avait donné asile, la révolte éclata. Le peuple prit parti pour le Mojtazhed ou *chef des Moullas.* Il fallut que le souverain de la Perse, à genoux devant le pontife, en présence de la foule révoltée, versant des larmes de douleur, lui demandât grâce.

« Lève-toi, dit le pontife triomphant! puisque tu te pré-
« sentes ainsi, comme un enfant plein de repentir, mon devoir
« est de te pardonner et de prier que Dieu te pardonne. Sois
« vertueux ; ne crains rien ; tu es le roi de Perse et le défen-
« seur de la foi! » Après cette semonce, le Moulla monta en chaire, ordonna au peuple de se retirer et calma la révolte.

Fata-Ali-Chah, père du roi actuel, succéda à son oncle, il y a quarante ans, et mourut il y a deux années. Depuis cette époque, la civilisation persane a suivi une route progressive. Téhéran vit s'élever plusieurs collèges; souvent le Chah se rendait à pied dans les universités, interrogeait les étudians, causait familièrement avec eux et leur distribuait des encouragemens pécuniaires. Le génie national se ravive aujourd'hui : pas d'homme si pauvre, à l'exception des mendians et de quelques laboureurs, qui n'envoie ses enfans à l'école. Malheureusement le système d'enseignement est abominable. Le scrupule des dévots force l'élève à lire le Coran sans le comprendre, et à l'apprendre ainsi par cœur. On ne commence à lui enseigner le persan qu'après ce labeur inutile; puis on revient à l'arabe, c'est-à-dire au langage du Coran, qu'il sait déjà. L'absurdité d'une telle méthode est palpable.

L'imprimerie, dont les Persans doivent le bienfait à leur dernier souverain, commence à populariser le savoir. Il y a dix-huit ans qu'une imprimerie fut fondée à Tabriz; une seconde, plus importante, fut établie, six ans plus tard, à Téhéran ; Ispahan doit en posséder bientôt une troisième, s'il ne la possède déjà. Ajoutons qu'une notable révolution dans

la destinée et les mœurs des femmes s'annonce aussi en Perse. En dépit des imprécations et des anathèmes des imans, on commence à leur apprendre à lire. Le mariage prend une nouvelle face. Le fiancé et la fiancée s'entrevoient avant l'hymen, ce qui est contraire à toutes les traditions de l'antiquité. La jeune fille a même le droit de repousser une alliance qui lui déplaît. Toutes ces innovations qui s'introduisent dans les mœurs, mais qui ne sont pas écrites dans le code, excitent l'indignation des vrais croyans : la plupart des hommes ferment les yeux, et les femmes n'en sont pas fâchées.

Toutes les grandes villes de la Perse actuelle contiennent un ou plusieurs collèges. Les moins considérables peuvent recevoir de quarante à cinquante habitans, et les plus grands de ces édifices comptent jusqu'à 250 élèves. Des dotations, faites à plusieurs époques, d'une manière irrégulière, par les rois, les grands, les riches, servent à l'entretien de ces établissemens. Grâce aux dotations, l'écolier ne paie jamais rien pour son instruction, son logement et sa nourriture. Quand la fondation vient à manquer, ce qui arrive dans certains collèges, les étudians pauvres gagnent leur vie, en copiant des manuscrits, en jeunant et priant pour les morts (ce qui équivaut à dire des messes dans l'Europe catholique); ils s'adressent aussi à la charité du roi, des grands ou des hommes opulens. La plus grande université persane se trouve à Ispahan; la seconde, à Chiraz; la troisième, à Machid, capitale du Khorassan. On enseigne dans ces trois universités la théologie, la langue arabe et la jurisprudence mahométane. Machid est spécialement célèbre pour les sciences physiques (célébrité usurpée) l'astrologie y a beaucoup d'adeptes; en mathématiques, on ne va pas plus loin que les élémens d'Euclide; la géographie y est inconnue et le système de Ptolémée y règne encore. Ispahan, qui contient environ trente collèges, tous florissans, et six ou sept mille étudians, mérite au contraire sa réputation; la logique, la métaphysique et l'Ouzoul, science spé-

ciale des lois, y sont enseignées. A Chiraz, vous trouvez mêlées et confondues toutes les études, toutes les sectes, toutes leurs subdivisions. Là vivent ensemble les théologiens orthodoxes ou Akaberies, toujours armés contre les empiètemens des mœurs européennes, et qui repoussent toutes les sciences excepté les *hadits*, et le fikh (la loi); les philosophes religieux, adonnés à la métaphysique et à l'étude de la loi considérée dans toutes ses branches; prenant le titre de Hakimi-zouli, et s'appuyant sur la déclaration du prophète, qui a dit : « *Il vaut mieux savoir qu'ignorer.* » Enfin, à côté de ces deux subdivisions qui composent l'armée dévote; la secte philosophique des Soufies, les plus raisonnables, les plus intelligens, les plus éclairés de tous les Persans, mais aussi les plus cordialement détestés par les fanatiques. Les Soufies se subdivisent eux-mêmes en deux classes d'orthodoxie inférieure et supérieure. Les Soufies *mothacharaias*, qui regardent le prophète comme un Soufie, veulent bien convenir de sa divine inspiration; mais, en avouant ses qualités et sa mission d'organisateur social, ils se permettent un verre de vin de Chiraz dans l'occasion et même la viande de porc, si sévèrement prohibée. Les Soufies *mottacks*, esprits forts, bien plus hardis, ne voient qu'une belle composition poétique et un beau traité de morale dans le Coran et ne s'embarrassent pas autrement des préceptes qu'il renferme. La moralité des Soufies, souvent mise en doute par les orthodoxes, est aussi bonne au moins que celle de leurs adversaires; c'est parmi eux que les étrangers trouveront le plus de ressources, les renseignemens les plus sûrs et les observateurs les plus éclairés. En dépit des *khoshk-damaghs* ou « cervelles sèches » (comme on appelle en Perse les *docteurs de la vieille loi*); les Soufies font des progrès et gagnent beaucoup d'adhérens.

En général, les *cervelles sèches*, défenseurs des anciens dogmes tombés en poussière, partisans d'un passé immobile, viennent de Kharbala, ville de Mésopotamie, située sur les

bords du Farat ou de l'Euphrate : là se trouve un collège complètement orthodoxe, où réside le premier mojtahed ou chef de l'instruction en Perse : c'est de là qu'il envoie ses *rezalas*, ou ordonnances, dans toutes les provinces; enfin, à ce centre se rapportent toutes les déterminations des théologiens ou *fakhaïas*, répandus sur les divers points de l'empire. Leurs déclamations et leurs efforts ont perdu beaucoup de leur puissance. Jadis un docteur Soufie n'aurait pas osé s'asseoir dans son divan-khana (appartement extérieur) entouré de ses disciples : les Moullas eussent ameuté le peuple contre lui, et la bastonnade ou la prison aurait châtié son audace. Maintenant le Soufie développe ses doctrines en public et sans crainte.

Voici quelle est l'organisation des colléges persans; organisation qui se rapproche d'une manière singulière de celle des universités allemandes, et semble justifier l'opinion des érudits qui regardent ces deux nations comme appartenant à une race identique. Chaque collège a un supérieur et un ou deux assistans. Toute leçon est publique, et tout homme qui se croit capable de professer professe. Il a plus ou moins de talent, plus ou moins de vogue, et cette vogue décide du nombre de ses élèves et de sa célébrité. Les leçons ont lieu tous les jours; tout le monde peut communiquer la science qu'il possède; il n'est pas rare de voir un *thalaba* ou étudiant, sortir de la classe, où il vient de recevoir l'instruction dont il avait besoin, et s'acheminer vers une autre classe dont lui-même est professeur. L'usage des *répétitions* (*mothakarras*) entre élèves est généralement admis. L'un d'eux est chargé de redire toute la leçon du professeur, et même de la commenter. S'il se trompe, ses camarades le reprennent ; souvent la discussion s'engage et les principes du professeur subissent plus d'une attaque. Il règne dans les collèges une fraternité sympathique, une bonhomie et une simplicité charmantes : entre étudians tout est commun; livres, argent, nourriture, vêtemens. Un thalaba entre chez son

camarade et partage son repas. Si vous pénétrez le jour dans un collège, vous êtes assourdis par les disputes des argumentateurs et les déclamations des professeurs : ce tapage collégial est devenu proverbial en Perse sous le nom de ***kil-o-kali-medrasa***; mais dès que la nuit vient, tout se tait. Après un léger repas, composé de lait et de riz, ou de pain et de fruits (quelquefois en hiver on se permet la viande), chacun se retire et se livre au repos. A deux heures du matin, on se lève pour étudier. La *motaliha* (lecture silencieuse), et la *mokashja* (méditation d'un étudiant) sont sacrées : jamais le camarade ne se permet d'entrer à une telle heure chez son voisin. Une heure ou une heure et demie avant le lever du soleil, on récite le *namaz* (prière du matin); on lit quelques chapitres du Coran, et tous les *talabahs* vont à leurs leçons. Rien de plus curieux que ces troupes de trente et quarante jeunes gens traversant la grande ville d'Ispahan dans toutes les directions, d'un pas précipité, pour ne pas manquer le commencement du *dars* ou de la leçon. Les boutiques ne sont pas encore ouvertes, et toutes ces têtes, coiffées de turbans blancs, continuent d'une manière assez bruyante l'argumentation de la veille.

En général, les études en Perse sont littéraires et non scientifiques. Le Persan a conservé son ancienne passion pour la poésie. En fait d'histoire, il ne connaît que celle de l'Asie et d'une partie de l'Afrique. Il ignore la géographie, la géologie, et toutes les sciences naturelles. Le cercle des études se borne donc dans la sphère assez vague de la morale, de la métaphysique, de la théologie. Personne d'ailleurs n'a l'imagination plus active, l'esprit plus sagace, l'intelligence plus souple et plus déliée que certains Persans. Si jamais la science expérimentale des Européens parvient à s'acclimater chez ce peuple que les nombreuses variations de son gouvernement et de ses lois ont éloigné de tout perfectionnement rationnel, il est impossible de prévoir où ses progrès s'arrêteront.

(*Athenœum.*)

Littérature.

ÉTAT ACTUEL

DE LA LITTÉRATURE PERIODIQUE

A LONDRES.[1]

Je ne m'étendrai pas sur l'importance actuelle de la littérature périodique; sur la subdivision du labeur littéraire; sur le changement arrivé dans l'émission des produits intellectuels, qui s'éparpillent pour satisfaire à une avidité de tous les jours. On sait qu'autrefois il y avait plus de lingots, et que maintenant la petite monnaie abonde. On sait que la littérature périodique, si pauvre dans le dix-septième siècle, a grandi dans le dix-huitième, et qu'elle fait aujourd'hui, avec le télégraphe, les ballons et la machine à vapeur, la gloire et l'espérance de notre civilisation. Les talens supérieurs ont tous porté leur cargaison sur les légers esquifs dont la mer est sillonnée. Du temps de Milton et même de Thompson, on ne lançait que des vaisseaux de haut bord; eux seuls, du moins, avaient assez de poids pour jouir de la considération publique. Aujourd'hui, pas de noms célèbres qui ne soient affiliés à une ou plusieurs *Revues;* des capitaux as-

(1) Note du trad. Cet article, qui fait le pendant de celui que nous avons récemment publié sur la littérature périodique de l'Ecosse, doit avoir un grand intérêt pour nos lecteurs. Ils y trouveront des renseignemens fort curieux sur la plupart des Revues auxquelles nous empruntons nos articles, et sur les auteurs qui les rédigent.

sez importans ont élevé ces phares périodiques dont la révolution plus ou moins brillante est le phénomène littéraire le plus intéressant de l'époque actuelle. Les grands talens n'ont pas manqué d'accourir là où se trouvaient les capitaux et les lecteurs; vous rencontrez dans les Revues Walter Scott, Southey, Coleridge, Brougham, Macculloch, jusqu'à lord Byron. Les Revues anglaises ont cet avantage sur celles de tous les autres pays, qu'elles exercent sur le continent un pouvoir réel et qu'elles ne sont pas influencées, à leur tour, par la littérature périodique étrangère. Elles attirent vers leur centre les lumières du monde entier; puis elles les lancent au-dehors, tantôt avec une vérité brutale, tantôt avec la partialité des factions; et ces rayons se projettent jusqu'aux Indes, à la Chine, vers les derniers défrichemens de l'Amérique septentrionale, vers les confins de la Russie et du Caucase. Il nous suffira d'entrer dans quelques détails sur l'administration intérieure et la circulation des Revues publiées à Londres; nous laissons à d'autres les grands aperçus philosophiques sur ce mouvement singulier, sur cet accroissement de la démocratie de l'intelligence.

La grosse artillerie composée des Revues trimestrielles doit marcher la première. Un recueil qui paraît tous les trois mois est plutôt un livre qu'un journal; mais ce livre, qui se continue, qui soutient certains principes, qui avance avec le temps, qui, au lieu d'émaner du cabinet et de représenter la méditation solitaire, se mêle au mouvement de la vie active et prend part à ses combats, ne peut manquer de devenir une vraie puissance quand il est bien dirigé. Personne n'ignore que le succès de la Revue whig, fondée par les Écossais d'Édimbourg, éveilla l'ambition et la jalousie des torys de Londres, qui opposèrent à l'*Edinburg Review* le *Quarterly*. Le sel amer de cette critique sans pitié dont M. Gifford avait saupoudré les pages de la *Revue Anti-Jacobine*, se fit sentir d'une manière plus mordante encore dans le *Quarterley*, dont il était fondateur. Un premier libraire repoussa dédaigneu-

sement l'idée même de l'entreprise. M. Murray, alors peu connu, entendit parler de la même proposition, convint de ses faits, s'engagea à payer à Gifford 200 £ par an pour sa direction, attira toutes les supériorités du parti conservateur, et avec une générosité bien rare parmi les spéculateurs des autres pays, augmentant les revenus de l'éditeur à mesure que le succès de la publication augmentait, finit par lui donner 900 £ par an; somme que Gifford refusa d'abord et que M. Murray le força d'accepter. Cependant le tirage de la Revue tory n'était encore que de 6000 exemplaires, et le géant d'Em bourg s'élevait à 10,000 : de nouveaux efforts portèrent le *Quarterly* à 7000, en 1827, époque où M. Gifford mourut. Son sceptre passa entre les mains de Southey, qui ne le conserva que trois ou quatre ans; celui-ci adoucit un peu l'aspérité dont Gifford avait empreint son œuvre; il donna trop d'espace à la polémique religieuse, mais il continua dignement le succès et les travaux de son prédécesseur.

Le *Quarterly* avait suivi une ligne constamment ascendante; Walter Scott, qui s'était intéressé aux débuts de cet ouvrage et qui y avait beaucoup travaillé, fit donner à son gendre, M. Lockhart, la succession de Southey avec un traitement égal à celui que touchait le rédacteur en chef de l'*Edinburgh*, quand la gloire de cette dernière publication était à son zénith. Aujourd'hui, le *Quarterly* tire 9000 exemplaires. On n'est pas plus doux et plus affable que M. Lockhart dans la vie privée, ni plus inhumain que lui, sous le rapport littéraire. Un pauvre gentilhomme français, fort célèbre dans son parti, et dont l'exil se console dans l'exercice des lettres, venait de publier un ouvrage; il se procura des lettres de recommandation pour M. Lockhart, fut reçu avec l'aménité la plus parfaite, dîna chez le critique, se loua beaucoup de cet accueil, et le lendemain trouva les lambeaux de son ouvrage horriblement mutilé, dans le *Quarterly Review*, par la main inexorable de son hôte: le tranchant de l'acier le plus affiné ne vaut pas le style

spécial de M. Lockhart (1). Au surplus, cette sévérité fait la force de la plupart des auteurs du *Quarterly*, renfermés dans un cercle très borné, mais distingués, capables, gens du monde et d'érudition.

A Walter Scott et Gifford il faut joindre Southey, auteur d'excellens articles sur l'histoire, la théologie, la polémique religieuse, la philologie, etc.; le capitaine Basil Hall, auquel sont dus la plupart des articles *Voyages;* Croker, l'un des chefs du parti tory, qui rédige les articles politiques les plus frappans; M. Barrow, auquel sont dus les articles sur les récens voyages au pôle; lord Dudley, qui a vigoureusement attaqué le bill de la réforme; sir Francis Head, écrivain original et piquant, auteur d'un article sur les pauvres d'Angleterre et les maisons d'asile, qui a produit la plus vive sensation; M. Broderip, juge de paix dont l'article sur le jardin zoologique a plu à la bonne compagnie de Londres; M. Justice Coleridge, neveu de l'homme célèbre de ce nom; Milman le poète, qui a donné l'analyse du dernier ouvrage de Raumer sur les Hohenstauffen; Henry Taylor, dont le roman dramatique de *Artewel* a eu tant de succès; et enfin, M. Hayward, dont les essais gastronomiques, écrits avec verve et une connaissance parfaite du sujet, ont amusé récemment les lecteurs et donné d'utiles préceptes aux amateurs. Mais de toutes les singularités que la rédaction du *Quarterly* a pu présenter, il n'en est pas de plus bizarre que la collaboration de Walter Scott, qui, plus d'une fois, comme on l'a reconnu après sa mort, a publié dans ce recueil l'analyse *critique* de ses propres ouvrages. Avec tout notre respect pour la haute intelligence et les vertus domestiques du romancier écossais, nous sommes forcés d'avouer que cette manœuvre frauduleuse nous rappelle l'astuce de son premier métier,

(1) Voyez le portrait de cet écrivain par Willis, dans notre 4e livraison, 1836. — Nos lecteurs s'apercevront que la plupart des articles cités dans cette page ont été reproduits par la *Revue britannique*.

la subtilité des intrigues en usage parmi les procureurs, plutôt que la noble franchise du génie. Que Gifford se soit prêté à cette déception ; qu'il ait induit le public en erreur ; qu'il ait permis à Walter Scott de proclamer à son de trompe sa propre gloire ; que le grand homme ait profité de ses relations, de son influence et de son talent pour vanter, en qualité de critique anonyme, les ouvrages qu'il publiait en qualité de romancier anonyme : voilà ce qui dépasse toute croyance. Ces éloges de Walter Scott par Walter Scott, ce charlatanisme d'une annonce préparée à loisir par l'auteur lui-même, ces pages honteuses qu'il aurait fallu oublier à jamais comme une faiblesse et un malheur, ont été recueillies soigneusement dans l'édition des œuvres complètes de Walter Scott. Il faut les lire ; il faut voir combien la critique paternelle de l'auteur devient légère et innocente ! Lui qui ne manquait ni d'ironie ni de vigueur dans la satire, il indique des défauts légers, jette au hasard des accusations sans valeur, relève des anachronismes sans conséquence, défend et protège les passages médiocres, établit la supériorité de son roman historique sur tous les genres littéraires, se place sans façon parmi les hommes du plus haut génie, et termine ainsi la critique de Walter Scott par Walter Scott :

« Le volume que cet auteur a étudié est le grand livre de la nature ; il a couru le monde, à la recherche des caractères et des faits qui ne se révèlent qu'à la plus vive sagacité, et que le génie seul peut reproduire. Les personnages de Shakspeare ne sont pas doués d'une réalité humaine plus vraie et plus exclusive ; ce ne sont pas des hommes et des femmes plus vivans et plus agissans que les personnages mis en scène par notre mystérieux auteur. Aussi, a-t-on généralement supposé que la plupart étaient des portraits et qu'il a peint d'après nature. Il faut qu'il se soit mêlé à tous les rangs ; qu'il ait vu de près tous les caractères ; que ses études l'aient familiarisé avec des mœurs aujourd'hui perdues. Voilà pourquoi les êtres dont ses drames sont peuplés, éclos de sa

seule imagination, produisent sur nous l'effet de personnages qui ont existé. Ils sortent de leur tombeau, entiers, complets, avec tous leurs traits caractéristiques, leurs attitudes spéciales, leurs gestes habituels, et les détails même de leurs costumes. »

Voilà comment Walter Scott parlait, dans le *Quarterly,* d'un autre écrivain nommé Walter Scott. Anecdote assez piquante qui nous rappelle l'histoire de ce garde-chasse, offrant à son maître fatigué d'une longue route, un excellent pâté garni de gibier, que le garde-chasse avait lui-même nourri, protégé, abattu, dépouillé, dépecé, et qu'il finissait par découper de sa propre main, avec le couteau de son maître.

On dit que Southey a pris l'engagement de fournir à Murray un article par numéro, et qu'il touche 200 guinées par an ; d'ailleurs, le prix des articles n'est pas fixé ; souvent on a donné à Walter Scott 60 guinées pour un article, et à Southey 50 guinées pour trente pages. La valeur moyenne de la feuille in-octavo est de 20 guinées dans le *Quarterly* et l'*Edinburgh*. Lorsque Constable était propriétaire de cette dernière feuille, il payait d'énormes sommes pour les *crack-articles* ou articles d'éclat. Quarante pages de Mackintosh sur le partage de la Pologne lui ont valu 100 guinées. On doit regretter qu'un carnet sur lequel M. Gifford écrivait le prix payé pour chacun des articles insérés dans son recueil, ait été brûlé d'après sa volonté expresse, par ses exécuteurs testamentaires. La direction d'une Revue de ce genre est un véritable gouvernement ; MM. Lokhart et Gifford ont avoué à leurs amis qu'ils avaient à peine le temps de dormir. En effet, depuis le moment où l'un et l'autre se sont chargés de cette entreprise, ils n'ont rien publié.

La réunion des deux Revues de Westminster et de Londres vient de former une Revue nouvelle qui paraît tous les trois mois, sous le titre assez heureux de *London and Westminster Review.* On sait que les utilitaires dirigés par Bentham

fondèrent, en 1824, ce recueil radical qui, pendant les premières années de son existence, rédigé avec une virulence impérieuse et une àcreté désagréable, ne put dépasser le chiffre de 1200 exemplaires. James Mill et son fils, Southwood Smith, François Place et Bentham le soutenaient en vain. De 1827 à 1828, il tomba si bas qu'il fallut suspendre la publication. Mais bientôt de nouveaux efforts pécuniaires, tentés par le courageux et opiniâtre Bentham, coïncidant avec le mouvement progressif des idées libérales, permirent à la Revue de sortir du tombeau. En peu de mois, le tirage fut de 2000, et l'année 1831 éleva ce nombre à 3000. Les idées de la réforme s'emparaient de tous les esprits; l'*Edinburgh* semblait arriéré; d'excellens articles, entre autres ceux du colonel Thompson sur l'esclavage des noirs et la liberté du commerce; ceux de M. Mill en faveur du ballotage des votes, augmentèrent considérablement le nombre des souscripteurs. On remarqua surtout ce dernier morceau qui attaquait dans le vif les intérêts les plus actifs, et la question la plus brûlante de l'époque. Jérémie Bentham, principal propriétaire, continuait à jeter dans la Revue ses phrases incorrectes et singulières, pleines d'idées nouvelles et de rapprochemens inattendus. On remarquait aussi les articles de Southwood Smith sur les matières médicales; de M. Merle sur les feuilles périodiques de Londres et de la province; du docteur James Brown sur les hiéroglyphes d'Égypte, et du docteur Bowring, long-temps principal éditeur.

En 1833, les esprits commençaient à se calmer; la réforme était obtenue et le torysme reprenait vigueur; la décadence de la Revue de Westminster fut rapide, et bientôt elle ne compta plus qu'un millier de souscripteurs. Quoique ce fût la moins coûteuse des Revues; qu'un grand nombre de ses rédacteurs refusassent toute rémunération, et que le prix le plus élevé de la feuille in-8° fût de seize guinées, la moyenne de dix, elle ne pouvait plus se soutenir. Dans cette décadence, une autre Revue, fondée assez récem-

ment par sir William Molesworth, sous le titre de *London Review*, et consacrée aux doctrines libérales, absorba la revue de Westminster. La *Revue de Londres*, dirigée avec quelque habileté, manquait d'originalité et d'énergie; elle se mourait aussi, les deux mourans se réunirent pour vivre. En effet, la circulation de la Revue nouvelle est aujourd'hui de 1500 exemplaires; unique recueil trimestriel qui serve d'organe à un libéralisme prononcé, son succès est aujourd'hui probable. On paie ordinairement aux rédacteurs seize guinées la feuille.

En 1827, parut, pour la première fois, le *Foreign-Quaterly*, dont l'idée est excellente, et qui devait rendre compte des littératures de l'Europe entière et de leurs divers mouvemens; mais, ayant passé dans beaucoup de mains différentes; ayant subi des procès et des combats, il ne tire pas même à 1200 exemplaires. Créé par MM. Treuttel et Wurtz, dirigé par MM. Gillies et James Fraser, secondé autrefois par Walter Sott, Southey et Thomas Carlisle, ce Recueil atteignit 1500 souscripteurs à son troisième numéro. On remarqua l'article de Walter Scott sur Hoffmann, et celui de Southey sur l'Espagne. Malheureusement, une querelle s'éleva entre les propriétaires, et la publication se subdivisa en deux ouvrages rivaux, l'un intitulé : *Foreign Review*, et l'autre : *Foreign Quarterly Review;* la première dirigée par M. Cochrane, et la seconde par M. Fraser. Après avoir publié dix numéros, la revue de Fraser se fondit avec son ennemie, qui gagna quelque chose à ce rapprochement, mais ne put dépasser 1800 exemplaires. Une nouvelle discussion détermina encore la retraite de Cochrane, qui publia deux numéros d'un recueil spécial, intitulé : *Cochranes' Foreign Review;* mais il ne put continuer. Les articles de ce recueil produisent ordinairement peu de sensation, et se laissent lire plutôt qu'ils ne se font lire. Il y a des choses curieuses dans les pages que Bowring a consacrées à la poésie étrangère des Russes et des Danois. M. Murray, non le li-

braire, mais l'écrivain chargé de la correspondance étrangère du *Times*, et aujourd'hui décédé, a fourni au *Foreign-Quarterly* d'excellens articles sur les affaires de la Grèce, les seuls auxquels le public ait attaché une très haute importance. En général, on paie de dix à seize guinées la feuille.

La *Revue britannique et étrangère* ne date que de 1835. Fort libérale dans ses vues et écrite avec talent, elle appartient à M. Beaumont, qui possède environ 100,000 £ de revenus, et dont le zèle pour la cause polonaise rivalise avec celui de lord Dudley Stuart. Lord Brougham a fourni deux articles au premier numéro; M. Bucholz a donné d'excellens renseignemens politiques sur la Turquie; M. Chief, sur les loges orangistes; M. Wise, sur l'Irlande; et M. Young, sur la question polonaise. Les fonctions d'éditeur ont été occupées tour-à-tour par M. Young, jeune avocat d'un grand mérite, M. John Kemble, connu par son érudition anglo-saxonne, et M. Wallace; mais ce recueil, qui contient toujours d'excellentes pages, se trouve réellement sous la main de M. Beaumont. L'exécution typographique n'est pas sans reproches : la teinte bleuâtre du papier et le tiret supérieur qui domine les pages déplaisent à l'œil. L'émission du nouveau recueil est néanmoins considérable. On ne vend le numéro que quatre shillings, et la feuille se paie au rédacteur de vingt à vingt-quatre guinées.

Il nous reste à parler de la plus jeune sœur des Revues, celle que vient de fonder, à Londres, la faction irlandaise d'O'Connell, sous le titre de *Revue de Dublin*, créée pour soutenir la cause catholique, par le célèbre O'Connell, par le docteur Wiseman et M. Mac Quin, le voyageur sur le Danube. Elle est plus instructive que piquante, et consacre aux matières religieuses un espace beaucoup trop considérable; il est vrai que c'est surtout à l'Irlande qu'elle s'adresse, et que ce défaut n'en est pas un pour elle, tout absorbée par les questions protestante et catholique. 3000 £. ont servi de

capital pour sa fondation, et l'esprit irlandais l'a si bien secondée, qu'elle compte, dès aujourd'hui, plus de souscripteurs que n'en avait la Revue trimestrielle, à ses débuts.

Toutes ces Revues, ou du moins celles qui datent de loin et qui sont bien fondées, possèdent ordinairement dans leurs cartons la valeur de cinq ou six numéros; voilà pourquoi les comptes-rendus des ouvrages tardent quelquefois si long-temps, et pourquoi aussi, dans les grandes occasions, l'artillerie politique ou littéraire de chaque parti tonne avec une violence si puissante et si redoutée. Lorsque vint l'époque de la réforme parlementaire, la *Revue trimestrielle* doubla son numéro, et il ne lui fallut, pour publier deux volumes de dix-huit feuilles chacun, que l'intervalle d'un mois. On remarquera sans doute aussi l'élévation du prix de rédaction; les limites étroites dans lesquelles elle est circonscrite parmi quelques hommes de talent; l'honneur et la puissance qui résultent d'une coopération active à ces Revues; la difficulté, pour un esprit inférieur ou un talent subalterne, de se glisser dans le bataillon sacré des grandes Revues; enfin, les immenses résultats de ces combinaisons si larges, inconnues ou impossibles à la plupart des recueils périodiques du continent.

Passons aux revues mensuelles, qui sont au nombre de treize, et commençons par notre bon vieillard : le *Magasin du Gentilhomme*. Son berceau remonte à 1733; plus que centenaire, par conséquent, après avoir joui du privilège de se faire lire par trois générations successives, il conserve 1200 fidèles abonnés et plus. Il coûtait autrefois une demi-couronne, et se vend aujourd'hui trois shillings et demi. Vieux rentiers, officiers en retraite qui s'amusent de curiosités littéraires, philologues, antiquaires, seigneurs châtelains qui vivent dans leurs domaines, n'ont pas renoncé à leur antique vénération pour ce recueil de curiosités, de biographies, de nécrologies, de dissertations, enfin de menue science, qui sert d'amusement aux oisifs intelligens et let-

trés. Pour moi, je ne vois pas sans émotion les caractères qui composent le nom fantastique de l'éditeur supposé, M. *Silvanus Urbain*, qui, depuis cent ans, propose des charades, résout des énigmes, prédit les changemens de température, donne des conseils aux poètes et des avis aux ménagères sur l'utile confection des câpres au vinaigre et des prunes à l'eau-de-vie. Toute plaisanterie à part, la vaste collection du *Magasin du Gentilhomme* est une encyclopédie de petites choses très curieuse à conserver dans une bibliothèque, et le petit nombre de ses constans admirateurs a pour lui, je ne dis pas du respect, mais du fanatisme.

La *Revue du Mois* (*Monthly Review*) n'est guère plus jeune. Elle date de 1749; mais les traces de sa décadence sont bien plus sensibles. Le nombre de ses souscripteurs a considérablement baissé. M. Griffith, qui fonda ce recueil, eut l'excellente idée d'analyser les ouvrages, à mesure qu'ils paraissaient, et d'introduire dans la critique ce ton de discussion philosophique, devenu aujourd'hui le partage de toutes les œuvres périodiques d'un rang élevé : impulsion qui fut spécialement favorisée par M. William Taylor de Norwich. Les théories des premiers fondateurs étaient Sociniennes, et leur recueil s'en ressentait. Depuis que la direction a changé de main, c'est-à-dire depuis 1825, on n'y trouve aucune nuance religieuse marquée. La collection des numéros qui vont jusqu'à cette époque, et qui forme 192 volumes, ouvre au lecteur curieux une galerie littéraire, extrêmement piquante par la variété des noms et la longue armée de célébrités qu'elle renferme. Tout s'y trouve, depuis Goldsmith et Johnson jusqu'au plus chétif compilateur; un rire fou vous prendra, quand vous verrez ce que sont devenues toutes ces immenses renommées, vantées par les contemporains, et quelles sanglantes lanières, armant les médiocrités courroucées, ont fustigé les hommes du talent le plus réel. Un recueil de jugemens n'est presque toujours qu'un recueil d'erreurs. De 1806, date l'éclipse de la *Revue Mensuelle*,

qui s'est obscurcie par degrés, à mesûre que les recueils trimestriels s'emparaient de la puissance critique. Un pauvre jeune homme, Kirke-White, sans protection, mais non sans talent, publia un recueil de poèmes dont les défauts n'auraient pas dû aveugler le critique sur la sève de sensibilité et d'imagination qui les animait. La *Revue Mensuelle* parla de lui avec une dureté si étrange et si barbare que son état de santé, déjà faible, s'aggrava par la douleur; peu de temps après, il mourut, s'écriant que cet article était un instrument diabolique, inventé pour le tuer par la torture. Il se fit dans le public comme un mouvement d'horreur à ce sujet. Le recueil dont nous parlons, déjà placé sur une pente, suivit un déclin rapide, et aujourd'hui, bien que dirigé avec talent, il trouve peu de lecteurs; ses rédacteurs sont inconnus, et le propriétaire, M. Henderson, le publie lui-même.

Le *Magasin du Mois* compte aujourd'hui quarante années d'existence et date de 1786. Sir Richard Philipps, un de ses premiers éditeurs, auteur de la compilation intitulé : *Un Million de Faits*, qui devrait s'appeler : *Un Million de Niaiseries*, a fait son succès évalué à 1200 abonnés. Il y a dix ans ou à-peu-près, les torys l'achetèrent et changèrent son caractère statistique et scientifique, pour lui donner une tendance toute politique, dont personne ne fut satisfait. Il déplut aux whigs et ne contenta pas leurs adversaires. En 1826, le *Magasin* n'avait plus que 700 souscripteurs. Le docteur Croly, chargé ensuite de la direction, qu'il conserva trois ans, et qui lui valait 200 £ par an, enflamma encore la violence des principes conservateurs soutenus par ce Magasin, et diminua le nombre des abonnés. L'influence, le talent du docteur Croly, les plus brillantes annonces, le paiement de 10 guinées par feuille, accordées aux auteurs, ne purent sauver la Revue, qui fut achetée par les whigs, perdit ses lecteurs torys, descendit jusqu'au misérable chiffre de 600 abonnés, et fut achetée 300 £ par le capitaine Holland, qui la conduisit avec beaucoup

d'habileté, mais ne put suppléer au défaut d'annonces et au non-paiement des articles. En 1835, l'ouvrage passa dans les mains de M. Cornish, et de là dans celles de M. Gaskill, enfin dans celles de M. Thoms, qui le possède encore. Je crois qu'aujourd'hui ce recueil, qui est dans une décadence complète et qui a compté autrefois des collaborateurs remarquables, n'a plus d'éditeur, dans le sens attaché ordinairement à ce mot, et qu'il se fait à-peu-près comme il peut.

La *Revue Eclectique*, qui ne se vend que 2 shillings et demi, est une publication semi-littéraire, que les dissidens se sont appropriée, qui existe depuis long-temps, et jouit d'un succès mérité, mais nécessairement restreint. M. Josiah Conder, courageux avocat des dissidens et libéral très prononcé, en est depuis long-temps le chef. C'est dans ce recueil que Foster, Robert Hall, James Montgomery, et tout ce que la classe dissidente offre de talens, déposent les résultats de leurs méditations et de leurs études. Beaucoup de leurs articles produiraient une sensation vive, s'ils paraissaient dans l'*Edinburgh* ou dans le *Quarterly*. Il est à regretter que la sphère bornée dans laquelle roule cette Revue, l'enlève à la popularité qu'elle mérite.

En 1814, parut le *New Monthly Magazine*, qui, dirigé par M. François Robert, eut assez peu de succès. On tenta beaucoup d'efforts pour le relever; mais jusqu'en 1821 il fit à peine ses frais. Ce fut alors que M. Thomas Campbell accepta la direction de l'ouvrage, moyennant un traitement de 500 £ par an. Sous sa direction, l'entreprise prospéra; on en tira bientôt 5000 exemplaires; il s'endormit après le succès, laissa tomber son sceptre entre les mains de M. Cyrus Reding, auteur de l'*Histoire des vins,* qui touchait 300 £ par an, et finit par se retirer en 1831. Les uns prétendent que le propriétaire voulut faire descendre à 200 £ le salaire de l'éditeur; les autres, que Campbell ne put consentir à ce que l'on fît paraître dans la Revue des portraits d'auteurs célè-

bres. Quoi qu'il en soit, vers la fin de sa direction, l'éditeur lisait à peine les articles qui lui étaient confiés, et un coup-d'œil jeté sur la première page lui suffisait pour en motiver l'admission ou le rejet; il eut pour successeur le célèbre Bulwer, dont le sous-éditeur fut M. S. C. Hall. Des essais piquans, des tableaux de mœurs, avaient fait le mérite et le succès du recueil. M. Bulwer le transforma en instrument politique, perdit beaucoup d'abonnés qui ne partageaient pas ses principes, et fut obligé de livrer sa Revue à M. Hall, qui en a conservé la direction jusqu'à ces derniers temps; elle vient de passer entre les mains de Théodore Hook, l'un de ses anciens collaborateurs et connu par la piquante vivacité de ses satires. Dès l'origine, ce recueil coûtait deux shillings et demi, qu'il coûte encore. On y trouve l'analyse sommaire des ouvrages nouveaux, le résumé des évènemens du mois, et l'abrégé des principaux faits, intéressans pour le philosophe, le savant et l'amateur de théâtres. Ses notices nécrologiques sont ordinairement bien faites, et leur exactitude ajoute du prix à la collection.

Sous la direction de M. Hall, une légère nuance de torysme s'est fait remarquer dans ce recueil. M. Hook a aussi lancé quelques traits malins contre ses ennemis; mais, en général, le succès du *New Monthly* a reposé sur sa parfaite neutralité en matière politique. Il a compté parmi ses collaborateurs presque tous les noms célèbres de la moderne littérature : lady *Morgan, Thomas Moore, Horace* et *James Smith, Galt, Allan Cunningham, mistriss Hemans.* Aujourd'hui, ses principaux rédacteurs sont : *Leigh Hunt*, l'auteur de *Paul Pry, Graattan*, *miss Landon*, *miss Hall*, et le capitaine *Marryatt*, etc.

La destinée du *Frasers' Magazine* est brillante et ne date pas de loin; cet organe mensuel du torysme est né en 1830. Aujourd'hui le *Fraser* ne tire pas à moins de 1500 exemplaires. Dès sa première apparition, sans prospectus, sans annonces, sans coups de trompette, la piquante originalité

de sa rédaction, les coups de dague portés par lui à la réputation des auteurs à la mode; une certaine verve, quelquefois impertinente, mais toujours spirituelle, ont marqué son rang parmi les ouvrages périodiques que la faveur publique adoptait.

Rien de plus exclusif que la rédaction de cet ouvrage; fussiez-vous le monarque de toute la littérature d'Europe, vous n'y feriez pas insérer vos pages pour or ou pour argent, si vous n'apparteniez pas à cette sainte confrérie. A la tête de cette république, qui forme une sainte-alliance offensive et défensive, se trouve M. Fraser lui-même, aidé du docteur Maginn, son principal conseiller et son fidèle Achate; puis viennent Galt, Crofton Croker, Mahoney, Banks, Heraud; on paie les articles 16 guinées la feuille. Une série de portraits esquissés avec une verve spirituelle par un artiste nommé Forester, qui prend le nom de *Crowquill* (plume de corbeau), forme une galerie assez amusante. L'indulgence est à-peu-près le seul mérite qui manque aux rédacteurs de cette Revue.

Fondé en 1831, le *Metropolitan Magazine* est dirigé avec goût et avec talent, et se tient fort éloigné de toute nuance politique. Lorsque Campbell quitta le *New Monthly*, il créa le *Metropolitan*, dont Cochrane et Pickersgill devinrent propriétaires. L'indolence habituelle de M. Campbell, vaincue par les nécessités de sa nouvelle position et par le desir d'établir une concurrence redoutable pour ses ennemis, imprima un mouvement fort rapide et donna un caractère piquant à cette publication, dont le premier numéro fut vendu à 4 ou 500 exemplaires, et qui, après une année d'existence, fut tirée à 1000. Les émolumens de Campbell étaient de 300 £ par an, sans compter le salaire des articles qu'il rédigeait. Une fois ce triomphe remporté, il s'endormit sur son œuvre, comme il s'était assoupi sur le *New Monthly*. Les propriétaires, voyant leurs affaires s'embarrasser, vendirent leur *Magasin de la Métropole* au capitaine *Marryatt*, moyennant 500 £. Ce dernier réduisit beaucoup les frais de

rédaction en publiant, par fragmens, les romans de M. Howard et les siens, qui ne manquent ni de verve, ni de comique, ni même de style. Imprimé, d'ailleurs, avec beaucoup de soin, sur beau papier, et riche de bonnes notices littéraires, il fait ses affaires, et l'on évalue le tirage actuel de ses exemplaires à 1500.

Le *Dépôt mensuel* (*Monthly Repository*), organe de la communion unitaire et des opinions ultrà-libérales, s'associe au *mouvement*, de la manière la plus prononcée. Depuis quelques années, en passant entre les mains du ministre unitaire W. P. Fox, il s'est débarrassé de tout l'attirail théologique, et est devenu purement littéraire. On y a souvent remarqué les vigoureux et éloquens articles du directeur; ceux de miss Martineau, d'Elliot, le poète des *lois sur les céréales*; de M. Grimstone, auteur de plusieurs romans, de M. Peacock, auteur du *Château bizarre,* de John Mills, de M. Hearne. Les sentimens presque républicains exprimés par ce journal, ne s'adressant qu'à une fraction peu considérable de la population, et se trouvant revêtus d'un style élevé et brillant qui ne convient guère à cette classe, ont entravé le succès d'une Revue qui, même sous la dictature de M. Fox, n'a pu atteindre qu'un tirage de 1000 exemplaires. On essaya de réduire le prix et de descendre d'un shilling et demi à un shilling; les abonnés diminuèrent encore. M. Hearne en a récemment pris la direction, et l'on porte à 800 le nombre des exemplaires émis. Le journal est en perte, malgré la générosité de la plupart des rédacteurs qui ne réclament aucun salaire pour leurs articles.

Voici un Magasin qui ne compte pas moins de quatre-vingt-un ans, et qui, fondé en 1755, dure encore aujourd'hui, grâce aux tailleurs et aux couturières, qui attachent de l'importance à ses articles *modes* et aux gravures assez médiocres qui les accompagnent. C'est le *Magasin et le Muséum des Dames*, qui, en dépit de ce titre féminin, a toujours été dirigé par des hommes. Quelquefois assez amusant, mais

dénué de force et de science, il n'a pu donner à ses rédacteurs plus de quatre guinées la feuille pour la poésie, et de trois guinées pour la prose. Ses collaborateurs les plus célèbres ont été M. Galt et M. Hoffland. Il y a quinze ans, cette Revue accordait un prix de cinq guinées à l'auteur du meilleur article sur un sujet choisi par elle, comme le *Mariage*, la *Vie humaine*, etc., etc. Long-temps dirigé par un des amis de ce célèbre John Long qui prétendait guérir les maladies par la friction, et qui frottait ses malades jusqu'à ce que mort s'en suivît ; elle a passé en 1835 sous la loi de M. Scott, qui fait payer aujourd'hui le numéro deux shillings et demi, et qui n'a jamais pu lui donner beaucoup d'importance.

Le *Magasin de la Cour*, créé il y a quatre ans, par MM. Thurton et Boult, est resté en 1834 entre les mains de M. Thurton seul. La célèbre M[rs] Norton, qui l'avait dirigé pendant plusieurs années, moyennant 300 £ par an, y renonça sur la fin de 1834. Depuis cette époque, la Revue, magnifiquement imprimée, soutenue par de nombreuses annonces, fière des noms de plusieurs auteurs à la mode, ornée des portraits de toutes les femmes célèbres en Angleterre, par leurs talens ou leur beauté, n'a jamais pu couvrir ses frais. On donne ordinairement cinq guinées par feuille aux auteurs, et quelquefois dix guinées par extraordinaire, pour des articles d'éclat. On n'a jamais tiré à plus de 1500 exemplaires, et ce chiffre est supérieur à l'émission actuelle.

Le *Journal asiatique*, le *Magasin des Indes-Orientales*, par Alexandre, et le *Naval and Military Magazine*, sont des Revues consacrées à des spécialités importantes qui assurent leur succès. MM. Parbury, Allen et compagnie, propriétaires du *Journal asiatique*, paient ordinairement aux écrivains remarquables dix guinées par feuille : c'est la somme qu'ils ont donnée à miss Roberts, auteur des excellentes esquisses de l'Indoustan, publiées il y a quelque temps; ils ont même ajouté une somme nouvelle à la somme de l'achat primitif, lorsqu'ils ont réuni ces fragmens, qu'ils ont publiés

en volumes. Cet ouvrage, dont la couleur politique est un torysme modéré, ne tire pas à plus de 800 exemplaires; mais sa masse est moins flottante que celle de ses rivales. Chaque numéro se vend une demi-couronne. Le *Magasin des Indes-Orientales,* par Alexandre, coûte le même prix; mais son infériorité matérielle, sous le rapport du papier, de l'impression et de la rédaction, l'a maintenu jusqu'ici au taux de 500 abonnés. Fondé, il y a cinq ans sur les ruines de *l'Oriental Herald*, par M. Buckingham, il ne se contente pas d'attaquer les abus qui se glissent dans l'administration de nos affaires aux Indes-Orientales, il renferme presque toujours un ou deux articles de politique intérieure, dictés par un ultrà-radicalisme assez prononcé. Le *Magasin Naval et Militaire* est une propriété bien plus importante, dont la circulation est de 2500 exemplaires, et qui doit ce succès notable à l'activité de M. Colburn. Chaque numéro se vend trois shillings et demi, et la plupart de ses rédacteurs appartiennent au service de terre ou de mer. Le directeur, attaché lui-même à l'amirauté, lui imprime une nuance torie, et trouve moyen de se procurer beaucoup de documens curieux et pleins d'intérêt. On ne donne jamais moins de dix guinées par feuille, et souvent les bons articles se paient davantage.

Nous avons passé en revue toutes les Revues. Voici venir leurs sœurs, les feuilles hebdomadaires. La plus ancienne publication de ce genre, publiée en 1816, et dirigée par M. Jerdan, est la *Gazette littéraire*, qui reconnaît aujourd'hui le même chef et poursuit le même plan. C'est une excellente propriété qui renferme peu de matière, se vend cher, renferme beaucoup d'annonces payées, et qui a long-temps tiré 5000 exemplaires par semaine, à raison de neuf pence l'exemplaire timbré, et de huit pence l'exemplaire non timbré. Quelques numéros ont été tirés jusqu'à 7,000, entre autres celui qui contenait une revue des salons d'Almack. Je n'ai point de documens précis sur le revenu net qu'il produit au-

jourd'hui, et qui, autrefois, était de 5000 £ par an. Les premiers propriétaires, MM. Colburn, Valpy, Longman et compagnie, offrirent à M. Jerdan une part des profits comme récompense de ses services, tout en continuant de lui payer 1000 £ suivant les uns, ou 800 £ selon les autres, en qualité d'éditeur. M. Valpy a cédé sa part de la propriété, qui est restée entre les mains de MM. Longman et compagnie. On a payé certains articles vingt-quatre guinées la feuille, et quelques-uns des ouvrages qui, dans ces derniers temps, ont joui d'un succès populaire, n'ont pas eu d'autre berceau que cette publication. On peut, en beaucoup de circonstances, taxer M. Jerdan de partialité : les coteries, les amitiés l'entraînent; défaut commun aux organes de la publicité et des jugemens littéraires, mais il a commencé la réputation de plusieurs gens de lettres fort distingués, et les jugemens, même erronés qu'il exprime, n'ont rien de vénal ou d'intéressé.

L'*Athenæum*, créé il y a cinq ou six ans, par M: Buckingham, feuille d'abord hebdomadaire, puis bis-hebdomadaire, et rendue ensuite à son premier mode de publication était tombée au faible taux de 400 exemplaires, quand M. Dilkes s'en empara. Il réduisit le prix, qu'il fit descendre de huit pence à quatre pence le numéro, même double; et à force de soins, d'activité, d'annonces, il atteignit, 3000 exemplaires en peu de temps. Aujourd'hui on lui attribue une émission de 5 à 6000 exemplaires, et sa marche paraît être ascendante. Le numéro double de l'*Athenæum,* qui se vend quatre pence, contient la valeur d'un volume in-8° qui se paie une demi-guinée. C'est dans ces doubles numéros que l'*Athenæum* a publié, l'année dernière, une série d'essais importans sur les diverses littératures de l'Europe. Jamais on ne paie moins de dix guinées par feuille au rédacteur, et ce prix s'élève souvent à seize guinées. L'exemple d'un tel succès fit naître le *Gardien littéraire,* qui dura six mois; le *Magasin hebdomadaire de Bell,* qui se vendait deux pence et vécut trois mois; le *Temps littéraire*, la *Chronique littéraire de Fraser,* qui englouti-

rent des capitaux considérables et ne purent se soutenir. La place était prise.

Le *Miroir*, publication hebdomadaire, coûtant deux pence, compte quinze ou seize ans d'existence, et appartient à M. Limbird; il a vendu 15,000 exemplaires; mais la concurrence, excitée par ce triomphe, les succès du *Journal de Chambers*, qui s'est vendu à 10,000 exemplaires, l'apparition des magasins à un penny, ont entraîné sa décadence; il semble regagner quelques souscripteurs. Le plus gigantesque succès de ce genre appartient certainement au *Penny Magazine*, dont la circulation s'est élevée à près de 200,000 exemplaires. Elle est tombée à 140,000, et donne encore d'énormes bénéfices à M. Knight, son propriétaire et son directeur, qui alloue une prime assez faible à la *Société pour la diffusion des connaissances utiles*, et achète ainsi le patronage de cette société. Il y a trois ans, on portait ses bénéfices nets à 10,000 £; aujourd'hui, ils ne peuvent s'élever à moins de 7,000 £. En vain le *Magazin du dimanche* a essayé d'établir une concurrence avec ce journal; il n'a jamais dépassé 60,000 exemplaires, et n'est parvenu qu'à payer ses frais.

(*The Great Metropolis.*)

Beaux-Arts.

—

VIOLONISTES CELÈBRES.

CORELLI. — GEMINIANI. — CARBONELLI. — TARTINI. — VERACINI. — NARDINI. — FELICE GIARDINI. — JARNOWICK. — VIOTTI. — DE BÉRIOT. — SPOHR. — MAYSEDER. — PAGANINI. — OLE BULL.

Le *violon* semble appartenir spécialement à l'Italie. Passionné et brillant ; énergique et doux ; souple et subtil, comme l'italien moderne, cet instrument n'est inférieur qu'à la voie humaine pour l'expression des émotions de l'âme. Il dépasse tous les autres instrumens en mélodie, en grâce, en flexibilité, en puissance. La musique d'un peuple répond à son caractère, à ses habitudes, à la latitude même sous laquelle il vit. Le chant des habitans de la plaine est autrement rhythmé que celui des montagnes ; la *barcarolle* du pêcheur vénitien n'a aucun rapport avec la *seguadille* du muletier andalou. Le cor ne semble-t-il pas avoir été inventé pour parler aux échos et retentir de rocher en rocher, dans les régions montagneuses ? La guitare est l'instrument naturel des peuples de la Péninsule ibérique. Sa facile élégance, son harmonie, son expression sémillante et tendre, correspondent au génie d'un peuple, qui croit payer trop cher ses jouissances, dès qu'il faut les acheter par le travail. Italien par son origine, le violon l'est aussi par ses effets ; c'est l'Italie,

du moins, qui la première a excellé dans cet art; et c'est à elle que nous devons les plus célèbres violonistes. En 1577, Catherine de Médicis invita son compatriote Baltazarini à venir en France. Le talent du virtuose fit les délices d'une cour élégante et avide de plaisirs. Le violon, qui subissait le mépris où les ménestrels étaient tombés, se trouva ainsi réhabilité et devint l'instrument à la mode. On le débarrassa de deux cordes et des chevalets de guitare, et il prit à peu de chose près sa forme actuelle dont la dernière dimension est due à Tartini.

Ce n'est qu'au commencement du dix-huitième siècle que les virtuoses italiens se décidèrent à franchir le détroit. Notre prépondérance politique et commerciale était déjà bien établie : mais on se défiait encore de notre bon goût, de notre aptitude pour les arts. Depuis cette époque, nous avons prouvé à l'Europe que si le génie musical manquait aux Anglais, le patronage des Anglais n'a jamais manqué à la musique : artistes sublimes, chanteurs médiocres, musiciens cosmopolites, sont toujours sûrs de rencontrer chez nous, à défaut de gloire et de renommée, de la faveur et de l'argent. L'Italie forme les artistes ; la France établit leur réputation ; l'Angleterre les enrichit. Que John Bull se contente de la part qui lui est réservée : il est le trésorier des beaux-arts. Ce titre nous donne de bien faibles droits à la critique ; mais qu'il nous soit permis, du moins, d'esquisser la biographie de quelques grands maîtres, de rappeler surtout les souvenirs que quelques-uns d'entre eux ont laissés parmi nous.

Le célèbre Corelli, né à Fusignano en 1653, est le premier violoniste qui ait fait école. Il visita Paris en 1672 (1), voyagea

(1) Ce voyage est généralement contesté. On a prétendu cependant que Lully, jaloux de Corelli, l'avait empêché de se faire entendre. Cette anecdote n'est pas sans vraisemblance : le virtuose vaniteux qui, après avoir débuté dans les cuisines de Mademoiselle, finit par se faire nommer gentilhomme et ne voulut plus être appelé que monsieur de Lulli, aurait fort bien pu voir arriver avec dépit un rival de ses honneurs et de son talent.

en Allemagne, où le duc de Bavière le retint quelque temps à son service, et alla se fixer à Rome après une absence de deux ans. Ce fut alors qu'il composa ses *sonates* et ses *balleti di camera*, qui fondèrent sa renommée de compositeur.

Il faut dire à la louange de ces siècles à peine échappés de la barbarie du moyen âge, et plongés encore dans le tumulte des guerres civiles, que jamais on ne vit plus d'enthousiasme pour toute espèce de progrès. Ce n'était ni la vanité personnelle, ni les sens qu'on cherchait à satisfaire; une fougue ardente entraînait la jeunesse vers tout ce qui tendait à réveiller l'esprit de son long assoupissement. Les grandes écoles de littérature classique, de peinture, d'architecture et de musique, écoles ouvertes alors pour la première fois en Italie, pouvaient à peine contenir les disciples de toutes les nations qui y affluaient. Les illustrations de ces écoles recevaient d'universels hommages. Les professeurs même de la plus aride des sciences, du droit romain, avaient des milliers d'auditeurs, et le grand peintre avait ses *seguaci* qui l'honoraient comme un seigneur suzerain.

Le bruit ne se fut pas plus tôt répandu que Corelli dirigeait l'opéra de Rome, qu'on accourut de tous les points de l'Italie et de diverses parties de l'Europe pour recueillir ses inspirations. Le cardinal Ottoboni, homme de talent lui-même, était l'ami du grand musicien qui présidait les concerts donnés tous les lundis dans son palais. Il appelait Corelli *virtuosissimo di violino, e vero Orfeo di nostro tempo* (1). Le style de Corelli avait surtout de la grâce, de la souplesse, du naturel et de la simplicité. S'il laissait desirer un peu de cet éclat, dont les virtuoses contemporains se montrent si prodigues, son accentuation était exquise. Le violon de Corelli, selon l'expression de Geminiani, rappelait une douce trom-

(1) Arcangelo Corelli mourut en 1713. Il fut encrré dans le Panthéon à côté de Raphaël. Une statue lui a été élevée dans le Vatican, avec cette inscription : CORELLI, PRINCEPS MUSICORUM.

pette. Bien des années encore après la mort du maestro, ses élèves jouaient annuellement sur sa tombe un choix de ses œuvres, touchante aubade, d'autant plus flatteuse, que la flatterie n'y entrait pour rien.

Francisco Geminiani, que nous venons de citer, était né à Lucques en 1680. Il étudia les rudimens de la musique sous Scarlatti, et compléta ses études sous la direction de Corelli. La réputation qu'il avait acquise à Rome et son titre de premier élève du grand maestro, eurent bientôt popularisé son nom en Italie. A Naples, le brillant et le bon goût de son exécution furent appréciés; mais on le trouva peu propre à conduire un orchestre. Son impétuosité, sa chaleur l'emportaient sans cesse, et il oubliait ses musiciens. C'est ce qui lui valut le reproche de négliger la mesure.

En 1714, Geminiani arriva à Londres. Georges Ier occupait le trône. Ce prince n'est guère renommé par la protection qu'il accorda aux beaux-arts; mais il était Allemand, et il aimait la musique. Le baron de Kilmansegge, Hanovrien et l'un des chambellans de S. M., se déclara le Mécène du jeune violoniste italien. Geminiani, admis dans la chambre du roi, eut l'honneur de jouer en présence du monarque. Handel l'accompagnait sur le clavecin. Georges, enchanté, déclara que le violon en de pareilles mains, était le roi des instrumens : c'était plus qu'il n'en fallait pour mettre un artiste à la mode, surtout un artiste du mérite de Geminiani. Son règne fut long. Il régna quinze années entières. Pendant ce long période, on ne lui compara personne pour le fini de l'exécution, l'élégance de la conception, la fraîcheur et la vivacité du style. Il composa ensuite des ouvrages didactiques, des *traités d'harmonie*, et fut le premier inventeur de ces morceaux de musique imitative, dont le plus populaire et le plus ennuyeux est : *la Bataille de Prague*. Geminiani avait conçu l'idée extravagante de reproduire par des sons, la principale partie du 13e livre de la *Jérusalem*; mais toute l'habileté du compositeur échoue nécessairement,

dès qu'il sort du cercle restreint des onomatopées. Qu'il exprime la marche des armées, le sol qui résonne sous les pas des chevaux; qu'il peigne le tumulte des tempêtes, la foudre qui gronde, les flots qui bouillonnent, la forêt qui gémit; mais comment représentera-t-il les calmes délibérations des conseils, le jeu des évolutions ou les sourdes menées des conspirateurs ?

Après avoir vécu trente-six ans en Angleterre, Geminiani passa en Irlande, où il mourut en 1762, âgé de quatre-vingt-trois ans.

Carbonelli, autre élève de Corelli, se distingua par son talent d'exécution. Il visita l'Angleterre en 1720, et y remplit les fonctions de chef d'orchestre de l'Opéra. Il doit néanmoins sa plus grande renommée à son petit-fils, artiste bien autrement habile dans l'art de plaire aux Anglais. C'est de ce dernier qu'on disait : « Il n'entre jamais dans les caves de Carbonelli un tonneau de bon vin de Bordeaux, et il n'en sort jamais un mauvais. » C'était un *compositeur* remarquable. Son aïeul, le violoniste, désertant aussi Apollon pour Bacchus, s'était fait marchand de vin, et le roi l'avait nommé fournisseur de sa cave, charge plus lucrative apparemment que celle de musicien de sa chapelle.

Un phénomène allait étonner le monde musical : c'était Giuseppe Tartini. En général, dans leurs progrès, les arts procèdent par bonds. Entre chacun de ces bonds un long intervalle s'écoule, période de perfectionnement ou de tâtonnemens, si l'on veut; n'importe. Mais alors que le progrès semble arrêté, apparaît soudain un de ces hommes-prodiges, qui, doués d'une puissance créatrice, fraient une route nouvelle. C'est l'histoire des institutions politiques; c'est l'histoire de la poésie; c'est aussi l'histoire des arts.

Tartini tira un parti nouveau d'un instrument dont les quatre cordes semblent renfermer tous les mystères de la musique. Il était né à Pisano, dans l'Istrie, en 1692. Sa famille, récemment anoblie, ne pouvait songer à dégrader un

de ses rejetons en le faisant embrasser la carrière du commerce; elle le destina au barreau. Le jeune légiste laissa bientôt percer un caractère des plus bizarres : on le vit tour-à-tour matelot, spadassin, saltimbanque, professeur d'escrime; puis, tout-à-coup, il se mit à étudier la musique avec passion. Pour discipliner ce caractère fougueux, indomptable, on envoya, en 1710, le jeune Tartini à l'université de Padoue qui, alors, ne comptait pas moins de dix-huit mille étudians.

Le jeune barbare, car un enfant de l'Istrie, contrée où la république de Venie recrutait ses plus farouches mercenaires, ne pouvait être autre chose aux yeux des Italiens, devint éperdûment amoureux, faute bien pardonnable sans doute, mais que les familles parvenues pardonnent moins que toutes les autres à leurs fils, lorsque l'objet aimé appartient à la classe qu'elles ont reniée. Le monde s'ouvrait devant Tartini, mais ce monde était un désert, et l'Apollon de l'Istrie serait mort de faim si un cloître ne lui eût ouvert ses portes. Un moine, son parent, le protégea contre la misère; le violon le secourut contre l'ennui, et ses rapides progrès lui valurent une place dans l'orchestre de la cathédrale. Pendant six années, il ne donna aucun signe de vie à sa famille; mais, un jour de grande fête, une bouffée de vent ayant écarté le rideau qui masquait l'orchestre, Tartini fut reconnu par un de ses camarades qui avertit ses parens. Une réconciliation partielle eut lieu : le père renonça pour son fils aux triomphes du barreau, et lui permit de suivre sa vocation.

Le cercle domestique est un théâtre trop restreint pour l'artiste de génie. Veracini, célèbre violoniste, s'étant arrêté à Venise, Tartini conçut une idée toute nouvelle de son instrument. Venise, par son luxe et ses fêtes, le détournait de ses études. Il se retira à Ancône pour dévouer ses jours et ses nuits à la musique; c'est alors qu'il fit la curieuse découverte du *troisième son*.

Sa réputation grandit vite : il fut nommé premier violon de

Saint-Antoine de Padoue, poste qui était alors ambitionné de tous les virtuoses. Tartini ne fut pas ingrat; car, par une superstition qui nous fait sourire, mais qui prouve l'enthousiasme honnête de son cœur, il se voua pour toujours au saint, lui et son violon. Il fit des élèves, et ceux-ci portèrent la réputation du maître dans les diverses capitales de l'Europe. Il reçut de plusieurs souverains les offres les plus brillantes; mais sa piété était à l'épreuve des séductions : il ne voulut d'autre protecteur que saint Antoine.

On a remarqué que, lorsque les violonistes célèbres parviennent à l'âge mûr, ils conçoivent la perfection autrement qu'ils ne la concevaient dans leur jeunesse. Leur goût s'épure, leur fougue diminue; leur style se distingue par l'élégance et l'amour du *cantabile ;* ils ne cherchent plus les difficultés à vaincre, ni les surprises, ni les tours de force. Tartini nous dit lui-même que, jusqu'à trente ans, il avait fait peu de chose ou rien. L'anecdote bien connue de son rêve prouve cependant avec quelle ardeur il étudiait. Lalande, qui nous la raconte, la tenait de sa propre bouche : « Une nuit (en 1713), Tartini rêvait qu'il avait fait un pacte, et que le diable était à son service. Il imagina de lui confier son violon pour voir si son nouveau serviteur parviendrait à en tirer des accords harmonieux; mais quel fut son étonnement lorsqu'il entendit une sonate bizarre, exécutée avec tant de supériorité et d'intelligence, qu'il n'avait rien connu jusqu'alors qui pût entrer en parallèle. Éveillé par cette violente sensation, il prit à l'instant son violon dans l'espoir de retrouver une partie de ce qu'il venait d'entendre, mais ce fut en vain. La pièce qu'il composa alors est, à la vérité, la meilleure qu'il ait faite; mais elle est tellement au-dessous de celle qui avait si fortement ému l'artiste, qu'il eût brisé son violon et abandonné pour toujours la musique, s'il lui eût été possible de se priver des jouissances qu'elle lui procurait. »

Le docteur Burney, écrivain ingénieux et bon musicien lui-même, esquisse ainsi le caractère du style de Tartini. On

remarquera que Burney était un claveciniste, et que son instrument est l'antipode du violon. L'effet que produisait Tartini sur ses contemporains est la seule donnée qui nous reste pour juger de son mérite. Ses compositions redemandent la main qui leur donnait la vie. Burney nous semble injuste envers le grand artiste; mais son appréciation n'en est pas moins curieuse.

« Tartini avait pris Corelli pour modèle dans la pureté de son harmonie et la simplicité de ses modulations; il le laissa bien loin derrière lui par la fertilité et l'originalité de son invention, non-seulement dans les sujets de ses mélodies, mais encore dans la véritable manière de les traiter en *cantabile.* Il ne manque que des paroles à un grand nombre de ses adagios pour en faire d'excellens et de pathétiques chants d'opéra. Ses allégros sont quelquefois difficiles, mais les passages qui pourraient paraître des tours de force, étaient suggérés à l'auteur par sa connaissance approfondie du doigté et de la puissance de l'archet. Cependant, si les adagios et les solos joués par ses élèves sont en général d'un fini et d'une expression exquise, ils nous semblent manquer de cette énergie, de ce feu, de cette liberté d'archet qu'exigent les symphonies et les orchestres modernes. »

Il ne faut pas juger du talent de Tartini, violoniste, par ses compositions musicales. Les facultés requises pour la composition et pour la supériorité d'exécution, sont d'un ordre tout différent. Sur cent musiciens renommés, quatre-vingt-dix sont incapables de la moindre conception musicale. Le déluge de productions faibles et insipides, ou vagues et extravagantes, dont le monde musical est inondé de nos jours, a sa source première dans le ridicule amour-propre des pianistes, harpistes ou violonistes en vogue. Ces messieurs veulent absolument passer pour des hommes de génie, et quand ils pourraient charmer nos oreilles en se bornant à servir d'interprètes aux véritables compositeurs, ils nous accablent de leurs œuvres. L'espèce d'adulation dont

les premiers maîtres furent l'objet, leur tourna plus d'une fois la tête. Aujourd'hui même, il n'est pas de profession qui fournisse un aussi grand nombre d'hommes excentriques que la profession musicale.

Veracini était le plus extravagant des artistes de son époque. Plein d'ostentation, de vanité, de suffisance, ses compatriotes l'avaient surnommé *capo pozzo* (l'écervelé). Voici une anecdote qui le caractérise parfaitement.

Les plus célèbres musiciens de l'Italie se réunissaient à Lucques, pour la célébration de la *Festa della Croce*. Veracini, inconnu aux Lucquois, s'inscrivit pour jouer un solo. En entrant dans le chœur, il s'aperçut qu'on avait fait peu de cas de ses offres, et que le père Laurenti d'une congrégation de Bologne, occupait le pupître du violon solo. Les ecclésiastiques composaient alors en grande partie l'orchestre des cathédrales. Veracini s'avança sans hésiter jusqu'au poste dont le moine était en possession.

«Où allez-vous? lui dit le frère.

— Prendre la place du premier violon!» fut la seule réponse de l'artiste.

Laurenti tenait à ses prérogatives; il déclara au postulant que s'il desirait montrer son savoir-faire à vêpres ou à la grand'messe, on lui assignerait une place convenable. Veracini, courroucé, tourna le dos au frère, et descendit pour s'asseoir sur le dernier banc de l'orchestre. Quand son tour fut arrivé, Laurenti qui dirigeait apparemment la musique, l'invita à monter pour être plus en vue du public.

« Non, dit Veracini, je jouerai ici ou je ne jouerai nulle part. »

Il commença. Les sons qu'il tira de son violon captivèrent aussitôt l'attention de l'assemblée : leur clarté, leur pureté, leur énergie, étaient sans égales. Le respect dû au saint lieu ne put empêcher les applaudissemens. A la fin de chaque passage, les bravos éclataient de nouveau, et le virtuose, se tournant vers le vieux directeur de l'orchestre, d'un

air de triomphe et de dédain, s'écriait : « Voilà comment doit jouer un premier violon (*Cosi si suona per fare il primo violino*) ».

Veracini aurait fait aisément fortune, s'il avait voulu prendre des élèves ; mais il refusa de donner des leçons, et ne fit qu'une exception en faveur de son neveu. Lui-même n'avait eu qu'un maître, son oncle, et il avait été son seul élève. Son style, complètement original, était bizarre, hardi, redondant. Le violon à la main, il parcourut l'Europe. C'est en 1745, qu'il arriva en Angleterre. Il possédait deux violons de Steiner, qu'il proclamait les meilleurs du monde. Par un mélange de superstition et de frivolité, commun chez ses compatriotes, il avait surnommé l'un *Saint-Pierre* et l'autre *Saint-Paul*. Le mérite de Veracini consistait surtout dans la richesse, la profondeur et le dégagé de ses arpèges, et dans une vivacité de ton qui lui permettait de se faire entendre au milieu du plus bruyant orchestre.

On a dit de Tartini qu'il parlait avec son archet. Nardini, son meilleur élève, avec une originalité moins tranchée, se distinguait également par une exécution pathétique et vraie. « Son violon, dit le président Dupaty, qui avait eu le bonheur de l'entendre en Italie, en 1783, son violon est une voix ou en a une. Il a fait vibrer les cordes de mon oreille comme elles n'avaient jamais vibré. Jusqu'à quel degré de ténuité Nardini divise l'air ! avec quelle adresse exquise il touche les cordes de son instrument ! avec quel art il module et purifie leurs sons. »

Nardini ne visita jamais l'Angleterre ; mais nos dilettanti furent dédommagés de cette privation par l'arrivée de Felice Giardini qui produisit une sensation sans égale jusqu'à Paganini. Felice Giardini, né à Turin en 1716, avait reçu la plus grande partie de son éducation musicale de Somis, un des élèves de Corelli. A dix-sept ans, il partit suivant la coutume de l'époque pour chercher fortune dans les grandes capitales. De Rome, il se rendit à Naples : après une courte ré-

sidence dans les principales cités musicales de son pays, il traversa l'Allemagne, et débarqua en Angleterre en 1750. Pacifique conquérant, son premier triomphe fut un concert au bénéfice de la Cuzzoni, cantatrice autrefois en grande faveur à l'opéra Italien, mais qui devenue vieille avait perdu tout à-la-fois le talent et la beauté. Le public devrait se montrer plus compatissant pour les royautés déchues. Le souvenir seul de ses plaisirs lui commande un peu de galanterie envers une ancienne actrice. L'auditoire de Cuzzoni allait oublier ce devoir, lorsque, fort heureusement pour la bénéficiaire, le jeune Italien parut. Les premiers jets de son instrument dissipèrent la mauvaise humeur de l'auditoire, et firent succéder au mécontentement la surprise, et à la surprise le ravissement. L'artiste n'avait pas déposé son archet, que l'orage éclata; mais au lieu d'un déchaînement de sifflets, ce fut un tonnerre de bravos. Garrick n'excita jamais de plus bruyans applaudissemens. La fortune de Giardini était faite, dès ce jour, s'il eût voulu se contenter de la fortune d'un artiste.

Sa première faute fut le résultat de cette soif du gain, si bizarrement alliée à la prodigalité chez la plupart des artistes étrangers. En 1754, il obtint la direction de l'orchestre de l'Opéra; mais en 1756, il conçut la désastreuse idée de faire rapidement fortune, en se chargeant de l'entreprise du théâtre avec la signora Mingotti : cette spéculation le ruina. Forcé de se rabattre sur sa profession, il prit des élèves et donna quelques concerts. Sa catastrophe avait encore aigri son caractère naturellement fantasque et grondeur; la vieillesse venait à grands pas. Cependant, après une résidence de trente années en Angleterre, après le rôle brillant qu'il y avait joué, il eût pu compter dans ses vieux jours sur la sympathie publique; mais il rompit ses vieilles liaisons pour recommencer une nouvelle carrière en Italie, à la suite de William Hamilton. L'Italie l'avait oublié; de plus jeunes talens s'y partageaient la faveur publique. Il prit le parti de

retourner en Angleterre, mais cinq années d'absence avaient aussi tout changé. L'hydropisie le menaçait, sa vue s'affaiblissait de jour en jour, et il s'estima très heureux d'accepter un emploi de surnuméraire dans ce même orchestre dont il avait été le Jupiter. Il essaya de faire jouer un opéra burletta au petit théâtre d'Hay-Market : il échoua. Il partit pour Saint-Pétersbourg où l'insuccès le suivit. Moscou ne lui fut pas plus propice : et il y mourut à quatre-vingts ans. Telle a été la fin misérable d'un artiste, dont l'école s'est maintenue long-temps après sa mort. A Giardini succédait un violoniste dont l'art consommé devait assurer momentanément la vogue à l'école classique.

Quelques-uns de nos amateurs se rappellent encore Giornovichi. Né à Palerme en 1745, il passa sa vie à courir l'Europe; il se rendit d'abord à Paris où il éclipsa tous ses rivaux; il remplit l'emploi de premier violon de la chapelle royale de Postdam, et partit ensuite pour Saint-Pétersbourg, précédé de sa grande renommée. En 1792, il passa en Angleterre et employa quatre ans à parcourir ses diverses provinces et l'Irlande. Partout il recueillit des couronnes et de l'or; mais son humeur vagabonde ne lui laissa pas le temps de faire fortune chez nous. En véritable artiste, il retourna en Allemagne, et de l'Allemagne en Russie. Il mourut à Saint-Pétersbourg en 1804. Singulière destinée de ces enfans du midi, que leur inconstance pousse à aller mourir sous le ciel glacé du nord! Michel Kelly, dans son style sans façon, apprécie d'une manière assez exacte ce virtuose célèbre; il l'avait entendu au retour de son premier voyage en Russie : « C'était, dit-il, un homme d'un certain âge, mais dans toute la vigueur du talent. Sa manière était puissante, son exécution rapide, et son goût *tout-à-fait séduisant.* Jamais musicien, à ma connaissance, n'avait joué *d'aussi charmante* musique. Il terminait généralement ses concerts par un rondo, dont le sujet était quelque chant populaire russe, sur lequel il composait des variations avec un goût ravissant. » Une autre au-

torité a dit de lui : « Avec une éducation superficielle et une tête à l'évent, comme la plupart des musiciens, son talent naturel et la manière dont il surmontait les difficultés, placèrent Giornovichi parmi les violonistes les plus brillans. Il fit long-temps fureur en France et en Angleterre. » Nous préférons le jugement de Michel Kelly. Le style de Giornovichi n'était ni brillant, ni puissant, mais il était enchanteur, ce qui vaut mieux. Doué d'une gande supériorité d'exécution, il la subordonnait toujours à la beauté naturelle de sa conception. La délicatesse et le fini caractérisaient son talent. Son art était d'autant plus admirable qu'il était caché; il captivait son auditoire par une espèce d'enchantement. Ses concertos ont cessé d'être à la mode, mais cet oubli ne prouve rien contre leur mérite. Ils sont pleins d'élégance, de tendresse et de sensibilité. Le premier violoniste qui aura le courage d'essayer leur effet sur les auditoires blasés de notre époque, y trouvera des élémens de succès que ne possède aucune des productions extravagantes de tant de violonistes charlatans.

Par un étrange contraste avec l'enjoûment gracieux de son style, Giornovichi était d'un caractère irritable. Sa vie semble n'avoir été qu'une longue querelle avec les hommes, voire même avec les nations : c'était presque un duelliste de profession, un spadassin. Ses bizarreries lui aliénaient le public, et ses incartades faisaient payer cher à ses protecteurs la jouissance de son talent. Il quitta l'Angleterre en grand courroux, et son caractère malfait ne fut corrigé ni par le temps, ni par les lieux, ni par les évènemens.

L'école classique céda enfin le sceptre à sa rivale. Viotti, dont le nom est encore cher à nos dillettanti fit son apparition à Londres en 1790, aux concerts de Salomon. Le public salua le créateur d'une nouvelle ère pour le violon. Hardi, majestueux, magnifique, le style de sa composition était admirablement secondé par son exécution brillante, énergique et moelleuse. On disait de lui : « c'est un archet de coton dirigé

par le bras d'Hercule. » Jamais musicien n'approcha plus près du sublime. Élève du célèbre Pugnani, il ajoutait le feu de son génie à la largeur de touche du maître.

Viotti était né, en 1755, à Fontaneto, en Piémont. Son éducation musicale fut précoce et rapide. A vingt ans, il était premier violon de la chapelle royale de Turin. Après quelques années d'études dans cette résidence, il commença le pélerinage ordinaire; il vint à Paris. On l'accueillit comme une merveille ; mais un trait de pétulance lui interdit la scène. La reine Marie-Antoinette fut curieuse d'entendre Viotti; l'artiste se rend à Versailles, où toute la cour était rassemblée; il commence son morceau, mais les causeries l'interrompent; il recommence; nouveaux chuchottemens. Il plie son cahier, met son chapeau sous le bras, et sort.

C'était plus qu'il n'en fallait pour jeter une tête exaltée dans le parti républicain. Cependant, Viotti n'était pas homme à descendre dans l'arène pour le triomphe de ses principes. Dès qu'il vit le ciel s'assombrir, il passa en Angleterre où il fut reçu avec enthousiasme. Il eût pu aisément y faire fortune aux dépens de ses rivaux éclipsés, mais les saturnales de la révolution française, le sang d'un roi et celui d'une reine, au lieu de réduire au silence les prôneurs du républicanisme, ne firent qu'exciter leurs déclamations. Viotti fut un des plus violens panégyristes de la révolution quand même. La police avait les yeux ouverts sur lui : on l'accusa d'être un agent révolutionnaire français, et on l'expulsa du pays avec un grand nombre d'aventuriers et d'honnêtes gens.

L'évènement prouva que Viotti était innocent de la propagande dont on l'accusait. Au lieu de rentrer en France, il se retira en Allemagne. Un Anglais M. Smith, lui offrit un asile dans sa jolie villa près de Hambourg ; le violoniste accepta cette offre généreuse ; et c'est dans cette retraite qu'il composa les six duos concertans, précédés d'une préface où il disait : « Cet ouvrage est le fruit du loisir que le malheur me procure. Quelques morceaux ont été dictés par la peine,

d'autres par l'espoir. » Que Viotti s'estimât malheureux, on le conçoit. Il s'était vu exiler d'Angleterre, et la France lui était fermée par les excès de la république; mais il habitait, à l'heure où il écrivait ces lignes, un petit palais dans un pays qui n'est rien moins que barbare, en fait de musique surtout. Combien d'artistes envieraient le malheur de Viotti!

Une carrière de prospérité était encore ouverte au virtuose, mais son imprudence faisait tourner les meilleures chances contre lui. Après un laps de quelques années, qui n'avaient pas été perdues pour sa réputation, il retourna en Angleterre. Au lieu de se confier à son merveilleux talent, il se lança dans les spéculations et s'établit marchand de vins. Quelques années suffirent pour consommer sa ruine; il reprit alors la route de Paris où il obtint la direction de l'Académie royale de musique (en 1819). Le public parisien avait oublié les efforts qu'avait faits Viotti en 1789, pour propager en France le goût de la bonne musique. L'intrigue et la jalousie suscitèrent au nouveau directeur des embarras sans nombre, qui le décidèrent à résigner un emploi qu'il ne pouvait pas conserver. Londres lui offrit encore un asile: ses anciens amis s'empressèrent autour de lui, et Viotti devint le compagnon de leurs plaisirs, l'ornement de toutes leurs fêtes. Chinnery, employé de la trésorerie, se distingua surtout dans ce concours de généreuse hospitalité. Pour venir au secours de son ami, il se ruina en concerts et en festins. Viotti mourut le 3 mars 1824, âgé de soixante-neuf ans.

L'extérieur de Viotti était remarquable. Sa taille était imposante et dégagée; sa tête volumineuse, son front haut et chauve, son œil vif et perçant. Comme compositeur, il est certainement à la tête de son école, et son école est la première de toutes. L'originalité, la *solidité* des qualités du style de Viotti sont telles que ses concertos peuvent être arrangés pour d'autres instrumens que le violon, sans perdre de leur effet. Le cachet de ses productions est la noblesse. D'autres

ont possédé ou même degré son harmonie riche et suave : lui seul y ajoutait la grandeur et la majesté.

Il serait peut-être intéressant pour l'histoire du violon, d'examiner l'état actuel des écoles française, allemande, et anglaise. Mais cette étude nous entraînerait trop loin ; disons un mot seulement des artistes vivans qui occupent la première place dans chacune de ces écoles.

De tous les violonistes français qui ont visité l'Angleterre dans ces dernières années, de Bériot paraît être le plus en renom. Mais tous les violonistes de France, qui ont tenu un certain rang depuis Rode, se font vieux aujourd'hui, et nous n'avons pas entendu parler de leurs successeurs (1). De Bériot appartient essentiellement à l'école de Rode, quoiqu'on le dise ambitieux de surpasser Viotti. Son style, plus adroit que franc, plus compliqué que profond, plus scintillant que brillant, est, dans son ensemble, très inférieur à la majestueuse beauté du prince des violonistes du siècle dernier. Si l'on nous accuse de partialité dans ce jugement, nous avouerons qu'à tort ou à raison, nous gardons rancune à de Bériot pour sa conduite lors de la mort de sa femme. Nous ne pensons pas qu'il se représente jamais dans ce pays où la fâcheuse impression qu'il a laissée, ne lui permet plus d'aspirer à la popularité. Spohr est toujours le grand violoniste de l'école allemande. Né sur le territoire de Brunswick, en 1784, sa carrière fut rapide. A vingt-et-un ans, après avoir visité les principales villes d'Allemagne et de Russie, il fut nommé premier violon et compositeur du duc de Saxe-Gotha. En 1817, il fit une promenade en Italie, et en 1820, il se

(1) Les violonistes français qui ont aujourd'hui le plus de réputation sont: *Baillot* pour la vigueur, *Lafont* pour la grâce et la suavité ; on citait naguère *Boucher*, remarquable pour la netteté avec laquelle il exécutait les difficultés; *Eck*, célèbre violoniste allemand, mort subitement à Paris, il y a peu d'années, et qui habitait Montfort-L'Amaury. *Robberechts*, *Ernst*, *Massart*, *Allart*, *Kinski*, comptent au premier rang des artistes qui font maintenant les délices de Paris.

rendit en Angleterre et parut aux concerts de la Société Philharmonique. Spohr était déjà connu de nos amateurs par la science de ses compositions. Son exécution justifia tout ce qu'on attendait de la patience allemande; mais on aurait désiré un peu plus d'imagination et d'originalité. Avec une pureté de son remarquable et un art parfait dans le maniement de l'archet, il ne s'élevait jamais jusqu'au brillant. De douces mélodies, de gracieuses modulations, des cadences bien filées, voilà tout ce qu'il offrit à son auditoire. Sa large et lourde personne avait déjà prévenu l'assemblée contre lui. Tout parut lourd ce jour-là : la musique, le musicien, le temps même. Il faisait une chaleur étouffante pour la saison, et la sueur découlait du front du virtuose allemand, affligé d'un excès d'embonpoint.

De tous les compositeurs de musique de violon, le plus populaire aujourd'hui en Allemagne et en Europe, est Mayseder. Son style, singulièrement travaillé, a quelquefois de l'éclat. Spohr est profond, étudié; Mayseder, brillant, spontané. Ses œuvres sont parfaitement adaptées au goût du moment. Ce sont des airs populaires avec de nombreuses variations, les unes faibles et affectées, les autres incontestablement remplies d'une richesse, d'une variété, d'une subtilité remarquables. Son air avec variations, dédié à Paganini, est un specimen plus heureux peut être du style de Paganini, que toutes les compositions publiées par ce grand violoniste lui-même.

L'école anglaise n'existe que de nom. Notre Académie Royale de Musique est-elle destinée à donner un démenti à notre stérilité musicale? Les virtuoses anglais sont encore cachés dans les nuages de l'avenir (1). Cependant l'Académie

(1) Il est étonnant que l'auteur anglais ait oublié de citer dans cette Revue le nom de Cramer, long-temps regardé comme le premier violoniste de l'Angleterre. Cramer est mort dans les premières années du dix-neuvième siècle; il était père du célèbre pianiste Cramer, dont les *exercices* jouissent d'une réputation méritée.

Royale a déjà donné au public quelques bons exécutans, et un petit nombre de compositeurs supportables; mais il y a loin de là au génie musical. Nous ne pouvons pas critiquer une institution agréable de sa nature, ingénieuse dans sa direction et presque essentielle par ses résultats. Sous la surintendance de lord Burghersh, amateur distingué lui-même, et sous les auspices de la royauté, l'Académie de musique a déjà amélioré les orchestres de nos théâtres, et fourni à nos sociétés et à nos concerts publics des musiciens instruits. Elle a donc fait quelque chose; mais le grand point reste à atteindre. Sera-t-il donné à l'Angleterre de découvrir parmi ses virtuoses, ces talens dont l'Allemagne et surtout l'Italie sont une source inépuisable? Pour résoudre la question, il faut se souvenir que, dans ces deux contrées, les basses classes reçoivent une éducation musicale : en Allemagne, dans les écoles de village; en Italie, dans les écoles attachées aux églises et aux monastères. En France, au contraire, où l'on accorde un patronage si étendu à la musique, mais où la musique ne fait point partie de l'éducation nationale, une célébrité de bon aloi est la plus grande des raretés. Le Conservatoire de Paris produit des artistes habiles, mais la pratique suffit dans tous les climats à un résultat semblable. Tous les musiciens français sont taillés sur le patron des célébrités allemandes ou italiennes: des Kreutzer, des Spohr, des Paganini. Quant à la composition, la France avec un grand nombre de compositeurs agréables, n'en a pas un seul d'original.

Mais revenons au violon. Paganini a commencé une ère nouvelle pour cet instrument. Ce n'est plus un artiste, c'est un magicien. Jamais on n'a réuni à un pareil degré la puissance d'exécution et la vigueur de conception. Audacieux et subtil, grandiose et raffiné; savant et sauvage jusqu'à l'extravagance, il a concentré sur la musique l'enthousiasme et le génie qui en auraient fait un homme éminent dans toute autre carrière. Le souvenir de Paganini est si vivant encore

parmi nous ; on a tant discuté chacune des faces de son talent, qu'il serait fastidieux de les passer de nouveau en revue. Tout le monde convient qu'il possède au suprême degré toutes les qualités qui, divisées entre ses devanciers, auraient suffi chacune à une grande renommée. Tous ceux qui l'ont vu, et il a fait tant de bruit en Europe, que peu d'amateurs se sont refusé ce spectacle ; tous ceux qui l'ont vu se rappellent sa grande effigie décharnée, ses longs doigts osseux, son visage pâle et égaré, ses rares mèches de cheveux gris tombant sur ses épaules, son bizarre sourire, quelquefois amer et convulsif, toujours étrange. Il me semble le voir encore ramper en quelque sorte en s'avançant sur la scène, et se traîner péniblement comme si ses jambes amaigries eussent refusé de le porter. Quand son œil hagard parcourait subitement la salle, on eût dit un criminel échappé d'un cachot, un spectre évoqué d'une tombe, ou un fou dangereux parvenu à briser les barreaux de sa loge. Mais quand le premier tumulte excité par cette apparition était apaisé ; quand l'orchestre ayant joué sa partie, le tour du violon-solo arrivait, le spectre devenait Paganini. Jusqu'à cet instant, il avait laissé son violon pendu à son côté, il le soulevait alors lentement, fixait son œil sur lui comme un père sur son enfant favori, lançait un sourire effrayant, laissait retomber son violon, et regardait l'assemblée qui, assise dans le plus profond silence, considérait cette pantomime avec un mélange de stupeur et d'anxiété. Tout-à-coup, il saisissait de nouveau son instrument d'une main ferme, l'appuyait contre son cou, jetait un regard de triomphe sur son auditoire, brandissait son archet au-dessus des cordes, puis l'appuyant avec la rapidité de la foudre, il inondait l'air d'un torrent d'harmonie.

Paganini est extravagant au-delà de toute expression ; mais son extravagance n'est point affectée, comme celle des prétendus artistes de génie. C'est le résultat presque naturel d'une passion violente sur un tempérament nerveux ; c'est l'effet d'un travail solitaire, d'une imagination absorbante,

et de la sensibilité musicale, qui fait vibrer toutes les fibres de son corps.

Avouons cependant que l'excentricité de Paganini nuit quelquefois à l'effet de son talent. Il abuse de son habileté, il ose trop; il a tort, par exemple, de vouloir imiter des choses que tout son art ne peut relever et qui sont indignes de la musique. Une de ses fantaisies favorites était de contrefaire la voix des vieilles femmes; il imitait aussi le chant des oiseaux, le miaulement des chats, le hurlement des loups. Nous l'avons entendu improviser des variations sur l'air du *Carnaval de Venise*. Ces variations étaient une suite d'imitations des cornets à bouquin, du tambour, du glapissement des commères, des cris des enfans, du langage de Polichinelle.

Paganini ne peut se plaindre de la fortune; jamais artiste n'a réalisé de plus gros émolumens. En moins d'un an il a recueilli, en Angleterre, 20,000 £. (600,000 fr.) Sa moitié dans les recettes d'un seul concert au théâtre du Roi, s'éleva, dit-on, à 700 guinées. Le violon, dans ses mains, est devenu un plus grand *producteur* que la voix humaine elle-même; madame Catalani, à l'apogée de sa renommée, n'avait jamais fait de pareilles recettes. Paganini est retourné en Italie, où il a acheté des propriétés avec les dîmes levées sur nos oreilles. S'il est sage, il y vivra du fonds de sa renommée; s'il est imprudent ou avare, il reparaîtra sans doute en Angleterre; mais le temps opère de terribles changemens, et Paganini, malgré son talent miraculeux, pourrait bien éprouver le sort de tant d'autres artistes étrangers, qu'une seconde visite en Angleterre a singulièrement désappointés.

Les nouveautés introduites par Paganini ont été suffisamment vantées. Il jouait quelquefois sur un violon qui n'avait que la quatrième corde; son *pizzicato* avec les doigts de la main gauche faisait produire à l'instrument l'effet d'une guitare : on cite encore ses tons harmoniques et son *staccato*. Que ces nouveautés ajoutent à la puissance du violon et soient la preuve d'une merveilleuse adresse, nous en con-

venons volontiers; mais ce sont plutôt des tours de force que des victoires.

Un nouveau candidat est venu nous demander nos éloges et nos bank-notes : c'est Ole-Bull. La seconde moitié de son nom lui donne des droits incontestables à l'hospitalité britannique, à la naturalisation même, s'il la demandait. Ole-Bull est Norwégien, et quoique les régions voisines de l'Ourse semblent peu propices au développement des arts du Midi, c'est peut-être le seul artiste qui rappelle Paganini. Contrairement au grand maëstro, il s'est presque enseigné lui-même; il avait huit ans environ, quand, pour employer l'expression des quakers, il sentit *l'impulsion de l'esprit* musical. Sa famille lui proposa successivement l'église et le barreau : il préféra le violon, et à vingt ans, il résolut de se confier à sa bonne étoile et à son instrument. On raconte d'étranges histoires de la pénurie où il se trouva plongé; mais les artistes ont cela de commun avec les poètes et les grands hommes : le roman s'empare toujours de leur biographie. Ole-Bull était un ultra-romantique; il atteignit Paris à l'époque du choléra, Paris, alors plongé dans la stupeur et le silence : la bourse du virtuose fut bientôt épuisée. Un jour, après une lugubre promenade, dans une ville où on ne rencontrait plus que des civières et des corbillards, l'artiste trouva sa malle délogée de son misérable gîte; les voleurs n'avaient pas respecté le violon. Dans un accès de désespoir, il se mit à courir les rues, où il erra trois jours; le quatrième, il se jeta dans la Seine : mais, heureusement, on le sauva.

Ole-Bull, résigné à vivre, trouva d'abord de bien faibles moyens d'existence; il vendit sa dernière chemise pour entendre Paganini : il l'entendit et se promit de l'imiter. La saison des concerts était revenue; il en donne un, gagne 1200 fr. et se trouve sur la grande route de la fortune. Il se décide alors à faire un voyage en Italie; mais, hélas! la terre classique des beaux-arts l'accueillit avec une indifférence marquée. A Florence, Ole-Bull fut sur le point de mourir de faim. Per-

sonne n'avait voulu entendre l'artiste norwégien, lorsque madame Malibran et M. de Bériot se rendirent dans cette ville pour y donner un concert, le soir même de leur arrivée. Le hasard fit qu'ils descendirent à l'hôtel où logeait Ole-Bull : l'heure approchait; le public était déjà réuni dans les salles de concert, quand, tout-à-coup, M. de Bériot se trouve indisposé. Le maître d'hôtel, qui avait entendu jouer Ole-Bull, fait part de cette rencontre à madame Malibran, qui lui permet de demander à l'artiste s'il se sent de force à remplacer M. de Bériot. Ole-Bull accepte : il joue admirablement; et, dès ce moment, son succès fut assuré à Florence, ainsi qu'en Italie. Il excita le plus vif enthousiasme dans l'immense salle de San-Carlo à Naples, et on assure qu'on lui fit répéter neuf fois le même morceau. De l'Italie, Ole-Bull revint à Paris pour y accroître une renommée qu'il devait enfin exploiter chez nous. Ole-Bull a vingt-cinq ans; son talent n'a pas encore atteint sa maturité. S'il peut vaincre cet esprit turbulent et inquiet, cette absurde inconstance qui a ruiné l'avenir de tant d'artistes; s'il peut s'abstenir d'entreprendre l'exploitation de l'opéra, renoncer à courir du pôle au sud, nous lui promettons, sans crainte de nous tromper, que sa fortune sera faite d'ici à dix ans. De tous les violonistes que nous avons entendus, Ole-Bull est celui qui nous semble marcher de plus près sur les traces de Paganini; mais l'imitation est condamnée au second rang. Ole-Bull imite si curieusement son modèle qu'il serait difficile de distinguer lequel des deux joue, si on n'en était prévenu.

Nous ne saurions omettre de parler d'Yaniewicz, qui, né en Pologne, a résidé long-temps parmi nous. Il habite aujourd'hui, avec sa famille, la capitale de l'Ecosse. Son style est celui de l'école de Viotti, la plus noble des écoles; mais le feu de son exécution expressive et pathétique lui appartient en propre.

(*Blackwood Magazine*).

Voyages.

—

LA SIBERIE ET LES MONTS OURALS.

En 1828, le célèbre professeur Hansteen, de Christiania, secondé dans ses projets par le gouvernement norwégien, obtint de la cour de Russie la permission de faire en Sibérie une suite d'observations sur le magnétisme terrestre. Le docteur Erman fut chargé d'accompagner l'expédition norwégienne jusqu'au terme de son voyage, et de continuer seul sa route, en traversant la Sibérie orientale, jusqu'aux rives de la mer Pacifique, où il devait s'embarquer pour les possessions russes de l'Amérique septentrionale. De là, il voulait se rendre en Californie, puis à Otahiti, à Rio-Janeiro, et revenir par l'Angleterre à Berlin. Cette grande entreprise a été heureusement accomplie, et le savant docteur, de retour en Europe, vient de publier le récit de la première partie de son voyage : de Berlin jusqu'à Tobolsk, et de là à l'embouchure de l'Obi. Nous consignerons ici les particularités les plus curieuses de cette relation.

Nous ne nous arrêterons pas sur le trajet de Berlin à Saint-Pétersbourg, ni sur le séjour de l'auteur dans cette capitale; les détails roulent sur des sujets trop connus pour présenter un intérêt bien vif. C'est sur la route de Saint-Pétersbourg à Moscou que nous trouvons le premier objet digne de fixer notre attention : le canal de Wuishnyi-Wolochok. Ce canal unit

le Volga avec le Msta, et établit une communication directe entre la mer Caspienne et la mer Baltique. Malheureusement les rapides du Msta rendent impossible la navigation, en retour de la mer Baltique à la mer Caspienne; néanmoins, tous les ans, quatre à six mille barques richement chargées, venant du Volga, passent dans le canal pour se rendre à Saint-Pétersbourg. Leurs cargaisons se composent principalement de farine pour les provinces septentrionales; ce canal sert aussi à transporter vers le nord la plupart des produits de l'Oural. Les habitans de Wuishnyi-Wolochok retirent de grands profits de cette navigation intérieure : ils fournissent les chevaux nécessaires pour traîner les bateaux sur le canal, et construisent aussi des bateaux plats, qui, en ce lieu, remplacent les navires plus grands et d'une construction plus parfaite qui naviguent sur le Volga. Ces bateaux, ou, pour mieux dire, ces radeaux sont démolis en arrivant à Saint-Pétersbourg, où les matériaux dont ils étaient composés se vendent. C'est ainsi que des approvisionnemens de bois arrivent à la mer Baltique des forêts de Kasan, et que les chantiers de la marine obtiennent facilement et à peu de frais les matériaux dont ils ont besoin.

Au-delà de la vallée sablonneuse du Volga, le pays est très accidenté, pittoresque et fertile, jusqu'à Moscou. L'aspect bizarre et varié qu'offre cette ville provient, en grande partie, des inégalités du terrain sur lequel elle est bâtie, et, en partie, des vicissitudes qu'elle a éprouvées. Depuis le treizième jusqu'au dix-neuvième siècle, la ville de Moscou a été sept fois réduite en cendres. Au nombre des objets les plus curieux que renferme cette capitale, figurent les cloches. Il paraît que, depuis les siècles les plus reculés, entraînés par un penchant tout particulier, les Russes ont poussé fort loin l'art de fondre de vastes masses de métal, plutôt pour l'ornement que pour l'utilité. Non loin des cinq pièces d'artillerie colossales qui ne se tirent qu'une fois par an, à Pâques, on voit dans un enfoncement, au pied de la tour de

Saint-Ivan, une cloche plus colossale encore, et qui, sans contredit, est le plus énorme ouvrage de ce genre qui ait jamais été exécuté. Elle rappelle le fait cité par Hérodote, qui, 460 ans avant notre ère, vit chez les Scythes méridionaux, entre le Dnieper et le Kuban, une marmite de métal d'une grandeur non moins extraordinaire pour cette époque. Elle avait six fois la capacité du plus grand vase qui existât en Grèce, et, en supposant qu'elle fût de bronze, elle devait, d'après les dimensions qu'il indique, peser au moins 20,000 kilogrammes. Qui sait si les anciens Scythes et les Russes qui en descendent n'ont pas appris l'art de fondre les métaux des Chinois? En 1403, sous le règne de l'empereur Yum-Lo, ceux-ci fondirent une cloche qui pesait 120,000 livres. Quoi qu'il en soit, voici un tableau comparé, assez curieux, du poids des principales cloches de l'Europe :

	LIV. D'ANGLETERRE.
La grande cloche de Saint-Paul pèse..................	8,400
— de Lincoln........................	9,894
Le grand Thomas de l'église du Christ, à Oxford........	17,000
La cloche du palazzo Vecchio, à Florence............	17,000
La grande cloche de Saint-Pierre de Rome............	18,607
— d'Erfurt........................	28,224
— de Rouen........................	43,000
— de Saint-Ivan, à Moscou............	160,000
La cloche tombée au pied de la même tour............	443,772

Ce prodige du Kremlin a éprouvé de graves dommages dans sa chute : la hauteur de cette cloche est d'un peu plus de 21 pieds, et son diamètre aux bords, de 22 pieds.

En poursuivant son voyage vers l'ouest, le professeur Erman arrive à Nijni-Novgorod. Là, toutes les variétés du caractère russe se confondent au milieu des physionomies étrangères qui y abondent. En entrant dans cette ville, notre voyageur fut frappé de la tranquillité et de la solitude qui régnaient dans ses rues : elles ne semblaient habitées que par une poignée de soldats. Il ne tarda pourtant pas à recon-

naître que cet abandon apparent se bornait à la ville haute, que presque tous ses habitans avaient désertée pour se joindre à la multitude immense rassemblée à la foire qui se tient une fois l'an dans la ville basse. Le grand marché russe pour les nations de l'Asie se tenait autrefois à Makariew, sur le Volga, mais à vingt lieues plus bas; cette ville étant devenue la proie des flammes en 1816, on profita de cette circonstance pour transférer, l'année suivante, la foire à Nijni-Novgorod, située au confluent de l'Oka et du Volga. On choisit la vaste plaine qui s'étend entre ces deux rivières pour servir d'emplacement à la foire; mais, quand il fallut l'adapter à l'usage auquel on la destinait, on trouva, dans la nature marécageuse du terrain, des obstacles que l'on ne put vaincre qu'en dépensant 40 millions de roubles (plus de 40 millions de fr.). De profonds égouts voûtés furent construits dans le marais et mis en communication avec les deux rivières par des canaux. Les bâtimens qui devaient servir de bazar furent élevés sur pilotis, et toute la surface marécageuse de la plaine fut recouverte, à la profondeur de plusieurs pieds, de gravier et de sable sec, de sorte que, malgré les inondations, on ne se douterait presque pas de la nature primitive du sol. Au milieu de la plaine, se trouve le grand bazar, qui est divisé par des allées ou passages, se croisant à angles droits, en 64 groupes carrés qui contiennent, indépendamment de quelques bureaux publics situés au centre, 2522 grands caveaux propres à renfermer des marchandises, ayant chacun une petite chambre pour le marchand. Voici l'ordre que conservent pendant la foire les marchands des divers pays. Autour des bureaux du centre sont rangées d'abord les marchandises européennes : les modes de France et les draps d'Angleterre ; puis viennent les Arméniens, classe nombreuse et distinguée dans toutes les réunions commerciales de l'Orient. A côté d'eux se placent d'ordinaire les Bokhariens qui se distinguent facilement des autres Asiatiques par leur tournure ramassée, leur corpulence et leur teint basané. Un côté presque tout entier du bazar est

occupé par le marché chinois, où les étalages des boutiques se font à la manière de ce peuple, quoique, selon toute apparence, il y ait fort peu de sujets de l'empire céleste qui fréquentent cette foire. Le thé est le principal objet du commerce des Chinois. Au-delà des constructions en pierres du bazar, s'étendent plusieurs rangs de baraques en bois, où les tribus bigarrées de la Sibérie et de la Tatarie viennent étaler leurs fourrures et leurs pelleteries.

La foire de Nijni-Novgorod, réunissant un nombre considérable de marchands des diverses nations de l'Europe occidentale, de l'Océan glacial, des frontières de la Chine et de l'Inde, présente la scène la plus animée et la plus intéressante. On estime qu'au moment de la foire, il y a plus de 600,000 personnes qui apportent pour 80 millions de francs de marchandises. Dans cette somme, le thé seul est estimé à huit millions. On y vend en outre 4 millions de pouds (72,000 tonneaux) de fer de l'Oural, dont une grande partie s'exporte dans le Bokhara et le Turkestan. Le commerce de la foire emploie 2000 barques sur le Volga et ses bras navigables.

Les Mordwi, propriétaires aborigènes du pays qui environne Nijni-Novgorod, semblent, par leur langage, être d'origine finnoise, quoique leur constitution robuste et vigoureuse démente cette origine. Leur industrie se borne à l'éducation des abeilles, et ils n'apportent guère d'autre produit au marché que du miel. Les Mordwi se distinguent, dès le premier abord, des paysans russes, non-seulement par leur physionomie particulière, mais encore par la singularité de leur costume, qui se compose d'un pantalon et d'une chemise ou blouse, le tout en toile blanche. Ils ressemblent, en cela, aux Scythes de l'antiquité, qui portaient habituellement des vêtemens blancs. Les Chérémisses, qui occupent un district de 30 lieues de long sur la route de Kasan, et les Chewash, tribu de la même souche, qui habitent un peu plus loin, sont aussi vêtus de blanc, bien qu'ils n'aient, avec les Mordwi, aucune affinité de race et de langage. Comme

eux, ils ornent les bords supérieurs de leurs blouses de broderies éclatantes en laine de couleur, et il paraît que chaque tribu a un dessin qui lui est spécialement affecté. Les Mordwi conservent, en outre, quelques-unes des impressions religieuses qui, à une époque reculée, leur ont été transmises par les peuples de l'Orient: ainsi ils ont une répugnance extrême à répandre le sang des animaux.

Dans la contrée habitée par ces tribus indigènes, dont les membres sont d'assez mauvais agriculteurs, commencent les vastes forêts de chênes, que l'on traverse pour aller à Kasan, ville dont l'aspect est tout oriental, malgré les constructions récentes qui y ont été entreprises par les Russes. Quoique située aux dernières limites de la civilisation européenne, Kasan renferme des édifices qui ne dépareraient pas les plus belles villes de l'intérieur de la Russie. L'université, construite en pierres de taille, est ornée d'une façade et d'un portail d'ordre corinthien. L'école pour l'étude des langues orientales retire de nombreux avantages du grand concours d'Asiatiques qui visitent cette ville. La bibliothèque possède une collection précieuse de manuscrits orientaux, et le musée contient une suite curieuse et intéressante de monnaies russes et tatares, ainsi qu'un cabinet considérable d'objets d'histoire naturelle, recueillis dans les steppes de la Tatarie par le professeur Evermann. Enfin l'observatoire de Kasan est fourni d'un grand cercle mural et de plusieurs autres bons instrumens.

A moitié chemin de Kasan à Perm, et dans le gouvernement de Wiatka, on trouve les grandes forges; le minerai extrait à Kushwa, dans les monts Ourals, descend la rivière de Kama pendant l'espace de 120 lieues, jusqu'à Wotka et Ije, où, au milieu d'épaisses forêts et avec les eaux courantes nécessaires pour faire marcher les machines, se trouvent réunies toutes les conditions qu'exige l'établissement de vastes usines. Déjà, en 1812, plus de 6,000 ouvriers étaient employés aux forges de Wotka; mais, ce qui distingue surtout ces

usines, c'est leur acier fondu qui, sous tous les rapports, vaut l'acier d'Angleterre, quoique fabriqué par un procédé différent. Les manufactures d'Ije, situées à dix lieues au sud-ouest de Wotka, sont consacrées, presque exclusivement à la fabrique d'armes à feu pour l'armée russe. La population d'Ije était, en 1812, de 18,000 âmes, et les principaux bâtimens, les fonderies, les demeures des officiers, construits aux frais de l'empereur, dans les premières années de ce siècle, sont sur une si vaste échelle et offrent une symétrie si bien entendue qu'on les prendrait, en les voyant, pour une grande et belle ville. Il est bon de remarquer que les ingénieurs et les chimistes de l'Oural, auteurs de toutes les découvertes et inventions mécaniques qui ont placé le commerce du fer de la Russie dans la situation florissante où il se trouve aujourd'hui, se sont formés eux-mêmes. Après avoir commencé par être simples ouvriers, ils ont fini par diriger eux-mêmes ces usines. Nous allons offrir un exemple de leur aptitude en consignant ici l'histoire de l'un d'eux, nommé Sobakin.

Cet homme industrieux naquit en 1742, serf dans un village appartenant à un couvent de Stariza, ville du gouvernement de Twer. Les moines lui apprirent à lire les psaumes dans l'ancienne langue esclavonne, et l'employèrent à peindre des images pour leur chapelle. Un jour, il eut occasion de voir une horloge de bois, appartenant au couvent, et cette vue lui révéla son talent inné pour la mécanique. Les biens du couvent ayant été vendus, il se vit forcé de gagner sa vie en travaillant à la terre. Il trouva moyen toutefois d'exécuter une horloge de bois qu'il vendit à un paysan pour quinze roubles et une vieille montre d'argent détraquée. Il se procura de cette façon une seconde pièce de mécanisme, qu'il put étudier; il répara la chaîne de la montre, qui était cassée, il la revendit avec bénéfice et trouva ainsi moyen de continuer ses travaux. Il réussit enfin à construire des horloges qui représentaient les mouvemens des corps célestes à l'aide desquels les religieux russes ont coutume de régler leurs calendriers.

Une de ces horloges fut présentée à l'impératrice Catherine qui voulut connaître l'ouvrier. Sobakin répondit aux questions de l'impératrice avec une si grande clarté, que la protection de la souveraine lui fut acquise sur-le-champ. Elle l'envoya en Angleterre pour y examiner et étudier les différentes machines alors en usage; à son retour, il fut nommé surintendant des forges d'Ije. Dès-lors il cessa d'être serf et prit place parmi les fonctionnaires publics d'un rang élevé. Les machines qu'il fit construire furent presque toutes de son invention, et les Russes lui en surent d'autant plus de gré qu'ils avaient été jusqu'alors offusqués par le talent supérieur des ingénieurs étrangers qu'ils étaient forcés d'employer. Sobakin porta la manufacture d'armes d'Ije à un très haut degré de perfection. Aujourd'hui, on y prend le plus grand soin de faire chaque partie séparée sur un modèle donné, d'où il résulte que les pièces de chaque arme vont également bien à toutes, et que si cent fusils russes sont démontés, rien n'est plus facile que de les rajuster sur-le-champ.

A côté de cette grande aptitude pour la mécanique, qui a donné tant d'importance aux villes de Wotka et d'Ije, on remarque aussi, dans les districts manufacturiers d'Ekaterinenbourg le goût naturel des Russes pour les arts, et notamment pour celui du dessin, dans lequel ils surpassent évidemment les ouvriers anglais. L'art de vernir au laque a été porté à une grande perfection à Tagilsk dans les monts Ourals, peut-être, sans doute, à cause des fréquentes communications de cette ville avec la Chine. Ces objets sont ordinairement ornés de peintures, et l'on attache tant d'importance à cette partie, que l'on envoie souvent les objets fabriqués,. de Tagilsk à Statoust pour y être peints par deux artistes célèbres, Boyarchikof et Busteryef; on les envoie ensuite à Tagilsk pour être vernis. Les sujets de ces tableaux sont presque toujours tirés de l'histoire de Russie.

Perm, capitale de la province et du gouvernement dans lequel les mines de l'Oural sont situées, occupe un site roman-

tique, sur les rives du Kama. Ses maisons de bois, bien bâties, proprement peintes en dehors et séparées de la rue par un fort enclos en bois, disent assez que les habitans vivent dans l'aisance et même dans l'opulence. On ne peut s'empêcher, en voyant cette ville ainsi que celles qui ont été nouvellement fondées dans la Russie orientale, de les comparer aux établissemens contemporains formés au Canada et aux États-Unis. Ceux-ci possèdent une population plus homogène, plus libre, plus civilisée; aussi leur développement est-il très rapide; mais quant aux ressources naturelles, les villes de l'Oural paraissent jouir d'une grande supériorité, et bien que leur accroissement n'offre pas la merveilleuse rapidité des villes des États-Unis, leur situation n'en est pas moins fort prospère. La découverte des mines de cuivre et par suite la construction d'un haut fourneau sur les bords du Kama, en 1780, donna lieu à la fondation de Perm, qui toutefois aujourd'hui doit son importance plutôt aux bureaux du gouvernement dont elle est le siege, qu'à ses mines de cuivre.

Le voyageur qui se rend de Perm à Ekaterinenbourg cherche avec une inquiète curiosité la chaîne de montagnes qui sépare le continent de l'Asie de celui de l'Europe, et ce n'est pas sans un chagrin secret qu'il la voit se réduire à une suite de collines dont les plus hautes ne s'élèvent pas à plus de 300 pieds au-dessus des plaines. Une montée peu considérable d'environ une lieue, au-delà du village de Bélimbagevek, conduit au sommet de la chaîne, c'est-à-dire au point culminant du défilé par lequel on va d'un continent à l'autre; sa hauteur est de 1600 pieds au-dessus de la mer. Les points les plus élevés que l'on aperçoit des deux côtés, sont couverts de pins et ne peuvent guère dépasser 2000 pieds. La neige ne s'y maintient jamais en été. Ekaterinenbourg, qui est à dix lieues au-delà du défilé, se trouve à 800 pieds au-dessus de la mer. Cette ville est riche, industrieuse, et parmi ses maisons il en est qui se feraient remarquer dans les plus belles villes d'Europe. Cependant, la grande majorité de ses habitans

sont serfs, et les tributs annuels qu'ils paient à leurs maîtres procurent à ceux-ci des revenus de prince. Au nombre des branches d'industrie qui fleurissent à Ekaterinenbourg figure au premier rang l'art de tailler et de graver les pierres précieuses. Les améthystes, les topazes, les tourmalines ainsi que des morceaux de quartz hyalin, d'une grosseur souvent extraordinaire, y sont taillés et polis avec un soin extrême, puis montés avec richesse, mais sans élégance. Une grande partie de ces pierres sont le produit des districts environnans; d'autres sont apportées de la Sibérie; aussi le commerce des lapidaires y prend-il une grande extension.

Les fortunes rapides acquises par les premiers propriétaires des mines de l'Oural, et l'élévation soudaine d'un grand nombre de ces établissemens sur une vaste échelle, datent de l'époque où Pierre-le-Grand accorda à ses sujets la liberté illimitée pour tout ce qui regardait l'exploitation des mines. Des terres, des bois, des serfs furent irrévocablement cédés par le gouvernement à quiconque les demandait dans le but déclaré de se livrer à cette exploitation; la couronne se réservant toutefois le droit de retirer ces concessions quand elles paraîtraient ne devoir plus produire l'effet qu'elle s'en était promis. Il était défendu aux cessionnaires d'employer leurs serfs exclusivement à l'agriculture ou de consacrer les revenus de leurs terres à des spéculations étrangères à l'exploitation des mines; mais en revanche il leur était permis de les hypothéquer et même de les aliéner tant qu'elles continueraient à être productives.

Ce système, aussi avantageux pour les particuliers que pour l'état, ne subit de modifications que long-temps après, lorsque l'impératrice Catherine s'efforça d'introduire le contrôle du gouvernement et une espèce de centralisation dans toutes les branches d'industrie. Les autorités provinciales furent chargées de la surveillance, non-seulement des mines du gouvernement, mais encore de celles qui appartenaient à des particuliers. Ces autorités, qui le plus souvent n'enten-

daient rien à ces travaux, prirent fréquemment parti dans des discussions personnelles, et leur intervention vexatoire, ôtant aux propriétaires la libre disposition de leurs biens, il en résulta une diminution considérable dans le produit des mines. L'empereur Paul Ier, animé d'une vive admiration pour tout ce qui émanait de son illustre prédécesseur, rétablit son ordonnance, et les propriétaires des monts Ourals sont restés depuis lors dans une position qui donne en quelque sorte à leurs terres l'apparence de petits états indépendans.

Les propriétaires de ces vastes possessions les visitent rarement aujourd'hui. Notre auteur trouva le château des Yakokleff à Nevyank, richement meublé à la vieille mode hollandaise du règne de Pierre-le-Grand. Il y fut bien logé et parfaitement traité; là, l'intendant reçoit une somme assez considérable pour couvrir les frais de réception de tous les voyageurs respectables. Les inspecteurs et les directeurs des mines nommés par les diverses branches de la famille, étaient, ainsi que la masse de la population, au nombre de 10,000 âmes, tous serfs. Une grande partie de cette population se compose de descendans d'exilés. Les premiers travaux des mines de Nevyank furent l'ouvrage d'un corps de malheureux Suédois, faits prisonniers à la bataille de Pultawa.

Les mines de Tagilsk, ainsi que sept autres situées dans un rayon de douze lieues, appartiennent toutes à la famille Demidoff; elles sont comme celles de Nevyank, dirigées exclusivement par des serfs, sans aucune intervention directe ou personnelle du propriétaire. Ce district produit non-seulement du fer, mais encore du cuivre, de l'or et du platine. L'importance des forges de Tagilsk est proportionnée à la richesse des mines; les hauts-fourneaux sont assez grands pour contenir à-la-fois 14,000 tonneaux de minerai. La valeur des mines de la famille de Demidoff est considérablement augmentée par l'immense étendue de forêts que renferment ses propriétés. Sur le territoire de ces mines il y a 800 lieues carrées de forêts de sapins, et les arbres y sont

si rapprochés, que le bûcheron trouve à peine l'espacc nécessaire pour faire mouvoir sa hache. Au fond de ces sombres retraites, l'*élan* vit tranquille ety acquiert une taille bien plus considérable que dans les contrées septentrionales, où il est sans cesse poursuivi par les tribus chasseresses.

Après avoir traversé les montagnes de Blagodat, qui autrefois fournissaient à l'Europe occidentale des aimans naturels, nos voyageurs arrivèrent à Bogoslawsk, située à cent lieues environ au nord d'Ekaterinenbourg. En gravissant les monts Ourals on retrouve quand on a dépassé 800 pieds d'élévation, les mêmes arbres qui revêtent les Alpes depuis 4000 jusqu'à 7000 mille pieds au-dessus de la mer. Mais à mesure que l'on avance vers le nord, on est étonné de la vigueur et de la fraîcheur de la végétation sibérienne, surtout lorsqu'on la compare à celle des régions de l'Europe dont la température moyenne est la même. Ainsi, à Bogoslawsk, sous le 60e parallèle de latitude et à 900 pieds au-dessus de la mer, il n'est plus possible de cultiver ni le navet, ni le chou, les deux légumes favoris des Russes; cependant les forêts de pins et les fleurs sauvages qui croissent sous leur abri, font oublier la rigueur du climat. C'est là que nos voyageurs rencontrèrent la tribu nomade des Woguls, qui n'a cessé de se retirer vers le nord, à mesure que les Russes ont occupé les monts Ourals.

Les Woguls changent de résidence, mais beaucoup moins souvent que les tribus de la Sibérie orientale. Leur but, en agissant ainsi, paraît être d'épargner le gibier. C'est par la même raison que leurs stations ne se composent jamais de plus de cinq cabanes, et de peur que les animaux sauvages ne soient mis en fuite par la fumée, il n'est pas permis d'établir ces stations à moins de quatre lieues les unes des autres. Les rennes font leur principale richesse, et en été ils les attèlent à leurs traîneaux pour traverser les plaines; mais c'est surtout l'hiver qui est pour eux la saison des travaux, des voyages et de la récolte. C'est alors qu'ils s'occupent le plus

activement de la chasse aux animaux à fourrures et de la vente de ces fourrures aux Samoïèdes, aux Ostiaks et aux Russes. Ces voyages annuels, ou pour mieux dire ces excursions de commerce vers l'Orient, à travers le pays qui s'étend au nord de Bogoslawsk sont très remarquables; car les Samoïèdes européens voyagent en hiver par-delà l'Oural; et tandis que leurs voisins orientaux et les Woguls, qui habitent au midi de leur route, se meuvent tous dans la même direction, ceux-là font souvent jusqu'à 160 lieues pour aller jusqu'à Obdorsk, échanger au mois de février le produit de leur chasse contre du pain russe. Pendant les mois d'été, les Woguls se livrent au repos et à la paresse, et comme la fumée les défend contre les mouches, il leur arrive rarement de sortir de leurs tentes; on dirait que pendant l'été, ils tombent dans un engourdissement qui ne leur laisse que tout juste assez de vie pour digérer leurs festins de l'hiver.

C'est incontestablement le fer qui forme le produit le plus important des mines de l'Oural. On y fabrique annuellement 7,400,000 pouds (132,000 tonneaux) de fer, dont la plus grande partie se consomme dans l'intérieur de la Russie. Pour un Anglais, cette quantité n'a rien de surprenant. Le fer exporté de la Grande-Bretagne en 1830 a seul dépassé la production totale des mines de Russie, puisqu'il s'est élevé à 140,000 tonneaux, indépendamment de 16,000 tonneaux de coutellerie et de quincaillerie. Dans cette même année, le produit total a été de 653,000 tonneaux, c'est-à-dire cinq fois autant que celui des monts Ourals. La proportion est à-peu-près la même pour le cuivre : les mines de l'Oural produisent par an 3500 tonneaux et celles de Cornouailles plus de 11,000 tonneaux. La valeur brute de l'or et du platine de l'Oural est à-peu-près égale à celle du fer, et le produit total de cette région célèbre peut être évalué à environ 38 millions de francs par an.

De toutes les tribus aborigènes de la Sibérie, il n'y en a point chez qui l'on puisse mieux observer l'intéressant phé-

nomène de la transition annuelle d'une vie sédentaire à une vie nomade, que celles des Baskirs, des frontières de Perse et d'Orenbourg. Chaque tribu de cette nation se fixe durant l'hiver dans un cantonnement de maisons de bois qu'elle construit toujours sur les bords de la même forêt; mais dès que le printemps paraît, elle part avec ses chevaux et ses troupeaux de moutons pour les pâturages des plaines. Chaque famille a sa tente de feutre qui se roule facilement et se suspend à la selle. En été, les tribus se réunissent et marchent en corps considérables, ayant soin de camper tout près les unes des autres. On peut dire que les Baskirs vivent à cheval : habiles et infatigables lorsqu'il s'agit de conduire ce fougueux animal, ils sont lents et paresseux dans toutes les autres circonstances de la vie. Les Russes, qui ont vécu au milieu des Baskirs, vantent leur lait de jument aigri, et assurent qu'il est très favorable à la santé. Ceux qui demeurent dans les environs des cantonnemens des Baskirs prennent si fort le goût de ce breuvage qu'ils ne peuvent plus s'en passer; on voit même souvent des personnes valétudinaires, rester un été chez les Baskirs et revenir parfaitement guéries. Les Kirgises attribuent la bonne santé dont ils jouissent à l'usage habituel de la viande de mouton gras; lesBaskirs partagent à cet égard leurs goûts; et on voit dans leurs tentes d'été, la marmite remplie de mouton constamment devant le feu. Ils ne manquent jamais d'en offrir aux étrangers qui se présentent, et donnent aux enfans les queues de mouton à sucer. Cette nourriture abondante, jointe à une vie active, exempte de soucis, maintient ces peuplades dans un état de santé parfaite; mais lorsqu'ils quittent les plaines pour aller occuper leurs quartiers d'hiver, ils éprouvent toujours une atteinte de mélancolie morbide. En arrivant à quelque distance de leur village, les hommes s'arrêtent sans descendre de cheval, et les femmes entrent seules dans les maisons, armées de bâtons, avec lesquels elles frappent de toutes leurs forces les murs de leurs sombres demeu-

res, pour en chasser les malins esprits. Les hommes n'y entrent à leur tour que quand ils croient que le bruit en a expulsé tous les démons. Les Baskirs sont au nombre des plus adroits fauconniers des plaines de la Tatarie; ils dressent leurs petits faucons à fondre sur des lièvres, tandis qu'une espèce plus grande ne craint pas d'attaquer les renards et même les loups. Ils vendent un grand nombre de ces oiseaux dressés aux Kirgises et aux autres tribus nomades des steppes.

Mais il est temps de suivre nos voyageurs à Tobolsk, dont on aperçoit de très loin les blanches maisons et les clochers des églises, rangés le long de la crête d'une montagne escarpée qui s'élève à une grande hauteur au-dessus des plaines arides qui l'entourent. Au pied de la montagne, coule le large Irtuish qui, en faisant le coude pour changer sa direction de l'ouest au nord, reçoit en face de la ville les eaux du Tobol. Les nombreux exilés qui partent tous les ans pour la Sibérie, et que l'on évalue à 5000, regardent le passage de l'Irtuish comme le point où s'achève leur anéantissement politique. Mais il y a d'autres personnes qui traversent ce Styx sibérien avec des sensations bien différentes. Tout fonctionnaire russe, civil ou militaire, qui s'offre volontairement pour servir en Sibérie, est assuré d'un grade supérieur après avoir passé trois ans au-delà de l'Irtuish. Beaucoup d'employés cherchent de l'avancement en se condamnant à cet exil volontaire, mais il s'en trouve peu qui prolongent leur exil au-delà du temps strictement nécessaire.

Les exilés, pour délits politiques, qui appartiennent aux classes élevées de la société, sont ordinairement envoyés dans la partie septentrionale ou orientale de la Sibérie. Là, ne pouvant s'accoutumer à la simplicité des mœurs du pays, si différentes de celles de leur patrie, ils traînent une existence misérable. Ils se plaignent surtout de la difficulté de tenir des chevaux et de les monter. Les exilés pour délits civils résident à Tobolsk; on les appelle en Sibérie les *in-*

fortunés : ce sont, pour la plupart, des personnes condamnées pour abus de confiance ou escroquerie; elles sont en général libres de toute surveillance; mais il y en a quelques-unes qui sont obligées d'accomplir certains actes de pénitence religieuse, dans les églises, tandis que d'autres se soumettent volontairement à ces mêmes observances. Les plus grands criminels sont souvent condamnés pour un certain nombre d'années aux travaux forcés dans les mines de Nevchinsk, et quand ils ont fait leur temps, ils obtiennent la permission de venir demeurer à Tobolsk; mais en général les exilés de la Sibérie sont dans la position de colons libres, maîtres de tirer le meilleur parti possible de leur industrie. Leur exil met fin à leur vasselage quand ils sont serfs, ce qui arrive presque toujours, et les rend indépendans. C'est à ce grand changement dans leur position sociale, et au sentiment moral qu'il fait naître, qu'il faut principalement attribuer la révolution qui s'opère chez eux. Dans leur nouvelle patrie, les *infortunés* mènent pour la plupart une conduite exemplaire, et manquent rarement de se procurer par leur travail une douce indépendance.

Quoique le nom de Tobolsk sonne bien tristement à des oreilles européennes, on aurait tort de croire que la vie y soit dépourvue de toute espèce d'agrémens. Nulle part, on ne trouve une aussi grande abondance de gibier : les faisans, les perdrix, les coqs de bruyère, les gélinottes, et une foule d'autres espèces inconnues en Europe, sont à la portée des fortunes les plus modestes, tandis que, d'une part, les pêcheries de l'Obi, et de l'autre, les troupeaux des tribus pastorales, fournissent à peu de frais à tous les besoins des habitans. Quant au cygne, dont la chair est un mets fort estimé dans le pays, on ne peut guère s'en procurer, à Tobolsk, que salé; aussi, n'y est-il pas très recherché. Les marchandises européennes ne manquent pas dans la capitale de la Sibérie occidentale; notre auteur y a même trouvé du *porter* de Londres. Les objets manufacturés, tels que : draps, cotons, soie-

ries, etc., sont fournis par la Chine. Cette préférence provient, en partie, de leur prix peu élevé, et en partie, de l'habileté avec laquelle les marchands chinois savent adapter leurs assortimens aux besoins du pays. Tobolsk fait directement le commerce avec Tashkend et par son entremise avec les autres principautés ou khanats du Turkestan. Autrefois des caravanes de plusieurs milliers de chameaux arrivaient tous les ans à Omsk, à Petropaulowsk, à Orenbourg, et dans d'autres villes frontières de la Sibérie occidentale; mais aujourd'hui les fruits secs de Bokhara, les châles précieux, le coton en laine, et les autres productions des contrées méridionales, sont portés, comme nous l'avons dit plus haut, en droiture à Nijni-Novgorod, au centre même de l'empire russe. Toutefois il arrive encore que, de loin en loin, de petites caravanes descendent des frontières de la Sibérie avec des peaux de loutre et de chiens marins, des toiles et du fer en barre. Les marchands, qui sont pour la plupart des Tatares, s'assemblent à Semiyarsk, près des sources de l'Irtuish, à environ 240 lieues sud-est de Tobolsk. Leur départ a lieu au mois de mai, quand les mares et les ruisseaux du désert ne sont pas encore tout-à-fait desséchés.

De Semiyarsk à Tashkend, ils comptent deux mois de voyage. Pendant les 80 premières lieues, la route traverse un pays sauvage et montagneux qui se prolonge jusqu'à ce que l'on ait passé les dernières croupes des monts Karkaralin, qui sont couverts de pins, de saules et de peupliers noirs. Les épais taillis de ces montagnes servent de repaire aux ours et aux sangliers; mais lorsqu'on les a franchies, les forêts disparaissent et l'on n'aperçoit plus d'arbres qu'aux approches de Tashkend. C'est alors que l'on trouve pour la première fois une espèce de tamarisc dont la vue fait toujours une impression agréable sur l'esprit des voyageurs, car elle leur annonce le commencement d'une nouvelle région végétale et le voisinage d'une contrée plus gaie et plus verdoyante. Cependant avant d'arriver aux tamariscs, il faut traverser la rivière

de Chui, la seule qui arrose ces steppes, mais que l'on ne peut pas toujours passer, à cause de l'inconstance et de l'impétuosité de ses eaux. Les touffes épaisses de roseaux qui garnissent ses bords, servent de retraite à des tigres, des onces et à d'autres animaux de la famille des *felis*. Leur chasse est le principal divertissement des Kirgises, qui, du reste, sont eux-mêmes plus à craindre pour les voyageurs que les bêtes féroces qu'ils poursuivent.

Quand la caravane est arrivée aux tamarisces, elle commence à gravir la montagne du Karatau, du sommet de laquelle on distingue les monts Alatau et la campagne de Tashkend. Quoique accoutumés à supporter alternativement tous les extrêmes de la température, les Sibériens se plaignent vivement de l'excès de chaleur qu'ils souffrent à Tashkend. En effet, après un printemps brillant et court, les ardeurs de l'été ne tardent pas à venir tout dessécher. L'industrie de l'homme empêche seule que le pays soit un désert affreux. Tous les végétaux qui croissent à Tashkend : le mûrier, qui sert à nourrir les vers à soie; les arbres fruitiers et jusqu'à ceux que l'on abat pour le chauffage, sont tous plantés dans des jardins, et arrosés par des canaux qu'alimente la petite rivière de Cherduik, dont il faut aller chercher les eaux à cinq lieues de la ville. On assure que les habitans les plus riches se livrent aux travaux des champs. Le coton, qui est d'une qualité supérieure, forme le seul objet de commerce de Tashkend avec le nord. Plus de la moitié de la population est occupée dans les manufactures; mais leur mode de fabrication est si arriéré et si grossier, que les Russes s'efforcent de leur faire acheter des étoffes fabriquées avec leur propre coton.

S'il faut en croire les renseignemens que le professeur Erman a recueillis en Sibérie, la ville de Tashkend contiendrait 80,000 habitans; mais ce nombre paraît fort exagéré, de même que celui de 60,000 auquel il estime les esclaves russes dans le Turkestan. Quelques-uns de ces esclaves sont des condamnés, échappés des mines de Nerschinsk; mais la plupart

sont des serfs fugitifs qui, se livrant à leur goût pour le vagabondage, tombent dans les mains des Kirgises et sont vendus par eux à leurs voisins du midi. Indépendamment de ces Russes, le Turkestan renferme plusieurs milliers d'esclaves volés dans les pays voisins, et surtout aux frontières de la Perse. Les tribus nomades, plutôt que de rester oisives, s'engagent volontiers dans le commerce des esclaves et s'enlèvent réciproquement leurs enfans. Quand une compagnie de Kirgises va visiter une horde amie, les femmes se mettent à courir en poussant des cris comme des poules qui gloussent pour rassembler leurs poussins; elles renferment leurs enfans dans une tente et se placent toutes ensemble devant l'entrée pour y monter la garde jusqu'au départ de leurs compatriotes et amis. Un Kirgise, qui était au service de notre auteur, avait été dans son enfance entraîné loin de sa demeure et vendu par son propre père. Il se maria à Tobolsk, et se dédommagea en vendant à son tour ses enfans pour quelques centaines de roubles.

La bonne société de Tobolsk aime beaucoup la danse, et les dames accompagnent, en chantant, les figures des contredanses et des galops. Grands amateurs de fêtes et de cérémonies, les Tobolskois saisissent toutes les occasions : ainsi, le mariage donne lieu à quatre cérémonies différentes il y a d'abord *la première entrevue*, *la convention*, puis *le serrement de mains*, et enfin *le festin de la vierge* qui; termine les rites nuptiaux. Lorsque, vers la fin d'octobre, la neige tombe avec abondance, une joie universelle se répand à Tobolsk: c'est comme un beau jour de printemps dans nos contrées occidentales. Plus tard, quand les rivières sont complètement gelées, et qu'une épaisse couche de neige recouvre toutes les inégalités du terrain, alors les communications s'ouvrent; alors commence une vie de tumulte et de plaisir. Le soleil ne semble poindre à l'horizon que pour marquer le nombre de jours qui s'écoulent. Le 22 novembre, l'hiver ayant décidément établi son empire, le docteur Er-

man, enveloppé de fourrures et de peaux de daim, monta dans son traîneau et partit pour le cercle polaire en suivant la surface gelée des rivières d'Irtuish et d'Obi. Les nombreuses fentes que présente la glace au commencement de l'hiver causent toujours une vive inquiétude aux chevaux. Ils ralentissent le pas en approchant de ces fentes ; puis ils reniflent et grattent du pied, pour tâter la solidité de la glace, et quand ils se sont assurés qu'ils n'ont rien à craindre, il reprennent leur course avec un élan qui semble indiquer qu'ils comprennent le danger auquel il viennent d'échapper.

A Sabolsk, non loin de Denjikowo et presque sous le 60° parallèle de latitude, les habitans dirent à l'auteur que le froment et l'orge rendaient quarante pour un sur le sol fertile inondé par la rivière. Il y a sans doute de l'exagération dans ce calcul, dût-on même ne point tenir compte de l'incertitude des récoltes ; néanmoins, il est positif que l'énergie des Russes crée des résultats meilleux. Notre auteur les a trouvés partout confortablement logés et vivant dans une abondance qu'ils prennent toujours plasir à partager avec les étrangers. Un pêcheur de Samarovo, près du confluent de l'Irtuish et de l'Obi, habitait une maison à deux étages, dont les fenêtres étaient garnies de carreaux de verre. « La nuit était avancée quand nous y arrivâmes, dit le docteur Erman, mais on ne voulut pourtant pas nous laisser coucher sans souper ; et pendant que les femmes préparaient le repas, notre hôte qui nous parut fort satisfait de son sort entra avec nous dans quelques détails sur sa fortune. Il nous dit qu'il avait eu le courage de dépenser 3000 roubles pour sa belle maison ; car il avait une confiance entière dans la rivière, à laquelle il devait tout ce qu'il possédait. La *proximité* de la ville de Tobolsk rendait certain le débit de sa pêche ; la distance n'est, en effet, que de 460 verstes (120 lieues) en hiver et de 560 verstes (146 lieues) en été.

Samarovo est la limite méridionale des émigrations d'hiver de l'élan et du renne. Un petit nombre de familles ostiaques

étaient descendues à une quarantaine de lieues plus bas que leurs sauvages voisins. Tout dans leur extérieur annonçait un peuple ichthyophage; leurs vêtemens étaient faits de peaux de poissons, et, afin de les rendre souples et imperméables, il les avaient enduits d'une si grande quantité d'huile que l'odeur en était tout-à-fait insupportable. Il était assez singulier de rencontrer chez ces septentrionaux si dégoûtans la craintive pudeur des nations du midi. Le docteur Erman ne put s'empêcher de rire, quand il remarqua le soin que les femmes ostiaques mettaient à se couvrir le visage en présence d'étrangers. Il osa prendre la liberté de soulever le voile dont se couvrait une de ces amphitrites sibériennes, mais celle-ci se fâcha sérieusement. Toutes les tentatives des Russes pour convertir ces peuples au christianisme ont été jusqu'ici sans résultat; ils se bornent à ajouter les rites de leur nouvelle religion à ceux de l'ancienne.

Quand on avance davantage vers le nord, les tribus aborigènes offrent une apparence moins misérable. A une trentaine de lieues de Samarovo, dans une île formée par les deux grands bras de l'Obi, le docteur Erman trouva une famille d'Ostiaks, qui vivaient dans une sorte d'aisance et qui conservaient leurs coutumes et leur industrie nationales, sans y mêler aucune imitation de celles des Russes. Leurs occupations étaient la chasse et la pêche; au printemps, ils poursuivaient le renne; le renard en toute saison. Ils montrèrent à notre auteur une peau de marte qu'ils avaient prise depuis peu, et qu'ils conservaient dans une boîte commme un trésor précieux : c'était la moitié de leur *yasak* ou tribut annuel. Sa teinte un peu jaune, qui en diminuait la valeur, provenait, d'après eux, de ce qu'il y avait eu trop de lumière dans le bois fréquenté par cet animal : en effet, leurs forêts avaient été, depuis peu, éclaircies par un de ces incendies qui ravagent si souvent les bois de la Sibérie. Les Russes les attribuent au frottement des branches des arbres les unes contre les autres, ou bien à la foudre. Ils peuvent aussi être causés par les

herbes des steppes que l'on brûle, ou par la négligence des chasseurs qui laissent après eux des cendres mal éteintes. On voit souvent une forêt en flammes sur une étendue de 16 à 20 lieues; et quand ces flammes sont éteintes, les bois ne reprennent pas toujours leur ancien caractère ; les jeunes arbres qui poussent ne sont plus des pins majestueux, mais des bouleaux et des trembles.

Ce fut chez ces Ostiaks que notre auteur vit pour la première fois des chiens élevés exclusivement pour être attelés aux traîneaux. Ils étaient de la taille d'un grand épagneul blanc, avec une ou deux taches noires sur le corps ; leurs oreilles, dont la pointe est noire, étaient bien dressées et leurs queues touffues se déroulaient avec grâce. Tous leurs mouvemens étaient pleins de vivacité. Ces pauvres animaux sont traités avec beaucoup de dureté, en récompense de leurs indispensables services. Pendant qu'ils sont jeunes, ils sont choyés et caressés, mais plus tard on les met à la porte; obligés de chercher eux-mêmes un abri, ils sont punis sévèrement toutes les fois qu'ils essaient de rentrer dans le confortable logement qu'ils occupaient jadis. Ils apprennent bientôt à se creuser, non loin de la cabane, un lit dans la neige, que la chaleur de leur corps fait fondre; c'est là leur seule demeure pendant les grands froids de l'hiver; ils n'ont pour toute nourriture que du poisson, et encore ne leur donne-t-on à manger qu'une fois par jour.

Les Ostiaks n'attèlent que deux chiens à leurs traîneaux, mais chez les Sibériens orientaux on voit souvent des attelages de dix ou douze têtes. Quand on les appelle, ils obéissent, mais évidemment à contre-cœur. L'homme leur soulève les pattes de derrière et leur passe autour du corps un nœud coulant qui, en s'attachant à leur poitrail, les lie au traîneau. Quand le signal est donné, ils partent en hurlant et en se débattant; bientôt cependant le traîneau glisse rapidement et le bruit cesse, ou pour mieux dire les chiens se taisent et l'on n'entend plus que la voix du conducteur.

A 61° 45' de latitude, à 40 lieues environ de Samarovo, se trouvent les *sosnowie yurtui* ou maisons des pins ; et notre auteur, en contemplant les beaux arbres d'où ce lieu tire son nom, ne put s'empêcher de réfléchir à la fausse idée que l'on se fait en Europe du climat de la Sibérie. Le tronc d'un arbre couché par terre avait 80 pieds de long. Les maisons ou cabanes situées sous ce majestueux bosquet ressemblaient à des boîtes carrées; elles étaient construites avec de grosses poutres bien recouvertes d'argile, et leurs toits étaient plats. A côté de chacune de ces maisons, il y avait un magasin pour les provisions, élevé sur quatre grandes perches, à une hauteur considérable; une autre perche, avec des entailles servait d'échelle pour y monter. Le grand nombre de chiens toujours affamés dont ces hameaux sont remplis, oblige ces pauvres gens à prendre de telles précautions. Parmi les colons russes établis sur les bords de l'Irtuish, il n'y a que les plus riches qui garnissent de verre les carreaux de leurs fenêtres : les autres se servent de talc ; les Ostiaks remplacent l'un et l'autre par des peaux de poisson bien huilées ; mais ici, sous ces grands pins, les fenêtres des cabanes étaient closes avec de la glace.

Beresow, à 168 lieues nord de Tobolsk en droite ligne et 240 lieues par les routes, est un établissement de grande importance pour le commerce des fourrures. Il est habité par un petit nombre de marchands distingués et par des personnes exilées pour des délits politiques. Quand le docteur Erman arriva à Beresow; il était minuit, et tout à l'entour régnait l'ombre diaphane d'une nuit septentrionale. Il lui sembla qu'il était parvenu à la dernière extrémité de la terre habitable. La campagne était triste et déserte ; les maisons à moitié ensevelies sous la neige étaient entourées d'un silence profond; et nulle part on n'apercevait la trace d'êtres vivans ; mais cette impression pénible s'efface dès qu'on pénètre dans l'intérieur des maisons ! Une hospitalité sincère et désintéressée est la première vertu des habitans. L'étranger est

placé sur le siège d'honneur, immédiatement au-dessous des images sacrées. L'appartement dans lequel il est reçu est, à la vérité, assez mal meublé; mais on s'empresse de lui apporter du vin et des confitures; puis on étale devant lui divers objets curieux, que ces hommes barbus montrent, en témoignage de la vérité des récits qu'ils font. A Beresow, les magasins ne renferment que des peaux de rennes et des objets d'un volume considérable; mais toutes les marchandises de prix se gardent à la maison. Dans la pièce consacrée à cet usage, on voit pêle-mêle, dans la plus étrange confusion, des fourrures de toute espèce, des fusils, des couteaux, des caisses de thé, des os de mammouth, des vêtemens russes, de l'eau-de-vie, du vin de Madère, des sachets de castoréum, des aiguilles, des fruits secs de Bokhara, du tabac, etc.

C'est à Beresow que les trois favoris de Pierre-le-Grand: Osterman, Dolgorouky et Menzikoff terminèrent leurs jours. Ce dernier se livra à la plus haute dévotion et bâtit de ses propres mains une église dans laquelle, par esprit de pénitence, il remplit les fonctions de sonneur de cloches. Il fut enterré en 1729 devant la porte de cette petite église, et ses restes y demeurèrent presque oubliés jusqu'en 1821, quand le gouverneur de Tobolsk, à la prière de Dimitri Kamensky, auteur d'une histoire biographique des contemporains de Pierre Ier, fit ouvrir la tombe. On y trouva le corps, qui avait été déposé profondément au milieu de la terre gelée, dans un état de parfaite conservation, et il fournit des reliques à tous les nombreux descendans et admirateurs de ce Menzikoff qui après avoir commencé par être garçon boulanger, vendant des petits pains chauds dans les rues de Moscou, était devenu premier ministre de Pierre-le-Grand, et avait failli être beau-père du czar Pierre II.

Après avoir respiré pendant plusieurs jours le parfum du poisson sec, du castoréum et des peaux de rennes fraîchement dépouillées, après avoir éternué en se chauffant devant des feux de bois de laryx, dont la fumée pénétrante irrite à-

la-fois les yeux et le nez, notre voyageur fut agréablement surpris, lorsqu'en arrivant à Obdorsk, le 8 décembre au point du jour, son odorat fut frappé par la vapeur du pain qui, dans l'air calme et froid, se faisait sentir à une distance considérable. Quand il entra dans la maison de la personne à laquelle il avait été recommandé, il trouva tous les habitans occupés à cuire du pain pour la prochaine foire. Obdorsk, située presque sous le cercle polaire, et à vingt lieues de l'embouchure de l'Obi, est un point d'une très haute importance pour les marchands de fourrures russes; car il est le centre du commerce avec les tribus qui parcourent le pays, depuis Archangel jusqu'au Yeniseï. Ces chasseurs nomades commencent à se rassembler autour de la ville au mois de décembre, mais le commerce n'est dans toute son activité qu'en février, époque où les Ostiaks du district de Beresow viennent aussi y apporter leur *yasak* ou tribut de peaux.

Non loin d'Obdorsk, notre auteur trouva le pilote Ivanhoff, qui était occupé depuis sept ans à faire le relevé des côtes de la mer Glaciale, entre les rivières de Petchora et d'Obi; mais comme il n'avait d'autre instrument qu'une boussole, et d'autre moyen de mesurer les distances, qu'en calculant approximativement le chemin qu'il avait fait dans un traîneau, on conçoit que son travail ne pouvait offrir une bien grande exactitude. Cependant l'importance de la pêche dans les rivières de la Sibérie devrait bien engager le gouvernement russe à faire faire de bons relevés hydrographiques de leurs embouchures. Sans parler des poissons qui vivent toute l'année dans les eaux douces, il y a beaucoup d'espèces qui commencent à remonter l'Obi dans la première semaine de juin, immédiatement après la débâcle. Les plus importantes sont l'esturgeon et le saumon. Ceux-ci remontent les fleuves depuis la mer jusqu'à leurs sources, pendant cinq à six cents lieues. Il paraît que les diverses espèces de poissons qui quittent ainsi la mer sont poussées par le même in-

stinct, et que si les unes remontent plus haut que les autres, cela tient à leur plus grande vigueur, qui leur permet de nager plus long-temps. Les poissons les plus forts qui forment l'avant-garde peuvent arriver aux sources dans l'espace de quelques mois; ceux qui restent en arrière et qui demeurent au milieu de la rivière jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait prise par les glaces, meurent de la crampe, au dire des pêcheurs; mais il est probable que le manque d'air atmosphérique est la véritable cause de la mortalité qui commence à régner parmi eux au mois de janvier. Ils se pressent alors en si grand nombre sur les bords vaseux du fleuve que les pêcheurs adroits les prennent avec facilité. Les Ostiaks font descendre un grand panier par un trou percé dans la glace et le remontent au bout de quelques minutes plein de poissons. Ils prennent souvent ainsi des esturgeons de six pieds de long. Les Russes font entrer le poisson dans leurs filets au moyen de boules d'argile chauffées au feu. qu'ils déposent sur le bord de la rivière.

Les Russes de Tobolsk qui possèdent d'abondantes pêcheries sur la partie basse de l'Obi, évaluent de la manière suivante la proportion des différentes espèces de poissons qu'ils prennent. Pour un esturgeon ils ont six saumons *nelms*, 80 saumons *muksums*, et 104 petits poissons. Le poids de ces diverses espèces est dans la proportion suivante : 5, 7, 42 et 112. Le poids moyen d'un esturgeon est de 50 livres. Quant au produit total de ces pêcheries, on ne peut le calculer que très approximativement; mais, en supposant que les 60,000 habitans aborigènes du gouvernement de Tobolsk consomment par jour une livre de poisson chacun, et les 480,000 Russes un tiers de livre, on trouvera une consommation annuelle de 113 millions de livres ou de 26 millions de poissons; mais ce calcul ne fait connaître qu'une très petite partie des poissons qui remontent annuellement l'Obi.

Indépendamment des pelleteries de divers genres les Russes

achètent des naturels, à la foire d'Obdorsk, des quantités considérables d'ivoire fossile ou défenses de mammouth (on en trouve parfois du poids de 250 livres chaque); du duvet, et environ 50,000 peaux d'oie avec les plumes. D'Obdorsk, le docteur Erman fit une excursion vers les montagnes du nord-ouest; mais il ne put y pénétrer fort avant. Le froid d'ailleurs était excessif; le thermomètre descendait à 36° centig. Au-dessous de zéro. En parlant des Ostiaks, il nous apprend qu'il les a trouvés partout obligeans, intelligens et honnêtes; leur probité est même passée en proverbe chez les Russes. Ils ne violent jamais le serment qu'ils ont prêté, la main posée sur la tête d'un ours, animal pour lequel ces tribus ont toutes une espèce de vénération religieuse, ce qui ne les empêche pas de le tuer. Un Ostiak, armé d'un couteau attaché à une longue perche, ne craint pas d'attaquer un ours de huit pied de long.

(*Monthly Review.*)

Scènes de la vie maritime.

—

UN DUEL SUR LES VERGUES.

Parmi les navires mouillés dans la rade de Portsmouth, on remarquait *l'Hirondelle*, sloop gréé en brick et portant dix-huit canons avec cent hommes d'équipage. Quelques jeunes officiers de ce bâtiment, qui avaient obtenu la permission de descendre à terre, sortaient gaîment d'une taverne située près de la mer, lorsqu'ils se virent accostés par une vieille femme faisant métier de dire la bonne aventure. La Bohémienne, en apercevant ces jeunes gens, se douta bien qu'il y aurait pour elle une aubaine de quelques shillings dans cette rencontre; aussi, faisant sa plus gracieuse révérence, elle s'écria en passant près d'eux :

« Ou je me trompe bien, ou je salue dans ce moment quelques-uns des futurs amiraux de la marine britannique. »

Les jeunes marins à qui s'adressait cette gracieuse apostrophe étaient le commis aux vivres, Saveoune; le capitaine d'armes, Flintstone; un joli enseigne, au teint frais, aux cheveux bouclés, Harry Darever, et Swimkin, second du lieutenant : tous appartenant à *l'Hirondelle.*

Saveounce était un fat mal élevé, ayant la louable ambition de se faire passer pour homme comme il faut, et ne se doutant guère qu'il y réussirait difficilement à la manière dont il s'y prenait. Il était avide, mais pas encore avare comme c'est trop souvent le cas des employés de sa classe. Agé seulement de vingt-deux ans il avait tout le temps de

devenir aussi ladre qu'aucun des commis aux vivres, qui, de temps immémorial, ont le privilège de s'enrichir en rognant les rations de l'équipage. En attendant, présomptueux jusqu'à l'impertinence, il était fort amoureux de sa plate figure. Flintstone avait l'extérieur d'un homme dur. Comme il devait son grade à sa bonne conduite, il était fier de son importance à bord de *l'Hirondelle*, et peut-être même du rôle qu'il remplissait dans le monde. Toutes ses idées de morale se rapportaient à l'exercice de ses fonctions, et il semblait avoir réglé tous ses sentimens d'après les instructions du *Manuel de l'Artilleur*. Si Harry Darever n'avait pas eu un cœur excellent, c'eût été l'être le plus insupportable du monde. N'obéissant jamais qu'à l'impulsion du moment, il était heureux pour lui et pour les autres que presque toutes ses impulsions eussent un but honorable.

Quant à M. Swimkim, le second du lieutenant, il mérite que nous consacrions quelques phrases de plus à son portrait : c'était un gros garçon, joufflu, simple, et tendre comme une bergère écoutant une romance ; ses grands yeux bleus se mouillaient de larmes à la vue de la moindre scène de misère ou de douleur. Il donnait toujours ; *non* était pour lui un mot impossible. Vous pouviez vous amuser pendant une heure à ses dépens, sans qu'il y prît garde ; il était le premier à rire avec vous ; il vous remerciait de votre malice, ou plutôt de votre cruauté, car il y avait cruauté à abuser de cette âme candide ; mais garde à vous s'il s'apercevait que vous lui aviez prêté un rôle ridicule. Alors il fronçait le sourcil, vous regardait de travers ; et, prenant avantage de sa force athlétique, il vous faisait payer cher l'injure dont vous l'aviez rendu victime : malheur à qui tombait sous sa lourde et robuste main ! il courait risque d'être assommé jusqu'à ce que Swimkim, repentant d'avoir été trop loin à son tour, se mît à faire les avances de la réconciliation.

La rusée sorcière devina, avec son instinct de Bohémienne, qu'elle avait dans Swimkim une dupe complaisante. Il fut le

premier à lui tendre et ouvrir sa large main droite, qu'elle saisit de ses doigts crochus, plus semblables aux griffes d'un vautour qu'à des doigts de femme. Il fallait voir avec quelle dévotion il l'écoutait lui prédire une longue vie, les grades les plus élevés, la richesse, une compagne belle et sage, des enfans au teint de rose, etc., etc. Swimkim, à chaque nouvelle prédiction qui lui était faite, tirait avec reconnaissance un shilling de sa poche, et en donna ainsi jusqu'à sept, persuadé qu'il n'avait jamais mieux placé son argent.

Pendant cette séance de chiromancie, sans respect pour la devineresse, le commis aux vivres, qui se piquait d'être un esprit fort, n'avait cessé de rire et de railler. La vieille lui lançait en vain des regards féroces; rien ne pouvait lui imposer silence. Quand la sibylle eut rendu Swimkim le plus heureux des hommes, elle se tourna d'un autre côté pour séduire une nouvelle dupe; mais, à la physionomie endurcie du maître canonnier, et à l'air malicieux de l'enseigne, elle vit qu'elle n'avait rien à attendre d'eux; aussi, se préparait-elle à s'en aller, lorsque Saveounce l'arrêta : « Holà! hé! lui cria-t-il, la vieille! je suis plus fort que toi pour dire la bonne aventure : montre-nous ta main et je t'apprendrai si tu sera brûlée cette année? Dispense-toi de me faire les gros yeux et de grommeler. Je ne te demanderai rien pour ma prédiction; au contraire, je veux te la payer. Allons, voyons! es-tu trop fière pour gagner quelques shillings? Donne-moi ta main, te dis-je, et j'y mettrai plus que tu ne penses et plus que tu ne mérites. »

La cupidité de l'Egyptienne surmonta sa répugnance; avec un regard de défiance, elle tendit enfin son bras flétri et ouvrit cette ramification de tendons et d'os décharnés qui lui servaient de main. Saveounce la saisit dans la sienne, feignit de l'examiner; y cracha dedans, et la refermant soudain, se mit à éclater de rire au nez de la vieille.

Mais son triomphe, après cette grossière plaisanterie, ne dura guère : la Bohémienne se redressa avec une violence

convulsive ; on eût dit qu'elle se dégageait tout-à-coup des soixante hivers qui pesaient sur elle, tant elle parut grandie et terrible ! Après cet effort diabolique, elle tomba à genoux, et dans cette attitude, appela les malédictions de Dieu sur l'homme qui l'avait outragée. Il y eut quelque chose de si solennel dans cette invocation, et de si énergique dans les termes d'opprobre dont elle se servit, que Saveounce pâlit et ne put s'empêcher de chercher à la calmer, en lui disant d'un ton presque suppliant : « Ma bonne mère!....

— Ta mère ! répéta la vieille, la mère d'un misérable tel que toi !... J'aimerais mieux être la mère du crapaud ou d'un reptile plus dégoûtant encore... Oses-tu bien parler de mère ! la tienne fut une vagabonde et une sale mendiante, un vase d'abomination foulé aux pieds de la multitude.... Ta mère !... tiens, regarde, je vais déshonorer sa tombe !... » Et, se traînant sur les genoux, elle essuya sa main sur une motte de gazon.

« Mais toi, misérable, continua-t-elle, après cet acte de mépris, pillard des morts, voleur des matelots, je te prédis qu'avant une semaine, tu seras pendu, comme un lâche coquin, aux vergues de ton bâtiment, et j'atteste le ciel de la vérité de ce que je t'annonce. Fais venir un prêtre aussi vite que possible, entends-tu ? prie, prie, prie, et peut-être Dieu pourra te pardonner... Dieu le peut ; moi, jamais, jamais ! Prépare-toi aux vergues... repens-toi et sois pendu... aux vergues, te dis-je ; souviens-toi des vergues ! »

A ces mots, elle s'en alla, continuant à marmoter des menaces et des malédictions. Notre esprit fort resta pâle et déconcerté. Flintstone, qui, en sa qualité d'Ecossais et de marin, avait sa double dose de superstition, commença très sérieusement à conseiller au pauvre commis aux vivres de réformer sa vie, d'appeler un prêtre, de lire sa Bible et de mettre ordre à ses affaires, parce que de pareilles prédictions, prononcées par une vieille de cet âge, ne l'étaient jamais en vain. Le jeune enseigne Darever, riant aux larmes et sans

chercher à contenir sa bruyante gaîté, demanda au malheureux *condamné* de lui céder quelques-unes de ses hardes, « car, lui disait-il, mon cher, vous ne pouvez les emporter avec vous dans l'autre monde. » C'en était déjà assez pour faire perdre patience à Saveounce ; lorsqu'à son tour, Swimkim, le bon et honnête Swimkim, lui offrit ses consolations.

« Ainsi, mon pauvre Saveounce, vous serez pendu.

— Allez au diable ! répondit Saveounce...

— Ah ! Saveounce, mon cher Saveounce, songez au salut de votre âme, ne parlez pas si légèrement d'aller au diable, mon ami ; réfléchissez-y bien, et traitez mieux un camarade ; souvenez-vous des heures de plaisir que nous avons passées ensemble ! Quant à moi, je vous regretterai franchement, je vous jure : qui me chantera maintenant notre fameux refrain, que vous aviez appris d'un prisonnier français ?

Quand on est mort, c'est pour long-temps.

— Je vous dis d'aller au diable, imbécille que vous êtes, répéta Saveounce.

— L'entendez-vous ? quelles paroles impies ! et cela, quand il n'a plus huit jours à vivre. Saveounce, mon cher Saveounce, quoi que le monde en dise, je crois que les commis aux vivres ont une âme à sauver comme les autres ; si vous avez quelque chose sur la conscience, ne mourez pas en pécheur endurci... faites une fin chrétienne, mon cher Saveounce, et confiez-vous à la miséricorde divine.

— Si vous ne cessez pas ces niaiseries dévotes, je vous ferme la bouche avec mon poing.

— Allons ! encore ! que d'humeur, parce qu'il est sûr d'être pendu ! Vous feriez mieux, mon ami, de me donner la liste des parens à qui vous desirez que j'écrive après le fâcheux évènement ; je vous promets de leur en faire part avec toute la délicatesse possible... »

Saveounce frappa du pied, grinça les dents et mit le poing sous le menton de son charitable ami, sans pouvoir parler,

tant la colère l'étouffait. L'autre ne fit que hocher la tête et continua ses condoléances avec un sourire de compassion :

« Mon cher Saveounce, vu l'état où vous êtes, je puis tout souffrir de vous ; oui, vous me frapperiez, je ne dirais rien, je crois, à moins que le coup ne fût trop fort. Allons, mon pauvre ami, ajouta-t-il, en lui appuyant la main sur l'épaule avec un geste caressant et un air de bonne humeur qui indiquaient qu'il aurait voulu à-la-fois le consoler et le distraire, l'exhorter et le faire rire ; allons, prenez votre parti, et pour l'honneur de vos camarades, puisque vous devez être pendu, promettez-nous de l'être pour quelque chose qui en vaille la peine, sans souiller votre mémoire. Que ce soit pour quelque acte énergique : jetez le commandant par-dessus bord ; crevez un œil à l'amiral, et si vous aviez un vol à commettre, préférez, je vous prie, un vol à main armée, un vol sur la grand'route, à une escroquerie de petit filou : n'allez pas faire un faux billet de banque, ni.... »

Le commis aux vivres n'y tint plus, et sans laisser achever ces charitables avis, moitié sérieux, moitié plaisans, il appliqua sur la joue de son bienveillant consolateur un soufflet à poing fermé qui faillit le renverser par terre. Aussitôt, sans attendre le cartel, le belliqueux Flintstone se plaça à la gauche du commis aux vivres en se déclarant son témoin, et le joyeux enseigne, sans cesser de rire, prit la place équivalente à côté de Swimkim. Les deux adversaires se mirent en garde avec cet instinct du boxeur qui caractérise tout loyal sujet de sa majesté britannique.

Le combat eut lieu dans les règles, et au même instant, un troisième témoin apparut sur une éminence voisine : c'était la vieille Bohémienne, levant les mains avec un geste convulsif et poussant les cris d'une joie féroce, chaque fois que le poing musculaire de Swimkim retentissait sur les côtes de son faible antagoniste.

« Bravo ! s'écriait-elle, bravo ! mon bel enseigne ; bien frappé, mon bien-aimé des dames ; c'est cela, mon jeune

lieutenant. Hourra ! mon beau capitaine... vois chanceler cet insulteur de vieilles ; jette-le par terre , il glisse déjà dans son sang... encore, encore , mon commodore , un dernier coup pour me venger, mon amiral.... le voilà dans la boue ; oh ! le lâche, qui s'évanouit comme une fille malade ? »

Et la vieille Bohémienne avait dit vrai , car, au bout de dix minutes de coups donnés et rendus , le tendre mais robuste Swimkim avait mis Saveounce hors de combat.

La bonté naturelle du vainqueur reprit le dessus, lorsqu'il vit tomber et s'évanouir son camarade : il se pencha vers lui aussi affectueusement que si c'eût été son frère, s'accusant lui-même de cruauté et appelant à son secours jusqu'à la vieille sorcière, qui ne discontinuait pas de faire ses contorsions à cent pas du groupe.

Saveounce revint à lui , mais cruellement meurtri et défiguré ; il garda un morne silence et repoussa, avec l'air contraint de la rancune, les affectueuses avances de son antagoniste : les railleries farouches de la pythonisse irritaient encore sa rage concentrée. Le bon Swimkim s'adressa alors à elle pour la supplier de rétracter sa fatale prédiction ; mais la vieille : « Non, non , s'écriait-elle, à vous, à vous seul toutes les belles chances de l'avenir ; quant à lui , il sera pendu, oui , il le sera ! le cordier tisse en ce moment, dans le chantier, la corde de son supplice. »

Cette nouvelle malédiction sembla rendre quelques forces au malheureux Saveounce ; il ramassa une grosse pierre et la lança à la tête de la sorcière. Fut-elle atteinte ou non ? c'est ce qu'on ne put savoir, car son capuchon, sa mante rouge et toute sa personne disparurent de l'autre côté de l'éminence : on ne la revit plus, et Swimkim prétendit plus tard qu'elle s'était enfoncée sous terre. Dans ce moment, il renouvela encore une fois ses avances pour calmer le commis aux vivres ; mais il n'insista plus, lorsqu'il vit qu'elles lui étaient désagréables, et se contenta de le suivre d'un air triste , à quelques pas de distance, jusqu'à la porte de la ta-

verne, où les deux témoins le conduisirent en le soutenant par les bras.

Le soir Saveounce se fit transporter à bord dans un bateau, se glissa sans bruit à l'infirmerie et s'inscrivit sur la liste des malades pour donner le temps à son visage noirci de reprendre sa laideur naturelle.

Swimkim ne revint sur *l'Hirondelle* que le lendemain ; il n'avait rien perdu de ses couleurs vermeilles : son âme seule était blessée du long ressentiment de son camarade, et inquiète de la prédiction qui le menaçait. Cependant, il se remit à ses fonctions habituelles, toujours gai, toujours souriant, avec cet air heureux, signe certain d'un bon cœur.

Trois jours après cet évènement, et avant que Saveounce osât encore montrer au grand jour ses yeux pochés, *l'Hirondelle* reçut l'avis de se tenir prêt à mettre à la voile. Le capitaine Hilburn devait dîner avec l'amiral à bord du vaisseau-pavillon, recevoir de sa main les dépêches et partir après le dessert, arrangement parfait qui conciliait à merveille le bien du service et la nécessité de faire dîner les capitaines. C'était au mois de mai. Le capitaine Hilburn se rendit, à deux heures de l'après-midi à bord du *Royal-William*, car plusieurs personnages éminens se trouvant à Portsmouth où ils étaient venus faire une partie de plaisir, on avait pensé qu'un dîner serait meilleur en pleine mer dans une cabine au plafond bas, que dans la belle salle à manger du commandant en chef, à l'hôtel de High-Street : il ne faut pas disputer des goûts.

L'Hirondelle était mouillée sur la côte de l'île de Wight, et le premier lieutenant, jaloux de la propreté du pont, crut découvrir, dans quelques fragmens de roche épars çà et là sur la plage d'une petite anse de l'île, des matériaux excellens pour servir de *pierre sainte*. Tandis que le capitaine montrait son zèle pour le service en tenant compagnie aux convives de l'amiral, le lieutenant ne voulut pas rester en arrière de son chef, quoique dans une entreprise moins importante, et en

présence de spectateurs moins distingués. Il fit donc mettre à la mer notre grande chaloupe avec seize rameurs et appelant Swimkim, le bon et docile Swimkim, il lui dit :

« Vous voyez cette petite anse sablonneuse : rendez-vous-y avec la chaloupe, et si ces fragmens de roche que vous voyez çà et là sur la plage vous paraissent propres à nous servir de *pierre sainte* apportez-nous-en un bon nombre ; le sable aussi, s'il n'est pas trop grossier, nous serait utile..... Nous en aurons assez de trente ou quarante baquets. Mais, faites-y bien attention, ajouta le lieutenant en levant son index avec cet air qui recommande la prudence, tenez-vous au large pendant l'opération, et ne laissez pas descendre à terre un seul matelot sous aucun prétexte. »

A cette recommandation, le docile Swimkim répondit en portant la main à son chapeau et par les monosyllabes : « oui, lieutenant, » ce qui signifiait que les ordres qu'il recevait seraient ponctuellement exécutés.

On mit dans la chaloupe un marteau pour briser la pierre, avec deux seaux pour puiser le sable, et elle partit. Alors, le prudent lieutenant fit rapprocher le brick du rivage et se rappela que les lieutenans étaient forcés de dîner aussi bien que les capitaines. Laissons-le maintenant s'occuper de prouver la vérité de cet axiome maritime.

Les personnes étrangères à la marine ne savent peut-être pas ce que c'est que cette *pierre sainte* à la recherche de laquelle on envoyait une expédition de dix-sept hommes avec un officier. Je pourrais ici, si je n'étais généreux, disserter savamment sur les terrains volcaniques et les pierres ignées ; je pourrais parler des pumites et des trachites, et prouver que la ponce dont il est ici question renferme de feldspath vitreux, des lamelles de mica, du fer oxidulé magnétique, du pyroxène, du pléonaste, etc. Je me contenterai de dire qu'une pierre sainte est une espèce d'éponge pétrifiée une pierre ponce que nous appelons sainte (*holystone*), parce

que ceux qui s'en servent sont forcés de s'agenouiller pour cela.

Après cette explication, il me sera bien permis de faire remarquer combien sont heureux les trois officiers de *l'Hirondelle*. Voilà d'abord le capitaine Hilburn qui fait l'aimable avec les dames dans le salon de l'amiral; il a déjà dit à une miss de seize ans qu'elle ne doit par avoir peur de son épée, parce qu'il est trop bien élevé pour la tirer du fourreau devant les dames. Enchanté de ce qu'il croit être une plaisanterie à-la-fois badine et moqueuse, il parle à une beauté plus mûre du bonheur réservé à l'époux qui se balancera dans le même hamac avec elle; et c'est là, selon lui, une phrase de galanterie élégante. Tels étaient du moins les marins de l'autre siècle dans la société des dames, d'une timidité ridicule ou d'une liberté allant jusqu'à l'impudence quand vous aviez forcé le retranchement de leur réserve.

Si le capitaine était heureux, le premier lieutenant n'était pas à plaindre : ayant prouvé son zèle pour le service de sa majesté, il avait pour lui une bonne conscience et une excellente bouteille de rhum de la Jamaïque. Tandis qu'i mesurait les heures en sablant du grog au lieu de retourner le sablier, le temps s'écoulait vite, et chaque fois que le factionnaire frappait sur la cloche, il avouait qu'il venait d'additionner une demi-heure de plus à la somme de son bonheur.

Swimkim et ses dix-sept hommes étaient-ils heureux?..... Oh! plus heureux encore que tous les autres, trop heureux même pour que leur félicité ne fût pas près de s'épuiser. Que leur était-il donc arrivé? On s'était plaint en vain dans la chaloupe de la chaleur qui desséchait tous les gosiers : le scrupuleux second du lieutenant, fidèle à sa consigne, ne souffrit pas qu'on s'éloignât jusqu'à ce que les pierres fussent brisées et le sable chargé. Quand tout fut fini, Swimkim donna l'ordre de virer de bord; mais ce fut alors que tout l'équipage fit retentir en chœur la chanson favorite des marins :

Que le grog écume en mon verre
Sous le soleil qui nous éclaire ;
Le grog est le souverain bien,
Versez-m'en, le reste n'est rien !

Swimkim fit semblant de ne pas comprendre : « Allons, un seul verre de grog, nous n'en demandons pas davantage, commandant, osa dire un vieux matelot. Il y a une cantine à deux cents pas d'ici : nous pouvons tous courir et être de retour en moins de temps qu'on en met à hisser une voile ! » Ces braves gens avaient bien travaillé, et ils avaient soif; ils prièrent tant, et leur chef était si prompt à s'attendrir, qu'ils finirent par gagner leur procès. Swimkim céda. Il fut bien convenu qu'ils ne se feraient verser qu'un seul verre de grog pour chaque matelot ; et, de peur qu'ils n'abusassent de la permission, Swimkim se décida à les accompagner lui-même. Mais qui resterait dans la chaloupe pour la tenir à flot? c'était une difficulté : elle fut écartée par un des plus mauvais sujets de l'équipage, qui avait tout-à-l'heure résolu de déserter, mais qui, bon camarade, se sacrifia héroïquement aux plaisirs des autres. Tout étant réglé, Swimkim, souriant avec sa bienveillance accoutumée, marcha à l'assaut de la cantine, sans négliger néanmoins de promener un œil vigilant à droite, à gauche et à l'avant-garde. Dans la route, maints complimens affectueux vinrent chatouiller agréablement les oreilles du trop facile officier. Ses matelots avaient la délicatesse de ne pas les lui adresser directement, ils ne vantaient sa complaisance, son bon cœur et toutes ses vertus qu'en se parlant l'un à l'autre, mais en vrais marins, ils avaient bien soin que la brise portât chaque syllabe flatteuse à sa destination.

Voilà toute la compagnie à la cantine : « Messieurs, dit l'honnête Swimkim, je m'en rapporte à vous ; entrez, faites-vous servir. « Cockswain, ajouta-t-il en parlant au maître canotier, je vous charge de veiller sur la porte de derrière, afin qu'aucun de vos hommes ne s'éloigne. » Cela dit, Swim-

kim s'assit tranquillement sur le banc extérieur de la cantine pour savourer la douce émotion d'un chef qui s'acquitte de son devoir avec indulgence.

Swimkim avait résisté aux importunités respectueuses de ses matelots qui auraient voulu qu'il prît aussi un verre de leur boisson favorite; mais il avait à combattre une autre séduction. Cet après-midi du mois de mai réunissait toutes les douces influences des plus beaux printemps de la classique Arcadie : on respirait un air pur et embaumé ; le banc sur lequel s'était assis Swimkim était large et commode; devant lui la mer se déroulait en petites vagues d'argent; *l'Hirondelle* étalant la marée, glissait sans effort sous ses petites voiles, semblable à une gracieuse lady qui traverse une vaste pelouse; presque à ses pieds il voyait la chaloupe chargée des dépouilles de la plage et tenue à flot par le matelot très attentif à ses fonctions : tout enfin autour de lui proclamait le bonheur, la paix et la sécurité. La brise, en passant sur le petit jardin de la cantine, lui apportait sans cesse des émanations odorantes, et à quelques pas, il entendait l'harmonieux bourdonnement d'une ruche d'abeilles, qui seul aurait suffi pour donner envie de dormir à un homme moins content de son sort que ne l'était l'heureux second du lieutenant. Néanmoins, connaissant toute l'étendue de sa responsabilité, il continua de tenir les yeux ouverts, bien résolu de ne pas les laisser fermer par le sommeil.

Hélas! au bout de trois minutes il fut complètement endormi. En tout temps le brave jeune homme avait le sommeil facile; jamais docteur ne lui avait administré une seule de ces potions qui procurent un repos factice; jamais il n'avait eu besoin d'invoquer le dieu du sommeil : le dieu venait à lui de son propre mouvement, et en tout lieu, à toute heure, déployait volontiers sur sa tête ses ailes magiques. Combien d'heures de quart avait-il passées sous cette mystérieuse protection; ni le bruit des vents, ni le bruit des flots ne pouvaient le troubler : tout lui était couche et hamac; le pont humide,

l'affût d'un canon, n'importe; il dormait là d'un somme que les rois lui auraient acheté bien cher. Faut-il donc s'étonner que ce bon jeune homme eût fini par succomber aux douces influences du printemps, sur le large banc d'un cabaret de l'île de Wight. Quels songes il fit ce jour-là : il me les a racontés depuis. L'avenir de sa vie se dévoila tout entier à son imagination dans ce merveilleux commentaire des prédictions de la Bohémienne; mais, hélas! au moment où il allait entrer dans un port de l'Inde, en qualité d'amiral, et qu'il entendait retentir les salves qu'on devait à son grade, un coup de canon tiré de *l'Hirondelle* vint le réveiller. — Pourquoi ces nuages de fumée vomis par les sabords! pourquoi ces signaux multipliés! — Le malheureux! il avait dormi plus de trois heures!

Le soleil allait se coucher; la chaloupe, cette aimable chaloupe qui tout-à-l'heure dansait avec Swimkim sous les traits d'une belle dame, s'est laissé engraver sur la plage à un bon quart de mille de la mer, qui l'a abandonnée avec la marée descendante, et ce n'est pas la mer seule qui s'est montrée perfide : son gardien l'a désertée aussi; la voilà sur le flanc, chargée de pierres et de sable. Mais ce n'est pas tout encore : sur les seize hommes de l'équipage, quinze sont plongés dans une ivresse brutale, et le seizième est d'une gaîté presque impertinente. Ce ne fut pas sans peine que tout ce monde fut ramené à la chaloupe; mais incapables de travailler, les matelots ivres se mirent à dormir, pendant que le canon continuait à gronder à bord de *l'Hirondelle* et que le même exercice commençait à bord du vaisseau amiral.

Laissons le pauvre Swimkim désespéré; laissons-le relever à coups de pieds ses hommes ivres, et retournons auprès du capitaine Hilburn, qui savoure le bouquet du vin de Bordeaux avec l'amiral et ses nobles convives. A six heures et demie, une chaise de poste roulait dans les rues de Portsmouth, amenant un courrier du ministre et les dépêches attendues. On ne perd pas un moment; le canot de l'amiral

est armé, et à sept heures moins un quart, l'ordre de départ est remis aux mains du capitaine Hilburn, avec l'injonction de faire diligence. Après un dernier verre de vin, le capitaine prend congé de son chef, fait donner le signal à *l'Hirondelle* et se rapproche du vaisseau-pavillon. A sept heures il était à bord.

Mais ô contre-temps! tout est là en désarroi et en confusion : comment mettre à la voile avec dix-sept hommes de moins; et la chaloupe? Personne ne s'était inquiété de surveiller les mouvemens de l'embarcation envoyée à la recherche des *pierres saintes*. Bom! Bom! faisait toutes les cinq minutes le canon de l'amiral rappelant à *l'Hirondelle* qu'il lui est enjoint de partir au plus vite pour sa mission. Bom! Bom! les signaux de *l'Hirondelle* avertissent sa chaloupe qu'on l'attend avec impatience. Le capitaine était furieux : il ôtait son chapeau, le jetait en l'air, et quand il retombait sur le pont, il l'écrasait sous ses pieds. Pas de doute que l'amiral et ses nobles hôtes ne fussent occupés à examiner les mouvemens de son brick. Et lui qui avait promis qu'on admirerait son activité. Dans cette demi-heure de colère, il envoya trois fois son lieutenant aux arrêts, et trois fois il lui fit dire de revenir à son poste. «Qu'on charge à boulet le canon des signaux,» s'écria-t-il enfin. Il avait perdu la tête.

Or l'amiral, mouillé à Spithead, ne pouvant comprendre la cause de cette désobéissance à ses ordres ou de ce singulier retard, fit cesser les signaux et taire le canon. Nous vîmes qu'on armait sa chaloupe et qu'on la mettait à la mer; ce mouvement rappela le capitaine à la raison. Il fit alors ce qu'il aurait dû faire dès le principe; il ordonna qu'on armât tous les canots, pour aller chercher la chaloupe engravée, Swimkim au désespoir, et ses dix-sept matelots ivres. Il ne fut pas facile de mettre la chaloupe à flot; il fallait d'abord la débarrasser des pierres saintes et du sable, puis transporter les hommes; mais enfin on y parvint.

Pendant que notre ami Swimkim allait et venait sur la plage

pour hâter cette opération, il eut plusieurs fois l'idée de se jeter à l'eau : le premier lieutenant le lui conseillait, et s'il résista, ce furent les prédictions de la Bohémienne qui l'en détournèrent. Sa foi en elle lui sauva la vie ; il résolut de faire face au danger, pour mourir un jour amiral.

Enfin, toute la procession des canots remonta à bord ; les ivrognes furent hissés comme des sacs de son, et mis aux fers pour cuver leur grog ; quant à Swimkim, il garda les arrêts. Heureusement, tout cela fut fait avant que la chaloupe de l'amiral pût nous aborder, et elle était encore à un demi-mille de nous lorsque *l'Hirondelle* put s'éloigner à toutes voiles, se souciant peu de recevoir un messager qui avait ordre peut-être de démettre notre capitaine de ses fonctions. Quand la nuit vint, nous étions déjà loin, bien loin dans la Manche.

Pendant cette nuit, le pauvre Cymon Swimkim ne fit que se retourner dans son hamac, et pour la première fois de sa vie il connut ce que c'était que l'insomnie. Le capitaine, homme sévère sur la discipline, lui avait fait annoncer que le lendemain à midi précis il le dégraderait, le ferait monter à la tête du grand mât, et terminerait ces importantes cérémonies par l'administration de trois douzaines de coups de fouet sur les épaules. Sa foi en la Bohémienne commençait à s'ébranler : il regrettait vivement de n'avoir pas sauvé ses épaules en prenant la fuite.

Or, tandis que le pauvre Swimkim calculait avec anxiété la douleur que chacun des trois nœuds du chat à neuf queues lui ferait éprouver sur la ramification des nerfs qui s'épanouissent sous l'épiderme des omoplates, le commis aux vivres veillait aussi, savourant d'avance l'odieux plasir de la dégradation de son charitable vainqueur. Comme il n'osait pas montrer sa face meurtrie sur le pont en plein jour, il n'était pas fâché de monter pour respirer la fraîcheur d'une belle nuit de mai. Il était une heure du matin : Swimkim regarda à travers les écoutilles, et ne voyant sur le gaillard d'arrière que des amis, s'y

traîna d'un pas lugubre.' Sa figure joufflue, ses yeux gros de larmes et ses lèvres épaisses, qui semblaient avoir été récemment piquées par une abeille, composaient une singulière physionomie de marin au désespoir. Il n'y avait alors sur le pont que Flintstone, l'Ecossais, qui, ayant fait un rêve, avait renoncé à dormir plus long-temps cette nuit, et le malicieux enseigne, Darever, chargé du troisième quart.

La lune était dans son plein, la brise légère, et le brick, toutes ses voiles dehors, filait trois nœuds à l'heure. Rien en vue : ni terre ni navire. Le capitaine d'armes et l'enseigne, l'un et l'autre très affligés de la mésaventure de leur ami, lui adressaient quelques paroles de consolation, quand le haineux commis aux vivres fit son apparition soudaine : sur sa laide figure la rancune semblait avoir arboré ses couleurs les plus hideuses, mais le vert pâle et le bleu livide y dominaient. Son sourire avait quelque chose de démoniaque, lorsqu'il s'approcha de Swimkim, et lui dit sans façon :

« Eh bien! donc, monsieur l'officier des pierres saintes, nous allons voir vos larges et grasses épaules, battues comme une longe de veau qu'on va mettre au four. Vous pleurez, mon grand garçon.... allons, réservez ces larmes pour la partie de demain.

— N'avez-vous pas honte de parler ainsi, Saveounce? dit d'un ton sévère Flintstone.

— Si vous dites un mot de plus à mon camarade, je vous fais dégringoler sous le pont, ajouta Darever indigné. »

Quant au pauvre Swimkim, il se contenta de dire : « Je m'étonne, Saveounce, que vous ayez le cœur de me parler ainsi.

— Pourquoi pas! répliqua fièrement le commis aux vivres. Je vous déclare, messieurs, que je n'entends pas qu'on me traite comme un paysan. Ce n'est pas à coups de poing que je veux me battre, et vous, Swimkim, vous avez abusé lâchement de votre force, parce que vous n'auriez pas le cœur de tirer le pistolet comme un gentleman.

— Vous croyez ? dit Swimkim, qui commençait à s'échauffer.

— Oui, je le crois, et je vous défie de me démentir.

— Je suis cependant à vos ordres : où, et quand ?

— Ici à l'instant, sur le gaillard d'arrière, je parie vous loger une balle dans la tête.

— Eh bien ! j'y consens : j'aime encore mieux être tué par un drôle de votre espèce que d'être fustigé demain matin. Flintstone, ayez l'obligeance de nous prêter une paire de pistolets.

— A la bonne heure, dit l'enseigne étourdi.

— Non, non, messieurs, s'écria Flintstone, plus prudent, nous ne devons pas faire tant de vacarme sur la tête du capitaine. Dieu me préserve d'empêcher deux braves de vider leur querelle d'une manière honorable; mais il faut que ce soit en effet d'une manière honorable, en plaçant chaque adversaire sur une vergue.... c'est la règle d'un vrai duel à bord.... qui passe un peu de mode, j'en conviens, mais tant pis pour la marine. Allons! messieurs, faites vos dispositions, je vais chercher les pistolets : en deux minutes, je suis à vous. »

On se rendit à l'avis de Flintstone, sans objection de part ni d'autre. Après une courte discussion, il fut convenu que le brick ayant l'armure à babord, le commis aux vivres se placerait sur la vergue de hune, ce qui lui permettrait de s'accrocher aux cargue-points du hunier avec la main gauche et de faire feu sur son adversaire avec la droite, en s'adossant au palan du petit perroquet : c'était là réellement un très bon terrain pour un duelliste. La position de Swimkim n'était ni aussi agréable ni aussi commode : monté sur la grande vergue, la voile majeure se trouvait entre lui et le commis aux vivres, à moins qu'il n'allât à l'extrémité de la vergue, et alors il n'avait pour appui que la ralingue du mât, ce qui l'obligeait de viser par-dessus le bras gauche; mais ce n'était là que de faibles inconvéniens dans une affaire

si sérieuse. Tous les préliminaires étant réglés, les combattans donnèrent leur parole d'honneur qu'ils ne compromettraient personne, s'engageant tous les deux, ou le survivant des deux, à jurer qu'ils avaient pris leur parti sans l'assistance d'aucun tiers : puis le rusé Flintstone déposa deux pistolets sur les bittons d'écoute de misaine, afin qu'on ne pût pas dire qu'il avait prêté ou remis aux deux adversaires les instrumens du combat; alors ils consultèrent le sort pour savoir qui tirerait le premier. Le commis aux vivres eut l'avantage.

Les matelots de l'équipage ne virent rien de ce qui se passait ou n'y firent aucune attention. Swimkim et Saveounce, cachant chacun leur arme sous la capote, grimpèrent aux cordages et parvinrent aux marche-pieds des vergues, d'où le commis aux vivres eut quelque peine à se dégager : néanmoins, il y réussit plus facilement qu'on ne s'y serait attendu.

Les voilà donc à leur poste, attentifs au signal.

« Portez plein et ne hissez pas un seul brin de toile, dit Darever au timonier : faites beau jeu à mon camarade : c'est à présent le moment.

— Y êtes-vous? demanda le commis aux vivres, visant d'un bras ferme Swimkim, qui était à l'extrémité de sa vergue.

— Oui, répondit celui-ci, en pointant son pistolet sur la tête de son adversaire.

— Recevez donc cette balle, lui cria Saveounce avec sa voix aigre.

— Acceptez mes complimens avec la mienne, répondi Swimkim d'un ton de bonne humeur.»

Le bruit des deux pistolets déchargés à une pareille hauteur s'entendit à peine sur le pont; mais Flintstone et Darever attendirent en silence le résultat de l'explosion. Swimkim resta ferme comme une statue; le commis aux vivres, au contraire, dès qu'il eut tiré, laissa tomber son pistolet dans l'eau, chancela, et n'eut que le temps de rouler la corde de la voile autour de ses deux mains pour éviter de tomber

dans la mer. La balle de Swimkim avait tranché net le cargue-point de hunier, auquel il s'était cramponé au-dessus de sa tête : il n'avait pas le pied assez marin pour se tenir en équilibre sur la vergue, et il se trouva ainsi suspendu par les mains.

A cette vue, Swimkim, ouvrant de grands yeux, s'écria : « Pendu ! pendu ! par ma foi, la Bohémienne est une vraie sorcière et je serai contre-amiral ! » A cette exclamation de joie succéda bientôt un sentiment de tristesse; car il n'y avait ni passion ni haine qui pût étouffer sa bonté naturelle.

En un moment, il eut sauté sur le pont.

Mais que faire du commis aux vivres, qui, balancé ainsi entre le ciel et l'onde, poussait des lamentations pathétiques! L'enseigne qui était de quart ne se souciait guère de se mettre la vergue sur le mât, de peur d'éveiller l'attention du capitaine et des autres officiers; de sorte que, d'accord avec Flintstone, il répétait au pauvre pendu de se tenir comme un grappin ; qu'on le descendrait dans l'eau, et qu'on le pêcherait ensuite au moyen d'un harpon. Deux matelots détachèrent donc des taquets de tournage les cargue-points du mât de hune, et commencèrent à filer du câble jusqu'à ce que le pendu plongeât dans la mer. Par malheur, le diable permit, qu'il s'élevât en ce moment une forte brise, si forte même qu'on fut aussitôt forcé de carguer les royales; le brick donna à la bande, et, au lieu de filer trois nœuds à l'heure, il se mit à en filer près de sept. Le pauvre Saveounce se vit donc toué comme une amorce de requin.

Le vacarme des flots à ses oreilles lui donnait des vertiges : il lui semblait être emporté à travers les eaux avec la vitesse d'une étoile filante. Sa main engourdie lâcha le câble, et avant que le brick pût être mis en panne, il était déjà en arrière d'un quart de mille.

Personne, à bord de *l'Hirondelle,* ne s'affligeait beaucoup d'un pareil accident. Un homme se noyait; mais ce n'était qu'un commis aux vivres, et quel commis aux vivres ! Flint-

stone ne songeait qu'à la manière dont il inscrirait la dépense du pistolet. Heureusement, Darever, ayant fixé la grande vergue sur le mât, sauta dans le petit canot de l'arrière avec quatre hommes, et se fit descendre immédiatement. Le capitaine, le lieutenant, tous les officiers, et une grande partie de l'équipage, accoururent aussi sur le pont au cri d'alarme : *un homme à la mer !*

Mais où était Swimkim? à quelques toises de Saveounce, soufflant et nageant comme un marsouin. Lorsque le canot l'atteignit, il avait saisi par la nuque son adversaire, et le secouait comme un chien de Terre-Neuve secouerait un petit roquet indocile; car le commis aux vivres, dans le délire, étendait convulsivement les bras et les jambes à droite et à gauche, en homme résolu à se noyer. Il y aurait réussi certainement sans le secours du généreux second du lieutenant. On le transporta à bord, privé de connaissance.

Le capitaine pardonna à Swimkim, en récompense de son héroïque conduite; les dix-sept ivrognes obtinrent aussi leur grâce par la même considération. Ce ne fut que long-temps après que l'on sut par quel incident Saveounce était tombé à la mer, et ce devint une source intarissable de plaisanteries. L'aventure, d'ailleurs, lui servit de leçon : il comprit qu'il était nécessaire d'avoir de bons camarades, à défaut d'ennemis généreux, lorsqu'on est commis aux vivres, et exposé aux risques de l'Océan. Par reconnaissance, il rogna un peu moins les rations des vivans, et en inscrivit en moins grand nombre sur le compte des morts; il eut plus de respect pour les vieilles femmes, et voulut même absolument payer la carte à Malte, un jour que Swimkim et lui s'étaient régalés dans une taverne.

(*New Monthly Magazine.*)

Miscellanées.

TYPES DE NOTRE ÉPOQUE.

N° III.

La secte dont je fais partie est à-la-fois nombreuse et opprimée. Elle grandit chaque jour et ne connaît pas sa force. On la laisse vivre et se multiplier; mais on la calomnie et on l'outrage. Elle compte des adeptes dans toutes les classes; et personne ne songe à la protéger. Les banquiers, les membres de l'église, les torys, les whigs, les radicaux, trouvent des champions toujours prêts à défendre ce que l'on appelle leurs droits, leurs prérogatives, leurs intérêts. Les fumeurs, car c'est de cette partie respectable de l'ordre social que je veux parler, sont mis au ban de la loi; personne n'élève la voix en leur faveur; et eux, dans leur insouciance, n'opposent aux mille tracasseries qui les poursuivent que le calme et cette froide impassibilité que donne le bon droit. C'est que le système d'association ne les a pas encore réunis en groupes puissans : ils sont partout et on ne les voit en corps nulle part. Les *divans* commencent déjà à leur offrir un asile respectable; mais cela ne suffit pas : une organisation savante doit un jour confondre leurs intérêts, leurs besoins, leurs desirs, dans un centre commun. Cette ubiquité sans cohésion; ce défaut de solidarité, donne une force immense à leurs détracteurs : de toutes parts; ils s'offrent à leurs coups, isolés

et sans moyens de défense, rien ne les relie entre eux ; rien ne les distingue, ni le langage, ni le costume, ni les habitudes, ni la physionomie. Le type du fumeur est aujourd'hui insaisissable ; deux grandes qualités cependant le distingueront : le calme et l'oubli des injures.

Une taille svelte, des vêtemens étroits, le coude-pied tendu, des cheveux prétentieusement bouclés ; voilà le dandy ; l'abdomen saillant, les mains potelées, la face rubiconde, ont été de tout temps les attributs du banquier, tandis qu'un chapeau à larges bords, des cheveux longs et flottans, un costume sévère, feront toujours reconnaître l'homme d'église. Le fumeur, au contraire, n'a rien de spécial ; vous le retrouvez sous l'habit de bure du paysan irlandais, ou revêtu du costume doré de chambellan ! il ne suit aucune règle ; il appartient à tous les âges ; il se confond dans tous les rangs ; il existe sous toutes les latitudes ; il affronte tous les climats ; il brave la justice des peuples, la haine des rois, la jalousie des théologiens, le pédantisme des médecins, les anathèmes des universités, et, malgré les persécutions qui l'accablent, sa secte triomphe : elle se recrute chaque jour ; la haine des femmes n'a pu arrêter son progrès : elle domine la civilisation de l'Europe comme celle de l'Asie. Mahmoud fume en rêvant à ses plans d'organisation sociale, comme le dandy fume en rêvant à ses conquêtes. Eh bien ! le croirait-on, les ennemis du tabac ne se tiennent pas pour battus, je lisais encore hier dans le *Times*, un de nos journaux les plus répandus :

« La mauvaise habitude de la pipe et du cigare prend
« chaque jour, parmi nous, une force nouvelle. Nous ne
« pouvons trop hautement nous élever contre cette nécessité
« factice à laquelle tant de personnes semblent vouloir s'as-
« treindre et s'asservir. »

Paroles insensées ! Je dépose un instant le cigare parfumé dont je fais mes délices, et j'en appelle au bon sens du genre humain. Cette fois, je ne serai ni plaisant ni railleur ; je

serai grave et sérieux; car je prends en main la défense de l'une des plus belles prérogatives de l'espèce humaine. Quoi! nous priver d'une jouissance? Eh! qui en a le droit? L'homme est-il donc trop riche de plaisirs! L'Angleterre spécialement, sous prétexte d'une propreté ridicule, a fait long-temps la chasse aux fumeurs; mais ce débris de barbarie ne convient plus à nos mœurs, et je réclame une liberté complète d'aspiration et de plaisirs.

Le pédant Jacques Ier, l'auteur de ce mauvais pamphlet contre le tabac, intitulé: Brise contraire à la fumée de la pipe (*Counterblast against the fumes of tobacco*), aura-t-il raison contre les lumières de notre époque? C'est ce pédant couronné qui a donné le signal de la croisade contre les fumeurs. Dès l'année 1616, les sots imitèrent son exemple et l'on nous accusa, nous les plus poétiques, les plus chimériques, les plus innocens des rêveurs, de tramer mille machinations terribles contre les princes, de former mille desseins incendiaires, mille complots papistes, mêlés de nécromancie: lisez plutôt le titre d'un pamphlet publié à cette époque par un de nos ennemis les plus acharnés, et destiné à prouver cette redoutable vérité.

Le tabac mis à la torture, ou la fatale fumée du tabac traitée comme elle le mérite: livre « où l'on prouve, par « une infinité d'exemples, que l'usage intérieur du tabac est « pernicieux à la santé, funeste à la bourse et contagieux « pour l'état: avec des exemples vraiment épouvantables qui « apprendront à toutes les classes de citoyens le danger que « leur fait courir cette plante, et les rapports qu'elle a, tant « avec le complot des poudres, qui a eu lieu récemment, « qu'avec certaines révoltes, des prestiges et avec des pro- « diges effrayans, dont Londres a été témoin. »

Voilà, certes, un titre formidable et une longue liste d'incriminations: on ne peut nous traiter plus mal. Le Grand-Turc, à la lecture de ces terribles paroles, renoncerait à sa chibouque. « De même, dit l'écrivain, dans la préface de ce

« bel ouvrage, de même que les saveurs agréables et les « bonnes odeurs sont salutaires au corps humain, de même « les saveurs et les odeurs délétères rendent l'individu ma- « lade. Quel doit donc être l'effet d'une atmosphère empes- « tée qui circule autour de tous les citoyens, qui entoure « l'état de ses nombreux, immondes et vaporeux replis, qui « en pénètre les dernières sinuosités, s'enfonce dans sa ca- « pacité tout entière et ne laisse pas un seul de ses membres « exempt de la contagion ! » Voilà une logique bien puissante : eh ! que dirait le grave philosophe, s'il voyait aujourd'hui nos rues les plus à la mode enveloppées d'un nuage de fumée, le cigare devenu objet de nécessité, comme le pain et l'eau; le dandysme associé au tabac et la petite maîtresse contrainte de subir les exhalaisons projetées par le cigare d'un frère, d'un cousin ou d'un fiancé qui fument? Il nous croirait empoisonnés à jamais ; il associerait les théories révolutionnaires à la fumée du tabac ; il ferait de la pipe et du cigare le grand instrument du radicalisme ; il inviterait les chefs des gouvernemens absolus à tracer un cordon sanitaire contre cette fumée plus redoutable que la fumée du canon.

Mais à l'époque de Jacques I[er], la politique n'était pas née ; la religion seule régnait : c'était elle que tout bon écrivain était censé défendre. L'adversaire du tabac terminait modestement son chef-d'œuvre par ces mots : « *Theo Doxa :* Gloire à Dieu. Il avait emprunté quelques-uns de ses argumens à un controversiste antérieur, dont l'in-4°, publié en 1602, a pour titre : *Beaucoup d'ouvrage pour les ramoneurs de cheminées, ou un mot à l'oreille des amis du tabac.* Ce premier antagoniste ne va pas par deux chemins : il affirme tout simplement que « le diable a fait le tabac ; que les prêtres du « diable en ont répandu l'usage, et que c'est un péché mortel « pour les chrétiens de s'en servir, sous quelque forme qu'on « le prenne. » L'invention diabolique du tabac est une idée populaire qui remonte, d'ailleurs, à une antiquité assez haute. En 1596, Jean Frampton traduisit du latin un ouvrage de

Monardus, aujourd'hui fort rare, et dont les amateurs de curiosités ne lisent pas le titre sans intérêt : *Bonnes Nouvelles arrivées du Nouveau-Monde, où l'on déclare les singulières vertus et qualités des plantes, essences, minéraux, etc., de ce pays.* L'auteur ne met pas en doute la vertu satanique du tabac, et il en rapporte une curieuse preuve : « Lorsque le Indiens, dit-il ont à traiter une affaire d'im-« portance, leurs principaux gentilshommes, qui s'appellent « *Caxiques,* se réunissent dans un endroit, en présence de « leur grand-prêtre. Ce dernier se met alors à cueillir des « feuilles de tabac, les jette dans le feu et en respire l'exha-« laison par la bouche et par les narines ; enivré et étourdi « par cette vapeur épaisse, il tombe ainsi qu'un homme mort « et reste quelque temps assoupi sur la terre. Quand il se « relève, la fumée de l'herbe ayant produit son effet, il com-« munique à ceux qui l'environnent les visions qui lui ont « apparu, les conseils que le diable lui a donnés pendant « son extase : ce sont des oracles auxquels tout le monde « croit et que l'on ne manque pas de suivre. » Pauvre fumée du tabac, assimilée aux vapeurs qui agitaient la *Pythonisse !* voilà cette parenté de la pipe et du diable merveilleusement prouvée ! Philosophes et voyageurs ont pris part à la persécution contre le tabac ; mais, chose absurde ! les poètes s'en sont mêlés. Au dix-septième siècle, un Joseph Silvestre s'est lancé dans la même route ; son œuvre en vers brille dès la première page, qui mérite aussi d'être copiée. Il avait un goût vif pour la littérature des jeux de mots, comme il appert du titre suivant ; si merveilleusement élaboré : « *Le Tabac « battu en brèche et les pipes pulvérisées par ma poudre à « canon du Parnasse. — Je vous les brise sur les oreilles, « ces pipes, à vous, absurdes idolâtres d'une feuille barbare, « ou protecteurs ridicules d'une vanité puante.* » Ce qu'il y a de plus curieux dans cet ouvrage, c'est d'abord son titre ; puis le magnifique calembourg dont le mot anglais *tobacco* (tabac) a fourni le sujet à notre auteur. Il y a trouvé exacte-

ment et sans aucune transposition de lettres, les deux mots grec το βαχὼ, *to Baccho;* ce qui veut dire très évidemment : *consacré à Bacchus,* dédié à Bacchus. « Aussi (dit-il), une « taverne sans fumée de tabac est-elle aussi rare qu'un bu- « veur sans pipe. La pipe et la bouteille exercent sur les « hommes trompés une double et victorieuse influence. » Malgré sa haine pour le tabac, le bon Silvestre avoue que l'autorité de cette nouvelle coutume menace d'envahir l'Europe : « Don Tabac, tyran ridicule, tu as plus de chances « de durée et d'empire que don Philippe, le souverain de « toutes les Espagnes, » ce qui n'empêche pas qu'il ne prétende qu'une des chambres de l'enfer, remplie de fumée de tabac, est destinée à étouffer dans le remords et le méphitisme les fumeurs impénitens.

A peine cet archiloque du tabac eut-il lancé sa bouffée satirique, un contemporain que Dieu bénisse, et qui depuis long-temps repose dans le sein de ses pères, prit la plume et écrivit : « Le *nicotianæ encomium* ou la feuille d'or du tabac « se déployant dans la souveraineté miraculeuse de ses ver- « tus. » De quelles paroles me servir pour louer l'éloquence de ce bel exorde ! « Vous qui avez trop froid, vous qui avez « trop chaud, rhumatisés, goutteux, fiévreux, approchez- « vous ! La médecine vous est désormais inutile ; une plante « féconde et souveraine suffira pour vous guérir! Brave « plante! admirable feuille ! tu joues le rôle du docteur uni- « versel. Dans tes replis, toute la science est renfermée, toi « qui fais fuir la contagion, qui éloignes nos misères, qui « prolonges notre vie et nous garantis du sépulcre! »

A la bonne heure! si le poète Silvestre nous menace des tortures de l'enfer, en voici un qui nous promet l'immortalité dans ce monde même : c'est une consolation. Que le fumeur ne se décourage donc pas : Isaac Newton fumait; Thomas Hobbe, ce vieux et puissant penseur fumait aussi; M. Campbell fume; lord Byron fumait; tous les érudits d'Allemagne fument normément. Science, logique, dialectique, théologie

algèbre, chimie, dithyrambe, sympathisent avec la fumée du tabac. Locke, philosophe à la vue si nette, dont l'intelligence n'admettait pas un préjugé, n'a-t-il pas dit quelque part : « Le « pain et le tabac ne sont pas absolument nécessaires, dans « la rigueur abstraite du mot; mais la raison nous en con« seille l'usage, et l'habitude nous les rend agréables. » Humiliez-vous, calomniateurs, baissez la tête; ployez le genou devant ces autorités; sachez que mon oncle Toby, le meilleur des hommes, fumait sa pipe avec délices; apprenez que lord Byron a consacré des vers et des vers charmans à cet exercice salutaire.

« Tu es sublime, dit-il, ô toi qui, de l'Orient à l'Occident, « charmes le labeur du matelot et la langueur du Musulman! « tu es sublime, toi qui rivalises avec l'opium et les sultanes, « et qui emportes dans tes nuages la vie heureuse du Turc. « Magnifique à Stamboul, aimable à Londres, vénérable en « Espagne, comment te chanter dignement! Dans le houkah, « tu es céleste; dans la petite pipe vêtue de noir, tu me plais « encore, et lorsque l'ambre et les diamans te servent de pa« rure, tu es digne des rois. Mais tes véritables amans, quels « sont-ils? ceux qui préfèrent tes beautés sans voile. Garçon, « apportez-moi un cigare! »

Newton, Locke, Byron, voilà des autorités puissantes. Le vulgaire ne les écoute pas; il marche dans son ignorance et dans sa haine; les persécutions qu'éprouve un fumeur, en Angleterre, sont un des chapitres les plus tristes de la civilisation moderne. Lorsque tout est libre; la sottise et la folie même, le fumeur seul sera-t-il victime? Je remplirais un volume des intrigues, des manœuvres, des subterfuges qui ont été employés par mes parens et mes amis, pour m'arracher à ce plaisir délectable! Que de fois l'innocent instrument de mes délices se trouva brisé par ma nièce! Que de persuasion, d'éloquence, de flatteries, de terreur, de dialectique perdues par ma faute! quelle fatigante diplomatie! que d'outrages dévorés! de quelle cuirasse de bronze fallut-il armer ma sen-

sibilité et mon amour-propre! Vous le savez, grand Dieu! un de mes six mariages ébauchés fut sacrifié à la pipe. Il fallut résister aux cadeaux de ma grand'tante, qui me promit de me donner un superbe Vandyck, si je voulais répudier le cigare, au sourire angélique d'une ou deux Syrènes, et à leurs précautions oratoires. « Un homme comme vous!.... je ne « l'aurais jamais cru.... c'est une bien malheureuse habi- « tude!.... Quoi! vous ne pourriez donc pas vous en pas- « ser?...» Le tout répété, varié, commenté d'un ton de commisération à faire mourir de honte un homme moins résolu que moi. Je résistai : alors chacun de me menacer de fièvre, de paralysie, d'hypocondrie, d'apoplexie, d'asthme, de borborygmes, de vertiges, de surdité, d'ophthalmie et de privation de la vie. Un vieux gentilhomme dont j'hérite, parce qu'il est le seul parent de ma femme défunte, me tient en réserve un sermon de dix-huit pages et ne le varie guère, toutes les fois que je vais lui rendre visite à la campagne. Il trouve que j'ai bien mauvaise mine et ne fait pas le moindre doute que la santé dont il jouit, malgré ses soixante-dix ans, ne soit due au bonheur qu'il a de ne jamais fumer.

Grâce à Dieu, je serai vengé : celui-là vient de partir pour l'Espagne; je veux qu'il en revienne parfaitement tanné, desséché, enfumé, jaune, méconnaissable, semblable à ce pauvre animal que nos paysans suspendent à l'âtre de leurs cheminées. Voilà le sort réservé, n'en doutez pas, à tous les contempteurs de l'occupation la plus utile, la plus agréable, à-la-fois aristocratique et populaire, rêveuse et active, poétique et frugale, le plus beau délassement que les hommes aient inventé : complément nécessaire de toute éducation bien faite. Ce n'est plus la tolérance que je réclame : souffrir la tolérance, c'est avouer son infériorité; je veux des honneurs publics; je veux des dignités et du crédit pour cet admirable emploi des facultés et des momens. Une volupté qui agrandit la sphère du commerce, qui ne coûte aucun soupir et aucune larme à personne, qui permet le silence et a contemplation,

qui les favorise, qui fait naître une multitude de beaux et nobles châteaux en Espagne, qui adoucit le spleen, berce la vieillesse, apporte l'oubli, endort la misère et éveille l'imagination ! Une extase innocente, parmi tant de plaisirs dangereux, une panacée que le lazzaroni de Naples et le sultan Mahmoud acceptent avec une égale reconnaissance !

Les anciens étaient plus reconnaissans que nous : ils auraient divinisé le tabac ! Mais peut-être ce qui nuit au développement de ce nouveau principe social (comme disent les philosophes), c'est l'immense quantité de fumeurs qui ne connaissent ni la poésie, ni la mystique signification du métier. Sachez donc bien que cette jouissance est contemplative et solennelle ; qu'elle exige le repos ; qu'elle s'allie à la méditation. Fumer dans la rue, au milieu des paysans et au bruit des voitures, c'est un contre-sens absurde. Une belle retraite, un calme parfait, l'aspect consolant d'un lointain paysage, peut-être une musique mélodieuse, puis une atmosphère libre de politique et de discussions, sous vos pieds un tapis moelleux, vos coudes appuyés sur d'excellens coussins : tout ce qui caresse mollement la pensée ; tout ce qui fait sentir le plaisir de vivre, uniquement pour vivre ; tout ce qui fait naître les rêves vaporeux, brillans et lointains ; tout cela s'accorde avec les prédispositions du fumeur : c'est un beau développement de l'individualité humaine, l'oubli complet du tracas du monde et le sommeil de nos soucis.

(*Metropolitan.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Géographie. Statistique.

Etat actuel de la Bohême, sa population, ses richesses et son industrie (1). — Presque au centre de l'Europe, se trouve une grande vallée formée par les hautes chaînes des monts Sudeten, Erzgebirge, Bœhmerwald, et par les montagnes de la Moravie, qui la séparent de la Silésie prussienne, des royaumes de Saxe et de Bavière, de l'Autriche et de la Moravie. Ce vaste bassin, le plus régulier et le plus important de l'Europe, c'est la Bohême. Sa superficie de 15,240 milles carrés, de 60 au degré, égale la surface des deux royaumes de Saxe et de Hanovre réunis. Des sommets des montagnes qui l'environnent descendent, plus ou moins rapidement, une foule de rivières, de torrens et de ruisseaux, qui se jettent dans la Moldaw ou dans l'Elbe. Ce dernier fleuve, l'un des plus grands de l'Europe, prend sa source au pied des monts Sudeten, et après avoir parcouru, en limpides méandres, une partie de cette province, il traverse la Saxe, enrichi des eaux de la Moldaw, et se jette dans la mer d'Allemagne.

L'antique et majestueuse capitale de la Bohême, Prague, est située sur les rives de la Moldaw, presque au centre du royaume. Le nombre de ses édifices, l'élégance de leur architecture et l'importance des collections scientifiques et

(1) Cet article nous a été communiqué par M. Adrien Balbi.

d'objets d'arts que la plupart d'entre eux renferment, attirent sur cette ville l'attention des étrangers. Durant trois siècles, Prague tint un rang distingué parmi les plus grandes et les plus florissantes cités de l'Europe. Les règnes de Charles IV, de Podiebrad, de Rodolphe II, favorisèrent surtout son accroissement. L'université de Prague, la plus antique de la Germanie, comptait alors 12,000 étudians, et la cour des successeurs de Rodolphe eut, pendant long-temps, une splendeur qui éclipsa celle même des empereurs. Là se trouvaient réunis, à de nobles dames, à de riches barons, des savans illustres et des artistes renommés. C'est dans l'observatoire de Prague, que Kepler fit ses principales découvertes.

L'importance politique du royaume de Bohême au seizième siècle, l'éclat de sa cour, la célébrité de ses écoles, assignèrent un rang éminent à sa littérature. Peu s'en fallut que la langue bohême ne devînt la langue littéraire de tous les peuples slaves attachés à l'église catholique; mais la guerre de *trente ans*, qui eut constamment son théâtre dans ce royaume, les calamités de tout genre qui en furent la suite, détruisirent cette prospérité, et plongèrent la nation ceka dans la misère. La Bohême ne commença à se relever de cet état malheureux que sous Marie-Thérèse; Joseph II fonda ensuite un grand nombre d'écoles élémentaires, de gymnases, et d'établissemens d'utilité publique; François Ier continua par tous les moyens possibles à répandre l'instruction en Bohême. L'*Académie de dessin* fut fondée en 1800; *l'École polytechnique*, créée en 1806 et réorganisée en 1832; la *Société pomologique;* celle pour l'*amélioration des bêtes à laine;* la *Société du musée national*, fondée en 1818, par les comtes Gaspard de Sternberg et Kollowrat; enfin, la *Société d'encouragement*, fondée en 1828, ont puissamment contribué à activer le mouvement industriel de ce pays.

L'accroissement que l'industrie a pris en Bohême, dans ces dernières années, est vraiment merveilleux. D'après M. Kreuz-

berg, il existe dans ce royaume 23 typographies, dont 9 à Prague, et 14 dans diverses autres cités; plusieurs de celles que possède la ville de Prague ont jusqu'à 8 et 12 presses, L'imprimerie de M. *Gottlieb-Haase* et *fils* a, dans ce moment, en activité 4 presses mécaniques, 12 presses à la Stanhope, et 14 presses ordinaires. Une grande fonderie de caractères est annexée à cette imprimerie; elle emploie 45 personnes. Ce bel établissement de M. Haase possède 186 caractères différens, 91 vignettes, bordures et autres ornemens typographiques : il imprime annuellement 5 journaux, 8 almanachs, et 5600 articles. En 1835, elle a consommé 39,060 rames de papier, et a occupé plus de 200 ouvriers. La lithographie n'est point restée en arrière : on compte en Bohême 10 établissemens de ce genre, qui emploient 40 presses. Ce royaume possède, en outre, 20 établissemens pour la gravure, dont sept à Prague. Le plus important de tous est celui de M. *Maulini,* à Smichow; là, sont constamment occupées une centaine de personnes, parmi lesquelles plusieurs enfans travaillent à colorier les estampes; sept presses y sont toujours en activité. On calcule que plus de 2,000,000 d'estampes sortent annuellement de ces ateliers pour être transportées dans toutes les provinces de la monarchie autrichienne, dans divers autres lieux de la Germanie catholique, en Italie, en Espagne, et jusque dans l'Amérique méridionale.

La Bohême possède huit manufactures de porcelaine qui emploient environ 600 personnes; leur produit annuel est évalué à 400,000 florins. — Les verreries occupent plusieurs milliers d'ouvriers, et fournissent à l'exportation environ 25,000 quintaux d'articles très variés. Celle du comte de Harrach, dans les monts Sudeten, est une des plus considérables. M. Kreuzberg estime la totalité de leurs produits à environ 9,000,000 de florins, qui équivalent à plus d'un tiers de celles de l'Angleterre et à la moitié de celles de la France. — La fabrication du sucre indigène em-

ploie déjà 1200 individus. Depuis 1834, elle a pris un grand accroissement, et met aujourd'hui dans le commerce 15,000 quintaux de sucre par an, représentant une valeur de 600,000 florins, sans compter le sirop et la lie. Les papeteries, au nombre de 126, occupent 2200 ouvriers et réalisent 1,600,000 florins; celle de M. Ettel, à Hohenelbe, livre annuellement 13,000 rames de papier. Quatorze fabriques de chapeaux de paille, dont 8 dans Prague entretiennent 400 ouvriers et réalisent 160,000 florins. — Les manufactures de toiles de lin emploient 280,000 personnes; qui produisent une valeur de 9,747,000 florins. — Celles de toiles de coton, où travaillent 140,000 personnes, livrent annuellement environ 3,250,000 pièces à la consommation.

La Bohême ne compte pas moins de 117 établissemens dans lesquels s'impriment les toiles de coton, dont 15 des plus notables sont dans la ville de Prague. Sous ce rapport, cette cité peut être comparée à la florissante Mulhausen. On y imprime, chaque année, plus de 800,000 pièces de 30 à 50 brasses chacune; le nombre des pièces de coton annuellement imprimées en Bohême, est évalué à une somme de 14,000,000 de florins. Plus de 3218 fabriques, dont 18 sont très remarquables, occupent 16,000 personnes à la préparation des peaux. L'art de la chapellerie est surtout florissant à Prague ; sur les 54 fabriques qu'alimente cette industrie en Bohême, 14 se trouvent dans la capitale. Nous signalerons encore les manufactures de drap, dont le produit est estimé à 12,000,000 de florins; cette branche d'industrie emploie plus de 100,000 personnes. Selon M. Kreuzberg, les 120,000 pièces de 20 à 30 brasses chacune, qui se confectionnent dans les manufactures de Bohême, représentent, sous le rapport de la quantité, un septième des draps fabriqués en Angleterre, un tiers de ceux de la France, et les deux neuvièmes de ceux de la monarchie prussienne.

A *Reichenberg*, on est étonné du mouvement industriel qui y règne. *Reichenberg* est non-seulement le centre des fila-

tures de coton, des fabriques de toiles de lin et de draps, mais c'est aussi un immense atelier où se construisent des machines de toute espèce, pour tous les arts et tous les métiers. Les deux petites villes de *Friedland* et de *Rumburg*, peu distantes de Reichenberg, sont citées pour leur fabrication d'étoffes de coton, pour leurs draps, leur casimir et autres tissus de laine. *Ober-Leitendorf*, non loin de Tœplitz, se distingue par le grand nombre de chausses de laine que tricotent ses habitans. *Leibitschgrund*, dans le cercle de Bunzlau, possède une filature de coton qui emploie 400 ouvriers et produit 7000 livres de fil par semaine. C'est dans le cercle de Leitmeritz que se fabriquent ces jouets d'enfans que la Bohême exporte dans toutes les parties du monde. La grande fabrique de M. Müller à *Ober-Leitendorf*, occupe 480 personnes, qui produisent 1200 espèces d'objets divers : elle en exporte annuellement de 1500 à 1700 quintaux. — Les dentelles et les blondes de *Joachimstahl* et *Wiesenthal*, dans le cercle de Elbogen, ainsi que celles de *Hirschenstand*, dans le cercle de Leitmeritz, sont justement renommées. Dans le voisinage d'*Elbogen* se trouvent réunies les fabriques de porcelaines et de poteries de grès les plus considérables du royaume.

Dans la partie centrale de la Bohême, sont les riches filons d'*Eule* et de *Kuttenberg*, qui fournirent pendant le XVIII[e] siècle des quantités considérables d'or et d'argent. La partie occidentale abonde, au contraire, en mines de houille, qui, négligées pendant long-temps, ont produit cependant, en 1835, 2,656,825 quintaux. M. Kreutzberg évalue le produit des mines d'argent de *Przibram*, en 1834, à 23,689 marcs.

La superficie de la Bohême, comme nous l'avons dit, est de 15,240 milles carrés, de 60 au degré. Sa population, au commencement de 1833, s'élevait à 4,005,600 habitans, dont 1,923,000 mâles et 2,082,600 du sexe féminin, composant 896,470 familles. La population de la Bohême se divise en deux

grandes familles : la *Tudesque* et la *Ceka ;* celle-ci occupe les cercles de *Kaurzim, Beraun, Chrudim, Czaslau, Prachin*, *Rakonitz* et *Tabor.* L'autre est répandue dans ceux de *Budweis*, *Elbogen*, *Leitmeritz* et *Saatz.* Les autres cercles ont une population mixte composée de ces deux nations. On estime la population *ceka* à 2,500,000 âmes, et la *tudesque* à environ 1,440,000. Au commencement de 1833, les Israélites de la Bohême ne s'élevaient qu'à 67,614. A la même époque il se trouvait dans ce royaume 3,807,304 catholiques; 49,496 calvinistes, et 12,170 luthériens. De 1762 à 1835, la population de la Bohême a presque quadruplé : en 1762, on y comptait 1,641,000 âmes seulement, et le recensement de 1835 l'a portée à 4,040,000 habitans répartis en 284 *cités,* dont 41 ont le titre de *cités royales;* en 278 *bourgs;* 11,979 *villages;* et 556,485 maisons.

Peu de pays, en Europe, offrent une aussi grande quantité d'écoles élémentaires, et encore moins un nombre aussi considérable d'écoliers admis à les fréquenter. Il suffira de rapporter ici ce chiffre pour donner une idée des efforts faits en Bohême en faveur de la civilisation. L'enseignement supérieur, qui occupe 269 professeurs, tous hommes de mérite, compte 9307 étudians. Quant à l'enseignement populaire ou inférieur, il est divisé en deux sections : les écoles élémentaires majeures et les écoles élémentaires mineures. Les premières sont au nombre de 44, et les autres au nombre de 3312, auxquelles il faut ajouter 40 écoles pour le sexe féminin : total, 3396. Toutes ces écoles, en 1833, recevaient 364,947 garçons et 336,102 filles, offrant un ensemble de 701,049 écoliers. A cette classe d'enseignement sont attachés 6656 précepteurs, c'est-à-dire, 1300 *catéchistes*, 3357 *maîtres,* et 1999 *assistans.* La somme totale des dépenses que cette instruction nécessite, s'élève à 456,032 florins. Outre les établissemens que nous venons de nommer, il en existe plusieurs autres parmi lesquels nous nous bornerons à signaler les deu institutions des Orphelins, l'institution des Sourds-

Muets, celle des Aveugles, et les huit maisons d'éducation affectées à un égal nombre de régimens pour l'instruction des militaires.

Sciences Naturelles.

Etat sanitaire du Chili. — La population augmente rapidement au Chili, en raison de la sécurité que procure aux habitans la situation politique du pays, et en raison aussi du petit nombre de maladies qui y règnent. En effet, tout ce que les anciens voyageurs ont dit de la bonté et de la salubrité du climat est beaucoup moins exagéré qu'on ne pourrait le croire ; car il paraît que ni l'extrême aridité des provinces du nord, ni les pluies de longue durée des parties méridionales, n'exercent d'influence fâcheuse sur la vie, ni sur la santé des habitans. Dans les provinces de Mendoza et de San-Juan, qui ne sont séparées du Chili que par la chaîne des Andes, toutes les classes de la population sont maltraitées par les scrofules, et on y rencontre fréquemment des cas de crétinisme très prononcé. Au Chili, au contraire, cette dernière maladie est entièrement inconnue, et on n'observe que rarement quelques traces de scrofules dans le nord du pays, parmi ceux qui habitent au pied des Andes. L'étranger qui fait un long séjour au Pérou doit s'estimer heureux, s'il peut échapper à une fièvre intermittente, qui résiste souvent au traitement le plus judicieux. Au Chili, non-seulement cette maladie n'est point à redouter, mais beaucoup de Péruviens qui en ont été atteints chez eux, y viennent chaque année pour y rétablir leur santé.

La régularité des phénomènes météorologiques, la manière graduelle dont s'opèrent les changemens de température, la pureté de l'eau employée pour boisson, la constance des vents dans certaines directions, l'absence de marais et de bois humides, sont les causes principales auxquelles les habitans du Chili

de toutes les classes doivent attribuer la bonne santé dont ils jouissent ; les maladies contagieuses qui sont introduites parmi eux perdent promptement leur virulence sous le ciel du Chili. La fièvre contagieuse qui y parut au commencement du siècle actuel ne s'éloigna pas de quelques ports du nord. La petite-vérole seule y règne fréquemment et y produit quelquefois une mortalité considérable : on croit généralement que cette maladie est importée chaque fois du Pérou, probablement parce qu'elle apparaît d'abord dans les ports de mer. Les épidémies de variole commencent ordinairement vers la fin de l'hiver, ou de juillet à novembre, et on a observé qu'elles prennent un caractère d'autant plus fâcheux que le temps devient plus beau et plus chaud, et que les temps de pluie sont plus éloignés. La manière dont vivent les dernières classes et la malpropreté de leurs habitations sont des circonstances bien favorables à la propagation de la maladie. Il faut encore ajouter la manière déplorable dont sont traités les malades, qui sont relégués dans le coin le plus reculé de la maison, entourés de haillons et presque étouffés sous les couvertures de laine, chauffés par d'énormes feux et protégés avec soin contre l'accès de tout air frais. Il est bon de faire remarquer que les mêmes précautions sont prises dans presque toutes les autres maladies.

Il y a trente ans environ que le gouvernement espagnol fit passer par un navire du vaccin au Chili ; mais l'indolence des habitans a apporté jusqu'ici un obstacle sérieux à l'introduction de cette méthode préservatrice dans la pratique générale. Des compagnies soutenues par le gouvernement se sont établies depuis quelque temps, dans le but de répandre la vaccination, qui est accordée gratuitement aux pauvres ; on a placé dans huit localités différentes un médecin-vaccinateur avec un salaire annuel de 240 à 480 *ducats ;* et l'un d'eux, nommé Alvear, a été assez heureux pour découvrir le vaccin (*cow-pox*) sur les vaches du Chili. En 1828, 1831 et 1832, il régna une épidémie d'un caractère grave, et aussitôt le peu-

ple, entraîné par la peur, vint en foule pour se faire vacciner; aussi de 1830 à 1832, le nombre total des vaccinations s'éleva à 37,834. Les Indiens souffrent beaucoup plus que les Chiliens des ravages de la petite-vérole.

Toutes les maladies aiguës sont rares au Chili, à l'exception, toutefois, du typhus, qui y détermine une mortalité moins forte que dans les autres contrées. La mortalité, en général, est moins considérable dans les campagnes que dans les villes. Quant aux maladies chroniques, il en est qui, bien que très répandues au Chili, n'y sont cependant pas meurtrière; ainsi, celle contre laquelle on a si long-temps abusé des préparations mercurielles peut être considérée comme épidémique dans ces contrées; et pourtant telle est l'influence du climat, qu'elle guérit facilement et sans revêtir les formes graves qui la rendent si redoutable dans le nord de l'Europe. Le paysan qui en est atteint fait quelque attention à son régime, prend de l'infusion de salsepareille, et guérit presque toujours sans avoir recours aux préparations minérales. Dans les grandes villes, cependant, la maladie n'est pas si facile à maîtriser; ce qu'il faut attribuer, en partie, au traitement empirique qui y est adopté; car là, comme dans toutes les autres contrées, quelque éloignées qu'elles soient du monde européen, la célèbre poudre de Leroy jouit d'une confiance illimitée, ainsi que plusieurs remèdes d'origine espagnole. Les Indiens du Chili ont été rarement atteints de cette maladie, qui paraît n'avoir pas encore été communiquée aux races qui habitent la terre orientale des Andes.

Il semblerait que des maladies jusqu'ici inconnues au Chili, et qu'on ne peut regarder comme résultant de notre état social actuel, y auraient pénétré avec les progrès de la civilisation. Ainsi, il est démontré que la fièvre scarlatine y est restée inconnue jusqu'en 1831, quand elle y parut tout-à-coup sous forme d'une violente épidémie. Cependant elle fut peu grave; car, d'après le rapport du *proto-medicus*, sur 547 cas, 25 seulement ont offert un type pernicieux et des

symptômes typhoïdes; et sur ce nombre, 5 ou 6 seulement sont morts. Il paraît que dans un 12e des cas seulement la maladie s'est terminée par la mort.

L'étude des sciences médicales a jusqu'ici fait peu de progrès au Chili, et ce n'est que depuis un petit nombre d'années qu'on y trouve quelques praticiens dignes de l'estime publique (1). La médecine était pratiquée, il y a vingt ans, par des hommes de couleur et des charlatans; les hôpitaux étaient entièrement sous le contrôle des moines, et le petit nombre de médecins capables, ceux surtout qui avaient étudié en Europe, trouvaient à Lima un champ plus vaste à exploiter que dans le Chili. Cet état de choses est bien changé, car maintenant le nombre des médecins y est déjà plus considérable que ne l'exigent les besoins de la population, et il y a à Santiago un collège où l'on enseigne la médecine, bien que d'une manière très sommaire. Cependant les campagnes, où la médecine est pratiquée presque uniquement par des matrones et de veilles femmes indiennes, réclament encore des praticiens instruits. Les gens de la campagne sont familiarisés avec les propriétés de plantes indigènes médicinales, qui sont très nombreuses; mais la plupart de ces propriétés ne sont qu'imaginaires, ainsi que celles de beaucoup d'autres remèdes, et ne reposent le plus souvent que sur une crédulité ou des croyances superstitieuses également absurdes. Lorsqu'un organe du corps humain est malade, on cherche ordinairement le remède dans la partie correspondante de quelque animal diversement préparée. Ainsi, pour l'ophthalmie, on est dans l'usage d'administrer les yeux d'un oiseau de proie carbonisés; pour la goutte, surtout quand elle est fixée sur les mains, ils font prendre les serres d'un condor, et la chair du lézard à peau lisse pour les maladies cutanées. La matière médicale du pays suffit pour le traitement des cas les plus simples et des maladies les plus ordinaires.

(1) Voyez les articles que nous avons déjà publiés sur l'état actuel des ciences médicales en Espagne et aux Etats-Unis.

Ostéologie de la Loutre marine (Enhydra marina, Flem.) — M. Martin vient de lire, à la Société royale de Londres, un Mémoire fort curieux sur ce sujet, rédigé d'après un squelette de cet animal appartenant à la collection de feu Douglas et acquis par la Société. L'auteur rappelle d'abord les caractères dentaires de cet animal remarquable, qui ont été correctement établis et figurés par Home dans les *Transactions philosophiques* pour 1796, et signale ensuite quelques erreurs commises depuis relativement à ses molaires par quelques auteurs, y compris Cuvier, qui paraît ne pas avoir eu l'occasion d'examiner cet animal. Dans le cours de ce travail, l'auteur décrit avec détail le nombre et la forme des dents de cette Loutre qui consistent : 1° en six incisives à la mâchoire supérieure, et quatre à l'inférieure, les externes de chaque côté, dans l'une et l'autre série, étant plus grandes que les autres, et prenant à la mâchoire supérieure un peu la forme des canines; 2° en une forte canine de chaque côté des incisives à chacune des mâchoires; 3° en quatre molaires de chaque côté de la mâchoire supérieure et cinq à la mâchoire inférieure, dont deux dans la supérieure et trois dans l'inférieure sont fausses, et croissent successivement dans leur dimension, à mesure qu'elles approchent des vraies molaires, dont la dernière est grande et large, à couronne aplatie et un peu déprimée au milieu. A la mâchoire supérieure, la dernière des vraies molaires est beaucoup plus grande que l'autre, tandis qu'à l'inférieure elle est comparativement petite.

La longueur totale du squelette est de trois pieds deux pouces ; celle du crâne seul est de cinq pouces, et celle de la queue de dix.—Par sa forme générale ce crâne ressemble beaucoup à celui de la Loutre commune (*Lutra vulgaris*, Storr.); mais il est proportionnellement plus large, plus convexe sur ses pariétaux, et se rapproche sous ce rapport de celui des Phoques. Les os du nez sont larges et plats, et ne diminuent pas graduellement vers les ouvertures nasales comme ceux de la

Loutre commune ; ils sont aussi plus courts à proportion que dans cette dernière espèce. — Le thorax est assez grand, mais très comprimé ; il a six pouces de diamètre transverse à la hauteur de la sixième côte, tandis que sa plus grande épaisseur de la colonne vertébrale au sternum ne dépasse pas deux pouces et demi. La direction des côtes est oblique d'avant en arrière : ces os sont un peu grèles, et leur nombre est de treize et non pas de quatorze, comme Home l'a établi ; les trois dernières côtes sont fausses et attachées par de très longs cartilages aux cartilages des vraies côtes. — Les vertèbres lombaires sont au nombre de six. — Les extrémités antérieures sont courtes et faibles. Le scapulum a trois pouces de longueur et deux pouces dans sa plus grande largeur ; son épine est faible et légèrement élevée. L'humerus est long de trois pouces, et il est plus robuste et moins comprimé latéralement que celui d'une Loutre commune des mêmes dimensions longitudinales. Le radius et le cubitus sont solides et séparés l'un de l'autre par un plus grand espace que dans ce dernier animal. La patte est remarquable par la petitesse de ses dimensions. Dans la Loutre commune, la distance de l'extrémité du radius à l'ongle de la dernière phalange du troisième doigt est de trois pouces ; dans l'*Enhydra*, il n'est que de deux pouces un huitième. — Le bassin est long, étroit et a six pouces depuis la crête de l'iliaque jusqu'à la tubérosité sciatique. Les os iliaques sont extrêmement épais, solides et partent de la colonne vertébrale. — C'est surtout dans les membres postérieurs que la force principale de l'*Enhydra* paraît être concentrée. Et c'est aussi dans les pattes ou rames de derrière que l'on remarque les plus grandes différences entre la Loutre et l'Enhydra. Ces pattes sont ici merveilleusement construites comme organes de locomotion aquatique. Leur longueur est de sept pouces un quart ; et, comme les doigts sont longs et réunis par une membrane intermédiaire, ils forment ainsi une rame large et puissante. Les doigts croissent régulièrement depuis l'interne qui est le plus court jusqu'au

cinquième ou externe, qui est le plus long. L'os du métatarse du doigt interne a un pouce et demi; le doigt analogue au pouce, qui n'est composé que de deux phalanges, a la même longueur ; les autres doigts ont trois phalanges comme à l'ordinaire ; l'os du métatarse du cinquième doigt a deux pouces et demi, et le doigt entier trois pouces. La largeur du pied, mesuré obliquement de l'extrémité de l'os du métatarse du premier doigt à celui du cinquième est de deux pouces. — Les ongles des pattes antérieures sont petits et aigus; ceux des pattes postérieures mousses, mais recourbés; l'os du pénis est fort et a trois pouces un quart de longueur.

M. Martin fait remarquer que, comme les extrémités postérieures de cette espèce de Loutre sont placées fort en arrière, et s'étendent, pendant la natation, au-delà de la queue, il existe entre cet organe et celui des Phoques une grande ressemblance, et qu'ainsi l'Enhydre forme un lien bien évident entre la famille des Loutres et celle des Phoques ; car cet animal se rapproche, dans quelques parties de sa structure ostéologique, beaucoup plus des premiers que des seconds.

Nouvelle belette du Nepaul. — M. Hodgson, dans un des derniers cahiers de l'*Asiatic-Journal*, vient de décrire, comme indigène du Nepaul, un animal qu'il range parmi les putois, et qu'il nomme *Mustela-Kathiah* de son nom indien. Les mœurs de cet animal sont fort douces; lorsqu'il est inquiet ou pressé par le besoin, il fait entendre un léger craquement de dents ; mais il ne mord jamais. Sa fourrure est d'un brun riche, foncé en dessus ; elle est jaune-d'or en dessous, et blanche à la tête ; sa queue est cylindrique, en pointe, d'une longueur égale à la moitié de l'animal qui a dix pouces depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue. Il est fort estimé au Nepaul à cause des services qu'il rend. Cette belette est facile à apprivoiser, et débarrasse les maisons, par sa seule présence, des rats et des souris.

Economie Sociale.

Du travail dans les manufactures, considéré sous le rapport de l'hygiène et de la santé publique. — Le système du travail adopté dans les manufactures doit être considéré sous deux points de vue différens, sous le rapport politique et sous celui de l'influence hygiénique qu'il exerce sur la population. La question politique est, sans aucun doute, entourée de nombreuses difficultés et a été l'occasion de beaucoup de discussions entre les économistes. L'humanité se révolte surtout à l'idée du travail forcé et long-temps prolongé qui est imposé aux enfans; mais ils sont si nombreux que, sans ces travaux, ils ne pourraient subsister. C'est ce système qui les a appelés à la vie, et sans lui l'Angleterre ne pourrait soutenir son énorme population manufacturière.

Quant à la question hygiénique, c'est aux médecins qu'il appartient spécialement de la traiter; aussi, parmi les neuf rapports ou mémoires publiés récemment sur cet important sujet, deux ont été fournis par des hommes de l'art, les docteurs Kay et Wing. Nous ne prétendons pas traiter ici cette question dans toute son étendue; mais nous pensons que l'exposition de quelques-uns des faits les plus importans qui s'y rattachent, ne sera pas sans intérêt. Le court aperçu sur l'histoire du travail dans les manufactures que nous allons présenter fera connaître à-la-fois et les progrès sans cesse croissans du mal, et les difficultés contre lesquelles la philantropie et la sollicitude des administrateurs auront à lutter avant d'atteindre le but de leurs efforts.

La méthode d'employer les enfans au travail des manufactures fut le résultat des inventions d'Arkwright. Ses métiers enlevèrent les manufacturiers des villages et des fermes où ils avaient jusque alors travaillé, pour les réunir dans les comtés du Derbyshire, du Nottinghamshire, et surtout dans le Lancashire, où des eaux rapides et abondantes permirent

d'établir de nombreuses et vastes manufactures. L'accroissement rapide que prirent, dès ce moment, les travaux industriels fit sentir le besoin de nouveaux bras, et on reconnut que les enfans pouvaient être employés avec beaucoup plus d'avantage que les adultes à quelques-uns de ces travaux. De cette époque date la coutume de faire venir à Birmingham des apprentis des maisons de travail de Londres et autres villes populeuses. Plusieurs milliers d'enfans de l'âge de sept ans à quatorze furent ainsi transportés par charretées dans le nord. Les résultats de ce système paraissent avoir été effroyables; mais ils sont en partie oubliés; aujourd'hui que ce système a été abandonné, nous ne voulons pas faire ici la peinture de maux qui ne doivent plus se présenter. Un fait, cependant, fera comprendre l'immoralité des transactions qui eurent lieu à cette occasion : dans une convention faite entre une paroisse de Londres et un manufacturier du Lancashire, une clause stipulait que ce dernier prendrait un idiot par chaque nombre de 20 enfans bien portans.

Le travail forcé, les punitions corporelles qu'il nécessitait, l'encombrement et la saleté des lieux où les apprentis étaient réunis, furent portés à un tel point que la nature sembla vouloir venger elle-même ces outrages, et il se développa dans les comtés industriels des fièvres pestilentielles qui déterminèrent une mortalité effrayante. L'indignation publique ne put plus être contenue; un bureau sanitaire fut établi à Manchester, et le rapport qu'il fit en 1796 blâma énergiquement le système du travail admis à cette époque.

En 1802, sir Robert Peel présenta son premier bill pour le soulagement des apprentis; mais à peine avaient-ils commencé à en ressentir les heureux effets, la vapeur fut introduite dans les manufactures. Celles-ci passèrent alors du bord des ruisseaux et des rivières dans les villes et les districts populeux où les bras étaient abondans et où les apprentis devinrent un objet d'encombrement inutile. Le bill ne pouvait plus protéger les enfans employés dans les nouvelles manu-

factures, et, en 1815, sir Robert Peel proposa une seconde mesure qui, cependant, ne fut adoptée que dans la session de 1819, et dans laquelle il avait voulu limiter la durée du travail à onze heures par jour, pour tous les enfans de l'âge de neuf ans à seize; mais, à la Chambre des Communes, on ne voulut pas admettre la limite de l'auteur du bill, et la durée du travail fut portée à douze heures.

Il serait curieux de publier les réponses qui furent faites à cette époque aux commissaires de l'enquête par quelques-uns des hommes de l'art, sur l'autorité desquels les principaux manufacturiers s'appuyaient pour demander la prolongation de la durée du travail journalier de ces pauvres enfans. Ainsi, l'un d'eux, auquel on demandait s'il y aurait des inconvéniens pour la santé d'un enfant à ce qu'il se tînt debout vingt-trois heures sur vingt-quatre, répondit qu'il aurait besoin de réfléchir avant de donner une réponse positive. — Un autre, auquel un commissaire avait demandé si, chez un ouvrier qui prendrait son repas en travaillant, les alimens profiteraient autant que s'il était en repos, fit la réponse suivante: « Je crois que la nourriture lui profiterait autant que s'il était occupé au travail manuel du couteau et de la fourchette. » Ces réponses et quelques autres qu'on peut mettre sur la même ligne, opposées à l'unanimité qui a régné, il y a quelques années, parmi les hommes de l'art pour condamner la trop longue durée du travail imposé aux enfans, fournissent une preuve évidente de l'amélioration qui s'est introduite, depuis cette époque, dans l'instruction et la moralité de toutes les classes de la société. Voici maintenant quelle était la nature du travail exigée à cette époque dans la plupart des manufactures et surtout dans celles du Lancashire et du voisinage. Sa durée était, tous les jours, excepté le samedi, de treize à seize heures par jour, y compris une heure au moins, accordée pour le dîner. Un grand nombre de ceux qui étaient soumis à ce travail étaient des enfans de neuf, huit, sept et six ans, et, avant l'enquête, il y en avait au-dessous de six et

même au-dessous de l'âge de cinq ans. Ces enfans restaient à l'ouvrage aussi long-temps que la machine était en mouvement, et, pendant tout ce temps, ils ne pouvaient ni s'asseoir, ni quitter la manufacture. C'est en vain que, le soir, ils se plaignaient de fatigue et de douleurs dans les membres, leurs surveillans et même leurs parens ne leur répondaient, le plus souvent, que par des coups, comme si les coups avaient pu suppléer au défaut de forces. Dans la plupart des manufactures de coton, les enfans étaient occupés à nettoyer les machines, pendant presque tout le temps qui était censé leur appartenir pour le dîner; on ne leur accordait pas le moindre repos pour le déjeuner ni pour le goûter, qu'ils étaient obligés de prendre tout en travaillant; et souvent alors leurs alimens étaient ou refroidis ou couverts de poussière et de duvet de coton. On sait, en outre, que, dans le plus grand nombre des manufactures de coton, la température était de 19 à 22 degrés R., et, dans d'autres, de 22 à 25.

Tel était le sort des ouvriers manufacturiers, lorsque le bill de douze heures fut adopté. Au bout de quelques années, sir John Hobhouse proposa à la Chambre des Communes de réduire la durée du travail journalier à onze heures; mais ce ne fut qu'en 1825 qu'il put obtenir que le travail des ouvriers âgés de moins de seize ans fût réduit à soixante-neuf heures par semaine, c'est-à-dire à douze heures pendant cinq jours et à neuf heures le samedi; mais ce bill n'était applicable qu'aux manufactures de coton. En 1831, une nouvelle amélioration fut encore introduite; la loi défendit de faire travailler, la nuit, les ouvriers âgés de moins de vingt-et-un ans.

Il était évident que, malgré ces améliorations dans le sort des ouvriers, il restait encore beaucoup à desirer. M. Sadler, qui avait pris avec ardeur l'intérêt des enfans employés dans les manufactures, fit un appel au pays en 1831, et proposa à la session suivante son bill, qui fut repoussé. M. Sadler fut écarté du Parlement; mais le comité qui avait été chargé de faire l'enquête à l'occasion du bill, publia une masse de faits

qui fixèrent vivement l'attention du public sur ce sujet. Une commission fut alors nommée par la couronne, et les commissaires, dont quatre étaient médecins, furent chargés d'examiner avec soin et systématiquement la condition des enfans employés dans les manufactures; leur rapport fut présenté à la Chambre des Communes en 1833, et une nouvelle loi régla, ainsi qu'il suit, cette matière importante :

Au-dessous de treize ans, les enfans ne peuvent travailler pendant plus de huit heures, et ceux de treize à dix-huit, pendant plus de douze heures. Depuis, les ministres ont voulu suspendre l'action de ce bill; mais ils ont échoué, et aujourd'hui il fait la loi du pays. Il est pourtant probable que d'ici à une époque peu éloignée, la durée du travail, pour tous les âges, sera limitée à dix heures par jour. Les faits suivans, empruntés à l'un des mémoires publiés sur ce sujet, prouveront que les classes ouvrières n'ont pas encore reçu de la législation toute la protection à laquelle elles ont droit, et que la cupidité a promptement trouvé le moyen de regagner, par une voie indirecte, ce qu'on avait cherché à lui enlever.

La population employée dans les manufactures de coton se lève à cinq heures du matin, travaille dans les ateliers depuis six heures jusqu'à huit, et s'absente, pour déjeuner, pendant une heure ou quarante minutes. Ce repas se compose habituellement de café ou de thé avec un peu de pain. Les hommes prennent depuis quelque temps une espèce de soupe au gruau d'avoine; mais les femmes préfèrent, à cause de sa propriété stimulante, le thé, qui est presque toujours d'une mauvaise qualité, quand il n'est pas nuisible. Ils en font l'infusion très faible et n'y ajoutent que rarement une très petite quantité de lait. Les ouvriers retournent ensuite à l'atelier, d'où ils sortent à midi, pendant une heure, pour dîner.

Pour ceux dont les gages sont le moins élevés, ce repas ne se compose généralement que de pommes de terre bouillies; elles sont mises sur un grand plat avec un peu de graisse de

porc ou de beurre; quelquefois, de petites tranches de gras de porc, et très rarement d'un peu de viande de boucherie. Ceux dont les gages sont plus élevés, ou les familles qui ont plus de ressources, ajoutent à ce plat, au moins trois fois par semaine, une plus grande quantité de substance animale; mais, en général, les ouvriers en consomment peu. La famille s'asseoit autour de la table, et chacun s'approprie rapidement sa portion sur une assiette. Ils retournent ensuite à l'atelier, où ils prennent généralement du thé, souvent mêlé à des spiritueux; quelques-uns mangent encore, le soir, du gruau d'avoine ou des pommes de terre. L'ouvrier s'agite pendant douze heures, dans une atmosphère échauffée, surveillant les mouvemens et aidant les opérations de la machine à vapeur; son travail est continuel, et la journée une fois achevée il ne songe plus qu'à se livrer à la boisson ou aux plaisirs les plus grossiers. Il n'est pas étonnant, dès-lors, que ces ouvriers forment aujourd'hui une classe dégénérée adonnée à l'ivrognerie et aux vices les plus révoltans. (1)

Mais ce n'est pas tout; le système des manufactures paraît tendre à substituer le travail de l'enfant à celui de l'adulte. Il résulte de ce fait constaté sur plusieurs points que, contrairement à l'ordre de la nature, c'est l'enfant qui est obligé de soutenir la vieillesse.

Le nombre des ouvriers âgés de plus de quarante ans est extrêmement petit; nous citerons, à cet égard, un document très curieux et authentique, qui fut recueilli, en 1811, à l'époque où l'on renvoya de 42 ateliers 1665 personnes âgées de quinze à soixante ans. Sur ce nombre, 1584 étaient âgées de moins de quarante-cinq ans; trois seulement étaient entre cinquante-cinq et soixante, et on n'en comptait pas plus de 51 entre quarante-cinq et cinquante-et-un ans, qui fussent propres à continuer le travail. M. M'Nisk, dont personne n'a

(1) Dans l'article sur *Manchester*, que nous préparons en ce moment, nous traiterons ces différentes questions avec tous les développemens convenables.

contesté la véracité, a déposé devant les commissaires chargés de l'enquête de 1832, que, sur 1600 ouvriers que contenaient les manufactures de Renfrew et Lanark, il s'était assuré que 10 seulement étaient arrivés à l'âge de quarante-cinq ans, et qu'ils n'y étaient conservés que par une indulgence toute spéciale et l'humanité des maîtres. Les fileurs sont déjà si usés, à cette époque de la vie, qu'ils ne peuvent plus fournir le travail exigé; leur vue baisse; ils sont renvoyés et remplacés par de plus jeunes hommes.

TABLE

DES MATIÈRES DU CINQUIÈME VOLUME.

JANVIER ET FÉVRIER 1837. — 4e SÉRIE.

Pages.

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE PAUL RENOUARD,
RUE GARANCIÈRE, 5.

